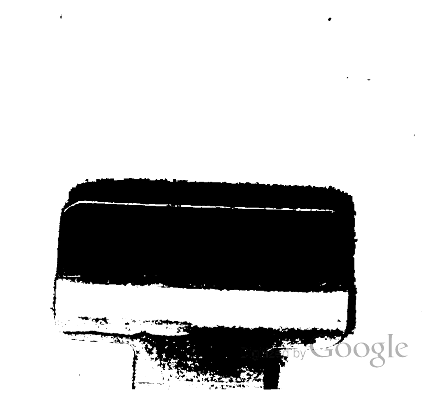




HURRAH!!!

OU

LA RÉVOLUTION

PAR LES COSAQUES.



HURRAH !!!

OU

LA RÉVOLUTION PAR LES COSAQUES

PAR

ERNEST CŒURDEROY.

« Il n'y aura plus de Révolution tant que les Cosaques ne descendront pas ! »

ERNEST COEURDEROY. — *De la Révolution dans l'homme et dans la société*. — 1852.

« Vive l'universelle Guerre ! Vive l'universelle Révolution ! Et vivent les Cosaques qui nous apportent l'une et qui forceront l'autre ! Ne sont-ils pas nos frères ? — J'y tiens et je m'y tiens — Qui vivra verra ! »

ERNEST COEURDEROY.— *Trois Lettres au journal l'*Homme.

« Voici le dernier cri du socialisme le plus sauvage ; personne encore n'en était venu jusqu'à ce point d'impudeur. »

Tous les journaux réactionnaires en 1852.

ZÉRO. — o O O O O O O

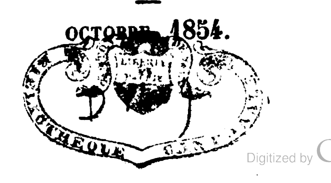
Tous les journaux de la Démagogie.

« Anathème ! anathème !! »

Tous les Césars de la proscription.

LONDRES.

OCTOBRE 1854.



Honneur à celui par qui le scandale arrive !
(E. Coeurderoy. *Jours d'Exil*.)

Il y a longtemps que ce livre est écrit; jusqu'à présent j'ai manqué d'argent pour le publier.

J'ai tracé ces lignes brûlantes après avoir fait paraître mon travail sur *la Révolution dans l'homme et dans la société,* où j'annonçais, *le premier*, la mort des nations civilisées et la révolution par les Cosaques. — Je ne pense pas que personne soit tenté de me disputer ce scandaleux honneur..... Je verrai bien.

De ceux qui m'appelaient *fou* il y a trois ans, plusieurs vivent maintenant sur ce que j'écrivais alors; ils ne se donnent même pas la peine d'indiquer la source à laquelle ils puisent leurs inspirations tardives. — Malheur à l'auteur pauvre !

Que m'importe ?... Ils ne peuvent plus se refuser à convenir que la révolution universelle est dans la guerre universelle, et que la guerre universelle, c'est la mort des races franco-latines et la venue au monde de la race slave. — Je voulais leur faire avouer cela.

Quant à l'idée que je leur ai jetée tout entière, qu'ils s'amusent à la disséquer: je la leur abandonne..... J'en ai bien assez d'autres pour les fatiguer à me copier.

ERRATA.

L'auteur n'ayant pu revoir lui-même les épreuves de ce livre, la connaissance de l'*errata* est nécessaire à l'intelligence du texte.

Page 17, ligne 28, *au lieu de* furies, *lisez :* faims.

— 60,	— 15,	—	efforcerions, *lisez :* efforcions.
— 65,	— 14,	—	je chanterai, *lisez :* je chanterais.
— 78,	— 3,	—	la bauderille, *lisez :* la banderille.
— 115,	— 26,	—	supporter, *lisez :* supposer.
— 121,	— 13,	—	l'absolution, *lisez :* la solution.
— 131,	— 31,	—	poussé, *lisez :* poussés.
— 140,	— 23,	—	des révoltés, *lisez :* des révoltes.
— 154,	— 9,	—	dans la forme, *lisez :* sous la forme.
— 164,	— 21,	—	produisent, *lisez :* produiront.
— 171,	— 32,	—	servitude obligée, *lisez :* servitude oblige.
— 183,	— 1,	—	du plus fortuné, *lisez :* de plus fortuné.
— *ibid.*	— 22,	—	l'a secouée, *lisez :* l'a sonnée.
— 190,	— 34,	—	que le Tsar, *lisez :* le Tzar.
— 193,	— 14,	—	ne soient pas devenus, *lisez :* ne soient devenus.
— 201,	— 16,	—	inutilisés, *lisez :* mutilés.
— 214,	— 8,	—	d'êtres libres, *lisez :* d'être libres.
— 228,	— 11,	—	parcourut la voie, *lisez :* parcourut sa voie.
— 229,	— 2,	—	faux, *lisez :* faulx.
— 237,	— 14,	—	agitations, *lisez :* imaginations.
— 247,	— 30,	—	je n'oserai pas, *lisez :* je n'oserais pas.
— 289,	— 15,	—	qui civilisent, *lisez :* qui avilissent.
— 295,	— 20,	—	s'abattre, *lisez :* s'ébattre.
— 324,	— 10,	—	mortels, *lisez :* morts.
— 327,	— 10,	—	Lermoutoff, *lisez :* Lermontoff.
— 332,	— 19,	—	jusquiane, *lisez :* jusquiame.
— 352,	— 8,	—	la force et la douleur, *lisez :* sa force et sa douleur.
— 356,	— 8,	—	Erni, *lisez :* Erin.
— *ibid.*	— 21,	—	Fitz-Gevald, *lisez :* Fitz-Gérald.
— 408,	— 10,	—	la planète de tes fils, *lisez :* la plainte de tes fils.

INTRODUCTION.

« Voici que je vais envoyer le prophète Elie, afin que le grand et terrible jour vienne. »
(Les Livres.)

« Que votre règne arrive. »
(Oraison dominicale.)

I. Il y a trois ans bientôt, je me sentis pris de l'irrésistible besoin de résumer les impressions de ma jeunesse active. Je les publiai sous ce titre : *De la Révolution dans l'homme et dans la société.* Dans cet ouvrage, par trop méthodique à mon sens, je retraçais les voies que mon esprit avait suivies pour se convaincre *que les révolutions sont des conservations*.

Un chapitre de ce travail, le moins étudié de tous, fit plus d'impression que les autres, parce que j'y annonçais nettement une solution non soupçonnée jusqu'ici des bruyants prologues révolutionnaires qui nous agitent depuis six ans : — solution par la Force, la Guerre et le Cataclysme de la civilisation ; par le Débordement du Nord sur le Midi de l'Europe ; par un Déluge humain !!...

Dans le milieu de la proscription, le seul où il put être répandu, mon livre produisit un immense scandale. L'Invasion avait bien été évoquée déjà, disait-on, mais par les

réactionnaires et les émigrés royalistes; il était *énorme* que les vœux de pareils hommes pussent être répétés par un révolutionnaire, un socialiste, un proscrit! — Ainsi déraisonnera l'humanité tant qu'elle sera déchirée par les partis! Comme si l'esprit humain n'était pas un! Comme s'il y avait deux vérités! Comme s'il n'était pas incontestable que le bouleversement d'un monde envahi, c'est le Mouvement, c'est la Révolution! Et comme si la Révolution enfin, d'où qu'elle vienne, où qu'elle se passe, pouvait être nuisible aux révolutionnaires! — Depuis le commencement du monde, les politiques antédiluviens, les Calebs de l'Ordre du Lys appellent la Guerre, l'Invasion, les Bouleversements et les Découvertes; ils croient que le mouvement est profitable à leurs intérêts. Et depuis le commencement du monde, ils se sont trompés. Laissons-les donc espérer dans les Cosaques. Rira bien qui rira le dernier!

En 1852 cependant, chacun était si las de la torpeur répandue sur le monde politique par la mitraille de décembre, tous pressentaient si bien des événements d'une portée plus générale, l'idée que j'émettais, en courant, était d'ailleurs si frappante dans sa vérité et sa simplicité, qu'elle s'installa d'*autor* dans les esprits. Par l'espérance et par la frayeur elle frappa juste. Contre la police, contre les partis, contre mon inaptitude à la propagande, contre mon obscurité, ma médiocrité, ma timidité, contre ennemis, contre amis, contre parents même, elle fit son chemin, tout le chemin qu'elle pouvait faire; elle parcourut, d'un pas retentissant, toute l'impasse de l'exil.

J'en conclus qu'elle était venue à son heure; qu'elle était utile, indispensable, providentielle; qu'elle demandait à être développée par la méditation après avoir été *jetée* par l'audace. Depuis, cette idée m'a retenu loin des intérêts et des relations de la vie sociale, loin des amitiés

et des alliances faciles avec les partis; elle me prive de tout et me tient lieu de tout; elle est l'aiguillon de mon activité, la poésie de ma douleur, l'âme de mon âme et la vie de ma vie; elle est ma maladie et ma santé, ma faiblesse et ma force; mon être enfin. Depuis, bien souvent, et de jour et de nuit, je suis revenu sur elle, la trouvant toujours juste et victorieusement soutenable, me reprochant toujours la trop voluptueuse paresse qui m'entraîne à rêver beaucoup, à réaliser peu.

Aujourd'hui cependant, je suis forcé de céder à l'impérieuse sollicitation des événements et à celle de mon impatience. Aujourd'hui, cruel supplice! je prends le parti de rédiger en vue de l'imprimeur. Cette dernière phrase surprendra très-fort, je m'assure, ce tas de gens qui jamais n'analysèrent leurs plus intimes pensées. Cependant le sentiment que j'exprime est naturel, à coup sûr. Je plains ceux qui ne savent pas quelles émotions délicieuses procurent à l'âme toute pensée, toute passion renfermées au plus profond de nous! Et quelle violence subit notre égoïsme sybarite quand il faut nous montrer définitivement galants avec cette immonde cohue qu'on appelle l'opinion.

« Tiens! celui-là, dira quelque facétieux de l'émigration; qui donc le *contraint?* » — « Et vous, badaud, qui donc vous *oblige* à signer des programmes que vous n'approuvez pas?..... Nous recherchons tous deux la même chose. Si vous êtes franc, vous direz quoi. »

II. Que celui qui n'a pas craint d'avancer une vérité scandaleuse ne craigne pas de la soutenir; s'il a pu la concevoir, il saura la défendre. Car toute semence contient le germe de son développement. Il y a un chêne dans chaque gland qui tombe, et dans chacun des jeunes hommes qui traînent leurs ennuis par le monde, un philo-

sophe, s'il le veut bien. C'est le fond qui manque le moins; c'est le travail et la confiance en soi qui manquent le plus.

Tant que le Remords hurleur ne tourmentera point ma conscience, tant que le Doute aux dents pointues n'aura pas pénétré dans mon esprit, je dirai le fond et le tréfond de ma pensée. Si je pouvais forcer les hommes politiques à être moins habiles!

III. *Oportet hæreses esse*, disent les Livres; — Il importe qu'il y ait des paradoxes. — Il n'y a de franc, de sincèrement honnête que l'axiome et le paradoxe, c'est-à-dire la vérité nue. On cache les humeurs froides sous des faux-cols monumentaux, et sous les phrases filandreuses, des mensonges. Défiez-vous de l'homme dont le style est torturé, mosaïqué : celui dont la parole est divisée à des pensées doubles.

Il importe qu'il y ait des paradoxes. — Nous avons deux yeux, deux oreilles et deux sortes d'idées. La première impression n'est pas toujours la meilleure, non plus que la seconde; la troisième est la bonne. Il faut que nos sensations soient étudiées, comparées, corrigées les unes par les autres. De même dans les opérations d'entendement. Un paradoxe en provoque un autre contradictoire, et de leur choc jaillit la lumière. La vérité passe entre deux raisonnements comme l'habile nageur entre deux eaux. Les hommes de parti, les systématiques, les simplistes sont borgnes d'esprit.

Il importe qu'il y ait des paradoxes. — Tout paradoxe audacieux vaut un axiome et le devient avec le temps. *Je maintiendrai;* je persisterai dans le paradoxe en haine du jésuitisme et de la diplomatie, en haine des paroles oiseuses et des avocats français plus bavards que les merles à la robe noire, en haine du charlatanisme et de l'immobilisme

intellectuel de ces temps. Dis ce que crois, arrive que pourra !

Oportet hæreses esse; — Il faut qu'il y ait des paradoxes.

IV. L'érudition ne fait pas défaut aux hommes de ce siècle..... au contraire; mais le courage de l'opinion, mais une opinion. J'ai eu la constance de parcourir la plupart des livres bâclés sur la Russie depuis l'ouverture des hostilités ; j'ai interrogé sur la question slave beaucoup de ces jeunes socialistes qu'on élevait pour être représentants du peuple dans le bon temps du *parlottage* officiel.

Eh bien ! cela est triste à dire, mais cela est vrai pourtant. Les hommes et les livres répètent les mêmes phrases d'usage, les mêmes lieux communs historiques, les mêmes citations ; tous s'appuient sur les mêmes autorités *considérables*, et pas un ne veut conclure. Les livres sont des spéculations ; tout homme est menteur. Les économistes se plaignent de l'excès de la population ; moi, je désespère de rencontrer un seul caractère dans cette triomphale procession d'avocats, de boutiquiers, de littérateurs et de propriétaires faméliques qu'on est convenu d'appeler la très-illustre civilisation du dix-neuvième siècle. Jamais notre espèce bavarde ne fit plus déplorable usage de sa langue. Dans ce temps-ci, l'on ne peut guère juger de l'opinion d'un homme que par la position qu'il occupe. Le bourgeois pense pour vivre ; il ne vit pas pour penser.

Que les civilisés se reconnaissent dans ce cruel persifflage de Montesquieu : « Il y a encore des peuples sur la terre chez lesquels un singe passablement instruit pourrait vivre avec honneur ; il s'y trouverait à peu près à la portée des autres habitants. On ne lui trouverait pas l'esprit singulier ni le caractère bizarre : il passerait comme un autre ; il serait même distingué par sa gentillesse. »

Nous sommes si grippe-sous, si mendiants, si resserrés entre les murs de nos propriétés et les planches de nos comptoirs ; nous sommes si peu libres d'avoir une idée, et il est si pénible d'être contraint à penser quelque chose ! Nous aimons mieux manger, manger et boire, boire et nous friser le poil au matin..... Le langage politique est devenu si flasque, les convictions si malléables, la conscience si caoutchouc, les allures si serviles, les caractères si piteux, les esprits si indifférents à tout ce qui ne se traduit point par un son métallique ! En vérité, les bourgeois craignent de se saluer d'une façon compromettante ! — La parole a été donnée à l'homme pour demander l'aumône ; les mendiants sont les plus francs des civilisés.

V. J'ai encore beaucoup trop lu pour faire ce livre ; je voudrais pouvoir oublier tous les renseignements que j'ai recueillis en y travaillant ; je m'assure que j'y gagnerais beaucoup en clarté et en précision. Fort de cette nouvelle expérience, je conseille plus que jamais aux jeunes écrivains de ne pas trop jouer avec les livres. Lire trop, c'est vouloir ne jamais rien nier et ne jamais rien affirmer. L'extrême érudition, comme la primitive ignorance, engendrent le Mutisme stupide ou le délirant Bavardage. Celui qui veut trop savoir s'annihile aussi bien que celui qui ne veut rien apprendre. De ce que l'usage habituel des poisons rend plus forts un Mithridate ou un Proudhon, il ne faudrait pas en conclure que les poisons fussent profitables à toutes les organisations humaines. Les intelligences diffèrent comme les tempéraments.

Parmi nous, occidentaux, la *savanterie* est devenue tellement endémique que nous ne saurions faire un article d'almanach sans remonter aux doctrines de Platon, et sans nous appuyer les coudes sur des colonnes de chiffres. Que

dirai-je donc des journaux? Pour risquer, dans leurs colonnes, une opinion sur le passage du Pruth, il leur est indispensable de faire l'historique des Cosaques depuis Rurick, et surtout de ne pas se prononcer sur le passage du Pruth. Tout cela pour prouver à tout le monde qu'ils en savent là-dessus tout autant que tout le monde...

Ayez donc une opinion, soyez donc vous, et que les autres soient ce qu'ils voudront être. Vous serez toujours bien en n'imitant personne. Quand vous passez si souvent les yeux sur les feuillets des livres, toute cette vieille poussière ne vous aveugle-t-elle point? N'usez-vous pas vos doigts? Ne s'exhale-t-il pas de tout votre être je ne sais quelle odeur de Byzance, de philosophe de Sorbonne, de *doctor mirabilis*, de gagé de la *Revue des Deux-Mondes*, de philistin allemand, de pédagogue suisse, de *litterary man?* Ne vous faites-vous pas horreur et nausée? Retrouvez-vous ensuite votre pensée neuve, agaçante, coquette, comme vous l'aviez laissée? Vous provoque-t-elle encore à la coucher sur le papier blanc, comme la jeune fille sur les beaux draps de lin? N'a-t-elle pas vieilli de tous ces siècles que vous lui avez fait traverser?

Ah! si votre cœur bondit, écrivez, pour Dieu, avec le sang de vos artères. Si votre cerveau travaille, écrivez avec la sueur de votre front. Si vous voyez clair tout d'abord, ne cherchez pas à voir encore mieux : le mieux est l'ennemi du bien. Si vous avez l'esprit primesautier, ne veuillez pas être savant. Si vous êtes pamphlétaire, n'essayez pas de contenter la foule.

« Soyez plutôt maçon, si c'est votre métier. »

Ne faites pas de maîtresses pour satisfaire la mode; ne faites pas d'écrits pour plaire au public. Car les modes, l'amour, la faveur et la fortune changent souvent. Car

personne ne vous saura gré d'avoir fait comme tout le monde. Ecrivez, aimez à votre heure et selon vos instincts; soyez heureux pour vous et non pour les autres. Choisissez enfin entre les partis et la liberté, entre votre opinion et celle de votre journal. Laissez le sceptre aux rois et le niveau aux tribuns du peuple, si vous trouvez que ces gens-là représentent fidèlement vos idées et vos tendances. Pensez comme quelqu'un, si cela vous convient. Moi, j'aimerais mieux ne pas penser. Je ne suis pas de force à être maître, et je ne me sens pas de faiblesse à être disciple.

VI. Cependant, j'ai lu, parce qu'on espère toujours que les auteurs se prononceront sur quelque chose, et qu'il serait bon de lire si les auteurs écrivaient avec franchise. J'ai lu parce que nous ne savons pas dire un mot sans dévorer des volumes, moi qui m'en repens comme ceux qui ne s'en confessent même pas. J'ai lu, parce que les livres ont encore ce résultat avantageux, de nous faire détester le mensonge. Je me suis inoculé le virus pour préserver mon sang d'une contagion mortelle. Sous les cieux meurtriers, en temps d'épidémies sidérantes, l'homme n'échappe à la mort qu'en courant sur elle. Puisse mon audace me sauver du naufrage de la Civilisation!

Hélas!..... je me suis laissé attirer dans tous les piéges; heureusement, jusqu'à cette heure, j'en suis sorti sain et sauf comme de celui de l'érudition.

Moi comme les autres, j'ai admiré les chefs de parti. Ainsi, j'ai pu les approcher. Si tous les hommes les avaient observés d'aussi près que moi, je m'assure qu'il n'y aurait plus de partis. — Cachez-vous, tribuns; on vous a vus!

Moi aussi, je me suis dit sectaire. Ainsi, j'ai été forcé de défendre toutes les idées des maîtres, bonnes ou mauvaises. Si tous les hommes avaient soumis leur esprit à

pareille torture, je suis convaincu qu'il n'y aurait plus de sectes. — Prenez garde, *démagogues*[1]; on vous lit!

Moi aussi, j'ai été médecin. Ainsi, j'ai pénétré l'ignorance et le cynisme des *princes de la science*. Si tous les hommes s'étaient mirés aussi longtemps que moi dans la trousse doctorale, je suis bien certain qu'ils ne laisseraient plus exercer sur eux le droit de vie et de mort. — Tuez vite tout le monde, arbitres du corps humain,... ou tout le monde vous tuera!

Moi aussi, j'ai reçu le baptême, la communion et la confirmation. C'est qu'il faut prendre, si l'on peut, le style de la Bible, l'esprit de l'Evangile et la sublime folie des apôtres, afin de combattre à armes égales les dogmes de la Bible, la lettre de l'Evangile et le vil fanatisme des tonsurés. Si tous les hommes avaient vu comme moi les ministres des divines miséricordes à travers la grille d'un confessionnal, je m'assure qu'il n'y aurait plus un prêtre en Europe pour conduire les funérailles du catholicisme. Arbitres des consciences, éteignez vos cierges;... la Révolution allume sa torche ardente des Alpes aux Pyrénées!

Moi aussi, j'ai fléchi, plus que quiconque, sous l'autorité paternelle, et cru sincère l'affection de la famille bourgeoise. Il fallait bien que j'apprisse, par les blessures de ma sensibilité, qu'un propriétaire n'a d'entrailles que pour le vin de sa cave. Si tous les hommes avaient souffert comme moi de la servitude de la famille, j'affirme sur mon

(1) Traduisez : *instructeurs* du peuple, MAITRES du peuple. Il paraît, d'après M. L. Blanc, que certains hommes sont mis au monde exclusivement pour cela. — Plaisante prétention! M. L. Blanc, qui connaît tout son Rousseau par cœur, devrait cependant se rappeler ce passage : « Gardez-vous surtout de faire un *métier* de l'état de *pédagogue*. » — Vous êtes grotesques, en vérité, citoyens communistes initiateurs, pontifes et mys*tagogues*..... Est-ce que le peuple a encore besoin de MAITRES, maîtres d'école ou maîtres de gouvernement, directeurs ou serviteurs? Est-ce que le peuple vous a sacrés ministres du progrès? Est-ce qu'il ignore « Que tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute? »

âme que l'autorité patriarcale ne serait plus. — Tremblez, tyrans du foyer ; on vous a embrassés !

Moi aussi, j'ai eu foi en Dieu. Qu'en savais-je? Ce qu'on m'en disait, le mot d'ordre de la vulgaire ignorance. Ne fallait-il pas que je réfléchisse sur cette gigantesque mystification, afin de pouvoir dire quelque jour ce que j'en pense? Si tous les hommes avaient été pénétrés autant que moi par le néant, je jure qu'ils voudraient enfin posséder quelque chose de tangible. L'autorité et le mensonge sont poursuivis maintenant jusque dans le ciel... Gare dessus !

Moi aussi j'ai été modeste et timide, mais timide jusqu'à défaillir devant un bourgeois décoré ; je ne suis même pas encore bien guéri de cette névrose. Ne fallait-il pas que je fusse témoin de l'outrecuidance de cette valetaille pour me convaincre que l'indépendance ne sert de rien à l'homme en ce temps-ci, s'il n'y joint une sorte de fierté sauvage et la haine instinctive de tout ce qui est gluant. — Que les bourgeois cachent leurs rubans, les rubans rougis par le sang des morts de Juin. Car ces rubans se portent sur le cœur et servent de point de mire aux balles.

J'ai 29 ans. J'ai fort à faire pour racheter la première partie de ma vie par la seconde, pour compenser mes années d'esclavage par des années de révolte, pour verser sur toutes les plaies de mon humiliation le baume de mon orgueil. J'espère vivre assez cependant pour fournir à mes contemporains l'exemple d'un homme développant complétement les contradictions de sa nature, poussé vers de grandes luttes par le seul mobile de l'amour-propre, et mourant en affirmant, sur les jours de sa vie, l'omnipotence du Droit, la stérilité du Devoir, le jésuitisme de la Modestie, le majorat de l'Individu et l'excellence des Passions.

VII. Qu'on la taxe au prix que l'on voudra, je veux

dire une pensée qui me vient. Je veux la dire parce que je ne crois pas à l'humilité, parce que je n'aime pas ceux qui font semblant d'y croire, et que je suis convaincu qu'il n'est pas un écrivain, pour jésuite ou démophile qu'il soit, qui jamais ait pris la plume sans se recommander à la Renommée. En l'an de grâce 1854, il est encore permis de penser bien de soi, mais heureux celui qui est assez vaniteux pour n'en rien dire !

Je dirai donc qu'il m'est pénible de développer à nouveau une opinion qui était exclusivement mienne, maintenant que les limaçons de la presse ont déposé sur elle leur traînée repoussante d'interminable phraséologie, d'hypothèses vulgaires, de patriotisme stipendié et d'ardeurs à tant la ligne. Oui, quand la haine siffleuse et le dédain sournois me poursuivaient, j'écrivais avec plus de passion, sur le rôle révolutionnaire de la Russie, qu'aujourd'hui. Car la pensée d'un homme c'est la toute jeune vierge qu'il élève et respecte, et qu'il ne reconnaît plus quand elle a été flétrie par un priapisme vénal, avant d'être devenue belle et forte, comme il l'avait rêvée. A l'homme infiniment affectueux dont on a ravi la bien-aimée, au père dont on a violé la fille, à l'auteur artiste, je n'ai donc pas besoin de dire ce qu'il m'en coûte pour reprendre cette question de Russie sur laquelle se vautre maintenant la grande prostitution politique.

D'autres craindraient de laisser soupçonner ce sentiment intime et voudraient cacher la démangeaison de leur personnalité sous quelque beau prétexte de dévouement. Eh ! pourquoi donc mentirais-je ? Si j'éprouve ce sentiment d'amour-propre, c'est qu'il est naturel à l'homme de s'attacher à son travail et d'en réclamer les fruits, louanges ou injures ; c'est qu'il y a des injures qui honorent.

VIII. Si c'est là de l'orgueil, je ne m'en défends pas.

L'orgueil est bon, puisqu'il nous donne le courage de revendiquer pour la vérité et de réclamer ce qui nous revient de droit. L'orgueil est le rempart de toutes les libertés; la modestie est la brèche par laquelle tous les despotismes pénètrent au cœur de l'homme. Se défendre d'être orgueilleux, c'est se défendre d'être libre, d'être homme; c'est mentir à soi-même et aux autres, et savoir qu'on ment. — Les vertus théologales ont fait leur temps.

Je déclare donc bien volontiers aux rédacteurs du journal l'*Homme* qu'ils ne se sont pas trompés en m'accusant de galoper à *fonds d'orgueil* à travers les steppes de l'Ukraine. J'estime en effet que l'homme ne vaut un peu que par la conscience de ce qu'il peut faire; que l'orgueil personnel n'est *ni triste ni chétif;* — et que c'est la jalousie, sorte de vanité honteuse, qui a donné le nom d'*orgueil* au soin que l'homme prend de la conservation de sa personnalité.

Tristes temps que les nôtres! temps où l'on ne peut protéger sa pensée contre le plagiat, et son nom contre les menées des partis; temps où l'homme fier est réduit à un isolement que les autres ne lui pardonnent pas; temps où l'on n'a plus le droit d'être soi; où l'on ne parvient à s'élever qu'en rampant; où la force a tout mutilé, et les corps et les âmes!

Heureux moi cependant si je parviens à effrayer les gouvernements par mes prédictions. La peur est la seule lime qui morde sur la puissance. Heureux moi si je puis me venger seul de toute cette société lâche! Prophète de malheur et de vérité, je ne craindrai ni le fonctionnaire arrogant qui parade au grand soleil, ni l'espion honteux qui ne sort qu'avec la nuit. Je marcherai sur le savant et sur le monarque, sur le soldat et sur son capitaine. Mes bras seront prêts pour le combat, et vers le ciel s'élèvera ma voix comme le cri de l'aigle qui voit poindre le jour!!

IX. ..... Cependant, quoi qu'il en coûte à mon orgueil, je reviens sur mon idée cosaque. J'y reviens parce qu'elle doit se développer, grandir et passer par-dessus les barrières que lui opposent la force et la haine, le pouvoir et les partis. J'y reviens parce qu'il faut qu'elle soit entendue dans le désordre des camps, et discutée par des hommes ivres de vin, ivres de sang. J'y reviens parce qu'elle se répandra sur le monde et qu'elle le fera trembler comme je tremble moi-même.

— Cette idée est le tocsin de l'éternelle révolution qui vient à nous sur les ailes des fléaux redoutés. Maintenant ou jamais il faut la hurler par-dessus les pics de glace et les clochers bavards, afin que les avalanches et les battants de bronze la répètent d'échos en échos. Je crois les crises utiles dans le corps social comme dans le corps humain; j'espère que la fièvre qui est en moi secouera l'humanité de sa torpeur. Il n'y a guère que six ans, j'étais un pauvre petit bourgeois, bien timide, qu'on élevait pour *tuer le monde*. Pourquoi donc aurais-je été tiré de cette sphère obscure si mes yeux n'étaient pas assez forts pour supporter les grandes lumières, si ma main n'était pas assez ferme pour arracher les masques et les fouler aux pieds?

« *Ecrivez mes paroles sur les poteaux de vos maisons et sur vos portes.* » Car je vous annoncerai ce que l'avenir vous réserve. Et je m'assure que ma souffrance n'est pas inutile; — les générations prochaines la comprendront. — Je m'assure qu'il n'est pas de scandale superflu; — la réprobation semée sur ma voie par les hommes d'intérêt et de tradition m'est un gage certain des réhabilitations de l'avenir. — Je m'assure qu'il n'est pas au pouvoir d'une poignée d'envieux d'étouffer une pensée conçue pour tous; — ce que les peuples civilisés et les hommes esclaves condamnent aujourd'hui, l'humanité nouvelle et l'individu libre l'approuveront plus tard. — Les empereurs

et leurs gendarmes ne sont pas immortels, les bornes des propriétés s'usent, le fer et le bois des douanes disparaissent ; les chefs de partis et leurs prétoriens s'entredévorent. Le soleil déjeûne chaque matin des réputations réclamées que les heures usurières apportent à sa table somptueuse. Et la pensée grandit sur les ruines de la matière ! Voilà pourquoi je reviens à ma pensée.

J'y reviens parce qu'elle a semé l'effroi parmi les intérêts iniques, et la division parmi les partis menteurs ; — parce qu'elle a pesé sur la tête de ceux qui se croyaient grands ; — parce qu'elle a relevé de la poudre ceux qui s'y vautraient à l'aise ; — parce qu'elle a obtenu, toute jeune et toute pauvre qu'elle fût, les honneurs de la calomnie, de la rage et de la contrefaçon. J'y reviens parce que personne n'a osé ni la citer entière, ni la combattre sérieusement, tant elle renfermait de mystères redoutables. J'y reviens parce qu'elle est éminemment anarchique, terrifiante, mortelle à toute autorité et à toute intrigue ; — parce que *ceux* du parti démocratique ont été contraints d'avouer *qu'elle porterait un* RUDE COUP *à la révolution si le peuple des campagnes et des villes de France pouvait me lire et m'entendre.*

J'y reviens parce qu'il faut que le peuple me lise dans les campagnes et dans les villes, et qu'il se prononce enfin, en pleine connaissance de cause, sur la révolution que veulent les constitutionnels et républicains formalistes de 1830 et de 1848, révolution que j'appelle, moi, de mon autorité privée, le Mensonge, l'Immobilisme, la Contre-révolution, l'Enrégimentation et le Despotisme sous prétexte de Liberté.

X. Du fond de l'exil, une voix doit s'élever qui crie : Non, tout n'est pas ténèbres au milieu de ces sépulcres sur lesquels nos familles versent des pleurs. Parmi tous ces cœurs épris du passé, il en est un, pour sûr, qui envoie

tout son rouge sang vers les plus lointains avenirs. Parmi tous ces aveugles, il est un homme qui voit clair; parmi tous ceux qui dorment, n'apprenant rien, n'oubliant rien, je veille de longues nuits.

De ce poteau d'exil qu'on a tenté de rendre infâme, je veux faire une colonne de marbre et d'or qui resplendisse aux feux du nouveau soleil. Et jusqu'à son sommet je m'élèverai, et je verrai de haut les peuples et les mondes. Aux intelligences généralisatrices, aux âmes aimantes, aux regards perçants, aux voix qui vibrent, l'exil est bon; aux hommes de bonne volonté l'exil est fécond en pensées et en travaux. Il faut que l'exil soit peuplé, il faut qu'il soit chanté. C'est dans l'exil que naissent les citoyens du Nouveau-Monde. Je le jure, la main sur l'histoire, sur l'organisation des sociétés naissantes, sur les récits des migrations des peuples. Je le jure en voyant passer dans l'air la graine ailée, le fil télégraphique, la fumée noire des grands navires. Je le jure par l'indépendance de ma solitude et par les rêves consolateurs qui me transportent au milieu de l'humanité future.

A ceux qui consentent à vivre gras dans la France asservie, je dirai : « Il ne vous appartient pas de blasphémer la proscription! Non, toute la science n'est pas dans vos bibliothèques et vos académies aux vieilles senteurs; non, tout le bien-être n'est pas dans vos spéculations fiévreuses; non, tout art, toute inspiration, toute poésie, toute action, toute beauté, toute littérature, tout progrès, tout bonheur, vous ne les avez pas confisqués. Non, toute la découverte et toute la révolution ne sont pas en France. L'humanité, la mère féconde, n'a pas fait de nation immortelle au détriment des autres; son cœur bat pour tous les enfants de son amour. L'exil centuple la vie de l'homme en lui donnant l'humanité pour patrie. Les vrais exilés, sur cette terre, ce sont ceux qui ne peuvent sortir de chez eux

qu'avec la permission de leur maître et sur un passeport signé de sa main.

Les proscrits sont les hommes ilbres de l'Europe enchaînée, les seuls; ils sont le ciment des peuples, la moëlle de leurs os, la chaleur de leur sang. Qu'ils ne trahissent donc pas leur mission; qu'ils étudient sans préjugés, sans relâche et sans haine le rôle de chaque race dans la révolution prochaine; ils sont placés mieux que personne pour juger impartialement des hommes et des choses. Qu'ils ne se résignent plus à végéter dans des pays nouveaux pour eux, sans en vivre la vie, sans en apprendre la langue, sans intérêts, sans joies et sans espoir, froids au milieu d'un monde qui les bat des chaudes vagues de son sang. Qu'ils ne se glorifient plus de préférer les égoûts du faubourg Marceau aux eaux d'azur du Léman. Qu'ils ne se refusent plus à se découvrir devant les grandes images de Shakspeare et de Nelson. Qu'ils soient de tout lieu, de tout âge, de toute société; qu'ils aiment partout ce qui est beau, ce qui est grand; qu'ils dédaignent partout les mesquines combinaisons de l'intrigue et la voix criarde du chauvinisme. Qu'ils s'élèvent au-dessus de cette vallée de larmes hypocrites, de vins frelatés, d'amours à tant la passe. Qu'ils rapprochent, sur leur âme, les grandes traditions de l'humanité de ses grandes tendances; qu'ils s'élancent, infatigables, d'un passé plein de regrets vers un avenir étincelant d'espérances. Ainsi la Proscription grandira, s'universalisera, s'affirmera forte, utile, respectée. C'est alors qu'elle sera vue dans les cieux comme une croix saignante, et que chaque goutte de son sang qui tombera sur la terre deviendra semence de guerriers et de révélateurs. — Proscrits! osons être Hommes, hommes de toute nation. Et les rois et leurs sujets ne blasphémeront plus l'Emigration!!

XI. Je reviens sur mon idée cosaque parce que, de-

puis tantôt un an que, dans l'Orient, sont tirés tous les glaives, il ne s'est pas trouvé, dans l'Occident tout entier, un seul homme pour recueillir le sang qui coule, y tremper sa plume, et sur papier de deuil, écrire une prédiction vraie. J'y reviens, parce que je suis las d'entendre vociférer sans cesse : *Vive la France!* ou *Vive l'Angleterre! Vive l'Empire!* ou *Vive la République! Vive le Privilége!* ou *Vive la Communauté!* Je voudrais distinguer, dans les rumeurs des foules, une de ces grandes exclamations : *Vive l'Humanité! Vive la Liberté! Vive le Travail! Vive l'Anarchie! Vive le Bonheur!*

Je reviens sur cette idée parce qu'il faut des voix jeunes pour annoncer tout ce qui est nouveau, pour vibrer sur les peuples comme la trompette du jugement, pour crier : En avant! En avant! La Guerre, c'est la Rédemption! Dieu le veut! le Dieu des criminels, des opprimés, des révoltés, des pauvres, de tous ceux qu'on torture! Le Dieu Satan au corps de soufre, aux ailes de feu, aux sabots de bronze! Le Dieu du courage et de l'insurrection qui déchaîne des furies dans les cœurs : notre Dieu! Plus de conspirations isolées, plus de partis bavards, plus de sociétés secrètes! Tout cela n'est rien, ne peut rien. Debout l'Homme, debout le Peuple, debout tout ce qui n'est pas satisfait! Debout pour le droit, le bien-être, la vie! Debout! en quelques jours vous serez des millions. En avant! par grands océans d'hommes, par grandes masses d'airain et de fer, avec grand bruit d'idées! L'argent ne peut plus rien contre un monde qui se soulève. En avant! d'un pôle à l'autre, tous les peuples, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil! Et que le globe frémisse sous vos pas! En avant! la Guerre, c'est la Vie; la Guerre au mal, c'est la bonne Guerre!

Déjà le Privilége a semé tant de furies derrière lui qu'il y a, en Gallicie, des mères qui font rôtir leurs enfants, qui surveillent le feu, et qui mangent le fruit de leurs

entrailles sous le chaud soleil de juillet. — Déjà le Despotisme a semé tant de morts derrière lui que, dans tout l'empire d'Autriche, l'homme jeune qui choisit la Liberté pour amante, se prépare un linceul sanglant. — Déjà l'Usure a semé tant de détresses après elle qu'il y a, dans l'empire français, 36 millions d'hommes dont la faim brisera les dents avant qu'ils osent mordre la botte d'un histrion couronné.

Est-ce assez? Serez-vous plus patients que Job, le saint homme qui, de son fumier, se soulevait pour menacer Dieu? Pour vous soulever attendrez-vous que chaque usurier appuie le talon sur la gorge d'un honnête homme? — que les propriétaires fassent piaffer leurs chevaux dans les rues pavées de cadavres? Attendrez-vous que vos pauvres filles se prostituent au premier venant? Attendrez-vous que, dans chaque allée sombre, le Désespoir aiguise un poignard? — que toutes les femmes deviennent stériles et que tous les enfants naissent rachitiques? Attendrez-vous que la maigre Famine broute des brins d'herbe entre les pavés? En avant!... ou c'est la Mort!.....

La vieille politique, les vieux partis, les vieux intérêts, l'Autocratie, la Démocratie ne sont plus que des mots. Immobilisme ou Révolution; les sociétés ont à choisir entre ces deux termes du problème social. Et l'Immobilisme, c'est l'Occident, la Civilisation, tout ce qui est déjà, tout ce que nous connaissons, tout ce qui ne nous suffit plus. Tandis que la Révolution, c'est tout ce qui n'est pas civilisé, tout ce qui reste encore à faire, tout ce qui végète, tout ce qui n'a pas accompli sa destinée.

Entre la grande pépinière d'hommes et le grand atelier de forces qui grondent à l'Est, entre l'immense cimetière de peuples et de traditions qui râlent à l'Ouest, entre l'Aurore et le Crépuscule, il faut faire un choix. Plus d'atermoiements, plus d'habileté possibles; il faut entrer dans

la ligue occidentale à la suite de la France ou dans la ligue orientale à la suite de la Russie. J'ai prévu depuis longtemps dans quel cercle de feu la fatalité renfermerait les Européens. Bourgeois du Vieux-Monde, constitutionnels, républicains, démocrates, blancs, bleus, tricolores, roses ou rouges, vous êtes bien pris. Mais l'écu, le vieil écu, c'est votre honneur à vous. A genoux donc devant Napoléon III !

XII. Je reviens sur mon idée cosaque, parce que toutes nos révolutions seront inutiles tant que nous serons emprisonnés dans les mêmes frontières et bridés par les mêmes conventions légales. L'histoire des cinquante dernières années, par tous nos pays, témoigne de l'inanité d'un soulèvement qui n'agite qu'une nation. Je conçois que les réformes obtenues par ces émeutes superficielles puissent satisfaire ceux qui définissent la révolution : Liberté de la presse, formation de la garde bourgeoise, suppression des couvents, proclamation d'une constitution, suffrage universel. Mais que ceux qui demandent l'abolition de la propriété, la suppression de l'intérêt, la destruction du monopole, la liberté de la circulation, l'équité de l'échange, le règne du travail, l'empire des passions et du bonheur ; que ceux-là cessent de s'épuiser contre le milieu civilisé. On n'imprime aux cadavres que des secousses forcées : l'Occident est sans âme.

De par l'organisation sociale il est défendu à la masse bourgeoise de désirer la révolution de l'anarchie, car les intérêts bourgeois succomberaient avec la civilisation. Et cependant l'issue de toute tentative révolutionnaire dépend de l'attitude de la bourgeoisie. Au contraire, de par leur imperceptible minorité, il est défendu aux anarchistes d'avoir une influence décisive sur le résultat des événements révolutionnaires. Et cependant la révolution de

l'anarchie, c'est la révolution de la justice, la vraie révolution. Comment briser le collier d'or qui nous étrangle?

Révolutionnaires anarchistes, disons-le hautement : nous n'avons d'espoir que dans le déluge humain; nous n'avons d'avenir que dans le chaos; nous n'avons de ressource que dans une guerre générale qui, mêlant toutes les races et brisant tous les rapports établis, retirera des mains des classes dominantes les instruments d'oppression avec lesquels elles violent les libertés acquises au prix du sang. Instaurons la révolution dans les faits, transfusons-la dans les institutions; qu'elle soit inoculée par le glaive dans l'organisme des sociétés, afin qu'on ne puisse plus la leur ravir! Que la mer humaine monte et déborde! Quand tous les déshérités seront pris de famine, la propriété ne sera plus chose sainte; dans le fracas des armes, le fer résonnera plus fort que l'argent; quand chacun combattra pour sa propre cause, personne n'aura plus besoin d'être représenté; au milieu de la confusion des langues, les avocats, les journalistes, les dictateurs de l'opinion perdront leurs discours. Entre ses doigts d'acier, la révolution brise tous les nœuds gordiens; elle est sans entente avec le Privilége, sans pitié pour l'hypocrisie, sans peur dans les batailles, sans frein dans ses passions, ardente avec ses amants, implacable avec ses ennemis. Pour Dieu! laissons-la donc faire et chantons ses louanges comme le matelot chante les grands caprices de la mer, sa maîtresse!

A ceux qui sont convaincus de la nécessité de mettre la civilisation à feu et à sang; — à ceux pour qui tout est perdu, avoir et espérances; — à ceux que la cupidité des riches met dans l'impossibilité de gagner leur vie; — à tous ceux-là, je dis :

Le Désordre, c'est le salut, c'est l'Ordre. Que craignez-vous du soulèvement de tous les peuples, du déchaînement de tous les instincts, du choc de toutes les doctrines?

Qu'avez-vous à redouter des rugissements de la guerre et des clameurs des canons altérés de sang? Est-il, en vérité, désordre plus épouvantable que celui qui vous réduit, vous et vos familles, à un paupérisme sans remède, à une mendicité sans fin? Est-il confusion d'hommes, d'idées et de passions qui puisse vous être plus funeste que la morale, la science, les lois et les hiérarchies d'aujourd'hui? Est-il guerre plus cruelle que celle de la concurrence où vous vous avancez sans armes? Est-il mort plus atroce que celle par l'inanition qui vous est fatalement réservée? Aux tortures de la faim ne préférez-vous pas les entailles de l'épée?

Voyez! Tout est partagé, toutes les places sont prises; dans ce monde trop plein vous arrivez comme des étrangers. Dès le ventre de vos mères, vous êtes vaincus; soyez donc révoltés dès le ventre de vos mères. Ou bien allez-vous-en, comme dit Malthus, un homme que les Anglais ont trouvé *choquant* de cruauté.

Je vous dis, moi, qu'il n'y a de vie pour vous que dans l'universelle ruine. Et puisque vous n'êtes pas assez nombreux dans l'Europe occidentale pour que votre désespoir fasse brèche, cherchez en dehors de l'Europe occidentale. Cherchez et vous trouverez. Vous trouverez au Nord un peuple entièrement déshérité, entièrement homogène, entièrement fort, entièrement impitoyable, un peuple de soldats. Vous trouverez les Russes.

Si vous me dites que ce sont des Cosaques, je vous répondrai que ce sont des hommes. Si vous me dites qu'ils sont ignorants, je vous répondrai qu'il vaut mieux ne rien savoir que d'être docteur ou victime des docteurs. Si vous me dites qu'ils sont courbés sous le Despotisme, je vous répondrai qu'ils ont besoin de se redresser. Si vous me dites qu'ils sont barbares, je vous répondrai qu'ils sont plus près que nous du socialisme, et que la facilité de leur

conversion nous est prouvée par celles de tous les peuples neufs. Si vous me dites que tous sont esclaves, je vous répondrai que tous désirent la liberté; — que tous sont déshérités, je vous répondrai que tous sont intéressés à la venue de la justice; — que tous sont soldats, je vous répondrai que tous sauront combattre pour leurs droits; — si vous me dites qu'ils nient tout ce qui existe, je vous répondrai qu'ils sont sur le point d'affirmer tout ce qui existera. Les Cosaques seuls ont assez de forces vives et d'intérêts en majorité pour faire la révolution.

.....Ou bien aimez-vous mieux recommencer l'épreuve des gouvernements provisoires, des assemblées délibérantes, du Luxembourg; les parades à l'Hôtel-de-Ville et les sanglantes journées de juin? Alors, pour Dieu! ne vous plaignez plus; prêchez le crédit aux banquiers et le travail aux propriétaires; remettez votre tête dans la gueule du loup et votre bourse à la probité des voleurs; jouez à l'émeute avec ceux qui ne veulent pas de révolutions; élevez des piédestaux à M. L. Blanc qui en a grand besoin, et courez à Constantinople en criant : Vive l'Empereur! et vive la France, la bonne patrie qui prend soin de ses enfants bien-aimés! Vous chantez, vous illuminez, vous tirez le canon, Français! pour la prise de Bomarsund..... donc vous paierez.

Allez donc en Orient! Le drapeau tricolore flotte sur toutes les coupoles, et l'on reçoit bien, dans le camp de la civilisation, quiconque offre sa vie pour la défense des priviléges qui le condamnent à mort! Mais allez donc! M. de Saint-Arnaud vous commandera, le boucher de Paris, celui qui a couché vos frères sur les pavés, l'heureux émule de M. Samson! Mais allez donc! fils de la France, étudiants sans cœur, commis-voyageurs sans tête, intrigants sans ressources; et vous infortunés prolétaires, aveugles enfants des campagnes! Allez, vous généraux qui

trompez, et vous soldats qu'on trompe ; abandonnez vos travaux et vos foyers ! Allez, bourreaux et victimes, gémissante colonne de meurt-de-faim ! Allez !..... Et que, parmi les morts, votre Dieu relève les siens ; qu'il les relève devant la postérité ! !... . . . .

Est-il bien vrai, Soleil ! qu'aux plages d'Orient, tu éclaires de tes lumières vives plus d'un million d'hommes qui se font tuer pour un vain mot, la Patrie ! ? Est-il bien vrai que de ce sang répandu, de ces chairs meurtries, de ces os broyés, de tout ce mortier d'hommes, le Despotisme veut élever de nouveaux autels ? Est-il vrai que cette coupe écumante ne puisse être détournée de nos lèvres ?

Oh ! du moins que cette guerre soit la dernière ! Qu'elle dure assez longtemps pour que les peuples se demandent quels intérêts ils servent ! qu'elle soit assez atroce pour plonger le monde dans la stupeur ! Qu'elle soit assez inexorable pour décapiter l'Europe occidentale ! Qu'elle traîne à sa suite toutes les pestes, toutes les famines et toutes les concupiscences ! Qu'elle pousse des vagues de Barbares sur nos capitales dépeuplées ! qu'elle se continue de maison à maison, de famille à famille, d'homme à homme ! Que la Délivrance surgisse de la Servitude ! Que le bien s'élève de l'excès du Mal ! que la chaleur et la vie s'exhalent du sang versé ! Oui, la mort par le glaive, la mort par le tzar, plutôt que la mort par la faim et par la bourgeoisie civilisée ! — Voilà le cri que pousseront bientôt, comme moi, tous ceux qu'embrase le souffle de la révolution !

XIII. Quand les bourgeois français ont trouvé quelque bon ou mauvais mot qui traduise fidèlement leurs opinions ou leurs peurs, ils en sont fiers comme d'une victoire. Oh ! comme ils seraient forts, et sur terre et sur mer, si l'on gagnait des batailles avec des calembourgs ! — Parce qu'ils appellent les Russes des *Cosaques*, ils se figurent

avoir renversé la formidable puissance de la Russie ; — parce qu'ils m'appellent *Cosaque*, moi, ils s'imaginent avoir *fait justice* de mes prédictions. Quand les paysans et les prolétaires de leur pays courront au devant de l'invasion révolutionnaire, ils les appelleront aussi des *Cosaques*, et se persuaderont avoir terrassé la Révolution ! — O le plus *cockney* des peuples passés et futurs, nation forte en paroles et poitrinaire à l'action, à qui donc penses-tu en imposer encore ?

Mais, bourgeois de France, avocats nés malins, ils sont chez vous les Cosaques, comme en Russie, par millions et dizaines de millions ! Car le Cosaque, c'est l'homme déshérité qui réclame bravement, à la pointe du fer, une place au foyer social ; c'est l'ignorant, le *partageux*, le *brigand*, le *barbare* — comme vous dites — en un mot, celui qui a faim et celui qui a soif et à qui vous ne voulez donner ni à boire ni à manger ; le Cosaque enfin, c'est le révolutionnaire par la force des choses, pour son intérêt, pour sa vie. Comptez, statisticiens de l'Institut, combien ils sont dans la belle France !

Et toi, peuple rançonné, bâtonné, bâillonné, mitraillé, famélique, quand donc comprendras-tu que les mots sont des mots et les choses des choses,... et que les mots ne sont pas des choses ? Tes vrais alliés qui sont-ils ? Seraient-ce par hasard le magnifique empereur de cirque, le redoutable général à la médaille miraculeuse, le grand seigneur vendéen, le banquier juif, qui s'engraissent des dépouilles de la patrie et prélèvent sur toi l'impôt du sang, le nerf de la guerre sainte ? Ne seraient-ce pas plutôt ces gueux des steppes, ces Cosaques esclaves et maigres comme toi — moins que toi bien certainement ?

Oh ! réponds, réponds, peuple, il y va de ta vie ! Et de même qu'en 1815, nos Cosaques *aristocrates* appelaient à la rescousse leurs frères de l'extérieur, ouvre à deux

battants, peuple, les portes des frontières aux Cosaques prolétaires. L'autorité et la Servitude, l'Opulence et la Misère ont les mêmes traits partout, partout il est facile de les reconnaître. Prends sous ton bras, peuple, l'homme qui souffre comme toi, Français ou étranger; donne-lui l'intelligence de la révolution sociale; en retour il te donnera la force *sans laquelle tu ne la ferais pas*. Les prolétaires cosaques sont nombreux comme les sables des océans; ils ont la torche en main... Et tu sais, ô peuple! que le plomb du fusil ne suffit plus pour renverser la féodalité de l'argent!

Qu'on ne s'y trompe pas. Le glorieux peuple français, le premier des peuples civilisés, est serf comme le peuple russe — ni plus ni moins : — serf par le salaire, serf par la redevance, serf par l'impôt, l'aubaine, la loi, le gouvernement; ses filles et ses femmes, ses garçons et ses vieillards sont serfs; il est en tutelle pour la respiration, la nourriture et la vie; la raison d'Etat, le bon plaisir peuvent le faire mourir à volonté d'asphyxie et d'inanition. Soyez fiers, civilisés! Oh! le superbe droit que votre droit à l'assistance! les solides garanties que vos constitutions-vérités! l'ingénieuse invention que le suffrage universel fonctionnant pour le choix d'un maître! les profondes réformes que toutes vos réformes politiques! Comme cela remplit l'estomac et meuble la tête!!

Je demande, à mon tour, aux pauvres Cosaques de France ce que leur feraient perdre la révolution et le peuple qui pointeraient sur tous ces beaux droits-là les gueules de leurs canons? Je leur demande quels priviléges et quels avantages ils ont à conserver en défendant la Civilisation et la Patrie françaises? Les immobilistes m'accuseront de prêcher au peuple le matérialisme et le mépris de toute morale... *Connu!!* Je leur demanderai ce que prêchaient les Vendéens et les émigrés?

Dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, le sphynx social nous crie de sa voix la plus terrible : *Mort de l'Homme ou Naissance du Socialisme;* choisissez! Je choisis, moi, la venue du Socialisme, par tous moyens; comme tous les bipèdes à gants jaunes, je cherche la satisfaction de mes besoins. Vive la Révolution, cosaque ou chinoise, monarchique ou républicaine qui me donnera le bonheur et qui ne m'imposera pas extraordinairement de cinquante centimes!

XIV. Et voilà cependant pourquoi le *citoyen* rédacteur en chef du journal l'*Homme* me faisait dernièrement l'honneur de me comparer à Erostrate et terminait ainsi sa longue philippique contre moi :

« Nous n'accuserons pas le *citoyen* Cœurderoy de faire *sciemment, volontairement* le service des polices impérialistes : il ne nous arrivera jamais de manquer à notre conscience pas plus sur les idées qu'à l'endroit des hommes, même après les plus stupides provocations; mais nous lui dirons qu'il vient tristement en aide à la calomnie des gouvernements contre les *républicains, et qu'il porterait un* COUP RUDE *à la révolution si le peuple de nos campagnes pouvait l'entendre ou le lire;* nous lui dirons que tout orgueil personnel est triste et chétif devant les questions redoutables qui nous sollicitent, et quand les nations en deuil attendent l'effort commun au lieu de la jactance isolée.

« Le *citoyen* Cœurderoy, nous le craignons bien, a voulu jouer un rôle, et comme tout était pris dans la République ou le Socialisme, depuis la Banque d'échange jusqu'à l'Icarie, le citoyen Cœurderoy a INVENTÉ les Cosaques.......[1] »

(1) Je n'ai fait subir d'autre altération au texte du journal l'*Homme* que d'en souligner les expressions les plus remarquables selon moi.

(L'HOMME, numéro du 21 juin 1854, article intitulé : *Un nouvel Erostrate.*)

.....Je me sens en veine de malice aujourd'hui, *citoyen* Ch. Ribeyrolles, et malgré toutes les promesses de modération que je m'étais faites à cet endroit, je ne puis résister à la démangeaison de tourmenter un peu cet excellent journal l'*Homme.* Je lui réponds en deux mots :

1° Erostrate était un fou sublime, et il serait à désirer que parmi les *vigoureux* de la république démocratique, il s'en trouvât *un seul* qui osât porter, comme lui, la torche sur tout ce que les civilisés adorent. Erostrate ne fit autre chose que chasser les marchands du temple, ce que Jésus fit trois cents ans plus tard, *ce que nous ne ferons pas seuls ; — ce qu'il faut faire cependant.* — Je ne mérite pas d'être comparé à Erostrate !

2° Il y a certaines insinuations qui, sans faire courir à leurs auteurs les dangers d'une accusation franche, ont cependant la même portée ; de celles-là les *citoyens irrévolutionnaires* se montrent toujours prodigues : leur police officieuse est chargée de les expliquer. Que vous êtes maladroits, en vérité, *citoyens!* Si je faisais le service d'une police quelconque, est-ce que je ne serais pas de force à le crier par dessus les toits, moi qui ne sais rien cacher? Et puis, s'il me plaisait d'être mouchard, *citoyens,* à qui donc serais-je tenu de demander permission pour me vendre? A qui donc appartiendrait-il de m'accuser et de me juger? A ces *citoyens vertueux* qui font la police des chefs de parti, sans doute? L'homme n'est-il pas libre *même de se déshonorer?* Et quand il en est venu à ce point de mépris de lui-même, le ferez-vous revenir au respect de sa conscience, dites-moi, *citoyens,* avec vos grands principes *imprescriptibles* et vos *terribles* jurys d'honneur? Sachez donc, *citoyen ex-rédacteur en chef de la Réforme,* que la seule sauvegarde de l'honneur, c'est l'amour-propre, et

que jamais personne, ni roi ni tribun, n'achète un homme fier, parce que cet homme-là ne saurait pas dire lui-même tout ce qu'il vaut. Au surplus, et bien que l'opinion soit le cadet de mes soucis, je mets au défi et vous, *citoyen,* et les autres, de citer un seul acte de ma vie, un seul mot de ma langue, une seule ligne de ma plume, qui rende votre insinuation vraisemblable. Ah! bien habile serait, ô *citoyens,* le chef de parti réformateur qui vous guérirait de votre manie d'inquisition! — Quant à moi, ne dépendant ni de vous ni de personne, je n'ai pas à m'inquiéter de l'appréciation que vous pouvez faire de mes actes ou de mes écrits.

3° A vous entendre, *citoyens*, il semblerait qu'un *rôle,* dans la société actuelle, cela se retient, cela s'escompte, cela se monopolise; il semblerait qu'il n'y a plus rien à *prendre* ni dans la République ni dans le Socialisme, que vous savez tout, que vous avez tout découvert... Il n'y a pas beaucoup paru en février, convenez-en. Et je doute que les Cosaques dont vous voulez bien à la fin m'accorder l'INVENTION, procèdent aussi gauchement et aussi timidement à la révolution que les *très-illustres démocrates* du gouvernement provisoire en 1848. Je suis désespéré d'ailleurs de ne pas savoir chanter leurs louanges d'une voix *pure et citoyenne.*

XV. Toute vérité est bonne à dire, mais difficile à émettre au milieu des scribes, des pharisiens et des docteurs. Celui-là semble cruel qui dit à un vieillard : *tu vas mourir!* On l'accuse de sacrilége, s'il le répète.

Mais la notion de respect est établie, comme toutes les autres, par les majorités. Mais il y a quelque chose de plus fort que l'opinion, c'est la vérité. Mais il y a quelqu'un de plus fort que tous les hommes, c'est un homme libre. Ceux qui flattent les vieillards, en leur promettant l'éter-

nité, n'ignorent pas plus que moi que les vieillards meurent, mais ils comptent qu'ils vivront assez encore pour refaire leurs testaments en leur faveur.

Je prétends qu'il est utile de dire la vérité aux vieillards, comme aux autres hommes. Je prétends qu'il est charitable, quand ils veulent courir, de leur donner un coup de pied dans les béquilles, afin qu'ils ne se cassent pas le cou.

Quand on condamne un assassin à mort, on l'en prévient assez à temps pour qu'il puisse recommander son âme à Dieu. Et l'on n'aurait pas quelque pitié pour une société qui va mourir! Et l'on ne préviendrait pas la civilisation scélérate quelques instants d'avance pour qu'elle ait le loisir de faire ses dernières dispositions. C'est prouver le respect qu'on a pour soi-même et l'intérêt qu'on porte aux vieillards que de ne pas les tromper à l'heure suprême.

Malheureux ceux qui mentent aux mourants.

XVI. Moi qui crois que rien n'est perdu dans le mouvement universel; — que l'homme, subissant la destinée commune, reparaît d'âge en âge, sous des formes successivement plus complètes; moi qui regarde la mort et la révolution comme des moyens de conservation des sociétés, je considère également l'invasion comme un mode de régénération pour les peuples. Et l'histoire témoigne pour moi qu'après cette terrible épreuve, ils renaissent plus beaux, plus libres, plus puissants et plus heureux. L'existence est un cycle d'or et de fer, d'heurs et de malheurs; un continuel échange entre les restes de la vérole qui nous prend sur terre et les restes des vers qui nous reprennent dessous.

Pourquoi donc nous obstiner à n'en voir qu'une moitié? Pourquoi n'appeler *vie* que les monotones journées que nous passons au-dessus du niveau des mers, nous rasant,

fumant, bâillant jusqu'à désarticulation, ne parvenant au fond de nos bottes qu'à la sueur de notre front, tenant notre estomac et nos génitoires en équilibre, nous injuriant du matin au soir? En vérité, pour peu que la vie sous-terrestre soit accidentée, elle sera beaucoup moins fastidieuse que celle-ci. — La Mort est à la fois le commencement d'une existence et la fin d'une autre. Mais elle est toujours la vie. J'en dis autant de l'Invasion.

La France est morte, vive l'humanité!

XVII. Ma poitrine est gonflée de malédictions, ma langue est sifflante comme celle du serpent; ma gorge est sèche et mes yeux sanglants. Le sang coule sur les herbes flétries, et je ne puis l'étancher..... Ce qui est écrit est écrit.

Qu'elle descende donc l'invasion formidable, et que la moëlle frémisse dans le creux de nos os! Que les flots des mers glacées s'échauffent sous la quille des vaisseaux armés en guerre! Que les sables des steppes se transforment en autant de guerriers! Que l'épée nue trace droit son sillon à travers les multitudes! Que les capitales vacillent sur leurs fondements comme des prostituées hébêtées par le gin! Que l'univers couvre sa face du voile de la nuit!

Et moi je verrai les vagues s'élever en montagnes d'écume, et l'orage bondir sur leur dos. Et les vents emporteront des nations entières dans leurs manteaux déchirés. Et ces nations trembleront comme les feuilles saisies du frisson de novembre. La Vengeance, la Menace et la Mort seront suspendues sur l'humanité; la terre s'inclinera sur son axe. Les corbeaux se tairont.....

Et je me réjouirai quand l'éclair de la Destruction sigillera les ténèbres! Et je collerai mon oreille au sol ébranlé!

Et je recueillerai les râles des mourants! Et je dilaterai mes narines aux vents du nord chargés de poudre.

Car je ne serai pas coupable de tout cela, moi qui crie sans répit aux nations d'Occident : Arrêtez-vous, maudites, sur la pente de l'abîme! Enrayez! Enrayez!!

Voici venir sur vous les mille cohortes de l'invasion : les géants aux yeux verts, enfants de la Baltique, et les Mongols cuivrés par le soleil. Enthousiastes de la mort, avides de pillage et de voluptés, ils arrivent, rapides comme leurs cavales, maigres comme des loups à jeun.

Rangez-vous par pitié devant la gueule de leurs canons et le fer de leurs lances. Car ces hommes sont durs comme des chênes verts, tandis que vous êtes cariés comme le liége qui crie sous l'acier barbare.

A genoux, cités superbes, filles de la Bourgeoisie; il n'est pas une de vos pierres qui repose honnêtement sur l'autre. Rachetez la honte de votre vie en vous préparant à mourir sans peur.

« J'ai vu l'Orient s'entr'ouvrir comme la gueule d'une bête fauve. Au fond le Soleil brillait, rouge, sur des armes polies. J'ai cru voir un lac de sang; j'ai senti, dans mes veines, le froid de la mort. »

XVIII. Je végète dans ce siècle où tout s'écroule, où les hommes ébranlent avec fureur institutions et monuments. Je vois s'élever le matin de vastes projets, des alliances inébranlables, des gouvernements éternels... qui tombent le soir. L'avenir prochain est pommelé de nuages blancs et noirs, sombres à voir venir. Bien des nations orgueilleuses de leur splendeur d'aujourd'hui seront, demain, en péril d'existence.

Le terrain est mouvant, les flots des hommes sont houleux comme les vagues des mers; ne cherchons à élever rien de stable sur les tremblements de terre et les traînées

de poudre. Les cataclysmes sont plus forts que nous ; ne nous mettons pas en travers d'eux ; au milieu des multitudes qui grondent, les plus hardis sont les plus sages. Passons le jour, c'est beaucoup déjà ; notre lendemain est loin, bien loin, dans les brumes du Nord.

Moi qui ne puis trouver sur la terre un asile assuré ; moi qui ne recueille plus que des haines ; moi qui vis dans la révolution, qui la souffre, qui la pressens ; moi qui ai prédit depuis longtemps ce qui se passe aujourd'hui, je répète aux hommes : « Ne comptez pas sur des jours d'abondance ; ils ne sont pas pour nous. Nous sommes précipités sur la pente d'abîmes sans fond et sans ciel, où nous roulerons tous, hommes et femmes, vierges et débauchés, les uns sur les autres, sans pensée, sans pudeur. La suprême prudence aujourd'hui, c'est la suprême indifférence ; la suprême habileté, le suprême courage, c'est de s'abandonner à la frénésie des tourbillons. Qu'on prenne bravement son parti du déménagement universel !

Pourquoi donc ne voulons-nous voir de sécurité que parmi la foule imbécile qui se meurtrit les coudes et s'aplatit la cervelle à force de se presser ? Un immense déluge d'hommes va se répandre sur nous..... Que les femmes ouvrent leurs jambes pour les recevoir de bonne volonté, si elles ne veulent pas les desserrer de force. Et roule, ô Révolution !

XIX. Dans ces jours de réveil les aigles et les coqs pousseront des cris aigus ; toutes les patries seront en danger, tous les foyers éteints, tous les hommes proscrits..... Et cela jusqu'à ce que les frontières des nations, les limites des propriétés et les cœurs des mortels ne soient plus en opprobre à la terre qui les porte. — Alors les vagabonds et les morts civils d'aujourd'hui revivront réellement parce qu'ils se seront habitués, dès longtemps, à rester en dehors

de toute circonscription de patrie ou de gouvernement. — Alors, proscrits de toutes les révolutions, parmi les milliers de fugitifs qui chercheront un gîte, nous compterons enfin. Résurrection qui surprendra grandement les bourgeois aux pieds plats! — Alors notre monde boursoufflé d'orgueil crèvera et sera totalement retourné; il sera plus vieux d'années et plus neuf de façon; il sera régénéré par la Révolution, l'ouvrière économe qui fait des drapeaux brillants avec des chiffons dédaignés; il sera plus joyeux qu'il n'est aujourd'hui, notre beau globe verdoyant, dont l'épicier s'est sacré roi!

Rien ne conjurera ce cataclysme; rien ne démentira mes prédictions. L'Occident se tord sous la blessure de cette plume, de cette plume de fer : *hæret lateri lethalis arundo!* — Dieu n'est déjà plus qu'un mot. Et cependant la vapeur et l'électricité n'ont pas encore rempli leur premier jour de création! Oh! que la Révolution est grande quand on la voit ainsi, s'élevant de toute sa taille dans l'immense avenir!!!

Lumière des glaives, feu des canons, écume des chevaux hennissants, tambours voilés de crêpes, drapeaux teints de sang, je vous salue! Et vous aussi, anarchie pleine de grâce, juive de trente ans aux cheveux d'or, divinité lascive, je vous salue!!

L'Ordre civilisé est mort : vive l'Ordre, l'ordre socialiste!!

XX. Je végète dans ce siècle, le siècle de toutes les monstruosités; — le siècle qui fait mourir les jeunes gens par continence et les vieillards par luxure; — le siècle où s'évanouissent, sur les sofas, les vieilles douairières, tandis que les pauvres filles passent les nuits sur un travail qui ne leur donne pas le pain des jours; — le siècle où les octogénaires enterrent les enfants; — le siècle de décadence

où l'on crie : « Vivent les cadavres ! Elevons des tombeaux ! Bénis soient les ossements, la pierre et les métaux qui n'ont pas d'âme ! Ceux qui marchent nous font peur ! »

Bourgeois insensés, avares de gros sous et prodigues de paroles légères ! crachez votre obésité sur vos tisons et ne dépassez pas du bout de votre nez le seuil de vos boutiques : cette fois il y a danger de mort ! Cessez de défier la Révolution. Car je vous dis, moi :

« La nature est plus puissante, plus magnifique quand elle détruit une société d'un seul coup que quand elle élève une ville maison par maison. — Les plus grands enseignements sont dans les ruines. — Aux civilisations qui s'élèvent, les conquérants ; à celles qui s'abaissent, les prophètes. — J'admire les avalanches, j'aime les révolutions. — Je ne m'élèverai pas contre un monde qui s'écroule ; je ne consumerai pas le peu de forces qui me restent à prêcher la révolution dans les déserts d'Occident. — Je dirai ce que je vois. — Et que pourrais-je décrire sinon des décombres ? Que pourrais-je entrevoir dans un avenir prochain, sinon des peuples en marche ? Que pourrais-je ressentir dans mon cœur, sinon de poignants désespoirs pour le présent, et pour l'avenir, de vagues aspirations de bonheur, comme un éclair dans la nuit, une barque dans l'orage, une première pierre parmi des débris ? — J'annonce ce qui se prépare ; pour tous les royaumes du monde, je ne me tairai pas.

Que m'importe la rage que vont soulever mes prédictions dans l'occident et dans l'Europe, encore ? Le monde est bien plus grand que cela. Ma parole passera dans l'air comme la foudre qui ne gronde et n'éveille qu'un instant ; elle dira : « En avant et patience ! La liberté grandit en raison de la Compression ! Après les ténèbres, la Lumière ! Après le silence, la Parole ! Après l'iniquité, la Justice !

Après les générations civilisées, les Générations socialistes! Après la division des langues, l'universel Langage! Après Babel, la Terre-Promise! Après la concurrence et la haine, l'accord des intérêts et l'Amour! Après les semailles, la Moisson! Après un homme, l'Humanité! Après cette vie, une autre Vie!!

L'Orient exagère la force; j'exagérerai la Liberté. Anarchie contre Terreur! Que chacun fasse toute sa tâche! Que la Décomposition marche par le Fer et par la Plume! à chaque jour suffit sa peine! Aux Cosaques, le Glaive; à nous, la Pensée! Démolissons jusqu'à la mort! nos enfants feront le reste. Et ne serons-nous pas nous-mêmes les enfants de nos enfants? — L'homme revit dans l'humanité.

XXI. — Une voix intérieure me crie: A l'œuvre, fils de l'homme! Un monde s'écroule!

Prends une pierre parmi ses décombres et grave ton nom sur cette pierre. Puis ouvre une de tes veines et laisse couler ton sang dans les caractères que tu auras creusés. Et ces caractères deviendront rouges. Et cette pierre résistera à la pluie, à la sécheresse et à la gelée. Et ton nom sera gardé, parce que tu auras dit vrai!

A l'œuvre, fils de l'homme! Tu vivras plus longtemps que la Civilisation. La Civilisation passera comme toutes les formes sociales essayées par l'humanité, tandis que l'homme vit autant que son espèce; il ne meurt que pour renaître, il ne renaît que pour mourir.

A l'œuvre, fils de l'homme! Tes jours sont comptés. Chaque heure qui nous arrive amène sa pensée; chaque heure qui nous fuit l'emporte. Et les pensées passent inutiles si elles ne sont pas fécondées par le travail.

A l'œuvre, fils de l'homme! à l'Orient l'épée s'avance, accumulant des monceaux de cadavres. Il faut qu'à l'Oc-

cident, l'Idée marche du même pas, s'élevant sur des débris de préjugés. Il a surgi dans l'Orient un homme fou de pouvoir : qu'il surgisse dans l'Occident un homme fou de Liberté !

A l'œuvre, fils de l'homme! Que le problème social soit posé nettement, fièrement ! Que la Prophétie hurle, hurle plus haut que le Canon ! Qu'il ne soit tenu compte ni des agonisants, ni des invalides, ni des diplomates, ni des propriétaires conservateurs, ni des propriétaires démagogues ? Un corbillard et des pleureurs en bonnets tricolores nous débarrasseront de tous ces cholériques au teint jauni ; — quelque abbé Buchez du Néo-Catholicisme priera l'Eternel pour le repos de leurs âmes. — Avec dix centimes nous en verrons la farce.

A l'œuvre, fils de l'homme! La Bourgeoisie est un cadavre infect ; les gouvernements de l'Occident sont des masques usés; la Démagogie traîne piteusement, par les chemins d'exil, son squelette rouge. Il n'y a que deux forces vivaces en présence : le Tzarisme et le Socialisme, l'Absolutisme et la Liberté ! Le Tzarisme, c'est la Démolition, la Révolution de demain : Le Socialisme, c'est la Reconstruction, la Révolution du jour suivant.

A l'œuvre, fils de l'homme ! Fatalement, le Tzar, le vieux bouquin du Nord est le fiancé de la Révolution, la fille aux traits heurtés, noirs de poudre. Mais, à quand la nuit des noces, à quand le paroxysme de la Concupiscence ? à quand la décollation de l'Holopherne roux de St.-Pétersbourg ?..... La vierge ne sera pas déflorée : je le jure !

A l'œuvre, fils de l'homme ! Encore quelques années de lutte, et de la mêlée formidable tu seras retranché. Nos forces ont un terme ; il n'est pas donné à un seul de résister longtemps aux malédictions de tous. Quoi que nous fassions, nous sommes hommes, et trop sensibles à la calom-

nie, aux larmes et aux malheurs; pour un moment de haine féconde, nous souffrons bien de longs et stériles jours de découragement; le repos ne nous vient qu'avec la mort. La Révolution change souvent de serviteurs.

A l'œuvre, fils de l'homme! Grandis par la volonté; suis ton attraction! Qu'importe si les partis morts t'accusent de nuire à leur cause? Leur cause n'est pas celle de la Révolution. — Qu'importe la désapprobation des civilisés? Est-ce que ces gens-là ont une opinion? Est-ce que leur approbation ne suit pas le fait accompli comme l'ombre suit le corps. Demain, ils te voleront ta folie et réclameront la priorité de tes prédictions. Ne t'occupe donc que de dire plus vrai qu'eux. — Qu'importe encore que tes parents te reprochent de sacrifier leur quiétude à des pensées plus grandes? Ta famille n'est pas la grande famille de l'avenir; de même que la France n'est pas l'humanité; de même que la Démocratie n'est pas le bonheur. L'immense lendemain te réserve une réparation éclatante. — Que te font tes contemporains? Ils vivent où ils sont; tu vis où tu seras.

A l'œuvre, fils de l'homme! Crie: tout ce qui est fait par l'épée est défait par l'épée. — La Révolution aboutit par tous moyens; tout lui est bon pour s'élever, les ambitions gigantesques des monarques et les vaniteuses susceptibilités des tribuns. — Elle passe sur les rois qui la compriment d'une manière insensée, et sur les peuples qui la font maudire par des excès inutiles. — Les hommes reconnaîtront enfin qu'elle règle leurs destinées; elle descendra parmi nous.

A l'œuvre, fils de l'homme! Si la civilisation peut faire souffrir des millions de tes frères par sa force brutale, rends-lui le mal avec usure, et pour eux et pour toi. Et que tes prédictions la fassent trembler d'une sueur glacée!

XXII. Les glaives sont hors des fourreaux, les lances au poing. Fouetté par l'acier nu, le Temps, le vieux coureur, bondit et s'élance au galop. Les événements se pressent ; les armées se tassent : du Nord au Midi les hommes se sont mesurés d'un œil sauvage. — Hurrah !

Je n'ai pas le temps de devenir savant. Pendant que je poursuivrais la Science, aux écarts gigantesques, le siècle aurait fait son grand œuvre et je n'aurais rien prévu. Je ne puis tout dire à la fois. Si la vie m'est prêtée, chacune de mes paroles viendra en son temps. Si grand est le nombre des questions redoutables posées devant les sociétés, que les jours d'un homme ne suffiraient pas à les énumérer. Entre deux révolutions à peine pouvons-nous reprendre haleine. Je ne saurais me fermer les narines et les yeux : je sens, je vois le sang. Le Démon me tord les entrailles et fait vibrer ma langue contre mes dents. — Hurrah !

« Une irrésistible puissance me force à dire vite et confusément ce qui doit se passer confusément et vite. J'écris sur les ruines d'un monde ; comment ne serais-je pas agité ? J'annonce l'universelle anarchie : quel ordre pourrais-je observer ? »[1] — Hurrah ! En marche, armées ! Courez sur les veines de fer, les veines de fer de la vieille Europe. Hurlez, chargez, défiez-vous, machines contre machines, esclaves contre esclaves ! Hélas ! hélas ! que de familles en deuil ! Que d'hommes mutilés ! Que de larmes ! Que de dents qui grinçent ! Que de veuves ! Que d'enfants perdus et semés partout ! — Hurrah !

En partance, navires ! suivez les grandes routes, les grandes routes de la mer. L'immense Océan vous traînera sur ses vagues à tous les coins du monde. Hélas ! hélas ! que de villes en cendres ! que de richesses abandonnées sur tous les rivages. — Hurrah !

(1) *Jours d'exil*, par Ernest Cœurderoy.

Vous, fléaux nos alliés, peste à la peau sordide, choléra décharné, paraissez! Et vous, concupiscences monstrueuses, crimes inouïs, famines sombres, meurtres d'hommes et meurtres de peuples, cherchez des cadavres par les rues! Lugubres incendies, atroces naufrages, tremblements de terre, éléments en fureur, donnez-vous carrière partout! L'espèce humaine doit recevoir à nouveau le baptême du sang. — Hurrah!

Dans le fracas des armes je jetterai ces lignes. Comme elles me sont venues, on les lira. Elles devanceront de peu de temps les événements qu'elles prédisent. On les nommera les éclairs du grand Orage. Ce qui va s'accomplir est écrit. — Hurrah!

XXIII. C'est moi qui écrivis autrefois ces paroles grosses de terreur: « Que les Cosaques viennent; qu'ils viennent et qu'ils soient bénis! ne sont-ils pas nos frères? » — On appelle cela un Crime; c'était une Prophétie.

Depuis, les Cosaques ont paru, les beaux Slaves à tous crins. Sur les bords de l'Hellespont, les peuples ont entendu le hennissement de leurs cavales maigres; les trônes d'Occident ont penché, et l'Europe bourgeoise a senti trembler ses comptoirs. — Je le savais.

Avant six mois ceux qui m'appelaient fou me proclameront sage. — Je n'en serai ni plus grand ni plus petit.

XXIV. Assez rêver, prophète! Debout! debout! Déjà l'acier des armes fait resplendir l'Orient; déjà le soleil est haut dans sa course bénie; déjà les sillons sont comblés par les morts; qui donc se lèvera matin si tu restes endormi aux bras de la Paresse?

Assez rêver! Ote tes gants de ta main et écris. Ne prends soin ni de ta toilette ni de tes cheveux; laisse danser le monde frivole à l'harmonie de ta voix!

Les Balthazars modernes s'enivrent chaque soir dans de nouveaux banquets; ils appellent cela faire la guerre. Mais la main a reparu, la main sanglante qui traçait, sur les murs des salles de festin, ces trois mots: *Manè, Thécel, Pharès !*

XXV. J'expliquerai ces mots:

Manè. — Les hommes d'Occident sont divisés dans le travail de leurs mains et dans le travail de leurs têtes. Ils sont vieux; leurs jours sont comptés.

Thécel. — Avant que le coq gaulois ait chanté trois couplets de la célèbre *Marseillaise,* ils auront abandonné leurs drapeaux, jeté leurs fusils dans les fossés; ils se seront débandés comme des passereaux. Et les cantinières, relevant leurs cotillons par dessus les épaules, leur crieront: regardez, regardez comment sont faits les hommes! — Sabaoth! Sabaoth!!

Pharès. — Leurs propriétés seront saccagées parce qu'elles ont été acquises par la rapine. Leurs femmes seront violées parce qu'ils les ont marchandées comme des prostituées. Les biens et les baisers et le luxe du Midi seront prodigués aux jeunes Cosaques, les beaux Slaves aux armes brillantes!

Manè, Thécel, Pharès. C'est-à-dire, en langue civilisée: Décadence, Trahison, Envahissement de l'Occident. — MORT DU MONDE. — C'est-à-dire, en langue socialiste: Transformation, Rénovation, Révolution, Conservation, Progrès, Résurrection de l'Humanité. — VIE NOUVELLE.

XXVI. Ecoutez! Le cor chante un pamphlet sanglant. Le glaive étincelant du Nord va passer à travers les nations; il fera couler leur sang comme l'eau des fontaines.

Les races seront confondues dans un chaos sans fin et dans des guerres sans trève.

Jusqu'à ce que l'Humanité soit régénérée par un priapisme douloureux, une copulation à perdre haleine et des jouissances sans frein ; — depuis l'heure de l'Etoile du berger jusqu'à celle de l'Aurore aux doigts habiles. — Gloire à toi, Mylitta !

Slaves, mes frères, du fond des grandes villes d'Occident, je tends les bras vers vous. QUE VOTRE RÈGNE ARRIVE ! Délivrez-nous du mal ; — je veux dire, de l'Immobilisme et de la Civilisation du Monopole !

AINSI SOIT-IL ! !

...... Aux époques de destruction et de déluge jamais prophète n'a manqué.

Les prophètes étaient des hommes jeunes, obscurs et souffrants qui cherchaient la volupté dans la douleur, l'orgueil dans la contradiction, pour qui c'était un horrible travail d'écrire, et qui ne le faisaient qu'au prix de leur santé, la fièvre aux mains, la rage au cœur.

Ils semblaient, dans la vie, comme des étrangers ; ils se respectaient trop pour travailler ou mendier comme le vulgaire. Leur pain leur venait, morceau par morceau, de l'avarice de leurs parents ou de la méchante curiosité du public. Il leur en fallait peu, car leur estomac s'était rétréci dans les angoisses, et souvent l'agonie de la faim leur eût semblé douce.

Ils n'étaient pas savants, mais ils étaient droits et confondaient les docteurs. Ils manquaient de mémoire, mais ils avaient la prescience. Par les temps d'orages, ils sentaient l'électricité traverser leurs corps frêles ; devant l'Univers tremblant, ils prenaient conscience de la faiblesse de leurs personnes et de la force de leur volonté.

Le peuple, le gros du peuple, les dédaignait d'abord et détournait la tête sur leur passage. Puis, un instant, il leur prêtait l'oreille comme à des fous plaisants. Enfin, rendu furieux par les princes des prêtres, les savants et les soldats, le peuple lapidait les prophètes, les crucifiait et les jetait dans les fosses avec des bêtes affamées. Et quand les prophètes étaient morts, le peuple ouvrait les yeux et les pleurait.

Les gens de leur pays ne les croyaient pas. Ils les avaient vu si petits et si faibles, qu'ils ne pouvaient s'imaginer qu'ils fussent devenus grands et forts. Ils leur portaient envie, cette envie sourde et muette des ignorants qui ne savent pas lire dans les âges futurs.

Les rois en avaient peur, car la responsabilité des malheurs qu'ils prédisent retombe sur les têtes couronnées. Les rois les consultaient souvent ; mais épuisés bientôt par la Fatalité plus forte, ils ne pouvaient échapper aux poursuites de leur destinée.

Et tout ce que les Prophètes ont annoncé, le Temps l'a fait.....

Le travail fiévreux, les joies amères, les souffrances inspirées du prophète, je les connais. De toutes les gloires humaines, celle-là seule me tenterait qu'ils ont eue en partage. — A chacun son sort dans cette vie.

Il faut que je sois calomnié et poursuivi afin que l'aiguillon m'entre dans les chairs. Car je suis paresseux de nature. Et la tranquillité me rendrait plus paresseux encore.

Il faut que l'Envie, l'araignée du soir, passe et repasse sa toile d'oubli sur tout ce que je fais pour un long temps. Car je suis affectueux de nature. Et le succès me rendrait plus affectueux encore.

Il faut que partout l'asile paisible me soit refusé. Car je

je suis sédentaire de nature. Et le temps n'est pas au repos.

Il faut que je laisse beaucoup de mes pensées à exprimer, afin que, parmi les hommes, plusieurs soient portés à étudier l'avenir, à tourner leurs yeux attristés vers le jeune soleil qui resplendit de lumière et de joie.

La nuit, des rêves et des visions descendent sur moi, génies caressants! Je leur fais bon accueil.

Tantôt c'est une étoile qui me dit avec sa voix enchantée : « Vois, mais vois donc comme je suis élevée dans le ciel! Pour moi rien n'est haut, rien n'est éternel. Les hommes me semblent comme des moucherons et leurs villes comme des fourmilières. Les plus longs, les plus brillants de vos siècles, que sont-ils pour moi? des fractions de secondes dans le temps éternel!.....

« L'alouette vaniteuse ne monte guère qu'au niveau des pics de glace; et moi, je me tiens par-delà les régions éthérées. L'alouette est grise et je suis plus éclatante que le brillant le plus pur. L'alouette est lasse au bout de quelques instants, elle retombe à terre pour reposer son aile; et moi je scintille toujours, et toujours je suis jeune, et je ne connais pas la fatigue.

« Quitte un instant la terre, misérable grabat de poudre et de sable. Monte ici; je t'étendrai sur ma couche magnifique, et jusqu'au fond de tes yeux éteints, je regarderai avec mes beaux yeux. Viens, je te ferai perdre le souvenir des petites affaires de ton temps. Et de l'aube des siècles jusqu'à leur déclin, tu dormiras bercé dans des sphères d'harmonie.

« Ainsi, tu apprendras à juger la partie d'après le tout, et à ne pas faire autant de cas de la vie des insectes. »

Tantôt c'est un éclair, plus rapide que le délire, qui me

jette en passant ces brèves paroles : « Je fuis, je fuis ; je traverse l'espace et la foudre m'annonce. L'espace n'est rien pour moi, et j'en prends connaissance en l'illuminant. Je viens de bien loin, de l'atelier des mondes, dont vous, mortels, ne soupçonnez même pas l'existence.

« Les plus spacieux, les plus fertiles des univers, que sont-ils pour moi ? des grains de sable dans des océans sans bornes ! Et votre terre, qu'est-elle ? le plus imperceptible de ces grains de sable !

« L'homme bavard est fier de ses locomotives parce qu'elles peuvent faire quinze lieues à l'heure, parce qu'elles secouent dans les airs de petits panaches de fumée, parce qu'elles traînent après elles des fallots rouges, parce qu'elles hurlent et sifflent comme des chouettes surprises par le jour. L'homme appelle cette force-là une force infernale.

« Mais moi, je parcours quinze univers à la seconde ; moi, j'étouffe, dans leurs embrasements, des contrées entières ; moi, je suis plus rouge que les feux de l'enfer ; moi, j'ébranle le firmament de ma voix sidérante. J'ai été conçue dans les premiers transports d'amour des mondes.

« Vole, vole vers moi ! je te ferai glisser, plein d'effroi, sur ma traînée de soufre. Et d'un bout de l'univers jusqu'à l'autre bout, je te montrerai tant de merveilles, que les guerres, les révolutions et les intrigues des hommes te paraîtront comme des jeux de petits enfants. »

« Ainsi tu apprendras à juger la partie d'après le tout, et tu assisteras sans t'émouvoir aux luttes des insectes. »

Souvent, dans la nuit sombre, j'allume le *cigarro de papel*, au feu vivace. Et je m'écrie : O feu que j'aspire brûlant, puisses-tu circuler dans mes veines et rendre ma parole semblable à un incendie ! O ma pensée, ma pensée ! parviendras-tu jamais à te détacher, brillante, sur le fond terne de la civilisation ?

Hélas ! dans l'immensité, dans le temps éternel, je ne

suis rien de plus que ce cigare de papier. Le feu de mon âme consumera mon corps; mes chairs deviendront cendres, et ma pensée, fumée. Qu'importe? Eclairs, Foudres, Etoiles, Âmes des mondes, Esprits des éléments, je suis à vous pour aussi longtemps que le permettront mes forces, pour aussi loin que pourra s'étendre ma vue.

Faites que, d'une main, je soulève un coin du voile qui cache l'avenir, et que, de l'autre, j'amène à contempler ce grand spectacle l'Humanité tremblante, impatiente cependant de connaître ses destinées!!

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSÉ GÉNÉRAL DES CAUSES QUI NÉCESSITENT L'INVASION DE L'EUROPE OCCIDENTALE PAR LA RUSSIE.

« To be or not to be. »
SHAKSPEARE.

A. — PREUVES TIRÉES DE LA FATALITÉ.

I. Tout se renouvelle dans la nature. — La vie ne s'entretient que par une série de transformations. — L'évolution sociale est une révolution continue. — La révolution, c'est la conservation.

La société actuelle est atteinte d'un mal organique dont elle ne peut être délivrée que par une révolution intégrale.

La Civilisation ne suffit plus aux besoins de l'humanité, à ses aspirations, à ses ressources ; elle se rétrécit et vieillit chaque jour, tandis que chaque jour l'espèce s'accroît et rajeunit. Le cadre n'est plus en rapport avec le tableau.

De deux choses l'une : Ou la Civilisation va succomber ; — ou bien va disparaître la race humaine qui souffre par elle la Misère, la Faim, l'Esclavage, — et aussi l'Opulence.

Mais la société civilisée étant essentiellement temporaire, d'origine et de conventions humaines, de destinées accom-

plies; tandis que la société humaine est indéfiniment durable, d'origine virtuellement éternelle, et de destinées inaccomplies pour la plupart; — il en résulte que la Civilisation doit disparaître..... et non pas l'Humanité.

L'ethnographie d'Europe doit être changée aussi. — Il y a une trop grande disproportion entre les peuples qui habitent l'orient et l'occident de cette partie du monde. La Russie ne peut pas rester toujours comme à présent, au milieu de son cortége de nations, isolée des sciences et de la vie intellectuelle du Midi. De leur côté, les nations de l'Occident ne peuvent plus végéter ainsi sur elles-mêmes parce qu'elles sont épuisées de sang et de vigueur, et que leurs croisements sont inféconds.

Cette division contre nature des peuples permet que des dominations absolues et unilatérales les écrasent; matérielles comme celle de la Russie, commerciales comme celle de l'Angleterre, ou intellectuelles comme celle de la France. Et jamais il ne sera dans l'ordre qu'une nation absorbe les autres, de quelque façon que ce soit. D'ailleurs elle ne peut acquérir sur elles cette supériorité relative qu'à la condition de leur devenir inférieure sous beaucoup d'autres rapports. Le développement exagéré d'une spécialité entraîne le défaut d'équilibre et la maladie dans l'homme et dans l'humanité.

L'ethnographie d'Europe doit être changée. — Les nations du Nord n'ont pas assez d'initiative et d'instruction pour réaliser leurs tendances vers l'Egalité, la Liberté et le Bonheur. Et cependant, leurs notions morales ne leur permettent déjà plus de vivre dans l'esclavage, comme elles ont pu le faire jusqu'à présent. — Quant aux nations du Midi, elles n'ont plus ni assez de terrains libres ni assez de ressources inemployées pour continuer de vivre sur le principe du monopole, comme peut le faire l'Amérique, par exemple. Quand les émigrations sont nombreuses d'un

continent à l'autre, c'est un signe certain de décadence du continent qui les fournit. Il en est des nations comme des hommes et des arbres; elles commencent à décliner dès qu'elles se reproduisent, envoyant des rejets dans toutes les directions. Tous ceux qui devaient échapper au prochain cataclysme européen se sont sauvés vers de nouveaux mondes. De là, ils pourront voir les flammes de l'incendie qui nous dévore; là ils concourront activement à de nouvelles combinaisons ethnographiques, tandis que nous assisterons, passifs, à celles qui bouleverseront l'Europe. Ils se sont réfugiés dans l'arche; nous subirons le déluge.

En ce qui regarde l'Europe occidentale, l'organisme civilisé y domine incontestablement. Il a pour lui la majorité des intérêts, le sceau du temps, les gouvernements, les armées, et à défaut de la justice, l'habitude, le préjugé, l'opinion. Il se défendra jusqu'à la mort avec l'implacabilité du désespoir. C'est un rêve que d'espérer le vaincre par la persuasion, l'enthousiasme et l'appel à la justice. Qu'on en prenne son parti : Contre la Force civilisée il faut une Force supérieure!!

II. Je cherche quelque part cette force supérieure, instrument de révolution palingénésique, dont la nécessité m'est démontrée. Je cherche une FORCE, dis-je, car l'IDÉE ne fait que sa tâche. Et si l'idée propose, la force dispose; — que cette force s'appelle Dieu, Tzar, nation envahissante ou multitude insurgée.

Il est vrai, sûr, incontestable, comme parole d'Evangile, que le monde *officiel* civilisé n'a ni le courage, ni la force, ni le temps, ni la volonté nécessaires pour se détruire lui-même. Le suicide n'est ni dans les désirs, ni dans les facultés des vieillards; l'idée d'une transformation, la vue de la jeunesse les effraient.

Il est non moins vrai que le monde *révolutionnaire* civilisé ne renferme non plus en lui ni la majorité, ni l'union, ni l'activité, ni les principes, ni l'enthousiasme, ni l'influence indispensables pour modifier le milieu qui l'entoure, soit par la Force, soit par la Conviction.

Il est également sûr que le monde *national* civilisé n'existe plus. De Liverpool à Marseille et de Gênes à Nantes, la patrie, c'est le marché. Tous les peuples d'Occident sont serrés en un seul faisceau, autour de leurs intérêts matériels; tous invoquent la paix, tous prient pour la conservation de ce qui existe. Le nom de la nation ne sert plus guère que de pavillon à la marchandise.

Le monde civilisé *national et révolutionnaire,* la sainte-alliance des peuples n'existe pas encore. Avant qu'on tentât de la réaliser, elle serait écrasée sous les forces des despotes, toujours prêtes et toujours unies, depuis Abel, dans le *credo* propriétaire. Quel serait d'ailleurs le lien, le nerf de cette confédération? Comment pourrait-elle naître et se maintenir aujourd'hui que tout intérêt et tout événement humain n'aboutissent que par l'argent?

D'où je conclus :

1° Que la Force révolutionnaire n'est pas à l'Occident, — légal ou extra-légal;

2° Qu'il ne sera tenté, parmi nous, aucune intervention vraiment efficace en faveur de la justice et de la liberté : — ni par une *monarchie* civilisée, encore qu'elle soit libérale comme celle de l'Angleterre; — ni par une *nation* civilisée, encore qu'elle soit patriote comme la Suisse; — ni par un *parti* civilisé, encore qu'il soit républicain, *vigoureux* et redouté comme le parti mazzinien; — ni par une *émeute* civilisée, encore qu'elle soit heureuse comme celle d'Espagne;

3° Que ni la Guerre ni la Révolution véritablement so-

ciales ne sortiront des entrailles d'une civilisation dont la moindre émeute met l'existence en danger;

4° Qu'il faut chercher ailleurs l'initiative de la force révolutionnaire.

III. Mais avant de rechercher cette force révolutionnaire extérieure à l'Occident, j'observe qu'il était providentiel, pour la révolution, que les mondes civilisés *officiel, national* et soi-disant *révolutionnaire* persistassent dans leurs voies respectives.

Il fallait qu'il fût démontré que toute guerre ou toute révolution accomplie par l'initiative d'une *force civilisée quelconque* ne peut aboutir qu'à l'un des résultats obtenus précédemment : à une modification uniquement politique, à des réformes illusoires, à un autre point du cercle vicieux constitutionnel, à une intrigue, à une mystification. Nos majorités manquent d'idées et de bonne foi, et nos minorités, de forces. Elles sont en présence, aboyant, se menaçant du regard, se montrant le poing, piétinant dans une impasse de fange, de sang, de misère, de banqueroute et de paupérisme, où tout dépérit.

Il importait que les gouvernements officiels durassent assez longtemps pour prouver que l'autorité est inutile et nuisible.

Il était d'absolue nécessité que les nations actuelles subsistassent assez longtemps encore pour qu'il fût compris, même par les plus simples, qu'elles sont faussement délimitées, et qu'il faut, à l'avenir, grouper les hommes d'après de nouveaux principes.

Il était indispensable enfin que la minorité révolutionnaire se divisât encore, se divisât toujours, se divisât jusqu'à l'infini..... jusqu'à l'unité individuelle.

En effet, il n'y a de liberté réelle et durable que celle qui prend l'individu pour point de départ. Et puis, la mi-

norité révolutionnaire représente l'idée. Or il faut que l'idée soit fractionnée, morcelée; il faut que la solution du problème de l'avenir se trouve par lambeaux chez plusieurs révélateurs..... afin que leurs révélations soient discutées, approfondies, connues, revues, perfectionnées par tous..; afin que soient nettement posés les deux termes antinomiques du problème social ethnographique : l'*Idée,* qui vient d'Occident, accomplissant toute sa tâche de division; et la *Force,* qui vient d'Orient, accomplissant toute sa tâche de concentration.....

En un mot, afin que la Révolution se dégage de cette pression contradictoire, et que l'Humanité s'élance d'un bond terrible par dessus le présent.

B. — PREUVES TIRÉES DE LA SITUATION ACTUELLE.

IV. L'Occident ne fera pas *dà se!*

Eh bien! que m'importent l'origine et le nom du peuple *porte-glaive* qui secouera l'anarchie sur l'Europe à la lueur des torches? N'est-il pas mon frère en Adam, en Christ et en Révolte? L'œuvre humanitaire n'est-elle pas de toutes les nations? Et celles qui ont pris du repos ne se remettent-elles pas au travail quand leurs sœurs sont accablées de fatigue?

Foulant sous mes pieds libres tout vain scrupule de nationalité, animé du seul désir d'annoncer vrai, je cherche, dans l'Europe, une force extérieure à l'Occident, force dont les intérêts soient contraires à ceux de la Civilisation, dont les destinées soient opposées aux nôtres; force non arrêtée dans l'engrenage actuel; force qui ait beaucoup d'aspirations et peu de tâche encore faite; force neuve, supérieure à celle de la Civilisation, capable de lutter victorieusement contre elle et d'en disperser les débris à tous

les vents du ciel..... Afin que jamais ne soit reproduit cet odieux assemblage de Babels et de Sodomes dans lequel je meurs au milieu des cadavres de mes frères par milliers agonisant.....

V. Et je ne trouve qu'une force pareille, celle qui se presse autour de la Russie, force unitaire, compacte; plus puissante que celle qui se presse autour de la France; — force obéissante, disciplinée, tassée sous le Despotisme; plus esclave que celle qui se presse autour de la France; — force guerrière, conquérante, aveugle, sourde, muette, incendiaire, sans honneur de convention, sanguinaire, et plus brutalement assassine que les *septem* et *décembraillards* de France; — force pouvant supporter toutes pertes et tous fléaux et se renouvelant sans cesse dans le corps d'une nation qui peut et veut fournir des hommes et des ressources à l'infini; ce que ne peut ni ne veut la France.

a) La force qui se presse autour de la Russie est unitaire, compacte, plus puissante que celle qui se presse autour de la France : — Première condition de triomphe.

Car on ne pénètre un tronc de chêne qu'avec un coin de fer; le métal est plus dur, plus serré, plus brut que le bois. — Je n'ai jamais prétendu faire jouer d'autre rôle à la Russie; j'ai dit qu'elle serait la massue sous laquelle éclaterait le faisceau des intérêts occidentaux, le glaive qui trancherait le nœud gordien du monopole. Mes adversaires de la *littérature au jour le jour* [1] ont pu seuls écrire que j'avais prêté à la force russe un rôle intellectuel. De leurs calomnies volontaires, grossièrement inintelligentes, j'en appelle au texte de mes livres : et je passe. — Je prétends donc que la Russie est une force de dissolution; je prétends qu'elle est le seul levier prêt pour soulever un monde;

(1) Messieurs de la *Patrie*, du *Constitutionnel*, de l'*Homme* et *tutti quanti*.

qu'elle étendra devant ses pieds la Civilisation prostituée et qu'elle dédaignera ses baisers de courtisane. J'affirme de plus que le *moment* de cette force est venu, et qu'à l'heure présente, la Russie est la terreur de l'Occident boutiquier, l'arbitre du sort de l'Europe, l'ancre de salut de l'Humanité. — Je ne serai démenti que par la peur.

b) La force qui se presse autour de la Russie est obéissante, disciplinée, tassée sous le despotisme, plus esclave que celle qui se presse autour de la France : — Seconde condition de triomphe.

Car plus le despotisme est absolu, plus il est propre à la guerre ; et je prouverai que tout despotisme et toute guerre aboutissent fatalement à une révolution. Il importe que la guerre, la conquête, — et conséquemment la Révolution, — soient dirigées en Europe par les chefs d'un peuple neuf. Dans la lutte actuelle, les grandes puissances occidentales sont des accidents, et leurs gouvernements, des parasites qui, sans doute, contribueront à la solution : rien de plus. La vraie guerre, elle est entre le Despotisme tzarique et la liberté individuelle ; l'antinomie est posée entre le Cosaquisme et la Révolution. Et la solution sera : *la Révolution par le Cosaquisme.*[1] Car toujours les termes d'un problème se retrouvent dans sa solution ; il ne s'agit que de les y découvrir à la place que chacun doit occuper.

c) La force qui se presse autour de la Russie est guerrière, conquérante, aveugle, sourde, muette, incendiaire,

(1) Personne ne veut comprendre cette proposition si simple cependant. Le monde s'est extasié devant cette soi-disant prédiction du premier Bonaparte : « *Avant cinquante ans, la France sera cosaque ou républicaine.* » Dans cet aphorisme du Memnon des Invalides, il y a autant d'absurdités que de mots. *République ou Cosaquisme !* c'est toujours une force politique, un non-sens, une fin de non-recevoir qui n'est plus acceptable au dix-neuvième siècle. *République ou Cosaquisme !* En quoi les conditions de mal-être actuel seront-elles modifiées par l'un de ces deux mots-là ? — Décidément, les grands politiques sont de bien petits philosophes.

sans honneur de convention, sanguinaire et plus brutalement assassine que les septem et décembraillards de France : — Troisième condition de triomphe.

Car les armées au cœur sensible, à l'oreille fine, les armées clairvoyantes et bavardes, les armées d'hommes gras, rassasiés et riches, les armées tirées d'un pays de boutiques ne valent rien pour le travail de la guerre. Car les hommes qui ont peur du sang, et du viol, et du rapt, et de l'incendie, et du parjure, ne sont pas des hommes de bataille.

d) La force russe peut supporter toutes pertes et tous fléaux; elle se renouvelle sans cesse dans le corps d'une nation qui peut et veut fournir des hommes à l'infini, ce que ne peut ni ne veut la nation française : — Quatrième condition de triomphe.

Car agir avec circonspection, douter, discuter, calculer, craindre, c'est d'un civilisé. Combattre et rire en mourant, c'est d'un barbare. Et le barbare, c'est le véritable soldat, celui qui tombe à la place où il s'est battu tout le jour et atteint son but par tous moyens. Or, la Russie, c'est toute une nation de pareils hommes, nation qui croit tout entière à sa mission de conquête et de destruction. C'est la terre où, sur la volonté d'un seul, les jeunes hommes surgissent du sein des femmes et du coin des foyers pour prendre rang parmi les multitudes en armes. C'est le pays où, sur le décret d'un seul, les boyards — les riches — peuvent être dépossédés sans résistance, du jour au lendemain. Et la dépossession de cette poignée d'hommes, c'est la conversion des biens de la moitié du monde en machines de guerre ! !

Que Napoléon III, le Bien-Aimé, demande donc seulement deux fois aux propriétaires de son empire leurs enfants et leurs écus : pour voir !..... Au fait nous verrons sous quelques semaines ! !

C. — PREUVES TIRÉES DE L'ORGANISME HUMAIN.

VI. Le développement organique est dans les besoins de tout homme ou de tout peuple jeune. Notre première enfance est exclusivement employée à notre accroissement physique. — De même, la première enfance des nations.

L'âge des peuples, de même que l'âge des hommes, ne se mesure pas aux années. De ce que les Slaves — j'entends la majorité des Slaves — apparurent sur la scène du monde en même temps que les Barbares envahisseurs de l'empire romain, il ne faudrait pas en conclure qu'ils fussent maintenant aussi âgés que ceux de ces Barbares qui se sont élancés dans le grand courant social et sont devenus, avec les siècles, les civilisés d'aujourd'hui.

Les races franque, saxonne et germanique, par exemple, ont fait plus que se développer physiquement; elles ont épuisé leur virtualité pensante, fait acte d'adolescence, de virilité et de maturité. Tandis que la race slave est restée à l'arrière-garde de l'invasion, dans l'ombre du théâtre humanitaire, la main sur la garde de son épée. Son histoire est toute de guerres qui aboutissent soit à sa servitude, soit à sa domination brutalement maintenues.

Les Slaves sont encore des enfants qui vagissent au berceau. Depuis trois siècles qu'ils se débattent pour en sortir, ils ont laissé guider leurs premiers pas par le Despotisme et se sont engagés, à sa suite, dans des luttes constantes contre les armées et les obstacles physiques. Leurs facultés et leurs forces n'ont été employées qu'à leur accroissement matériel; ils ont étendu leur territoire comme l'enfant ses membres. Dans les profondeurs de ce peuple il ne s'est encore manifesté, à aucune époque de son histoire, un courant de vie morale en harmonie avec celui des autres nations européennes. L'intelligence russe a été étranglée par les lisières du despotisme.

M'appuyant donc sur la loi d'analogie, je soutiens que la race slave doit être prise, d'abord, d'une maladie de croissance ; et que cette crise une fois surmontée, elle entrera en phase d'adolescence et développera rapidement sa virtualité animique sur un organisme parfaitement formé.

VII. Le développement animique, au contraire, est dans les tendances de tout homme et de tout peuple âgés. La phase virile de notre existence est consacrée à notre accroissement intellectuel. — De même pour les nations.

Tous les peuples n'accomplissent pas, dans le même temps, leur évolution morale. Nous avons mis treize siècles à développer la civilisation chrétienne. Combien de temps emploieront de nouveaux Barbares à développer la civilisation socialiste? Nous sommes devenus vieux rapidement ; les Slaves sont restés longtemps jeunes. Ces différences de développement s'observent entre toutes les races qui peuplent la terre.

VIII. Que prouve cela? Que les peuples ne sont rien que des instruments temporaires dans l'universel et éternel mouvement ; — que ce mouvement se continue toujours et remplace, quand il le faut, un instrument par l'autre ; — que, pour des travaux divers, il faut des instruments différents ; — que, dans l'humanité comme dans l'individu, tout organe devenu inutile sous une forme doit en revêtir une autre sous peine de devenir nuisible à l'économie ; — que les nations font chacune, à leur tour, une tâche principale, et puis se transforment pour en accomplir une secondaire ; — que la société domine le gouvernement, que le mouvement humanitaire prime le mouvement national et le détruit, quand celui-ci ne s'harmonise pas sur lui ; — que la révolution sociale est d'ordre

organique, éternel, tandis que la révolution politique est d'influence passagère, d'intrigues et de déceptions; — qu'on n'arrête jamais l'essor de la première.

Or, le besoin de la révolution sociale est maintenant dans l'action. Nous autres, peuples vieux, nous avons assez émis d'idées, nous avons assez fait blanchir nos cheveux dans les travaux de l'intelligence. Maintenant, nous touchons à l'enfance des vieillards, — la mauvaise, la triste enfance. — Nous sommes en démence, en stérile bavardage, en secousses d'agonie. Nous ne pouvons plus rien procréer, rien faire; nous avons dit tout ce que nous avions à dire. Nous nous décomposons; et l'instabilité de nos gouvernements, la dissolution de notre hiérarchie sociale sont parfaitement en rapport avec notre état organique.

M'appuyant donc sur la loi d'analogie, je soutiens que nous allons tomber en décrépitude et devenir inutiles à l'espèce; — et que les peuples jeunes et agissants, véritables révolutionnaires socialistes, mettront un terme à nos stériles agitations politiques. Le *moment* de l'action organique est venu; il importe que les sociétés du dix-neuvième siècle subissent l'invasion pour que l'Humanité soit sauvée. Le socialisme, mal comprimé par des restaurations sanglantes, a disparu de la surface des populations et gronde maintenant dans leurs entrailles et dans leurs têtes. Sur le Caucase, Prométhée, séculaire martyr, a brisé les chaînes de son bras droit!

IX. Chez l'enfant, le développement physique se fait de la circonférence au centre; le cœur est le dernier organe qui se forme. De même, quand une nouvelle société doit se constituer, elle n'arrive que peu à peu sur la scène, forçant d'abord les frontières des contrées qu'elle envahit, surmontant, l'une après l'autre, les résistances qui se présentent à elle. Elle ne parvient au centre de sa conquête,

son cœur ne bat enfin que lorsque sa puissance est assise et ses aspirations sociales révélées. La capitale d'une nation, c'est le sceau qu'elle appose sur son travail de croissance.

Quand une société va succomber, il est nécessaire que celle qui lui succède ne se substitue que lentement à elle, du dehors au dedans. Supposez, en effet, dans cette vieille société-ci, une révolution intégrale s'implantant subitement au centre? Imaginez, par exemple, une révolution dont le mot d'ordre serait : *Suppression de l'aubaine de la propriété et de l'intérêt du capital*, maîtresse aujourd'hui de Paris! — Qu'arriverait-il?

Ce que nous pouvons lire dans l'histoire, ce qui s'observe dans la nature. Les provinces étoufferaient Paris; Paris lui-même étoufferait le gouvernement initiateur de cette révolution. C'est-à-dire que le cœur succomberait sous les efforts des membres; ou bien encore, que la bourgeoisie française étranglerait la dictature révolutionnaire de Paris. Cela s'est vu trois fois depuis cinquante ans; cela se verra tant que la majorité des intérêts bourgeois ne sera pas définitivement dissoute.

Il se produit alors dans la société ce qui se produirait chez l'homme s'il était possible qu'un cœur d'enfant se trouvât au centre d'un corps dont tous les autres organes seraient constitués depuis longtemps : — Les membres seraient d'un géant, et le cœur d'un enfant; un semblable monstre ne saurait vivre.

D'où résulte, comme application à l'état actuel de l'Europe, qu'une nouvelle société devant se former dans l'Occident, ce n'est pas du centre du monde civilisé que se lèvera la Révolution; — mais qu'elle viendra du dehors, et que, cheminant lentement de la circonférence au centre, elle assujettira les pays en décadence par zones d'invasions successives.

Ainsi les positions, les ressources, les aspirations, les craintes, les intérêts, les besoins, les mobiles et les éléments sociaux en un mot auront le temps de s'accommoder insensiblement au mouvement révolutionnaire et de se présenter, pour ainsi dire, tour à tour, au nouvel engrenage.

Or, le seul peuple étranger qui puisse envahir et révolutionner, c'est la Russie.

X. Dans l'homme, comme dans la société, le cœur est aussi l'organe qui meurt après tous les autres. Et avant de mourir, le cœur envoie du sang dans toutes les directions, par bonds désespérés, comme un état-major qui protége sa retraite toutes balles aux vents.

Ainsi du cœur de la civilisation occidentale, de sa moitié gauche et de sa moitié droite, de Londres et de Paris : leur agonie marquera la dernière heure de l'Occident. L'entendez-vous sonner? Déjà les deux Babylones se débattent contre l'étreinte suprême; déjà convulsées par un commerce et une concurrence homicides, par une course haletante à la propriété, aux places, à la vie et au pain de chaque jour, elles centuplent les battements de leurs artères immenses sans parvenir à galvaniser le cadavre vert de l'Occident. « Tant que le malade a la gangrène, il engendre la vermine, » dit P.-J. Proudhon. — La vie ne se tire pas de la pourriture non plus que de la décrépitude; elle ne renaît de la mort qu'après un temps forcé d'incubation cadavérique. Nous lisons dans la Genèse que c'est pendant le sommeil d'Adam qu'une de ses côtes lui fut habilement tirée, et qu'ainsi fut créé le premier couple humain. Nous pouvons lire dans le livre de la nature que la vie et la mort forment un couple aussi, et que l'une ne se forme que pendant l'assoupissement de l'autre.

Tout se répare pendant le sommeil. Heureux ceux qui dorment! Heureux les morts!!

D. — PREUVES TIRÉES DE LA COMPARAISON.

Des deux nations française et russe tendant à la Liberté, à la Justice, au Bonheur, but commun à tous les hommes, la nation russe sera celle qui précipitera le mouvement. — J'affirme :

Que les Slaves sont plus près que nous de l'égalité dans la liberté, parce qu'ils vivent sous le régime de l'égalité dans l'esclavage et que nous vivons sous celui de l'inégalité sans garanties ;

Qu'ils sont disposés à soutenir toute tentative de transformation sociale, parce qu'ils ont tout à gagner à une révolution ; et que nous sommes disposés à résister à toutes, parce que nous n'y voyons que des chances de perte ;

Qu'ils sont révolutionnaires *sans le savoir*, par la force même de leurs intérêts ; tandis que nous sommes immobilistes par nécessité sociale, encore que nous nous efforcerions de paraître révolutionnaires ; — les hommes ne font rien par dévouement. Tout travailleur exige un salaire *quelconque*. Dans le travail révolutionnaire comme dans tout autre, ceux-là font peu de chose qui parlent tant. Les *démocrates* civilisés sont trop dévoués en paroles et trop bavards en actions pour jamais faire avancer la révolution d'un pas.

Je soutiens :

Qu'il sera plus facile aux Slaves de renverser le Despotisme d'un seul et la propriété féodale, qu'à nous d'avoir raison de mille autorités contradictoires et de mille intérêts alarmés ;

Qu'esclavage pour esclavage, il vaut mieux encore, pour les peuples, l'absolutisme franc, unitaire, héréditaire, brutal dont ils se débarrassent vite, quand ils le veulent, que des despotismes hypocrites, hiérarchiquement subdivisés,

électifs ou changeant souvent, comme ceux de l'Europe occidentale, contre lesquels nous sommes impuissants parce qu'ils nous classent les uns séparément des autres;

Que soixante millions de paysans slaves auront plus facilement raison d'une poignée de *boyards*, que quelques milliers de révolutionnaires civilisés, de toute une société de propriétaires;

Que les Slaves, restés dans leur brutale ignorance, seront plus aptes à comprendre et à accepter les négations et affirmations radicales de la révolution qui se prépare que nous, civilisés, dont les esprits sont obscurcis par la tyrannie des traditions, des préjugés et des intérêts iniques;

Qu'ils s'élanceront vers le Bonheur sans que rien puisse les arrêter, et que nous serons retenus dans notre malheur par un semblant d'ordre, de légalité et de droit.

Je soutiens :

Que nous ne pouvons opérer de fusion entre des races opposées, parce que nos caractères sont fixes : — extrême opulence, et misère extrême; luxe, science, bonheur à la surface; paupérisme, ignorance dans les profondeurs. — Tandis que, par l'ambiguité de son caractère, le peuple russe servira de lien, dans l'espace, entre les nations d'Europe étranglées par leurs frontières et les peuples d'Asie qui sont au large dans leurs steppes; en même temps qu'il fera l'accord, dans les âges, entre les principes primitifs d'égalité et de liberté et les conquêtes successives de l'économie civilisée.

Il est impossible d'implanter un nouvel ordre social au milieu de nations limitées depuis longtemps, et vivant sous l'empire de contrats anciens, comme sont aujourd'hui les nations civilisées. Car tous les citoyens se sont hiérarchisés d'après cet ordre; car toutes les richesses ont été

distribuées d'après ce contrat; car les priviléges, créés par cet organisme, se sont étendus, avec le temps, à une majorité d'hommes qui résisteront jusqu'à la mort aux entreprises *subversives* des minorités. Tant qu'il ne se fera pas d'intervention extérieure, cet ordre se maintiendra donc, malgré son injustice, parce qu'il sera protégé par un ensemble de coutumes que, seule, une invasion peut détruire. — Au contraire, dans un pays comme la Russie, dont les frontières sont indécises, dont le système social, imposé par en haut, n'a jamais pénétré dans les mœurs des populations, dont le gouvernement et la noblesse ne constituent qu'une minorité imperceptible; dans un tel pays, les idées nouvelles, étant tout à l'avantage des majorités déshéritées, sont tout d'abord adoptées par elles et n'ont pas à triompher d'une coalition d'intérêts préexistants.

Tandis que la race slave grandit à l'Orient de l'Europe, les nations occidentales qui attirent encore, pour un instant, l'attention du monde, se décomposent chaque jour. Tandis que le monde slave s'unifie par le despotisme, le monde germano-latin se dissout par l'anarchie. Tandis que chaque Russe est un soldat qui prend docilement son rang dans l'armée de la conquête, chaque civilisé est un propriétaire qui veut conserver son lopin du sol, ou bien encore un philosophe socialiste qui revendique orgueilleusement sa part dans l'œuvre de destruction. Tandis que le Nord en est encore aux guerres de conquête, aux conflits de nationalités, nous nous épuisons déjà depuis longtemps dans les guerres civiles, dans le choc des principes sociaux; nous ne sommes déjà plus capables d'une organisation défensive. Ces tendances opposées ont été démontrées jusqu'a l'évidence dans la dernière grande guerre européenne. L'invasion a pu rouler impunément sur la France ses flots d'hommes barbares, sans qu'il soit sorti des en-

trailles de ce glorieux pays un seul groupe d'hommes assez énergiques, assez *patriotes*, assez détachés des intérêts matériels pour transformer en déserts les fertiles campagnes que l'ennemi devait parcourir. Tandis que, possédés par un sauvage enthousiasme, les Russes brûlaient Moscou, les Français ne pouvaient pas même défendre Paris.

Il y a un demi-siècle on trouvait encore en France du patriotisme, de l'enthousiasme, une jeunesse ardente, de l'admiration pour les grands capitaines, un culte pour la patrie et les glorieux étendards qui flottaient sur ses armées. Il y avait, parmi nous, moins de trafic, d'agio, de débilité morale qu'aujourd'hui. Et cependant, alors même, au fort de sa gloire, au bout de quinze ans, la France succomba sous la Russie, force vivace de la Sainte-Alliance[1]. Que fera donc contre cette même Russie démesurément agrandie la France bourgeoise d'aujourd'hui?..... Elle ne tiendra pas sérieusement six mois. Qui vivra, verra!..... Moi, je dis qu'on ne fait que ce qui est possible, et je ne crois pas à l'élasticité de l'écu.

On s'efforce d'étouffer en nous la voix des passions naturelles et des revendications légitimes, et nous secondons ces efforts en nous conformant aux exigences d'une morale contre nature. Nous nous gênons sans nous pénétrer ; l'ha-

(1) On dit que la France était épuisée par un quart de siècle de guerres, que ses généraux trahissaient, que Bonaparte avait désespéré de la fortune, que l'Europe entière était coalisée contre nous : d'accord! Mais où était la résistance réelle de l'Europe coalisée? où était sa pépinière d'hommes, ses éléments alliés, ses neiges, sa Bérésina? Où était le grand ennemi que Napoléon allait chercher au cœur de son empire? Où était le colosse qui frappait toujours, qui eût pu frapper durant un siècle? Au Nord! Et la Russie n'avait-elle pas combattu tout aussi longtemps que la France, cependant? N'avait-elle pas éprouvé plus de revers? Comment donc résistait-elle contre la France, plus forte, selon vous?..... Mais jamais les vaincus ne manquent de bonnes raisons pour expliquer leurs défaites; ils les donnent toutes pour des chefs-d'œuvre de stratégie et des abîmes de trahison; ils font contre *fortune bon cœur*. Quand il s'agit de la guerre et des conséquences de la force, moi je constate....

leine de nos semblables nous est mortelle. Nous sommes tous taillés sur le même modèle, âme et habit, à tel point que nous proclamons celui-là le plus *distingué* qui ressemble le plus à tous les autres. — Tandis que les Slaves russes, dominés par une nature inculte, se livrent à toute la fougue de passions indomptables et nomment qualités tous les écarts que nous évitons de commettre, ainsi que toutes les revendications contre l'autorité de leurs maîtres :... car « ils ne respectent pas la loi, ils ne craignent que la pénalité, » dit A. Herzen.

Chez nous il est de haute probité de ne pas changer d'idées ; nous tirons gloire et profit de rester immobiles, crétins. Nous sommes empêchés de penser originalement par des intérêts fixes, par des préjugés impérieux, par des partis violents. Chez les Slaves, au contraire, la pensée et les espérances sont projetées au loin ; ces peuples ne sont pas retenus par un passé glorieux, dans des traditions mortes. On dit : *noblesse oblige*. Cela ne veut-il pas dire aussi que noblesse *contraint*, c'est-à-dire *gêne, limite, fixe, immobilise*, c'est-à-dire *défend* de s'abandonner à l'impétuosité de son imagination. J'estime que, pour les peuples comme pour les hommes, il n'y a pas de tyrannie plus lourde et plus empêchante que celle de la famille.

Nous croyons avoir des idées, et nous n'avons que des réminiscences qui nous détournent de penser hardiment. Les Slaves croient n'en pas avoir, et par cela même sont, beaucoup plus que nous, accessibles à toutes.

Les Slaves ont conscience du servage et de l'ignorance qui pèsent sur eux, tandis que nous appelons orgueilleusement un degré très-avancé de civilisation l'ordre inique de notre société avec son apparence légale, notre ignorance profonde avec son vernis d'érudition, notre immoralité absolue avec son masque de jésuitisme, notre organisation lymbique avec toutes ses iniquités et misères.

Nous sommes très-fiers de pouvoir mourir de faim avec le beau titre d'hommes libres ; d'entendre nommer la France le foyer des lumières universelles, et de ne savoir pas lire ; d'être assurés contre l'acier du poignard, mais non contre la dent de l'usure.

Nous sommes dans la vieille enfance ; ils sont dans l'enfance première.

Nous sommes gras et repus, et voulons du repos. Ils sont maigres, et les privations les ont rendus avides ; ils ont besoin d'agir. — Pour une nation pareille le monde serait trop petit si elle avait à sa tête un ambitieux de la taille, seulement, de Napoléon Ier. Or il s'en trouvera, un vieux d'abord, et puis un jeune : gardez-vous d'en douter. Si j'étais poète russe, je chanterai à Constantin la célèbre prédiction : *tu Marcellus eris*.

Nous sommes trop forts sur la théorie des armes pour briller dans la pratique. Eux en sont encore à cette exclamation des peuples primitivement conquérants et pillards : Tout est de bonne guerre !

Derrière les peuples agresseurs la guerre accumule des vengeances qui les forcent à marcher en avant. Derrière les peuples attaqués la paix amoncelle des intérêts qui les retiennent en arrière. Une nation industrielle ne saurait se mettre en mouvement, une nation conquérante ne saurait s'arrêter, sans égal danger de mort.

Les Russes courent à marche forcée sur l'Orient. Nous nous traînons, comme des limaçons, sur nos longues étapes ; nous dansons, nous faisons *nopces et festins*. Nous demandons la paix quand on nous a enfoncé l'épée dans les reins et qu'elle nous sort par la bouche : nous demandons la paix, et il n'y a point de paix !

Nous paradons avec des flottes et des tirailleurs sur les frontières d'un empire immense ; pour satisfaire l'opinion, nous décochons sur ses remparts des boulets qui éclatent,

inutiles comme des flèches qui s'émoussent sur la carapace d'une tortue. Nous allons au combat comme des bœufs à l'abattoir ; nous croyons jouer à la petite guerre. — Eux combattent comme des Barbares, sérieusement ; ils s'avancent sur l'Europe par la seule voie, la voie continentale : — ce n'était pas par mer que le premier Bonaparte attaquait la Russie.

Nous discutons pour savoir s'il y a lieu à nous défendre quand nos flancs sont ensanglantés déjà. Eux cherchent le motif le plus frivole pour prendre l'offensive.

Nous sommes au Midi ; ils sont au Nord. Et l'on n'envahit pas le Nord ! Et l'on ne s'y maintient pas ! Et quand on s'y aventure, on est rôti comme Napoléon à Moscou ! ! — Tandis que les races du Nord descendent sur le Midi pour le renouveler.

Ils sont dans l'âge où le sang circule, où les tempes battent, où les nations et les hommes ont des rêves de gloire et de liberté. — Tandis que nous sommes des vieillards qui laissons tomber l'épée de nos mains défaillantes et ne nous défendons plus guère qu'avec des paroles.

Nous avons rendu nos intelligences délirantes, nos âmes extatiques et nos santés précaires ; nous avons regardé la force comme un bien superflu. Je le dis nettement : il faut que les Cosaques nous apprennent à vivre.

Nous sommes vieux et voulons remonter le cours des âges : nous serons terrassés. Tandis que les Russes descendent ce cours avec l'aide de la nature. — Car la nature triomphe toujours, et la guerre n'est pas aussi aveugle et aussi folle que les académiciens le disent.

Nous sommes les races femelles pleines de grâce, de délicatesse et de sensualité voluptueuse. Ils sont les races mâles qui poursuivent les races femelles, les violent et les rendent fécondes.

Nous nous sommes épuisés à développer une civilisation impuissante maintenant à faire le bonheur de l'humanité. Notre âme qui nous survit, ce sont les idées conçues par nos minorités en haine de cette civilisation. — Au contraire, les forces et les facultés des Slaves n'ont rien produit encore. Et il faudra bien qu'ils les emploient en exécutant nos idées d'avenir et en y apposant le cachet de leur caractère propre.

Le succès de la guerre d'Orient peut importer à nos gouvernants et aux classes privilégiées qui les salarient, mais ce n'est certainement pas l'affaire de la nation. Que gagneraient à la victoire des armes françaises ceux qui n'ont rien à garder et rien à perdre? Et quant à ceux qui possèdent, on connaît, à un sou près, la mesure des sacrifices qu'ils sont capables de s'imposer pour sauver leurs valets du gouvernement. — Tandis qu'en Russie la guerre actuelle est guerre sainte, acclamée par tous, riches et pauvres, chantée par tout ce qui a une voix, combattue par tout ce qui a des bras, prêchée, prédite depuis des siècles par les devins, les prêtres et les femmes aux yeux noirs qui fanatisent les hommes.

Dans le dédale de nos lois iniques, de nos institutions défectueuses, de nos droits mensongers, de nos garanties dérisoires; — dans le coupe-gorge de notre crédit usuraire, dans le coupe-bourse de notre contrat d'aubaine; — dans les rapports d'égorgeur à victime que nous tolérons entre le propriétaire, l'exploiteur et l'oisif, d'une part, et les travailleurs, de l'autre; — dans ce labyrinthe de désordre dont ne nous tirera pas même le citoyen Jean-Etienne Cabet,............. notre esprit s'égare, nos réformes échouent, nous perdons toute foi, toute audace, toute probité; nous nous effrayons de toute notion simple, de toute négation hardie, de toute affirmation paradoxale, de toute réforme favorable au développement de notre na-

ture. Nous nous contentons d'un bien-être tellement restreint qu'il ne nous procure aucune des jouissances de la vie, tellement précaire qu'il est à la merci d'une modification de gouvernement. Nous avons si peu de foi dans l'avenir, notre destinée nous semble si fatalement malheureuse, si éternellement sans issue, que nous ne cherchons pas même à améliorer notre situation désespérée, et que nous nous y cramponnons avec fureur, pareils au submergé qui tremble de briser le brin d'herbe qui le retient encore à la vie. Nous avons tellement altéré notre constitution originelle, tellement usé les ressorts de notre organisation, tellement inoculé la souffrance dans tous les actes de notre vie, que la moindre secousse nous met en danger de mort, que nous croyons le bonheur impossible, que nous en avons peur. Nous, jeunes gens, désolés, mornes, nous suivons tristement le tourbillon de cette société de damnés ; nous nous avouons vaincus par le nombre ; nous nous laissons broyer dans l'engrenage infâme ; nous volons pour n'être pas volés. La Civilisation est un immense *sauve-qui-peut* de filous en débine...,. — Au contraire, les Russes ne peuvent pas être plus mal ; leur existence n'est même pas garantie par les lois du présent ; ils vivent sous l'empire de règlements qui dépendent de la volonté d'un seul homme, et ces règlements ont force de lois, mais non pas d'institutions ; la surface est souillée, mais les profondeurs sont vierges [1]. Le *Recueil des lois de l'empire russe* est une indigeste compilation d'articles, de mesures et de dispositions contradictoires ; c'est le *nec plus ultrà* de l'arbitraire et du grotesque. L'homme principe de *l'autocratie* tombant, l'édifice qu'il a si pompeusement élevé croule sur lui : *morte la bête, mort est le venin.*

(1) Voltaire, observateur superficiel, en sa qualité de Français, s'est trompé de tout en écrivant cette balourdise tant prisée par la gent chauvine : *Les Russes sont pourris avant que d'être mûrs.*

Les nations civilisées sont endettées, divisées, menacées, tremblantes. Elles sont à la merci du crédit d'un banquier, de l'audace d'un général, de la turbulence d'un tribun, d'un schisme religieux ou politique, de la mauvaise digestion d'un ministre, des paradoxes d'un chef de secte, des téméraires entreprises d'un prétendant, des hasards d'une guerre, de serments fragiles, de la coalition et de la peur de tous les intérêts, de toutes les misères. Le bras de la Force s'est retiré d'elles ; l'esprit de la Liberté ne les a pas visitées encore. Elles parlent depuis longtemps de Justice, et cependant l'Iniquité les aligne sous sa verge d'or. L'antagonisme leur déchire le sein de ses dents recourbées. Elles sont entre la vie et la mort ; elles n'ont cependant ni assez de courage pour vivre ni assez de résignation pour mourir. — Les nations ambiguës du Nord sont encore, au contraire, courbées sous le despotisme. Despotisme cela veut dire : crédit, commerce, travail, instruction, religion, ressources, paix et guerre, hommes et biens, corps et âmes, personnel et état sociaux, en un mot, selon la volonté d'un seul. Ce n'est pas la Liberté, mais c'est la Force.

Nous vivons de traditions ; ils vivent d'aspirations. Nous reculons ; ils avancent. Et dans la guerre sociale, ceux qui reculent sont foulés aux pieds.

Nous sommes propriétaires ; ils sont communistes. Et le communisme est moins injuste que la propriété.

Chez nous, l'individu est absorbé par l'organisme social ; chez eux, il n'est comprimé que par la volonté d'un maître. Et l'on secoue plus vite la tyrannie des personnes que celles des choses.

Nos constitutions sont épuisées par les privations de toutes sortes, par les maladies héréditaires et acquises, par les débauches parcimonieuses et les voluptés empoisonnées. Nous sommes flétris en venant au monde ; nos jeu-

nes gens ont les instincts dépravés des vieillards. — Les Slaves ont en partage la jeunesse et la vigueur, et nous les appelons Barbares parce qu'ils ont encore les bras nerveux et l'intelligence saine : — *mens sana in corpore sano.*

Leurs os sont de fer, et les nôtres de carton-plâtre. Nous apprenons à nager dans les livres, à monter à cheval par principes, à faire l'amour décemment. Nous sommes des hommes artificiels, des héros de journaux, de duels, de salons et de serres-chaudes. Les Slaves sont restés ce que la nature les a faits.

Nous adorons l'Erudition ; ils sanctifient le Glaive. Et l'heure du Glaive a sonné!!

La différence entre l'Orient et l'Occident de l'Europe est parfaitement résumée dans cette phrase d'un grand écrivain russe : « Les peuples sauvages aiment la liberté et l'indépendance ; les peuples civilisés, l'ordre et la tranquillité. » (Karamsine).

...... Je sais la mauvaise foi de tous les civilisés qui écrivaillent politique, et je veux d'avance me mettre en garde contre elle. Je sais que les journalistes m'attaqueront en me prêtant d'autres opinions que les miennes, car je ne vois pas trop comment ils feraient leur compte, tout enragés qu'ils sont, pour mordre sur le travail d'un homme libre, doué de l'esprit de généralisation et de prophétie. Cependant, comme il faut qu'ils mordent, ils mordront à tort et à travers, parce qu'ils se sont adjugé la dictature de l'opinion et qu'un honnête homme n'a pas le droit d'aller bravement contre leur sentence.

Aux attaques des critiques et des journalistes, dont je connais d'avance la teneur, je réponds :

1° Ma solution par la Russie est essentiellement une solution de Fait, de Moment, de Force, de Fatalité, de Mal, de Destruction, de Dieu. Je ne lui prête aucune valeur au point de vue de la réorganisation sociale. Je n'évoque ni intervention étrangère, ni émeute stérile ; le Mal, aux pieds rapides, s'éveille de bon matin et n'a pas besoin qu'on l'appelle au travail. Je constate seulement qu'il va déployer sur nous ses ailes de crêpe. Je maintiens seulement — et jamais personne ne pourra démontrer le contraire — que, dans une question de force brutale, de destruction, *d'acte* révolutionnaire intégral, la Russie est supérieure à la France, l'Orient à l'Occident, l'Inconnu à la Civilisation. Et cela sous tous rapports : comme rapidité d'action, unité, persistance, secret, concentration de forces et de ressources, absence de tergiversation, instruments inflexibles, foi aveugle, conscience d'une grande mission, etc., etc..... — Je n'en finirais pas si je voulais énumérer tous les avantages de la Russie sur l'Occident sous le rapport matériel de la conquête. Ces raisons, d'ailleurs, se présenteront d'elles-mêmes sous ma plume dans la suite de ce travail.

2° Il ne faut considérer ce premier chapitre que comme une table des matières écrite à mesure que s'éveillaient mes pensées. Pour un sujet immense et complexe comme celui que je traite, la plus grande difficulté était de trouver un cadre. Cette question slave embrasse tant de choses ! elle touche à tant d'intérêts, effleure tant de pensées, cotoie tant de connaissances humaines, pose tant de problèmes, soulève tant de doutes et de terreurs ! Je ne saurais dire en combien de manières j'ai torturé mon esprit pour le forcer à adopter un plan à peu près convenable, ou, tout au moins, moins mauvais que ceux que je rejetai tour à tour. Ne pouvant y parvenir, j'ai fini par me décider pour le premier que me fournirait le hasard.

Et j'ai mieux réussi de cette façon. — En toute chose, quoi qu'il fasse, l'anarchiste se trouvera mieux de rester anarchiste. Je ne chercherai plus à aligner mes idées.

3° Si je me répète, c'est que j'y suis contraint par la nature même de mon sujet. De ce que la prolixité est souvent un défaut, il ne faudrait pas en conclure que l'extrême concision fût toujours une qualité. Quand les objets sont encore plongés dans les demi-ténèbres de l'aurore, il faut employer beaucoup de lumières pour les faire voir. Et puis, avant tout, des preuves, surtout dans un travail d'intérêt actuel et positif. Enfin, si quelqu'un doit souffrir de ma prolixité, ce ne sera certainement ni l'imprimeur ni le lecteur, mais moi, qui suis atteint de l'incurable manie de ne pouvoir me passer d'eux.

4° Je préviens pour leur plus grande commodité messieurs les journalistes que je ne serai pas en mesure de répondre à leurs attaques, à moins que l'un d'eux ne consente à m'ouvrir *impartialement* ses colonnes. Au rebours de ces messieurs, j'ai la tête plus remplie que la poche.

CHAPITRE II.

CONSIDÉRATIONS

SUR LE ROLE DE LA FATALITÉ, DE LA FORCE ET DU DESPOTISME DANS LES RÉVOLUTIONS. — APPLICATIONS A LA RUSSIE.

Majeure.
Le droit, c'est la force.
M. GUIZOT.

Mineure.
La force, c'est le droit.
TOUS LES DESPOTES.

Conclusion pour la fin de ce siècle.
La raison du plus fort est toujours la meilleure.
Nous l'allons prouver tout-à-l'heure.
LA FONTAINE.

§ 1. DE LA FATALITÉ EN GÉNÉRAL.

I. Dans l'exposé qui précède, j'ai placé en premier lieu les raisons que je déduis de la Fatalité, parce qu'elles me paraissent d'une importance capitale dans le sujet que je traite : la Destruction générale d'une société par une nation envahissante.

A ce mot banal de *Fatalité*, je vois les esprits forts de la civilisation française, les affreux petits rhéteurs à la ligne, les Jupiters de l'alinéa, les empoisonneurs de l'esprit

public, les journalistes enfin..... tailler leurs plumes et me noircir de leur encre la plus corrosive.

Et pourquoi donc, mes maîtres, si vous êtes convaincus que la Fatalité n'exerce aucune influence sur nos affaires, pourquoi donc vous écrier tout le long de vos improvisations quotidiennes : Salut Dieu ! Bonjour Dieu ! Bonsoir Dieu ! — Puissance, Bonté, Justice, Gloire à Dieu, Grâces à Dieu dans le plus haut des Cieux ! — Révolution, Progrès par Dieu ! — *Statu quo*, Conservation par Dieu ! — Tout par Dieu, pour Dieu, avec Dieu ! — Dites-moi pourquoi vous craignez ce Dieu, pourquoi vous l'adorez, l'assourdissez, l'invoquez et en parlez enfin comme les aveugles parlent des couleurs ; ce que vous en savez enfin ?.....

Et puis, quand vous m'aurez dit cela, il vous restera encore à me démontrer qu'il y a une différence entre ce que vous appelez Dieu et ce que j'appelle, moi, la Fatalité, l'Ennemi ?

Tant que vous n'aurez pas clairement établi cette différence, tant que vous n'emploierez les mots *Dieu* et *Fatalité* que comme des chevilles d'un usage facile à la fin de vos phrases, j'aurai le droit de me servir du second de ces termes comme vous du premier, et de prouver quelque chose au moyen de l'un, tandis que vous ne prouvez absolument rien au moyen de l'autre.

II. Sans m'engager aujourd'hui dans une dissertation sur la Fatalité, — ce dont je ne vous tiens pas quitte pour plus tard, journalistes ! — je veux dire ce que j'entends par ce mot.

La Fatalité, je la définis cette force supérieure à nous, qui s'exerce sur nous par tous les objets extérieurs. Pour moi, *Dieu, c'est tout ce qui n'est pas moi*. Il me suffit d'en savoir cela pour dire : Dieu, c'est mon ennemi ! Le général des Jésuites ne se dit-il pas l'ami de Dieu et l'ennemi

de tout le monde? que chacun sache donc qu'il est l'ennemi de Dieu et du général des Jésuites.

De l'origine de mon divin adversaire, de ses qualités, de ses vices, de ses mœurs, je ne m'inquiète guère. Le sujet que je traite ne m'impose pas la nécessité d'être inquisiteur, théologien ou mystagogue. Et puis, qu'avez-vous appris des habitudes privées et politiques de Dieu, vous tous, charlatans et jésuites, qui le mouchardez *ab origine mundi* et qui continuerez *usque ad semper?*... Vous mentez pour gagner misérablement votre vie : voilà tout.

III. Cette force supérieure à nous se fait sentir à nous par mille modes de représentations désagréables dont nous payons les frais. D'abord par l'Univers, — il s'agit de moins que cela dans mon sujet, — et dans nos sociétés, par l'autorité religieuse dite divine, — par l'autorité temporelle dite royautés, trônes, empires, principautés, puissances, SOUVERAINETÉ, *magnum Jovis incrementum*; enfin, par les hiérarchies spirituelles et temporelles officielles et officieuses qui en sont les conséquences ; — y comprise, ne vous en déplaise, Messeigneurs, Nosseigneurs ! celle des journalistes.

D'où il suit que Dieu, Pape, Empereur, Divinité, Catholicisme, Protestantisme, Journalisme, Bancocratisme, Théosocialisme ; — Jéhovah, Alexandre VI, M. de Rotschild, Ivan IV, Soulouque, Napoléon I et III, Bouddha, Jules II, Nicolas, Pie IX, Veuillot, Ribeyrolles, Girardin, Gengis-Khan, Attila, Blanc (Louis) ou Malarmé (Placide) — sont toujours pour moi des instruments de la Fatalité, du Mal, de la Guerre, de la Division, du Malheur de l'Humanité. Les Dieux et les autorités qui s'en recommandent ne diffèrent que de nom et de force.

IV. Les Dieux, Fatalités, Maux et Horreurs qui se-

couent leurs torches sur l'humanité sont, relativement, forts ou faibles. Or, les Dieux les plus forts seraient bien ineptes s'ils ne faisaient pas sentir leur force aux autres. Jehovah ne se montra pas si débonnaire quand il fit décrire au Prince des ténèbres cette immense parabole soufrée que le grand Milton nous dépeint avec tant d'éclat.

Or il me paraît, à moi, — et bien malin qui me prouvera le contraire; — il me paraît que Nicolas-le-Roux va jouer vis-à-vis du Napoléon à l'œil de faïence le rôle que Jehovah remplit si impitoyablement à l'égard de Lucifer. Il ne dépend pas de moi de n'être pas de la race des prophètes : *genus irritabile vatum;* — et je vois d'ici le Napoléon-Tête-de-Bois, dessinant sur le planisfère une incommensurable ellipse et s'échappant à grand'peine par une tangente dangereuse! Les empereurs qui sont tout-puissants peuvent bien se permettre de singer les Dieux. Le droit de régner et de punir de Dieu n'est fondé que sur sa force, dit Hobbes. J'en dis autant de tous les hommes qui invoquent encore le saint nom de Dieu sous quelque ritournelle que ce soit. Ah! si les hommes pensaient un peu plus à ce mot qu'ils répètent tout le long du jour, ils seraient bientôt convaincus que par ces deux mots, *Dio è il Popolo,* il faut entendre: *un Maître et un Esclave.* Que la *Jeune-Italie* s'en préoccupe davantage!

. . . .

V. Voyez un peu à quoi tient l'approbation ou la désapprobation du public! Que je dise: Dieu, cause providentielle de tout mouvement universel et supérieur, Dieu est infiniment bon, infiniment aimable, plein de sollicitude et de miséricorde pour nous..... Que je dise cela, et tout le monde bat des mains! Et Messeigneurs Sibour et Pierre Leroux me canonisent! Et me voilà le plus moral des hommes et le plus orthodoxe des révolutionnaires!

. . . .

Qu'ayant plus profondément réfléchi sur la nature des choses — *de naturâ rerum* — j'aille écrire au contraire : Dieu, cause fatale de tout mouvement universel et supérieur, nous est infiniment mauvais, infiniment préjudiciable, infiniment gênant ; il nous fait disparaître dans ses plans comme l'araignée la mouche prise dans ses filets... Que j'aille écrire cela, par malheur, et tout le monde me lapide ! Et Monseigneur Sibour m'excommunie ; et Monseigneur Pierre Leroux, clément de nature, me retire en morceaux des griffes de ses disciples bien-aimés et théomimes.

Et cependant, *force de Dieu* ou *force du mouvement universel*, ces deux expressions reviennent absolument à la même par rapport à nous. Quelque coup que chacun se monte à l'endroit des dispositions bonnes ou mauvaises de la Fatalité à son égard, il est certain que cette force universelle le domine comme notre pied domine la fourmi qui rampe. Or, toute force qui nous domine nous menace, et exige de notre instinct de défense que nous nous en débarrassions. De Dieu je ne veux savoir que ce que savait Damoclès de l'épée suspendue sur sa tête. Et cela me suffit pour combattre Dieu ; sur le reste je me déclare tout aussi ignorant qu'un ministre du Saint-Evangile ! — Mais, c'est de la Fatalité ? me crient les déistes...

VI. Oui, je suis fataliste quand je me heurte aux tertres de mes aïeux. Et à quoi me servirait-il de ne pas convenir de ma fragilité ? Existerait-elle moins si je la niais ? Et vit-on jamais l'audace de l'esprit humain désarmer le bras osseux de la Mort ?

Je sais seulement que tous les êtres ont besoin de moi comme j'ai besoin de tous les êtres ; et que, si je dépends de la Fatalité, elle aussi dépend de moi qui suis un de ces instruments. Dieu m'accable d'un immense poids ; mais

moi, je puis lui vendre cher ma mort et singulièrement provoquer sa colère, tout petit que je sois. Avez-vous vu le taureau bondir sous la banderille de feu, le cheval écumer quand le taon le pique? Contre de si petites misères à quoi servent à ces puissants animaux leur rage immense et leurs efforts désespérés? — De même une indéclinable solidarité enchaîne notre grand ennemi à nous; nous le faisons souffrir et suer sang et eau; les hommes sont les morpions de leur Créateur. Esclave et maître d'ailleurs ne sont pas dignes d'une expression plus recherchée. Tout en reconnaissant la Fatalité, parce que je ne puis la nier, je lutterai donc contre elle jusqu'à ce que mes forces m'abandonnent. — L'homme a ses droits contre l'univers: qu'il les fasse valoir!

Si Dieu est inexorable, pourquoi ne le serais-je pas, Si l'ensemble des autres êtres est plus fort que moi, est-ce une raison pour que je n'use pas de ma force contre eux. Faites qu'Atlas ne se remue pas sous le poids du monde; empêchez à Sisyphe de rouler son rocher; à la fourmi, d'ébranler le fétu qui l'étouffe... Alors, je reconnaîtrai tout à la fois qu'il n'y a pas de Fatalité, que je ne la sens pas, et que l'instinct de ma conservation ne me raidit pas contre elle; alors, je me condamnerai, vivant, à une immobilité stupide. Mais jusque-là, je reconnaîtrai la Fatalité, parce qu'il n'est pas possible que je sois aussi étendu et aussi puissant que l'Univers; et je lutterai contre elle, parce qu'il n'est pas dans la nature de l'homme de se suicider.

Oh! que nous sommes lâches avec tout notre orgueil! Je le demande: l'homme fort qui se raidit contre un mal dont il connaît la puissance, n'a-t-il pas plus de courage que l'être efféminé qui se dissimule à plaisir la gravité de sa situation parce qu'il ne se sent pas la force de la vaincre par le sang-froid?

VII. Il n'en coûte donc rien à mon esprit de reconnaître l'existence de la Fatalité, et je ne me crois, pour cela, ni plus faible ni plus fort, ni plus religieux ni plus impie que ceux qui croient en Dieu.

Mais ce qui me rend puissant contre la Fatalité, c'est qu'il y a *succession* en elle et qu'elle n'est pas IMMUABLE. Et Dieu, dépouillé de son caractère immuable, n'est plus à craindre ; il devient modifiable par nous, avec le temps, suivant nos besoins.

Je prétends que Dieu se transforme et se divise à chaque instant, et qu'il est susceptible de revêtir autant de formes différentes qu'il y a de combinaisons possibles entre tous les objets qui ne sont pas nous. Et parmi ces combinaisons, celles qui sont momentanément opposées à nos desseins sont le Dieu que nous avons à vaincre ou à révolutionner. Les autres ne nous importent pas. Comme la lutte contre Dieu se trouve simplifiée par cette donnée seule de sa transformation constante !

Au Dieu catholique, immobile, j'oppose donc le Dieu transformable à l'infini que conçoit ma pensée, et que chacun ne peut concevoir que par lui-même, selon les obstacles qu'il rencontre sur son chemin. Réduit à ces proportions, Dieu, loin d'être un obstacle à la révolution, devient au contraire le plus efficace des excitants et des instruments révolutionnaires.

En vertu de la Solidarité Universelle dans les choses, tous les objets de la nature ne vivent que par action et réaction réciproques. Telle combinaison d'objets qui domine aujourd'hui toutes les autres, sera dominée par toutes les autres dans un autre temps. Ces rapports réciproques de *superposition* ou de *sous-mission*, de Divinité ou d'Esclavage de tous les objets, les uns par rapport aux autres, est la conséquence des continues transformations qu'ils subissent. Croire au mouvement, c'est nier l'autorité de

Dieu et lui retirer toute puissance de domination permanente.

VIII. Cette continue transformation de Dieu est démontrée par toutes les révolutions, qu'elles soient d'ordre universel, humanitaire, animal, végétal, industriel, scientifique ou littéraire, etc., etc...., Il y a des coups-d'état parmi les éléments, les animaux, les végétaux, les matières d'utilité première, tous les êtres et toutes les choses, comme il y en a dans les empires humains. L'histoire des crises de l'homme est un mesquin abrégé de l'histoire des crises de l'univers.

La terre, surprise et vaincue par l'eau dans un siècle, prend sa revanche dans un autre siècle. Il s'établit un échange de révolutions entre les éléments. L'apparition actuelle de l'Océanie est la seconde manche de cette immense partie dont le Déluge était la première. Ce que les habitants de la Terre appellent Révolution dans leur langage, les poissons l'appellent, bien certainement, Conservation dans le leur. Les anciens, qui poussaient si loin la science des analogies, ont voulu dépeindre cette universelle circulation dans le mythe de Deucalion et de Pyrrha, car la série des transformations connues jusqu'à ce jour commence au minéral et finit à l'homme. Et Deucalion avec Pyrrha semait des pierres et récoltait des hommes.... moissonneur fortuné !

IX. L'univers est un immense atelier de transformations vitales et mortelles. Jamais le mouvement révolutionnaire n'est arrêté. Par conséquent, je puis affirmer que ce qui est Dieu aujourd'hui ne le sera pas demain. A l'heure qu'il est, l'homme est Dieu vis-à-vis des races animales formées antérieurement à lui. De même la nation qui est Dieu aujourd'hui sera demain esclave. Seulement,

au lieu d'appeler les nations Dieux ou créatures, on les appelle victorieuses ou vaincues, dominantes ou dominées: — caprice d'expression, fantaisie de grammairiens!

Je ne puis considérer les puissances supérieures à moi comme dangereuses pour moi, puisque je les vois se transformer chaque jour, se diviser et se perdre à l'infini. D'après la loi fatale de solidarité, il n'y a pas de Dieu qui ne soit plus esclave que la plus esclave de ses créatures.

Appliquant ces données à la Russie, le Dieu des peuples européens d'aujourd'hui, je dis : je ne puis regarder comme dangereuse la *fatalité de l'invasion prochaine,* puisque cette invasion se transformera et se dispersera en mille manières au contact des sociétés parmi lesquelles la jettera le génie des batailles. Elle accomplira son œuvre de Destruction tout entière, et puis disparaîtra, comme les Dieux aux pieds d'argile, réduite qu'elle sera par l'engrenage social, en une poussière féconde.

X. — Voilà quelle opinion peu révérencieuse, moi, pauvre insecte au cri strident, je fais entendre sur Dieu, sur les Dieux, depuis les profondeurs de l'herbe où je suis enseveli.

Dieu n'étant ici-bas que la raison sociale d'une compagnie de filous en commandite, j'éprouve un saint plaisir à humilier en Dieu tous ceux qui vivent de lui. Et ce ne sont pas les prêtres qui retirent aujourd'hui les plus grands bénéfices de l'exploitation de la Divinité; mais bien les dames patronesses des œuvres de *bienfaisance*, les vertueuses épouses des agioteurs de la Bourse et des tripotiers du Journalisme, ces femelles nerveuses qui pleurnichent en vers, et, du bout de leurs gants, tendent au pauvre qui meurt le reste de leurs orgies. Ami prolétaire, malheur

sur toi tant que tu vénéreras Dieu! cela te donnera droit à l'aumône des Jésuites...

La Fatalité pèse sur moi par tous les objets extérieurs à moi; mais je lui suis très à charge par la seule force de ma volonté. Je reconnais l'existence de la Fatalité sans renoncer à la conscience de mon libre arbitre. Je fais la part de Dieu... et ma part!

Le nom sous lequel je désigne cette force supérieure ne l'empêche pas de s'exercer sur moi; mais je ne cesse pas non plus de me raidir contre elle, de quelque nom que l'appellent les Pharisiens, les Scribes et les Docteurs de la Loi. *Dieu* ou *Satan*, ce n'est jamais rien de plus qu'un fait, une majorité qui m'obsède et qui peut changer demain. Je ne subis cela qu'à mon corps défendant.

Je n'ai pas peur de Dieu, la grande ombre chinoise que les curés nous font passer sur le ciel d'azur; je n'en ai pas plus peur que d'un mien cousin, autrefois mon adversaire aux billes, que j'ai revu dernièrement déformé par la grande robe noire. Dieu change plus souvent de formes qu'un député, d'opinions, ou un roi constitutionnel, de ministres. Tous les êtres de l'univers sont Dieux ou mortels, les uns par rapport aux autres, selon le mode d'association dans lequel ils se trouvent engagés. Il y a, de par le monde, des révolutions qui détrônent des Dieux avec la même facilité que nous détrônons des hommes.

La Russie est aujourd'hui le Dieu de l'Europe; elle la domine de fait. Eh bien! je n'ai pas peur du Dieu de l'Europe actuelle, parce que le jour où sa force deviendra incompatible avec le libre développement de l'homme, cette force sera détruite. — *Dieu propose et l'Homme dispose:* voilà ce qui est vrai.

---

§ 2 — PROBLÈME ANTINOMIQUE ENTRE LA FATALITÉ DIVINE ET LA LIBERTÉ HUMAINE — CONCLUSION.

I. — La vie de tout être est une lutte contre le milieu qui le renferme.

En termes généraux, sans faire acception de temps ni de lieux, l'homme est forcé de remporter chaque jour sur Dieu la victoire de la vie. En spécialisant : dans cette seconde moitié du dix-neuvième siècle, le déshérité est contraint de remporter sur la force sociale civilisée et sur la force sociale Cosaque la victoire de la vie. — L'ennemi est double, mais il est divisé ; par conséquent il sera vaincu par l'homme.

Je n'entends pas le mot *victoire* comme le font les révolutionnaires français, les plus inutiles des hommes. La force russe fût-elle taillée en pièces par l'invincible *armada* civilisée, le problème social n'aurait pas fait un pas. Loin de là ! Et la solution serait également avortée si la Russie se bornait à vaincre la France en Orient, sans l'envahir.

La Fatalité, la Tyrannie divine et mauvaise qui pèse sur nos sociétés, je lui vois double face. A l'Orient, elle trône sur des canons ; à l'Occident, sur des sacs d'or. Le Tzarisme et le Monopole, la Russie de Nicolas et la France de M. Rotschild, voilà les deux termes de ce problème antinomique immense. Et si nous nous rendons compte de l'organisme des sociétés, nous révolutionnaires, nous comprendrons que ces deux puissances doivent s'égorger l'une par l'autre, et disparaître devant le Socialisme humanitaire. En vérité, ce déluge couvrira le sol d'armes russes et de devantures de boutiques françaises. Ainsi seulement sera vaincue la double tyrannie que subissent encore les sociétés européennes ; tyrannie du fer et tyrannie de l'argent.

Et telle doit être la science et la politique des hommes libres, de pousser l'un contre l'autre le despotisme français et le despotisme russe, les lançant tour à tour dans la lutte selon le *moment* où leur action spéciale est demandée. *Divide ut imperes.*

Dans la lutte de la vie, l'homme n'est vainqueur qu'à la condition de bien connaître ses ennemis et de les diviser. Tout ce qui scinde la Fatalité générale nous est utile, à nous révolutionnaires, que ce soit la Guerre, la Révolution ou la Découverte, c'est-à-dire toujours la Révolution. C'est en ce sens que la guerre d'Orient, qui oppose le Despotisme russe à la Civilisation du monopole, est faite pour nous ; elle nous est bien plus avantageuse ainsi que si elle était faite par nous. Les conseilleurs ne sont pas les payeurs. Les gouvernements d'Europe sont assez riches pour nous rendre, dans cette guerre, toutes les avances faites à la Liberté. Les gouvernements aussi travaillent pour la Liberté, bien qu'ils n'aient le mérite ni de le savoir ni de le vouloir.

Vous dites, immobilistes d'Occident, que la guerre actuelle est funeste. Eh ! qu'eussiez-vous dit des premiers peuples qui firent la guerre, des premiers esclaves qui se soulevèrent contre leurs maîtres? Qu'eussiez-vous dit des hommes audacieux qui, les premiers, forgèrent les métaux, firent flamber la houille, percèrent les montagnes, comblèrent les vallées, taillèrent la pierre, sondèrent les abîmes des Océans, animèrent la matière enfin, pour la lancer contre la matière, enseignant ainsi aux hommes déshérités à triompher de toutes les résistances ? — Vous eussiez dit qu'ils étaient des fous et des destructeurs, et comme tels, vous les eussiez pendus selon l'éternelle pratique de ceux que le mouvement effraie. Fallait-il donc, pour vous complaire, immobilistes, que l'humanité en restât à la confusion de Babel pour monde, à l'ilotisme de Sparte pour

contrat, à l'arche de Noé pour habitation, à la feuille de vigne pour parure?

Quand je pense que l'homme, si puissant et si *confortable* aujourd'hui, n'avait, lors de la chute, que ses pieds pour traverser l'espace et ses bras pour soulever des fardeaux, que ses dents pour casser des noisettes, que ses mains pour chasser, je m'irrite que ceux-là même qui sont le plus intéressés au Mouvement ne reconnaissent pas l'utilité de la Guerre et des agitations, quelles qu'elles soient, qui bouleversent la face des choses. Que ceux qui ont été avantagés dans les victoires remportées précédemment sur Dieu veuillent se reposer, je le comprends. Mais que, pour leur salut! les déshérités ne redoutent pas les cataclysmes; qu'ils ébranlent sur ses colonnes ce monde d'iniquités. Contre la puissance du monopole qu'ils fassent feu de tout fer et de tout bois. Qu'importe que la Délivrance vienne du Nord ou du Midi?

II. Ce n'est ni la force russe seule qu'il faut vaincre, ni l'organisation du Monopole seule: ce sont les deux. Car l'une repousse des débris de l'autre, et jamais les déshérités n'ont fait ainsi que la moitié de leur tâche, travail stérile que les intrigants revendent et rachètent le lendemain. Vous faites une révolution contre le Monopole à Paris; la Russie fait renaître le Monopole à l'aide de la Terreur qu'elle inspire, et vous l'impose de nouveau par son intervention. A quoi donc bonne votre révolution? Vous chassez les Russes des provinces danubiennes; les aristocrates du dedans vous épuisent plus que jamais à Paris par la Concurrence et l'Usure. A quoi donc bonne votre campagne contre les Cosaques?

Cessez enfin de donner tête baissée contre les murs des citadelles et les serrures des coffres-forts. Sachez bien que tous les despotismes s'enchaînent; que le Tzarisme russe

n'est que l'expression monstrueuse de toute civilisation monstrueuse, à Paris comme à Pétersbourg; et que, séparément attaqués, les deux despotismes résistent et résisteront dans les siècles des siècles. Assez longtemps les hommes ont été braves sur les champs de bataille et dans les rues en feu. Il faut pourtant qu'ils réfléchissent sur les révolutions, sur les instruments qu'elles emploient et sur la nécessité de les briser les uns par les autres.

Il y a Cosaque et Cosaque. Le vrai Cosaque, à mon sens, c'est le détenant-propriétaire, noble, capitaliste, intermédiaire, gouvernant, guerrier ou prêtre, où qu'il exerce son vol légal. — Vous trouverez, à ce compte, qu'il y a plus de Cosaques en France qu'en Russie. Quant à ces pauvres diables de paysans Slaves aux bras et au cœur forts, ce sont, je le répète, les vrais soldats du Progrès, les exécuteurs testamentaires de la Révolution française épuisée; ils vont paraître sur la scène du monde, au grand dépit de tous nos philosophes *systématiques* qui s'en iront, si bon leur semble, expérimenter au Texas ou dans la Lune, et videront le terrain une bonne fois. Que les hommes du Nord se précipitent donc de toute leur force brutale contre la force jésuitique de l'Intérêt, de la Propriété et de l'Epargne! Et qu'au loin soient dispersés les feuillets de nos codes, les registres de nos comptoirs et les contrats passés sous un régime inique!

III. Toute transformation s'exerçant sur un être quelconque commence par son organisation physique. Quand l'homme meurt de mort naturelle, son corps est depuis longtemps en dissolution qu'à peine son intelligence est atteinte encore. De même, les vieilles sociétés déjà sont en proie à l'anarchie et au désordre, qu'elles remplissent encore le monde du bruit de leur existence scientifique; — témoin Byzance.

C'est cette partie physique, la première détruite, qui doit être renouvelée la première. Ainsi, sur le cadavre de l'homme, la première transformation détruit et recrée les tissus qui forment l'organisme. Et quand cet organisme est complétement développé, l'intelligence et l'âme s'y font place et l'animent.

C'est pourquoi je dis : il en sera de même de la transformation sociale que nous allons subir. Le cadavre de la Civilisation sera détruit tout d'abord, dans le faisceau de ses intérêts matériels, par le glaive de la Russie. Puis, sur ce cadavre, se développera l'ébauche organique de la société nouvelle. Ce n'est que plus tard, sur le corps social suffisamment accru, que viendra se greffer l'animisme intellectuel de la Civilisation socialiste. Toute construction nécessite une destruction préalable ; toute affirmation est précédée d'une négation. Avant d'employer des matériaux, il faut les extraire du sol qui les produit et les rassembler par grandes masses sur le lieu où ils doivent être utilisés. Les hommes neufs sont le granit, et le fer, et les poutres solides des sociétés neuves. Les poumons, le cœur, le cerveau et les organes de l'homme sont organisés avant que de servir.

Encore une fois, qu'on me démontre que le sang d'un jeune homme plein d'amour peut circuler dans les artères osseuses d'un vieillard, et je conviendrai que nous pouvons nous-mêmes rajeunir le cadavre de la Civilisation occidentale, et que nous n'avons pas besoin des Cosaques pour le coucher sous terre et lui rendre la vie. Mais, pour Dieu ! que le journal l'*Homme* me démontre cela. — Pour voir comment le journal l'*Homme* démontre quelque chose !

---

§ 3. — SUR LE DESPOTISME.

> « Les princes peuvent agir avec promptitude parce qu'ils ont les forces de l'Etat dans leurs mains ; les conspirateurs sont obligés d'agir lentement parce que tout leur manque. »
>
> Montesquieu.

I. J'ai défini la Fatalité divine tout ce qui est plus fort que nous dans notre milieu. Je définis le Despotisme, l'Homme-Roi, ou Dieu, ou Gouvernant, ou Détenant, qui m'opprime dans la société actuelle.

Dans presque tous les actes de ma vie, ce Dieu est plus fort que moi. Mais il est plus faible aussi quand je le poursuis avec le stylet et la torche, quand il me donne prise sur lui par ses exactions et ses coups d'état.

D'où résulte que, si j'ai à craindre la force du Despotisme dans les temps ordinaires, je sais aussi que je puis devenir redoutable pour lui dans beaucoup de circonstances. Loin donc de reconnaître l'autorité supérieure du Despotisme et de lui rendre hommage par une inaction lâche, mon esprit et mon bras seront toujours tendus vers les moyens de le détruire. Je chanterai la puissance de l'homme rebelle, la plume ou l'épée dans la main.

Et pour que la lutte entreprise me soit favorable, je chercherai à diviser, dans sa cohésion, la Fatalité terrestre, et à défaire une de ses moitiés au moyen de l'autre. Si je ne suis pas le plus fort, je serai du moins le plus rusé. A la guerre comme à la guerre! Tous moyens sont bons contre Dieu!!

Le despotisme est la Fatalité sur terre. Homme, sus à lui! tue! tue!

II. Toutes les fièvres, toutes les surexcitations nerveuses ne nous sont pas funestes; parmi les inflammations et les

délires, il en est qui exercent sur nous une influence salutaire. La vieille médecine, qui ne croyait pas cela, opposait systématiquement les contraires aux contraires. Mais un grand philosophe est venu qui a dit : « Les semblables sont guéris par les semblables. » Et ce grand philosophe a opéré, dans la science, la révolution homéopathique! En promulguant ce principe, Hahnemann n'a vû, lui aussi, qu'une face du problème antinomique médical, dont la solution est entre les deux termes contradictoires posés par l'Allopathie et l'Homéopathie. Mais ce fut une découverte immense que la sienne.

De même, il est des despotismes et des réactions qui ne sont pas nuisibles au progrès et qui sauvent l'humanité des autres despotismes, en les étouffant. Tel est le rôle que jouera le Tzarisme septentrional vis-à-vis du Bonapartisme corse. Si je croyais à la longévité ou même à la viabilité d'un despotisme quelconque en phase socialiste, je m'effraierais, je l'avoue, d'un système d'homéopathie politique. Mais les systèmes ne sont durables maintenant ni scientifiquement ni politiquement.

III. Le despotisme étant instrument de mal et noyau de forces, est plus propre que toute autre forme de fatalité gouvernementale à entreprendre les révolutions critiques nécessaires à la conservation des sociétés.

Qu'on relise l'histoire : celle des conquérants assyriens, égyptiens, mèdes et perses ; — celle des grands rois de Macédoine ; — celle de la République et de l'Empire romains ; — celle des dévastateurs barbares ; — celle des Etats modernes, des royautés française et anglo-saxonne, des empereurs et des papes, des républiques du Midi et de celles du Nord ; — depuis Cambyse jusqu'à Napoléon I[er] et Napoléon III, l'homme aux coups d'état de la fin..... Et l'on se convaincra que si toutes les révolutions ont été

pensées par l'esprit, toutes ont été exécutées par le bras; — que, si toutes ont été la révélation des philosophes les plus libres, toutes ont été le travail des conquérants les plus puissants; — que si Christ, Luther, Rousseau furent des initiateurs, Attila, Clovis, Louis XI, Cromwell, Jules II, Grégoire VII, Ivan IV, Pierre-le-Grand, Elisabeth, Catherine, Robespierre et le premier Napoléon furent des ouvriers..... Et que les uns ont été indispensables, comme les autres, à l'œuvre humanitaire.

Toutes les forces, toutes, conspirent à la révolution conservatrice des sociétés. Mes témoins sont, entre mille autres : les *despotes* romains embrassant le Christianisme après l'avoir fait saigner par dix larges blessures; — les *despotes* sarrasins occupant l'Espagne pendant trois siècles, la remplissant de gloire, de science et de splendeur; — les *despotes* du moyen-âge, émancipant la Bourgeoisie pour s'en faire un rempart contre la Féodalité; — les *despotes* qui guidèrent les Croisades rapportant parmi nous les traditions scientifiques et les coutumes somptueuses de l'Orient, en même temps qu'ils travaillaient, sans s'en rendre compte, à la destruction de la caste seigneuriale; — le *despote* Richelieu qui décapita la haute noblesse bien moins maladroitement que le *despote* Robespierre ne le fit plus tard; — les *despotes* d'Angleterre garantissant, par la grande charte, la liberté de chacun; — les *despotes* de Rome défendant l'indépendance de l'Italie contre les empereurs d'Allemagne; — les *despotes* proscripteurs jetant dans les vents les semences de l'idée; — les *despotes* du XVII[e] siècle ébauchant l'œuvre de l'alliance des peuples par l'institution de la diplomatie; — les *despotes* constitutionnels de nos jours développant jésuitiquement les conséquences de la Révolution française pour se défendre contre les prétentions de droit divin; — les *despotes* de droit divin devenus plus jacobins que les despotes constitutionnels; — l'Anglais

et le Français du *despotisme* combattant, en Orient, pour la liberté turque; — le *despotisme* tzarique enfin!!! instrument de révolution sociale. — Les vents roulent l'oiseau voyageur; les vagues, le poisson agile : comment l'homme, quelque grand qu'il soit, pourrait-il résister au tourbillon social?... Un despotisme, quoi qu'il fasse, n'est jamais que l'expression d'une société.

A l'appui de mon opinion sur le Despotisme, l'histoire entière dépose donc.

IV. La Physiologie dépose également: — C'est toujours au moyen d'une perturbation totale que les *vraies* crises agissent sur le corps de l'homme; toujours c'est par un Dieu, par un mal quelconque, — variole, rougeole, crise dentaire, crise d'accroissement, de puberté, d'allaitement — que la vie se renouvelle plus complète et plus intégrale. Le passage d'un âge à un autre, l'apparition de toute fonction sont marquées chez l'homme par une crise, par une opération violente, *despotique*.

V. Les Rrrévolutionnaires de la tradition, eux-mêmes, déposent aussi pour moi. Ces vigoureux citoyens ont tellement conscience du rôle révolutionnaire du Despotisme, qu'ils déifient Robespierre, le plus recors de tous les despotes, et que tous leurs plans de réédification sociale se résument en ces mots : *Dictature, Comité de salut public, Commune de Paris, Junte de salut, Commission exécutive, Gouvernement provisoire, Conseil fédéral, Convention*, etc.

En eux cette monomanie gouvernementale est devenue chronique, fixe, incurable; elle ne peut être modifiée par aucune leçon sévère, par aucune expérience funeste, par aucun examen de soi-même ou des autres, sous aucune latitude. En Angleterre, en Belgique, en Suisse, en Espagne, en Piémont, aussitôt que deux rrévolutionnaires frrrançais se trouvent vis-à-vis l'un de l'autre, ils fondent

une junte de salut avec président et secrétaire. Cette junte s'appelle la Rrrévolution ou la Commune Rrrévolutionnairre; discute, dispute, hurle, se bat, émet des programmes grands comme le creux de ma main dans lesquels elle résume d'*autor* les aspirations de l'Humanité; cette junte n'agit jamais, tout en recommandant le régicide à la ferveur de ses *fidèles* et en écrivant à propos du *scélérat de Décembre* : « Assassin qui ne le tue pas ! »

En cela, la grande erreur des Rrrévolutionnaires de la tradition n'est pas de rendre hommage aux effets incontestables de la Force, mais de rêver pour eux-mêmes la puissance dictatoriale, tandis qu'il est dans la nécessité des choses qu'ils ne développent que l'Idée.

Il faut une force quelconque pour substituer un ordre nouveau à un ordre ancien, pour faire passer une idée à l'état de fait. Or, aucune force n'appartient aux révolutionnaires qui ont déclaré la guerre à la Force. Comment eux, qui nient toute autorité, s'y prendraient-ils pour constituer un gouvernement? Comment eux, qui nient tout privilége, rétabliraient-ils l'aubaine sous toutes ses formes? Comment voudraient-ils détruire et conserver à la fois tout ce qui existait avant eux? Comment le feraient-ils, lorsqu'ils seront poussés en avant par la Révolution?

La Force despotique fut, jusqu'à ce jour, l'instrument de toutes les révolutions conçues par l'Idée. Tant que l'humanité aura pour cerveau le Privilége, elle aura pour bras l'Epée.

VI. Pour accomplir leurs destinées, les sociétés doivent présenter un faisceau unitaire. Deux voies leur sont ouvertes pour parvenir à cette unification.

Ou elles y arrivent par l'absence complète d'autorité et par l'extension de la liberté jusqu'à l'Individu; — ce vers quoi nous tendons. — Ou bien, par l'absence complète de

la liberté individuelle et la réunion des droits de tous entre les mains d'un seul ; — ce que nous souffrons encore.

A cette différence près que l'extrême Despotisme nie la nature de l'homme et l'abaisse vers la terre, tandis que l'anarchique Liberté affirme le plein développement de nos facultés et nous élève aux cieux, ces deux extrêmes se touchent pour les résultats égalitaires qu'ils produisent. Jean-Jacques avait observé ces effets identiques, sans se rendre compte de cette différence fondamentale. Mais Jean-Jacques n'avait pas, comme nous, l'expérience des révolutions qui secouent l'Europe depuis un demi-siècle ; il n'était pas volontairement ou stupidement aveugle comme les Rrrévolutionnaires.

Pas un maître, ou rien qu'un maître. — Ainsi, moi bandit, je comprends toute organisation sociale, d'accord en cela avec l'autocrate Nicolas. Anarchie ou Tzarisme. Les gouvernements constitutionnels équilibrés, pondérés, sont des embarras dans le monde : leur dernière heure a sonné.

Tant que les hommes ne se sentiront pas assez de caractère pour s'affirmer chacun dans sa liberté, je préférerai, pour ma part, le Despotisme absolu à la République de Washington ou de M. Marrast. Au moins on sait ce que l'on a et ce que l'on peut faire ; c'est moins traître. J'en sais quelque chose, moi qui ai été honoré de la sollicitude toute particulière des bourgeois rrrévolutionnaires frrrançais.

VII. On peut dire que le Pouvoir propose, mais que le peuple, la réelle majorité, dispose, quand il lui plait. Vous objecterez que rien ne sanctionne le despotisme ? Non certes, au milieu d'hommes libres. Mais si vos concitoyens ne désirent pas la Liberté, ou si la désirant, ils n'ont pas la force de la prendre ; s'il convient à tout un peuple de

s'abandonner, vous particulier, vous n'avez pas le pouvoir de l'en empêcher et vous ne pouvez pas avoir la prétention de lui faire des reproches. Vous devez vous estimer bien heureux déjà quand vous pouvez vous soustraire à la tyrannie et garder votre liberté de penser.

Qu'on soit bien convaincu que la forme de gouvernement supportée par une société répond toujours exactement aux profonds ressorts de son organisme. Un peuple peut se laisser surprendre un jour par un coup d'état ou une conspiration. Mais encore qu'elle réussisse momentanément, toute tentative de ce genre succombe bientôt quand elle n'est pas l'expression résumée des tendances sociales. En dépit des hurlements de toute l'émigration frrançaise, je soutiendrai toujours que le gouvernement de Basile-Napoléon III convient à la France boursicotière, bavarde, intrigante, avilie, rachitique, *à la France des épiciers*. Les asticots ne prospèrent que sur la fange !

Il y a des despotismes que je nommerai d'Enthousiasme, et d'autres que j'appellerai de Lassitude.

Ces deux formes du pouvoir absolu sont parfaitement en rapport avec les milieux dans lesquels elles s'exercent. Les nations jeunes qui marchent à la vie, qui affirment et agissent, adoptent les premiers. Les seconds sont subis par les nations vieilles qui nient, radotent et roulent convulsivement à la tombe. — Exemples de ces deux despotismes : les Césars de Rome et de Byzance, Bonaparte, le Rhéteur apostat, d'une part ; — et d'autre part, les premiers rois de Rome et de France, les tzars de Russie, Nicolas.

VIII. Le Tzarisme actuel est un despotisme de conquête, d'action, d'audace ; il est soutenu par ses peuples dans son œuvre d'invasion. L'empire français, au contraire, enfouit son règne comme un crime ; il règne sur l'agio,

l'immobilisme, l'hypocrisie et la peur ; les bourgeois civilisés l'abandonneront à ses propres ressources avant même que la lutte soit sérieusement commencée. Les gouvernements d'Occident s'en vont en guerre comme le général Blaser. Quand ils regarderont derrière eux, au moment d'ouvrir le feu, ils ne trouveront plus ni canons ni soldats ; ils le pressentent et demandent la paix à deux genoux au mal léché du Nord. On commence à voir, comme moi, que les guerriers d'Occident sont tout au plus bons à auner du calicot. Vous verrez que les Français en riront beaucoup et en accuseront le gouvernement. Pauvre gouvernement ! comme s'ils ne l'avaient pas fait à leur image, laid, lâche, louche, menteur, et violateur de serments !

Je maintiens donc que le peuple russe ne peut faire autrement que d'envahir l'Europe occidentale ; — que l'Europe occidentale ne peut faire autrement que de s'agenouiller bien bas devant le despotisme cosaque ; — et que les tyrannies russe et française s'élèveront et s'abaisseront, l'une et l'autre, au niveau de leur tâche.

IX. Au pouvoir, l'homme est forcé d'agir, d'agir beaucoup, d'agir pour tous. Or, l'homme agissant pense peu. Pour que l'action soit prompte, il faut que la réflexion soit nulle. Car la Réflexion engendre le Doute à la paupière tremblante, fatal à la passion et aux actes.

Il en est de même dans les sociétés. Les factions, les partis, les sectes, les assemblées, comités et conseils délibèrent, discutent, morcellent les décisions, gaspillent les ressources,..... et en définitive n'agissent point. Plus les sociétés sont sérieusement menacées, plus elles sont rapprochées des deux termes de la vie, plus aussi elles exagèrent l'autorité. Le Despotisme est le rempart des sociétés iniques ; il sert de nourrice aux peuples nouveau-nés et de garde-malade aux peuples en décrépitude.

Le croirait-on? L'objection principale que font les Civilisés à mon idée cosaque est la pauvreté que voici : Mais les peuples de Russie sont trop stupidement grossiers pour renouveler des races aussi finement délicates que sont les nôtres..... Ces bourgeois! Voilà des gens qui se prétendent savants, qui discutaillent politique du matin au soir et qui ne peuvent même pas trouver, dans l'ampleur de leurs ventres, ces réflexions si simples :

Que pour renverser, il faut des hommes forts; — que pour fonder, il faut des hommes croyants; — et qu'eux, les Bourgeois, ne sont ni croyants ni forts comme les Cosaques.

Ces gens qui s'épousaillent sans déroger d'un écu, ces mêmes bourgeois aux passions prudentes, seront ébahis si vous leur démontrez que les croisements les plus féconds sont ceux que la nature provoque entre les peuples les plus divers.

Les rrrévolutionnaires de la bourgeoisie comptent sur le Suicide pour dépeupler la société de ses privilégiés; moi, je compte sur l'Homicide et crois me tromper moins qu'eux. A la rigueur, l'homme est anthropophage des autres; de lui-même, jamais.

Quand ma terrible idée s'exhala dans un premier scandale, ces mêmes bourgeois chantèrent en chœur que j'étais un pauvre fou qu'il fallait renfermer. Race d'oiseaux de nuit!..... Vous verrez qu'ils ne conviendront de la force supérieure de la Russie que quand les Cosaques viendront, avec la torche, leur mettre le feu au derrière. — Le bourgeois frrançais se peint en deux mots : *Insolence* et *Lâcheté!*

Oui, bourgeois! race bavarde et parcimonieuse, le TZARISME est brutal, oppresseur, ignorant de vos belles manières et de vos leçons académiques. Et c'est pour cela que le Tzarisme vous tuera. Le Deux-Décembre n'eut besoin ni

d'urbanité ni de science pour vous fouetter jusqu'au sang! En vérité je vous le dis, ces gens-là s'agenouillent avec reconnaissance devant leurs bourreaux; on n'en fait plus rien que par la peur. Oh! DÉCRÉPITUDE, vieille aux seins noirs et flasques, es-tu satisfaite des derniers enfants de tes amours maudites?!

X. Il est de l'essence de l'autorité de tendre sans cesse au plus concentré des pouvoirs, au pouvoir d'un seul, à l'AUTOCRATIE. Cette tendance nous est expliquée par la nature humaine.

Αὐτὸς — moi-même! — dit l'homme, en se dressant sur la pointe des pieds, en s'avançant pour saluer, en se faisant annoncer dans un salon, en apposant sa signature au bas d'un décret.

Αὐτὸς — moi-même! — *De par moi!* comme dit la franche autorité. — *De par nous! de par Dieu!* comme disent les gouvernements hypocrites. — *Io!* comme l'accentue le Castillan. — *I!* majuscule, comme l'écrit l'Anglais. — *Moi!* comme le grossit le Français. — *Ich!* comme le savoure l'Allemand. — Tous ces mots sont toujours de la *première* personne, la personne principale, *absolue,* tandis que le reste de l'humanité est secondaire, superflu, accessoire. Les premiers mots, les mots les plus courts, les plus élémentaires d'une langue, ceux auxquels on a pensé tout d'abord, sont ceux-là. Ce sont les exclamations de l'homme sauvage. C'est toujours l'expression la plus forte de l'orgueil bipède : αὐτὸς, moi-même, moi qu'il ne faut pas confondre avec un autre, moi seul, bien moi, rien que moi. Nie qui voudra que l'homme soit titré surtout en intérêt, en amour-propre et en orgueil. Il me suffit d'entendre le premier cri d'un enfant pour l'affirmer.

Par ce seul mot αὐτὸς qui répond à ses aspirations les plus irrésistibles, l'homme annonce à ses semblables qu'il en-

tend rester différent d'eux. Or, dans les sociétés en guerre, comme l'a été jusqu'à ce jour la société humaine, vouloir rester différent des autres, c'est se constituer leur ennemi ; c'est leur faire la guerre par tous moyens, justifié qu'on est par la fin vers laquelle on tend, la victoire !

Tant que l'organisme social opposera les hommes et les intérêts les uns aux autres au lieu de les faire valoir les uns par les autres, il résultera de cet antagonisme entre la Nature et la Société que les instincts les plus imprescriptibles de l'homme tourneront contre son bonheur.

XI. Dès que l'homme a posé son *auto*nomie, son moi, son *auth*enticité, il veut en faire reconnaître la supériorité par ses semblables ; il aspire à l'*auto*rité, à l'*auto*cratie. Il n'est pas un homme qui ne recherche sur les autres une supériorité quelconque. L'*auto*crate de l'empire russe n'est pas plus coupable que l'*auto*crate de ma famille ; je n'ai jamais autant souffert du despotisme de Napoléon III que de celui de mon père.

Dans tout milieu hiérarchisé l'homme obéit à son intérêt et à son penchant en tendant à l'absolu pouvoir. Comme il faut qu'il soit dessus ou dessous les autres, il préfère être dessus. Il y a plus de la nature de l'homme chez le tzar Nicolas que chez le roi Léopold. Car tous les rois désirent le pouvoir absolu ; et quand ils ne le prennent pas, ce n'est pas la bonne volonté qui leur manque. Je ne crois au dévouement et à la vertu de personne, pas même des rois.

XII. De ce que je viens de dire il résulte : que l'homme s'affirme dans son MOI ; — qu'il tend à faire prédominer sa supériorité partout ; — que le Despotisme est dans les entrailles de tout gouvernement.

XIII. Avez-vous des yeux seulement pour faire l'a-

mour, ou encore pour lire et pour voir? Lisez donc l'histoire, et voyez ce qui se passe chaque jour. Et vous apprendrez que tous les pouvoirs aboutissent au despotisme et qu'ils y atteignent, malgré tous les bâtons que les peuples leur lancent à travers les jambes, pour peu que Dieu leur prête vie. Vouloir paralyser un pouvoir par une Constitution, c'est, comme l'a dit M. de Parrieu, le principal philosophe du Cantal, enchaîner, avec un fil de soie, les membres d'un géant.

Quelles qu'aient été leurs origines, les nations et les circonstances au milieu desquelles ils se sont exercés, dans la paix ou dans la guerre, *per fas et nefas*, *gladio et furcâ*, tous les gouvernements ont recherché l'autorité absolue sans laquelle ils ne sont pas libres. Car il y a liberté et liberté. Et la liberté d'un roi ne s'achète que par l'esclavage de tous.

L'histoire est la relation d'éternels coups d'état. Tout pouvoir prend naissance dans le suffrage universel, et meurt en l'étouffant. L'Eglise chrétienne primitive, les premiers rois, les premiers consuls, les premiers empereurs, le premier Bonaparte sortent de l'acclamation populaire. Et puis!..... La communauté chrétienne aboutit au papisme d'Alexandre VI; les rois à la longue chevelure, qu'on élevait sur le bouclier, ont pour descendants les Louis XI, XIV et XV qui personnifient l'Etat; le premier consul Bonaparte dissout le parlement *rump* et rêve l'universel empire. Enfin celui-ci, troisième du nom, le dernier et le plus honteux des filous de haute-volée, jure, conjure et parjure tout pour arriver à une dynastie ridicule. — Les Républiques des peuples souverains nomment des Constituantes; les constituantes se tranforment en Législatives; les législatives en Conventions; les Conventions en Comités de salut public ou en Comités consultatifs. La pyramide se rétrécit toujours ainsi jusqu'à ce que

vienne se percher à son sommet le premier Cromwell, Robespierre ou Bonaparte venu ; car l'autorité se trouve mal à l'aise quand elle repose sur tant de têtes.

Ces aspirations à la Dictature, au Despotisme, elles sont dans le langage politique de toutes les nations. C'est la formule romaine : *caveant consules !* C'est la fameuse loi suprême du Salut public ! C'est maintenant, en Espagne, la *Junta de Salute !* Ce qui veut toujours dire : il faut créer une force *énergique*, *concentrer* les pouvoirs, rétablir l'*Ordre* menacé, faire *renaître la confiance* parmi les commerçants voleurs ; — il faut briser constitutions et règlements, renverser les autorités rivales, confisquer les libertés, niveler les intelligences, enchaîner les bras, et faire entendre la voix d'un seul sur le monde silencieux. — Tant que le *Mono*pole règnera sur les sociétés, les sociétés défendront le Monopole par la *Mono*cratie. — Est-ce clair ?

Il n'est pas d'homme plus avide de liberté individuelle qu'un despote ; pour la conquérir il se fera anarchiste, plus anarchiste, à coup sûr, qu'un rrrévolutionnaire d'Ocdent. Le plus terrible et le plus puissant révolutionnaire des temps modernes, à mon sens, c'est Nicolas, empereur de toutes les Russies. Laissons-lui donc faire le travail de Destruction ; veillons seulement à ce qu'il n'en retire pas seul tous les avantages, quand le moment de la Répartition sera venu : là seulement serait le mal. Vous qui voulez une Dictature, comme instrument de vos justes revendications, prolétaires déshérités, mes frères ! croyez-moi : jamais vous ne serez plus chaudement servis que par *le tigre couronné du Nord*. Car l'*intérêt* de son ambition l'enchaîne à l'*intérêt* de votre misère. Et l'INTÉRÊT, seul au monde, ne trahit jamais.

XIV. Le meilleur des gouvernements ne vaut rien. Mais le moins mauvais de tous est, à coup sûr, l'Absolu-

tisme, l'absolutisme sibérien. Je demande aux bourgeois, hommes d'ordre et de chauvinisme, à quoi leur servent leurs gouvernements constitutionnels préférés? Peuvent-ils maintenir l'Ordre contre la Révolution, et la France contre la Russie? — Si les Russes sont à la discrétion du tzar, personnes et biens, au moins peuvent-ils être certains que le tzar comprimera les révolutions intérieures et protégera, contre l'ennemi, l'honneur de leurs armes. S'ils contribuent de leur sang et de leurs ressources pour une armée, au moins ont-ils une véritable armée, une machine qui fonctionne et ne réfléchit pas. S'ils ont la guerre, c'est la vraie guerre, la guerre de Barbares; s'ils ont l'ordre, c'est *l'ordre de Varsovie.*

En vérité, les Civilisés sont les plus exigeants des gouvernés. Ils ne veulent fournir à leurs gouvernants ni impôts, ni soldats, ni secours sérieux; ils les rendent responsables, sur leurs têtes, de tout le mal qui peut arriver. Et ils ne leur laissent pas même la liberté de conserver leurs têtes comme ils l'entendent! Si l'on rendait exacte justice à chacun, on trouverait, bien sûr, que les gouvernés sont aussi coupables que les gouvernants des insurrections sociales.

Ou soyez anarchistes sans réserve; ou bien, si vous voulez d'un gouvernement, laissez-lui toutes facilités d'agir. Ne contrôlez pas ses décrets, ne l'entravez pas dans sa marche; livrez-vous à lui pieds et poings liés. Allez à la guerre, s'il vous appelle à la guerre; ne faites pas de révolutions, parce que la révolution lui déplaît. Lisez l'histoire avec des yeux *purs et vertueux;* ne parlez pas, n'écrivez pas, parce que le silence lui est cher. Mais, pour Dieu! malheureux bourgeois, ne changez pas tous les jours de domestiques, ne trépignez pas ainsi des pieds; abaissez-vous, humiliez-vous, taisez-vous, faites les morts!... Votre misérable existence est à ce prix!!

Si les hommes veulent rester en état de guerre, il leur faut la Force; qu'ont-ils besoin de la Liberté? Et la guerre est encore sur nous! Et pour soutenir la Guerre, la Force doit être aussi *forte* que possible! Je demande quelle police de sûreté, quelle armée de conquête opérèrent jamais bien sans un chef? Je demande quelle église peut se conserver sans un pape? Je demande si la division de l'autorité n'est pas la mort de l'autorité? Je demande si le général Cavaignac se trompait quand il disait qu'un pouvoir qui se laisse discuter est un pouvoir mort? Je demande si J. de Maistre, le forcené papimane, eût pu dire mieux que l'austère général républicain. Je demande si L. Bonaparte n'a pas mieux réussi sans le dire? Je demande si les conseils de guerre doivent discuter comme les congrès de la paix, et s'il n'y faut pas une voix prédominante? Je demande si le meilleur plan de campagne peut réussir quand il n'est pas exécuté disciplinairement? Je demande ce qui causa la chute de Napoléon et la guerre des généraux d'Alexandre? Je demande enfin si l'armée qui doute de son général, si l'armée dans laquelle le commandement est divisé, n'est pas défaite à l'avance? — Que la terrible alliance d'Occident réfléchisse un peu sur tout cela!

XV. Aujourd'hui, l'Autorité seule pouvant tirer parti des forces sociales, soit pour la paix soit pour la guerre, soit pour la réaction soit pour la révolution, il me tarde de voir à l'œuvre l'autocratie russe, la plus forte et la dernière expression de l'autorité humaine; celle qui réunit tous les bras dans son bras et toutes les volontés dans sa tête; celle qui est libre dans ses actes, large dans sa conscience, secrète, impénétrable, une.

Plus le Despotisme est absolu, d'origine incontestable, de date ancienne et de luxe imposant, et plus il fait. Foin de ces despotismes transis qui mangent plus que les autres

et ne produisent rien! Au moins si vous payez pour vous faire servir, hommes d'Occident, choisissez donc bien vos valets; ne leur laissez pas prendre avec vous des allures de maîtres. Il est temps que chacun soit remis à sa place, et que les monarques se contentent de la leur : ils l'ont voulue!...

Pour détruire tout ce qui est de trop sur la terre, le Despotisme sera choisi parce qu'il a fait preuve de son génie destructeur; — pour fonder tout ce qui manque, le despotisme sera choisi encore parce qu'il est assis lui-même et présente une base stable à tout édifice nouveau; — pour travailler enfin, le despotisme sera choisi parce qu'il est le seul travailleur libre, aujourd'hui, de son temps et de ses mains... — Parce qu'il est bras, muscle, marteau, cognée, glaive, hache et levier. — Parce qu'il garantit à un homme liberté individuelle absolue, plénitude d'action, d'égoïsme, d'orgueil, d'amour-propre, d'audace, de désir, de concupiscences et de terreur. — Parce qu'il est du sexe masculin. — Parce que l'homme, remis en possession de ses facultés naturelles, atteint toujours un grand but. — Parce que, si petit que soit un homme, et d'esprit et de taille, il paraîtra toujours élevé sur l'escabeau de la puissance suprême.

Jetez à l'eau le premier homme venu, il fera des efforts désespérés pour échapper à la mort, et vous, spectateur, ne pourrez pas dire si c'est un brave ou un lâche dans la vie de chaque jour. Placez-moi, sur le trône le plus élevé du monde, le plus triple crétin de la race humaine, et je parie qu'il y fera tout aussi bonne contenance que n'importe qui. Je m'irrite en vérité contre la criante injustice des hommes qui paient si grassement leurs rois, et qui regrettent le petit sou qu'il leur arrive de donner par hasard aux acrobates. Comme si les rois n'étaient pas des mendiants volontaires qui se placent de gaîté de cœur sur

la corde tendue du pouvoir, entre la vie et la mort, la gloire et le ridicule, le génie et la démence ! Comme s'il était possible à eux d'être autre chose — plus ou moins — qu'un Georges-le-Fou ou un Charles-le-Sage ! — Dans l'univers immense, l'homme est un pauvre histrion qui ne ressort un peu que par la mise en scène ; le milieu qui nous roule est plus fort que nous. Encore une fois je le dis, pour humilier encore, s'il est possible, la superbe stérile des petits, des bourgeois, plus serviles que des nègres et plus vaniteux que des singes !

Le gouvernement avide d'autorité ne peut satisfaire son ambition qu'en se faisant le fidèle exécuteur des volontés du peuple à la tête duquel le sort l'a jeté. Le despote d'une nation jeune est forcé, tout vieux qu'il soit, de s'épuiser d'efforts pour satisfaire sa plébéienne moitié ; comme un époux éreinté, la jeune femme ardente à l'amour, la jeune femme toujours *maîtresse* de l'homme salace.

« *Sede à dextris meis* » — viens te mettre à ma droite — telle serait, suivant les Livres, l'invitation que le Dieu du ciel aurait adressée à chacun des Dieux de la terre. Selon moi cependant, c'est une position bien digne de commisération que d'être si près de Dieu et aussi des hommes, et de recevoir de première main les sifflets du parterre et les projectiles du paradis. L'on est cent mille fois esclave ainsi : de la nécessité des temps, de la force des choses, de la tyrannie de l'opinion, du joug des préjugés, de la raison d'état, de la Fatalité enfin... Car, dans les têtes les plus élevées de la terre, vous trouverez ce cheveu.

Je me sens une très-médiocre admiration pour le lutteur et le boucher, mais je ne sache pas d'hommes mieux taillés pour la tuerie. Le despote n'est pas non plus le type social que j'admire, mais je ne puis me refuser à re-

connaître que, dans notre Europe, lui seul aujourd'hui est maître de ses actions et capable de conquérir... et que le plus despote et par conséquent le plus agissant des hommes forts de l'Europe, c'est Nicolas de Holstein-Gottorp.

Est-ce ma faute si les hommes ne font volontiers l'aumône qu'à ceux qui ont le toupet de la leur demander encore au nom de Dieu?

XVI. Le Despotisme russe est le plus incontesté, le plus absolu de tous. Il est maître des biens et de la vie de ses sujets. Tous les Russes sont esclaves; la Russie est une prison dont la Sibérie est le cachot. — « Le lieutenant des prophètes, le roi des rois qui a le ciel pour marchepied, ne fait pas de sa puissance un exercice plus redoutable. » (Montesquieu.) —Les paysans russes, quand ils parlent de l'abolition du servage, disent: *Dieu est trop haut, et le tzar trop loin.* — Le despotisme est niveleur de sa nature; il lui faut un large appui. L'idée *fixe* de Nicolas est l'abolition du servage; lui-même a dit qu'il ne mourrait pas content avant d'avoir émancipé ses paysans. Portant plus loin ses projets d'unification brutale, il s'efforce de réunir sous un même joug les mille peuples qui lui sont soumis depuis les glaces du Pôle jusqu'aux plateaux d'Asie. — Le tzarisme n'a pas de limites; il est spirituel, temporel, judiciaire, législatif, exécutif;... tout enfin: il lève un doigt, tout obéit. C'est de lui qu'on peut dire ce que le président Séguier disait de Napoléon: « il est au-delà de l'histoire, au-dessus de l'admiration..... » Ainsi pensent les Russes; qu'y faire? — « Lui-même est notre roi, ajoutent-ils, comme autrefois les Juifs, et nous n'en avons point d'autre. »

XVII. Voici le quatrième commandement de Dieu rédigé d'après les soins du tzar orthodoxe, autocrate et souverain pontife de toutes les Russies:

« L'autorité de l'Empereur est divine. On lui *doit* culte, soumission, service, amour, actions de grâces, prières, en un mot ADORATION. Il faut l'adorer en paroles, en signes, en actions, dans le fond du cœur. Il faut respecter les autorités qu'il nomme, parce qu'elles nous viennent de lui. L'empereur est le vicaire de Dieu. »

Pour moi, je ne trouve pas qu'il soit plus absurde d'adorer le Tzar que le Dieu de quelque culte que ce soit. Je fais seulement remarquer quelle puissance donne à un homme une autorité aussi absolue, quelle confiance en lui-même il en retire, combien l'obéissance et la crainte qu'il inspire sont faites pour lui donner foi dans son infaillibilité. Croit-on bien aussi que l'habitude des affaires difficiles, le maniement journalier d'immenses intérêts, les relations incessantes avec les représentants les plus distingués des diplomaties et des gouvernements, enfin l'extrême amour-propre que tout homme dépense au service de ses entreprises, quand il se sait observé par le monde entier; croit-on que tous ces mobiles ne soient pas de nature à faire des tzars des hommes d'état remarquables, pour peu qu'ils soient d'une constitution puissante? Or, de toutes les races royales, la famille des Romanoff est encore la moins flétrie.

XVIII. C'est s'aveugler grossièrement sur l'esprit humain que de méconnaître l'incontestable influence qu'exerce sur lui le *fait accompli*. Cette disposition de notre caractère est grandement favorable au despotisme, car il peut se présenter aux masses avec des forces imposantes, une hiérarchie toute créée et des codes en vigueur. En dépit de toutes les philippiques des Démosthènes de la bourgeoisie, le peuple est terriblement, prosaïquement réaliste. Il est partisan de la Dictature, il se mire dans le Despotisme; il aime l'homme fort, le bon mâle, et pour dire les choses

par leur nom, le gouvernant qui a des poils ailleurs que dans la main. A tout il préfère la franchise, même dans le mal; il veut savoir à quoi s'en tenir sur toutes choses, ne tenant pas précisément à comprendre les fictions constitutionnelles, les réserves d'ultimatum et les subtilités métaphysiques des démocrates *purs*. Un principe, un dogme, un système, cela est fort beau sans doute; mais cela ne se touche pas, ne se voit pas, n'offre ni prise, ni responsabilité, ni antécédents, ni conséquents. Le peuple n'aime pas l'élection, parce que les hommes sont jaloux de leurs pareils, et que l'ouvrier qui contribue sans observation à doter M. Bonaparte de vingt-cinq millions, afin d'être mitraillé consciencieusement par lui, verse à regret vingt-cinq francs par jour entre les mains calleuses du brave représentant Greppo (du Rhône), — un *canut!* qui veut la liberté et la justice pour tous! — Infamie!!

Le peuple a faim, voilà la vérité; et son vrai Dieu, c'est son pain quotidien. A tout gouvernement qui ne le lui donne pas, le peuple crie : Malheur! Eh! que voulez-vous, grands faiseurs de discours républicains, dans nos sociétés tassées, le pain ne venant à ce pauvre peuple que par regorgement, régurgitation, indigestion des riches, il va de soi qu'il préférera prendre pour maîtres, tant qu'il sera dans la nécessité d'en avoir, ceux dont la table est le plus chargée. Apprenez donc, rrrévolutionnaires, à supprimer des sociétés modernes le gouvernement et le servage : — ou bien attendez-vous à voir le peuple préférer toujours les grandes pompes du Despotisme aux mesquines économies des gouvernements provisoires.

La force séduit le peuple; la magnificence des spectacles l'attire. Pour Dieu! rrrévolutionnaires, comment voulez-vous que les hommes du Midi se passionnent jamais pour l'étroitesse du Protestantisme ou la sèche morale de la Théophilanthropie? Ah! vous n'avez jamais vu l'Espagnol à

la *funcion de toros*, et les moralistes français vous ont seriné que les Romains de l'empire étaient en décadence par cela seulement qu'ils demandaient *du pain et des spectacles*. En quoi je trouve que les Romains de l'empire avaient grandement raison. Car je ne définis pas, comme les républicains et les solitaires de la Thébaïde, le *sens moral :* le jeûne, la continence, le sacrifice et les privations. Est-ce ma faute si, dans l'état présent des choses, le Despotisme est encore le système politique qui *remplit le mieux le ventre du peuple* et parle le plus magnifiquement à ses yeux, et si je suis forcé de l'écrire pour rendre hommage à la vérité?

XIX. Le *tant-mieux,* la contenance assurée du médecin, j'allais presque dire sa bonne santé et sa bonne mine, exercent une très-grande influence sur le moral du malade. Or l'humanité actuelle est malade; personne ne met cela en doute. Aussi, plus l'homme qui convoitera sa possession se sentira d'or dans la poche, de fer dans la main, et plus de chances il aura pour la posséder.

Ah! j'en rougis pour ce siècle, mais on ne prend plus de baisers qu'au prix de l'or! Et les moins chères des femmes, les moins mauvaises assurément, ce sont encore les prostituées. L'Humanité n'est guère que coquette, elle n'est pas encore bonne-fille; elle n'en est pas encore à la prostitution franche dont il lui faudra subir l'odieux attouchement avant d'arriver à l'amour libre et naturel, avant de revivre grande, et pure, et heureuse. Et le Despotisme possédera l'Europe civilisée parce qu'il la marchandera moins que le Constitutionnalisme ou la République!

XX. Il est dans les habitudes des gens de partis — de tous les partis — de maudire les tendances matérielles des hommes et de faire appel à leurs aspirations morales. Les

uns, au nom de Dieu, proposent aux peuples le Despotisme absolu ; les autres, au nom du peuple, proclament pour lui la République. Petite affaire, en vérité !!... Car le peuple de ce notre XIXe siècle est devenu d'un positivisme désespérant pour les ambitieux. Peu lui importent, au peuple, l'euphémie du mot République, l'excellence du *calendrier républicain*, du *sens moral*, de la vertu et de la sobriété lacédémoniennes, la déclaration des imprescriptibles droits de l'homme et du citoyen, le culte de l'Etre-Suprême..... ou la sainteté du droit divin. Autant de ritournelles qui ne le sauvent pas des 45 centimes additionnels et des ordonnances de Juillet. De cela, par exemple, le peuple n'en veut décidément plus. Ce qu'il lui faut, avant tout, c'est un gouvernement à bon marché ; et comme tous les gouvernements sont chers, le peuple finira par se passer de gouvernement. Ce qu'il faut définitivement au peuple, ce qu'on ne peut plus lui marchander, c'est la Liberté, la Justice, le Bonheur, le Luxe, l'incessante Circulation et l'équitable Distribution des biens de la terre par la suppression du Privilége et de la Propriété.

XXI. Le peuple est devenu terriblement jouisseur. Cela peut effrayer les Calebs de l'aristocratie légitime, gens qui prétendent que les houppes nerveuses de la *vile multitude* sont d'une texture plus grossière que les leurs..... Mais cela est. Le peuple veut le champ, la forêt, la maison commode, la cave fraîche et le grenier spacieux, l'aisance, les fêtes, les théâtres, les femmes vêtues de gaze rose, les joyeux banquets, les voyages sur les grandes mers, et les lacs de cristal, et les montagnes blanches..... absolument comme un gentilhomme de qualité. — Le peuple se sent assez de force, d'intelligence, d'art et d'aspirations sublimes pour absorber tout ce qu'il y a d'existence dans ce monde étroit. Il veut rompre sa longue abstinence ; il a les

reins forts, et les rouges désirs brillent dans ses yeux ardents. Vous, avocats de la Bourgeoisie, diseurs à belles robes d'hermine, à beaux rubans et floquarts, à galantes braguettes, petits-maîtres qui dînez d'un cure-dent et portez raie derrière la tête, moustache sous le nez!..... malheur à vous si vous tentiez une fois encore de tresser la crinière du lion et de rogner la corne aiguë de ses ongles! Car le Lion est sorti de l'antre de sa misère, et il se retournera jusque dans les entrailles de ceux qui voudraient lui défendre d'étancher sa soif dans le sang. Ne jetez donc plus sur les barricades des feuilles de laurier, des fleurs et des couronnes, car personne n'ira plus les ramasser au milieu des cadavres. Ne faites plus de prosopopées à Maximilien de Robespierre, de proclamations comme M. de Lamartine, de constitutions et de discours, car personne ne les écoutera plus. N'agitez plus d'oripeaux rouges ou noirs, blancs ou tricolores, de niveaux, de sceptres, de mîtres ou de bonnets phrygiens. Car tous ces emblèmes sont symboles d'autorité, et l'individu veut s'appartenir. Moi qui écris ceci, par exemple, je ne reconnais à personne le droit de me commander quoi que ce soit! Et tous ceux qui me liront penseront de même! — L'homme veut jouir, vous dis-je, jouir de lui-même et jouir de sa vie! Et en vérité, en vérité, l'homme jouira! Le Bonheur, c'est la Loi! Et l'Amour, c'est la Vie!!

XXII. Le Peuple jouira, oui! car la jouissance est sainte. La jouissance est du poète, de l'artiste et de l'artisan; la jouissance est du travailleur. Et toutes les jouissances sont exquises, et tous les travailleurs artistes quand notre existence n'est pas empoisonnée, quand nos forces ne sont pas en décadence. La jouissance est dans le bien-être, dans la santé, dans la joie, dans la douleur même, quand la maigre Misère et l'Opulence obèse ne grimacent pas sur le fond

terni des sociétés. Par la jouissance, l'homme centuplera les forces et les tendances qui sont en lui. Vous qui ne savez rien lui fournir que du plomb à ronger, et du fer! ne vous étonnez donc pas que les nations ne veuillent plus de révolutions et de destinées provisoires. — Il n'y a plus rien à conserver de ce que la terre supporte! Que cela soit détruit par Nicolas ou par toute autre omnipotence en couronne..... Pourvu que cela soit détruit!

XXIII. Et moi, je dis au peuple : « Peuple, tu as raison! Il te faut le beau froment qui mûrit au soleil glorieux, et puis le vin vermeil, les fruits aux saveurs fines, les métaux utiles et les pierres précieuses, les enivrants parfums, les tentures écarlates, les manteaux de velours et de soie, les femmes aux seins rosés, les coursiers hennissants, et la chasse et les fêtes, et les concerts, et les réjouissances et les spectacles qui versent dans le cœur des flots d'amour et d'harmonie. Il te faut tout cela à profusion pour accomplir ta destinée, pour développer pleinement ta splendide existence. Et tu ne jouis pas même de l'air qui court, du soleil qui répare, et du repos des nuits!

Et si l'on te refuse tout cela, Peuple, prends-le! Prends-le comme tu pourras, par la torche et le glaive, par le Cosaque et par le Braconnier. Réclame ton bien partout où tu le trouveras. Contre l'Iniquité, tous les moyens sont justes; contre l'Esclavage temporaire, les droits de l'Individu sont éternels.

XXIV. O vous que le Cachot humide remet émaciés à la Misère fiévreuse; vous que la Misère entraîne ensuite lentement vers la Mort au trône inébranlé, grands courages et grands cœurs dont les noms sont chers à toute âme jeune et de bonne volonté! Barbès, Martin-Bernard, Blanqui, Daniel Lamazière, André, Chipron, et quelques

autres, derniers des hommes libres!... Dites, la main sur les plaies de vos corps et les douleurs de vos âmes, dites si la Souffrance et le Sacrifice sont les destinées de l'homme ici-bas? Vous qui étiez nés pour les grandes joies du cœur et de l'esprit, dites si vos héroïques combats ont eu pour but de nous conquérir plus de misères et de peines? Oh! ne parlez plus au peuple de la sainteté du Martyre! Car le Mal, s'il est une nécessité dans les temps de Désordre, n'est jamais chose sainte; il n'est pas dans la nature humaine. Que si vous le souteniez encore, alors prêchez aux peuples l'excellence des pontons et des prisons où les despotes entassent la chair des hommes libres comme la plus vile des substances répandues sur la terre!

CHAPITRE III.

PROBLÈME ANTINOMIQUE ENTRE LA FORCE MATÉRIELLE ET LA FORCE INTELLECTUELLE. — SOLUTION.

I. J'ai besoin de poser un autre problème antinomique, de bien fixer la valeur de ces deux termes contradictoires, et de rechercher sa solution.

Notre raisonnement, sur toutes choses, part de deux conceptions opposées, celle de l'esprit et celle de la matière. A l'aide de ces deux conceptions, nous nous rendons compte de la vie universelle, c'est-à-dire de la réaction des êtres les uns sur les autres.

Selon qu'il généralise ou restreint ces deux concepts fondamentaux, l'homme s'explique par eux l'Univers, la Société et lui-même. Il fait Dieu à son image, ses *semblables* à son image, tout ce qui n'est pas lui, il le ramène à lui par la pensée. De quoi que ce soit il ne juge que par lui-même. Et lui-même il s'est fait double en se reconnaissant un corps et une âme.

Or, si nous analysons à fond ces deux idées contradictoires, l'esprit et la matière, nous nous convaincrons qu'elles ne diffèrent que par l'idée que nous y attachons; — que nous avons vaguement conscience de leur parité; — mais que nous les maintenons parce que nous en avons besoin comme d'instruments dialectiques.

En effet, divisées à l'infini et réduites, pour ainsi dire, à leur plus simple expression, la matière et l'idée se confondent tellement qu'il nous est impossible de dire où commence l'une, où finit l'autre.

Par exemple, les Phrénologistes localisent et matérialisent la pensée jusque dans ses manifestations les plus infinitésimales, tandis que les Psychologues l'universalisent, l'idéalisent à l'extrême.

Et cependant, si nous nous figurons, dans l'exercice de la pensée, un homme au génie puissant, ses conceptions seront si nombreuses et si diverses que la plus fine des fibrilles de sa pulpe cérébrale deviendra le siége d'une idée.

Or, la Matière ainsi divisée, jusqu'à ne plus pouvoir être conçue, qu'est-ce? Néant! Et la pensée s'élevant à de telles hauteurs, comparée à cet impalpable atome de matière qui en est le siége, qu'est-elle? Tout!

Pourquoi dirions-nous donc, avec les matérialistes, que la matière est *tout*, et la pensée *néant?*

Et maintenant, si nous considérons l'athlète, l'Hercule-Farnèse, le Gladiateur, l'homme fort placé sous l'impression d'une passion violente, nous arriverons à un résultat tout opposé. Les éléments physiques, le sang, les nerfs, la fibre charnue entrent chez lui dans une révolte si terrible qu'ils occupent toute la scène vitale, et qu'au milieu de ce déchaînement matériel, il est impossible de distinguer la passion qui l'a provoqué. Ici la Pensée est *néant;* la Matière surexcitée, turgescente est *tout.*

Pourquoi donc dirions-nous avec les psychologues-idéalistes que la Pensée est *tout*, et la Matière *rien?*

Divisées à ce point de ne plus pouvoir *tomber sous le sens,* — expression consacrée au physique et au moral —

la Matière et la Pensée se confondent jusqu'à ne nous laisser aucun doute sur la division purement hypothétique et arbitraire que nous faisons entr'elles. Je pense, donc j'existe, dit Descartes naïvement. Je pense, donc la matière peut penser, dit Hobbes, un grand philosophe celui-là !

Faut-il d'autres preuves que ce dualisme est tout-à-fait arbitraire, et créé par notre manie raisonnante?

Nous disons, par exemple, que l'*atome*, ou dernier terme de la matière, est doué d'une force de cohésion, de pesanteur et d'impénétrabilité qui le distingue du *rêve*, ou dernier terme de la pensée, fugitif, subtil, vaporeux à l'infini.

Or, je le demande, comment constater, d'une part, l'impénétrabilité, la cohésion et la pesanteur du plus petit des atomes que nous puissions imaginer? Comment le concevoir même plus facilement que la pensée la plus fugitive? Comment, d'autre part, ne pas donner un corps au rêve? Comment le séparer des impressions physiques qui l'ont produit et de celles qu'il fera naître?

Qu'est-ce qu'une Force inconnue, première, qui dirige tout : les mondes les plus grands et le plus petit grain de sable? C'est une pensée. — Et d'autre part, qu'est-ce qu'une pensée qui se traduit mathématiquement par des chiffres et des figures? C'est bien une force.

Sans la force visible effective et secondaire du Monde, comment nous serait-il possible de supporter la Force invisible, causaliste et première que nous appelons Dieu?— Et d'autre part, sans cette hypothèse immatérielle et impalpable que nous appelons Dieu [1], comment nous ren-

(1) Dieu ne peut être encore pour nous qu'une hypothèse, une inconnue. Dieu n'existe que dans notre pensée, en vertu de notre avidité de découvertes et de nos impérieux besoins de nouvelles ressources. Dieu, c'est une X — rien de plus — l'X du problème sur lequel l'Humanité travaille depuis six mille ans et dont la solution la presse toujours. Le jour de cette solution mar-

drions-nous de l'Univers le compte que notre curiosité demande?

Les combinaisons chimiques ne sont-elles pas des amours de la matière? Les opérations intellectuelles ne sont-elles pas des modes de combinaison de nos fibres cérébrales? Pénétration chimique n'est-ce pas Sympathie effective? Pesanteur n'est-ce pas Harmonie? Equilibre n'est-ce point Passion? Combinaison, Sensation et Sentiment ne sont-ce pas des opérations identiques?

Ou plutôt, la scission théorique que nous opérons dans notre être au moyen de la pensée est-elle encore possible quand nous sondons de telles profondeurs et creusons jusqu'aux sources vives le sol fertile de l'existence? La vie, divisible à l'infini quand on disserte sur son essence, quand il s'agit de philosophie spéculative, d'analyse utopique, l'est-elle encore dans ses phénomènes observables et positifs? Non, elle est une, à la fois Idée et Force, Combinaison des deux, Solution d'un problème. Et dans ses fonctions on reconnaît la part des deux puissances motrices.

Intelligences craintives et bornées, nous sommes contraints de recourir à des hypothèses relatives pour expliquer l'absolu. Plus nous en approchons, plus nous substituons les mots recherchés aux pensées claires, et bientôt les mots eux-mêmes nous font défaut pour exprimer un dualisme que notre pensée ne peut plus suivre. Pour désigner, par exemple, des puissances d'ordre matériel, nous disons : force chimique électrique, de cohésion, de pesanteur, de magnétisme, d'*attraction*. Et quand nous voulons parler de puissances d'ordre spirituel, nous disons : force

quera le superbe triomphe du Peuple-Homme et la défaite lamentable du Roi Dieu. Mais quand il aura tué son Dieu, le Peuple-Homme survivra-t-il à cette mort? Pour ma part, je ne le crois pas, et j'en donnerai mes raisons plus tard. J'affirme seulement que l'Humanité tuera son Dieu, au risque de mourir sur ses dépouilles opimes, — Et roule, Révolution!!

d'*attraction*, d'intelligence, d'imagination, de génie, de sympathie. — Les deux séries s'engrènent.

C'est-à-dire qu'en pénétrant dans ces extrêmes profondeurs des phénomènes naturels, nous confondons complètement la Matière et l'Idée. C'est-à-dire que nous ne savons pas bien quelle différence il y a entre les phénomènes de l'attraction physique et ceux de l'attraction passionnée, entre les effets du Magnétisme et de l'Électricité et ceux qui accompagnent la production de la Pensée. Tout ce que nous savons, tout ce qu'il nous importe de savoir, c'est que ce sont là des forces, et que ces forces conservent le mouvement de l'Univers.

Bientôt, nous allons démolir de nos propres mains l'édifice de contradictions si péniblement élevé par la science théologo-philosophique. La différence créée par notre entendement entre la Matière et l'Esprit est sur le point de disparaître complètement, parce que nous allons deviner enfin le mode de pénétration de la Matière et de l'Esprit. Le problème est bien près d'être résolu, par lequel nous découvrirons le mécanisme de notre pensée, l'assimilant à une réaction de deux éléments matériels et arrivant peut-être à la reproduire!.... La race humaine se croira bien puissante alors, et dans son orgueil, elle s'écriera avec l'empereur romain : « Je sens que je deviens Dieu!!... » Hélas! ces chants d'allégresse seront des cantiques de mort. L'éternelle et universelle transformation ne s'arrêtera pas devant l'orgueil de l'homme. Nous sommes assez cyniques et assez libidineux pour descendre à l'échelon des singes et subir l'abaissement de la captivité sous une race nouvelle plus puissante, plus forte, plus belle que la nôtre.

II. J'applique les données précédentes à la question slavo-civilisée.

Dans le milieu social comme dans le milieu de l'Univers, comme sur notre propre individu, nous établissons cette différence de matière et d'esprit suivant des données utopiques. Quand il s'agit de la société, nous désignons plus spécialement sous le nom de Force la puissance que nous pouvons connaître par les sens, et sous le nom d'Idée, celle dont nous nous rendons compte seulement par la pensée.

D'où il suit que l'armée, la population, les richesses et l'industrie d'une nation seront dites des *forces*. Tandis que son influence intellectuelle, philosophique, artistique, entraînante, socialisante sera réputée du domaine de l'*idée*.

Mais ce dualisme est aussi utopique ici que dans l'ordre universel. Car nos pensées et nos actions réagissent sans cesse les unes sur les autres et s'enchaînent de manière à ce que nous ne puissions dire que les unes soient plutôt les causes que les effets des autres. Elevées à leur plus haute expression, elles se confondent. Employée par Napoléon, la Force ne fut-elle pas une idée? Appliquée par Robespierre, l'Idée ne fut-elle pas une Force? Et si, après avoir étudié un seul homme, nous observons l'humanité, si nous faisons la somme de ses idées et de ses actes, nous verrons que les unes provoquent les autres en vertu d'une solidarité forcée.

Le bras et le cerveau sont utiles à l'homme. La tête pense, le bras exécute. Mais toute action fait naître une pensée, et toute pensée produit un acte. L'être humain n'est complet que par le ressort de ce dualisme. Quand l'une des puissances opposées prédomine trop exclusivement en lui, il devient ou brutal par excès de force, ou nerveux par excès de pensée.

De même la Force et l'Idée sont indispensables à l'Etre social. Les révélateurs sont complétés par les conquérants.

Une indéclinable solidarité enchaîne toutes les manifestations de la vie, tous les temps et tous les hommes. Voltaire et Rousseau, penseurs, communiquent les impressions de leurs âmes à leurs contemporains. Dans la génération qui leur succède, l'émotion qu'ils ont fait naître se traduit par des actes. Qui oserait soutenir que la pensée de Voltaire et celle de Rousseau n'aient pas eu autant de part dans la Révolution française que les bandes de Maillard et de Barbaroux? Ces deux philosophes n'ont-ils pas sonné le tocsin et battu le rappel de cette révolution, dans laquelle l'Europe fut jetée tout entière sur les champs de bataille?

On dit force du caractère et force du bras, force armée et force du génie, force de conception et force de réalisation. Ce sont là en effet autant de manifestations ultra-puissantielles de l'être humain. Dans leurs effets comme dans leur essence, l'Idée et la Force sont identiques. Tour à tour vaincues l'une par l'autre, elles assurent le triomphe de notre existence. Voilà ce qu'il nous importe de savoir : que ce sont deux puissances réelles et conservatrices pour nous.

Ne dites donc pas avec les despotes : La Force est tout. Ne dites pas avec les philosophes : Il n'est rien que l'Idée. Ne dites pas que l'Idée est toujours victorieuse. Ne dites pas non plus que la Force parvient toujours à comprimer. Car toute force est bonne; toute idée est bonne aussi : et chacune accomplit en son temps sa tâche humanitaire. La Force est-elle inutile quand elle éventre les montagnes et brûle les trônes? L'Idée est-elle superflue quand elle projette au loin les vives lumières qu'elle secoue de sa chevelure embrasée? La Force et l'Idée marchent en sens inverse; l'Epée et la Plume ne sauraient accomplir la même tâche. La Guerre précède la Civilisation, comme, au sein de la forêt vierge, la Hache fraie le chemin à la Bible. —

Grotius et Macchiavelli, Bernardin de Saint-Pierre et Campanella, tous les simplistes enfin, n'ont vu qu'un côté de la question.

III. MOMENT DE LA FORCE ET MOMENT DE L'IDÉE.

> « Ce qui est utile au public ne s'introduit guère que par la force, attendu que les intérêts particuliers y sont presque toujours opposés. »
>
> J.-J. Rousseau.

Tout en reconnaissant l'utilité égale, l'essence identique de la Force et de l'Idée, il nous est indispensable, pour raisonner, de maintenir aussi l'hypothèse de dualisme dans la nature humaine.

Ce qu'il nous importe de bien déterminer, c'est le *moment* de chaque force. Car l'existence est un problème de statique, et pour le résoudre, nous devons savoir dans quelles conditions les puissances humaines seront employées le plus avantageusement contre le milieu de l'univers.

Par un incroyable abus des mots, nous sommes arrivés à un déplorable malentendu dans les choses. Quand nous parlons aujourd'hui de *Force*, en politique, nous attachons à cette expression la pensée de *contre-révolution*. Et quand nous parlons d'Idée, nous prenons ce mot dans une acception exclusivement *révolutionnaire*.

Pourquoi cela? Est-ce parce que l'Idée conçoit les révolutions et s'engage, la première, dans leurs voies? Est-ce parce que la Force s'oppose à la réalisation des idées nouvelles autant qu'il est en son pouvoir, et ne les subit qu'avec le temps? — Mais si l'Idée restait toujours en avant, isolée de la Force, elle ne prendrait pas de corps et demeu-

rerait stérile. De même la Force serait condamnée à l'inaction, si la Pensée ne lui préparait sans cesse de nouveaux sujets de travail.

L'Idée n'est pas toujours employée au service de la Révolution directe. De Maistre, Macchiavelli, M. Romieu nous en donnent la preuve. La Force ne vient pas toujours non plus en aide à la Réaction directe, comme il est démontré par les révolutions suisse, allemande, anglaise, française et américaine, par toutes les révolutions les plus grandes de l'univers.

J'admire en vérité les bourgeois progressistes de ce temps-ci, qui veulent opérer la révolution par les réformes insensibles et l'absolution lente de la Pensée, sans commotion et sans désordres; je les admire à l'égal de Brunswick et des émigrés qui croyaient, en 93, paralyser la Révolution par la Force! — A toute œuvre humaine doivent concourir l'action du bras et l'action du cerveau, l'important est de ne pas exiger du bras le travail de la tête et de savoir employer à temps l'un ou l'autre.

L'être humain n'étant pas complet sans ces deux puissances, la révolution dans laquelle toutes deux n'interviendraient pas ne serait pas durable.

J'avance seulement cette vérité paradoxale que la Force prépare les révolutions aussi souvent que l'Idée.

L'Idée prépare la réforme religieuse d'Allemagne et la réforme politique de 93; ces révolutions sont réalisées par les princes contre les papes, et par les dictateurs révolutionnaires contre la royauté. Mais en sens inverse : la Force prépare les révolutions d'Angleterre et d'Amérique; les puritains de Cromwell et les indépendants de Washington en sont les précurseurs; l'idée n'exécute ensuite que lentement les promesses contenues dans un jour de victoire. — Les hommes de la première révolution fran-

çaise, qui était une révolution exécutive, furent obligés d'unifier au moyen de la Force. Nous qui travaillons à une révolution pensante, nous sommes contraints de diviser par la Pensée — ce qui est toujours unifier.

A proprement parler, il n'y a aucune puissance absolument réactionnaire ou absolument progressiste : toutes sont révolutionnaires. Il n'est pas un homme qui ne fasse de la révolution sans le savoir. Les tyrannies les plus absolues et les démocraties les plus anarchiques servent à la révolution soit *directement*, par les réformes qu'elles opèrent, soit *indirectement*, par la terreur qu'elles inspirent. Les sociétés ne parcourent que par bonds le cycle de leur existence. A mesure que l'humanité avance en âge, les secousses deviennent certainement moins violentes, les guerres moins sanguinaires, les révolutions moins homicides. Mais toujours subsistera, dans la nature humaine, le dualisme entre le moi et le non-moi, entre l'âme et le corps, entre la Pensée et la Force. La vie, soit individuelle, soit sociale, est à ce prix. Ne perdons jamais de vue le problème qu'il nous faut toujours résoudre.

En ce qui touche la Révolution organique et sociale de la fin de ce siècle, l'Idée a fait son œuvre ; partout elle a rassemblé les matériaux que la Force, ouvrière diligente, doit maintenant utiliser.

Les écoles allemande et française, Kant, Fichte, Hégel, Saint-Simon, Fourier, Pierre Leroux, Proudhon ont traduit, chacun suivant ses facultés spéciales, les aspirations de la jeune Europe occidentale. La semence est au sillon. Il faut maintenant que le fer des charrues et que le fer des lances passent à travers le sol, et aussi à travers les hommes qui sont l'argile où germent les idées.

Je désire que mes intentions révolutionnaires ne puissent être méconnues de personne. J'insiste donc sur le

moment de la Force, afin que tout le monde me comprenne bien. — Quand vous voulez démolir une maison qui menace ruine, mandez-vous l'architecte pour tirer des plans? Non, mais vous placez le maçon au pied du mur, et le maçon fait sa tâche. Quand vous voulez entamer une barre de fer, allez-vous chercher un professeur de chimie en Sorbonne afin qu'il vous apprenne la pesanteur spécifique de l'atome du métal? Non, mais vous mettez à l'œuvre le serrurier avec sa lime ou le métallurgiste avec ses réactifs, et la question est bientôt tranchée. Si vous avez à enfoncer un carré d'ennemis hérissé de fers de lances et de gueules de canons, vous ne faites pas non plus venir un élève de l'Ecole Polytechnique pour vous procurer la satisfaction de l'entendre discourir sur les X, savantisme nauséabond et de peu de ressources? Non, mais sur le mur de bronze vous lancez l'artillerie, le génie et les sapeurs qui font la trouée.

Les paraboles sont des naïvetés, disent les savants en tirant une prise de leurs tabatières d'or. D'accord, Messeigneurs les Scribes! Mais avec ces naïvetés là, Jésus le Révolutionnaire a tué vos maîtres de Jérusalem. Et moi qui vous hais, je veux vous tuer aussi avec les paraboles. — Or donc, peuple! comprends-tu celles que je te propose? Et la société actuelle ne te semble-t-elle pas assez hérissée de priviléges, de lois, de prisons, de fusils et de guillotines dirigés contre toi? Charge donc sur elle sans répit, sans pitié! Et que, frappée au cœur, elle tombe!!... Hosannah!!!...

A l'heure qu'il est, je le répète, il n'y a plus que deux puissances réelles : le Despotisme qui représente la force, et l'Anarchie qui représente l'idée. Quant à la République et au Constitutionnalisme, les bourgeois ont bien parlé de cela en grec, en latin et en anglais. Mais les peuples sont las de ces balançoires politiques organisées par une époque

où tout était Monopole, Epargne et Fiction. La République gouvernementale n'est pas plus possible aujourd'hui que ne le sont l'intérêt du Capital, l'aubaine de la Propriété et le monopole des fonctions, — fictions organiques ; — pas plus possibles ne sont aujourd'hui les *amis de la Constitution* que ne le deviennent chaque jour le banquier, le propriétaire et l'intermédiaire quelconque, — fictions personnelles. — Le Mensonge a fait son temps !

A l'heure qu'il est sont en présence : le Socialisme occidental, c'est-à-dire l'ensemble des idées les plus audacieuses et les plus diversifiées de l'Europe ; — et la Monarchie moscovite, c'est-à-dire le rassemblement des forces les plus rétrogrades et les plus unifiées du continent.

Et pour que le Problème Social ait une solution, il faut de toute nécessité que ses deux termes contradictoires soient poussés à leurs conséquences les plus extrêmes. Il faut que le Socialisme occidental se divise, comme parti, et progresse, comme idée, chaque jour davantage. Il faut, d'autre part, que le Despotisme moscovite se serre, tasse ses forces et s'opiniâtre chaque jour plus dans ses projets de guerre. Car en science sociale, comme en science mathématique, un ressort ne produit tout son effet que par son extrême tension. La Force ne peut pas être où est l'Idée quand le moment d'action contradictoire de l'une et de l'autre est arrivé.

En dépit de toutes les déclamations, proclamations, réclamations, contestations, conciliations, discussions, unions, réunions, désunions, parlementarisations, programmes et ultimatums, les événements courent à leur destinée révolutionnaire avec une démence providentielle. D'une part, toutes les conciliations tentées entre les sectes socialistes ont abouti à néant ; toutes les conspirations, toutes les insurrections républicaines ont été étouffées dans le sang. D'autre part, toutes les génuflexions des diplomaties occi-

dentales auprès de Nicolas, l'autocrate, n'ont pu désarmer sa vanité brutale.

Il y a quelque chose de bien raisonnable et de bien rigoureusement logique dans cette providentielle démence des événements. N'en êtes-vous pas effrayés, civilisés? Hommes éphémères, eh! que savez-vous de la folie et de la raison? Si Nicolas, qui met le sac à votre civilisation, si moi qui signale les tempêtes se détachant sur l'horizon lointain, si tous deux nous sommes des fous : qu'êtes-vous donc, civilisés, vous qui vous préoccupez des banquets, des machines infernales et des feux d'artifice dressés sur le passage d'un homme empanaché? Nie la Fatalité qui veut, ferme les yeux qui veut sur les mouvements des peuples et des mondes : moi je soutiens que ces phénomènes généraux forcent des situations que jamais n'oseraient braver des hommes humblement courbés sous la lourde charge des intérêts.

Il faut que la Révolution fasse le grand écart; qu'elle devienne Européenne en étendue, anti-monopoliste en profondeur. Malheur à nous si l'orgueil naturel à l'homme abandonnait le tzar dans son ambition énorme, et les socialistes dans leurs vaniteuses susceptibilités! L'extrême dissolution du monde occidental prépare la Liberté de l'Individu; l'extrême cohésion du monde oriental prépare la solidarité des contrats. Et tels sont les deux résultats que la Révolution doit atteindre pour établir l'Ordre des choses et assurer le Bien-Être des personnes. Malheur à nous si l'un de ces deux ressorts venait à se détendre!... Mais j'ai trop foi dans l'amour-propre humain pour le craindre.

Je le répète donc à tout révolutionnaire de bonne volonté et de franchise :

Sépare-toi des partis. Romps avec la tradition et le nationalisme. Marche ton chemin sans regarder si l'on te

précède, si l'on te suit.. N'attends de mot d'ordre de personne; celui qui te le donnerait serait ton maître. Crie ta pensée comme elle te vient, quand elle te vient, dans les termes qui te paraissent justes; proclame-la dans les rues larges et sur les hautes tours. Il n'est pas bon que l'homme soit muet; celui qui écoute est désarmé bien vite. Ecris ta réflexion de ta propre main, de ta propre orthographe; signe-la de ton nom et jette-la aux quatre vents. Ne dis pas que tu n'es ni assez savant ni assez célèbre pour cela. N'as-tu pas mesuré la hauteur des grands hommes de ce jour, et te croirais-tu, par hasard, plus petit qu'eux? Répands dans l'air tout ce que tu as sur les lèvres, lumière ou flamme. Il nous faut marcher avec la torche d'une main et le flambeau de l'autre.

Homme déshérité! affirme-toi dans ta personnalité, dans ta dignité! Sur ta tête proscrite pose, d'une main ferme, le plus brillant des diadèmes, celui que portait l'homme libre au grand jardin d'Eden et qu'on lui a ravi joyau par joyau. Debout dans ta propre cause, pour tes griefs, pour ta revendication! Lève-toi seul, sans parti, comme s'est levé l'héroïque braconnier de Saône-et-Loire! Le rôle de bourreau historique n'est pas fait pour nous.

Et je dis à Nicolas :

Descendant des plus puissants révolutionnaires qui furent jamais, maître de la moitié du monde, homme du Nord, organisation de fer et de glace, volonté tenace, vanité mesquine, influence de hasard et de naissance!... Ni trève ni merci à l'Occident! Suis la voie que vont t'ouvrir des milliers de cadavres, la voie qui conduit au cœur du Vieux-Monde, à Paris!... Frappe par l'Epée et par le Poison, par l'Incendie et par la Surprise! Achète la Trahison; déchire les Traités; fais la guerre en Barbare! Le Choléra, la Peste, les Fléaux et les Famines sont avec toi! La division est au camp des civilisés; on y parle toutes les langues

comme à Babel : on y parle aussi la tienne. Ils sont nombreux ceux qui convient les Cosaques au sac du Vieux-Monde ! !

Machine, fais l'ingrat travail des machines ! Maître de soixante millions d'hommes, obéis servilement à soixante millions d'hommes ! Frappe sans écouter, frappe sans répondre : que les multitudes soulèvent et abaissent ton bras ! Frappe ! la Destruction a passé dans les airs, et de ses ailes mutilées, des gouttes de sang ont tombé sur toi ! Aux révolutionnaires socialistes que la Fatalité te donne pour alliés, ô Tzar, peut-être la Torche et le Glaive échapperaient des mains. — La Révolution a parfois besoin d'instruments terribles : la Révolution t'a choisi, Nicolas !

Quand je dis que, dans la Guerre sociale présente, la Russie est la force, et l'Occident, l'idée, qu'on ne me fasse pas dire autre chose.

Je ne dis pas qu'il n'existe pas d'idées révolutionnaires en Russie : je sais là-dessus tout ce que M. Herzen nous a appris. — Je ne dis pas non plus qu'il n'existe pas de forces révolutionnaires en France : je ne suis pas de ceux qui méconnaissent le caractère et la portée des jours de Juin 48 ! — Je répète seulement qu'à l'heure qu'il est, la Russie est plus forte et l'Occident plus penseur, — et que le *moment* de la Force est venu.

Je ne dis pas non plus que la Force sera toujours à la Russie, et l'Idée toujours à l'Occident : entre les puissances les rapports changent, dans les sociétés comme dans l'univers. Ce qui est Dieu, Majorité, Nation conquérante aujourd'hui, sera demain Esclave, Minorité, Nation vaincue. — Je me suis suffisamment élevé, j'en ai la conscience, contre les prétentions de ces politiques du Pont-Neuf qui attribuent à une nation une supériorité absolue et éternelle

sur les autres. J'espère bien, Dieu merci, que l'influence de la Russie d'aujourd'hui ne sera que passagère. — Je répète seulement que dans la phase de Destruction et de Ruine que nous allons traverser, la Russie sera l'arbitre des Destinées du Monde.

Toute guerre est un problème, et pour en prévoir l'issue, il faut se rendre compte du côté fort et du côté faible des deux adversaires. Car on ne résout aucun problème en supprimant un de ses termes, comme font les despotes et les journalistes absolus.

Force russe, Idée occidentale : le problème humanitaire se présente à nous dans ces termes pour la fin du siècle. Nous pouvons, nous penseurs, poser ce problème par la Science, mais il ne nous appartient pas de le résoudre par la Force. La Fatalité est exigeante comme le feu : il faut savoir lui faire sa part.

CHAPITRE IV.

UN CADAVRE. — UN FŒTUS. — L'UN ET L'AUTRE DOIVENT DISPARAITRE.

§ 1. — UN CADAVRE.

> « Depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'y a rien d'entier en toi. Mais il n'y a que blessures, meurtrissures et plaies purulentes qui n'ont pas été nettoyées, ni bandées, et dont pas une n'a été adoucie avec de l'huile. »
>
> ISAÏE.

I. Je veux dire la France.

Et j'étends cette dénomination bien au-delà de l'Empire français actuel. Et préoccupé, dans mon esprit et dans mon âme, d'un croisement général des races, je saute par dessus les frontières qu'imposa la Sainte-Alliance aux Etats Européens. Et je ne tiens pas compte des guerres qui les ont divisés... Car tout cela, c'est le PASSÉ : et j'épie l'AVENIR !

Sous le nom de France je comprends : l'Empire français de Napoléon III le Magnifique, la Péninsule Ibérique, l'Italie, la plus grande partie des Pays-Bas, la Suisse, l'Angleterre et la Prusse Rhénane ; — un tiers de l'Europe. — C'est dire que je considère la France comme le

centre de ralliement des races parvenues au même degré de civilisation qu'elle, comme le boulevard des sociétés bourgeoises d'Occident.

En effet, comme la France, ces nations comptent environ dix siècles de christianisme définitivement établi ; — comme la France, elles ont passé le temps des guerres de conquête ; — comme la France, elles sont entrées dans la phase sanglante des guerres civiles ; comme la France, elles ont poussé jusqu'à leurs dernières conséquences les principes du Monopole et de la Propriété. — Et la France leur sert forcément de centre, parce que ses mœurs et sa langue ont une extrême analogie avec les leurs ; parce qu'elle forme, au milieu d'elles, une puissance unitaire, riche, armée, occupant la plus grande superficie du sud-ouest de l'Europe.

Le dernier mot de la Civilisation, du Privilége n'est pas donné par une seule des nations bourgeoises d'Occident, mais par toutes. L'Angleterre exerce l'empire du commerce sur les mers lointaines. La France domine jusqu'à un certain point l'Europe occidentale par son *bel air*, sa jactance littéraire, l'arrogance de sa diplomatie et la crainte qu'inspire sa force relative. Les nationalités bourgeoises qui l'environnent sont devenues comme ses préfectures ; elles exécutent ses ordres, parce qu'elles comptent sur sa puissance pour les sauver des deux Barbaries redoutées : barbarie cosaque et barbarie socialiste. — « L'Intérêt, dit Montesquieu, est le plus puissant monarque de la terre. »

La France ainsi étendue — l'Europe occidentale, si l'on veut — je l'appelle un cadavre. Car elle est prise dans un engrenage social qui ne lui permet ni de reculer, ni d'avancer, ni de faire un écart ; engrenage qui comprime les hommes et les peuples au point qu'ils ne sauraient plus avoir de caractères distinctifs. Or, l'immobilisme et l'uni

formité d'aspect sont bien les signes les plus certains de la Mort aux lèvres froides !

II. Ce cadavre est là, sous ma main. Il cherche à m'effrayer avec ses yeux ternes, ses dents serrées, son odeur putride et l'acier des baïonnettes qui brille dans ses cheveux. Mais je ne suis pas de ces écrivains mendiants qui ont peur de la Vérité, qui ont peur de la Mort. Je sais ce que c'est qu'un cadavre, et qu'on peut l'étudier en chantant. Tout ce que je me rappelle des bancs de l'Ecole, c'est qu'ils sont de sapin et flamberont bien quelque jour. J'ai fondu le fer de mon scalpel en une plume tranchante. Les morts sont les moules des vivants. Disséquons les morts !

Je déchirerai le linceul écarlate qui recouvre le cadavre de l'Occident, je ferai voir sa corruption sanieuse :

..... Un passé glorieux renversé sur des débris d'autels et des cadavres de rois, — les anciennes institutions emportées dans la tourmente de révolutions si formidables que la bourgeoisie voudrait en effacer jusqu'au souvenir ; — un avenir gros de misères, de révolutions, de guerres et de naufrages dans lequel l'Ordre actuel s'engloutira.

Et pour le présent, des pouvoirs méprisés, assis sur des pointes de sabres, les pieds dans le sang : misérables parodies de grandes époques ; — le choc meurtrier de tous les intérêts ; — l'industrie brisant les hommes dans ses rouages immenses, distribuant l'indigestion aux uns et la fringale aux autres, rendant en pluie de sang la sueur du pauvre qui la fait prospérer ; — des populations d'ouvriers tassées dans de grands centres industriels et moissonnées épidémiquement par la Mort ; — la concurrence homicide, la soif du gain, l'exploitation du travail, le morcellement de la terre poussé à l'impossible ; — la ruine, la grève, la mendicité, la répression, la correction, la

banqueroute, l'agiotage, l'usure, la féodalité industrielle, l'écrasement commercial, la traite des blancs, la frénésie de la spéculation, la fièvre de l'or, répandant partout le jeûne, les privations et la misère; — le spectre de la faim suspendu sur des milliers de têtes ; — du plomb pour ceux qui demandent du pain; — le *workhouse* substitué à l'atelier; — le prolétariat frémissant, refoulé dans les faubourgs, altéré de vengeance; — l'émeute renaissant de l'émeute, l'épouvantable désordre actuel subi par terreur de désordres plus grands encore; — la Jacquerie individuelle traquée dans les bois, mais invaincue, et plus redoutable de jour en jour; — des légions innombrables de fonctionnaires et de valets toujours inassouvis; — une armée féroce, un clergé jésuite, une magistrature humiliée, des nations entières représentées par des *instituts de sourds-muets;* — des prétoriens dégouttant de sang; — les plus casse-cous des conspirateurs présidant aux destinées des empires!

Plus de croyances: ni dans la Justice, ni dans la Hache; ni dans la Monarchie, ni dans la République; ni dans l'Humanité, ni dans la Patrie; ni dans la Liberté, ni dans la Religion. — Pour Koran un Code romano-napoléonien qui sanctifie l'Absolutisme et le vol. — Plus de ces mobiles d'honneur, de gloire et d'espérance qui poussent les peuples aux grandes entreprises. — Les partis se déchirent, les intrigants se mangent le blanc des yeux; le Talent est mince comme feuille, et la Vanité s'enfle jusqu'à crever pour s'égaler à l'Ambition. — Les hommes sont décimés par le Suicide, l'Assassinat, le Jeu, le Vol, les Loteries et la Bourse; par des crimes inouïs, par un ensemble de jouissances qui dégrade et atrophie l'espèce, par une littérature échevelée, des confessions de désespérance, un romantisme desséchant, mercantile. — Le théâtre et les arts sont devenus la proie des agents d'affaires. — L'es-

pionnage s'est introduit partout : dans le sein des familles, dans les confidences de l'amitié, dans les transports d'amour. — L'individu n'a plus rien de sacré ; honneur, pensée, parole, signatures et serments, tout est devenu matière à trafic. — Les jeunes bourgeois ont placé leur esprit dans la pointe de leurs moustaches, et la pureté de leur conscience dans le vernis de leurs souliers.

Les femmes envoient des baisers à Haynau le Fouetteur ; les hommes élèvent des arcs-de-triomphe à Napoléon l'Assassin. — Enfin le Peuple est devenu stupide, badaud, dégénéré ; indifférent au joug qu'il porte, il va voir tout ce qui reluit : les feux d'artifice, l'uniforme du soldat, l'acier du sabre, le Saint-Sacrement, le couperet de la Guillotine !

III. Dans mon livre *De la Révolution*, j'avais comparé la décadence de l'Empire français à celle de l'Empire romain. C'était assurément faire trop d'honneur à la France, et pas assez à la Vérité.

L'Empire Romain mourut comme un vieux guerrier, debout, le casque en tête, dans toute la splendeur de sa gloire, dans toute l'insolence de sa fierté, au milieu du monde tributaire qu'épouvanta sa fin. Il mourut, retranché derrière la muraille Calédonienne à l'extrême Nord, et à l'extrême Sud, dominateur paisible de l'Asie fortunée. Veillé par ses légions, ses généraux et ses Césars, il expira par suite d'une indigestion de trois siècles, mal chronique auquel l'univers payait humblement rançon. Il tomba dans ses camps, aux fanfares des trompettes ; il tomba de pléthore et d'asphyxie ; il fut saisi, comme Sardanapale, au milieu du festin, après avoir soumis les peuples par le fer ou par l'or.

Je n'ai pas le courage de faire la comparaison, même en ayant égard aux différences de temps et de milieux. Hélas!

la France actuelle n'a guère d'un empire que le nom dérisoire; elle est aux pieds d'un Caligula délabré! — Quelle nation et quel artiste le monde va perdre!!

Louis-Napoléon Bonaparte, la personnification des décadences, a dit comme moi : « le temps des conquêtes est passé pour la France. » — Or, une nation qui ne conquiert plus, qui ne s'accroît plus, qu'est-ce? — Une nation qui meurt.

Balzac, un grand philosophe, a écrit: « La France » n'est qu'une caducité fardée qui veut paraître jeune. » La France n'a de vrai parent que le billet de mille » francs, d'autre ami que le Mont-de-Piété. La France » tolère tout : LE GOUVERNEMENT, LA GUILLOTINE, LA RELIGION » ET LE CHOLÉRA. »

Dans une de ses récentes publications, *la Révolution sociale démontrée par le coup d'état du 2 Décembre*, P.-J. Proudhon s'exprime ainsi : « Nous portons, depuis » des siècles, un poids énorme qui, en moins d'une géné- » ration, eût étouffé *toute autre race*. Et telle est notre » misère, que, si l'on nous ôte ce poids, NOUS CESSONS DE » VIVRE; que, si on nous le conserve, NOUS NE POUVONS PLUS » EXISTER. »

Nous voilà bien calés! — Je demande si le plus cruel des médecins, des greffiers ou des bourreaux pourrait s'y prendre avec moins de précautions que P.-J. Proudhon pour annoncer à un pauvre diable la sentence qui le condamne à mort?

Et comme si cela ne suffisait pas à l'illustre philosophe français, il se prend à chanter, de sa voix la plus méphistophélique, la prière des agonisants sur le cadavre de sa grande patrie, LA PREMIÈRE DES IMMORTELLES :

« La France, regardez-là de près; elle est épuisée, finie. » La vie s'est retirée d'elle : à la place du cœur, c'est le » froid métallique des intérêts; à la place de la pensée,

» c'est un déchaînement d'opinions qui toutes se contre-
» disent et se tiennent en échec. On dirait déjà la fer-
» mentation vermineuse du CADAVRE. Que parlez-vous de
» liberté, d'honneur, de patrie? LA FRANCE EST MORTE!
» Rome, l'Italie, la Hongrie, la Pologne, le Rhin, age-
» nouillés sur son cercueil, récitent son DE PROFUNDIS!! »
(Confessions d'un Révolutionnaire.)

Oh! la superbe, la triple oraison funèbre que celle-là! Bossuet ne fit pas mieux. Voilà une nation bien dûment enterrée avec tous les honneurs dus au rang qu'elle occupe parmi les IMMORTELLES!! Non, jamais, ô P.-J. Proudhon, *français* et *franc*-comtois! jamais *étranger* ne porta plus terrible jugement que vous sur votre patrie française. Jamais Anglais *insolent*, Allemand *métaphysique* ou Italien *bigot* ne se montrèrent aussi impitoyables envers LA RACE ÉLUE ENTRE TOUTES.

— Et après cela, comment donc pouvez-vous prétendre que *votre* pays doive rajeunir et unifier l'Europe, vous physiologiste? Comment vous, organicien et anarchiste, vous illusionnez-vous assez pour croire que ce sont les gouvernements précédents qui ont fait le mal, et que le gouvernement actuel pourra le guérir? Ne nous avez-vous pas prêché, à nous jeunes socialistes, que les gouvernements, expression passive des sociétés, étaient par nature réacteurs? Hélas! quand un peuple roule dans l'abîme sans fond de la Décrépitude, quand son organisme est vieux et son âme noire, quand ce peuple s'est livré...., il ne saurait renaître que par la Mort! La gangrène n'engendre que la vermine; vous l'avez dit vous-même, P.-J. Proudhon[1]!

(1) J'ai recueilli les aveux des trois Français dont les noms ont le plus de valeur comme obstination gouvernementale, génie philosophique et profondeur littéraire: — Napoléon III le Taciturne, J.-P. Proudhon et Balzac. — Bien d'autres se sont rendus coupables du *crime sacrilège de lèse-patrie* et par-

IV. Et pour soutenir cet édifice social croulant, vous trouverez en France des hommes d'un rose-tendre, bien portants, chaudement vêtus, décorés, économes, tracassiers par habitude, libéraux par contenance, agitateurs dans le vide; — patriotes jusqu'au journal, révolutionnaires jusqu'au club, intrigants, vaniteux, bavards, ergoteurs, avocats, pédants, insupportables; — des hommes qui fuient la poudre, qui tremblent lorsqu'ils griffonnent une constitution; — des hommes peureux comme des lièvres, quand ils sont abandonnés à leur propre force, et féroces comme des hyènes, quand ils se sentent soutenus par un maître blasé sur le remords; — des hommes qui s'estimeront heureux tant que l'Emeute ne secouera pas les devantures de leurs boutiques, qui se croiront libres tant que la police ne fouillera pas leurs comptoirs, et se prétendront indépendants tant qu'on ne les fouettera pas sur la place publique; — des hommes de cette classe souffreteuse, dernier fruit de la copulation du vieillard Monopole avec l'Europe vénale: des hommes de la Bourgeoisie!

Les Bourgeois!... des gens qui jeûnent toute leur vie de peur de mourir de faim une seule fois; — des gens à qui l'abstinence tient lieu de bonheur, et la continence de volupté; — des gens sceptiques en religion, doctrinaires en politique, suisses et juifs au gain, indifférents à tout le reste; — fils, pères et époux supportables par respect humain; — des gens rancuniers, sournois, jaspinant sans cesse pour ne jamais rien dire; — des gens qui éternuent

tageront mon éternelle damnation. Pour peu qu'on m'y contraigne, j'entreprendrai, pour la première fois de ma vie, un recueil de citations au moyen desquelles je démontrerai jusqu'à l'évidence qu'il n'est pas un Français sachant un peu manier la parole ou la plume, qui ne soit convenu de la décadence de la France. Tant l'atmosphère française est sursaturée de l'odeur fade du cadavre! tant la vérité force l'hommage de tous!

quand ils se sentent touchés par l'eau bénite, et qu'on voit cependant agenouillés sur les dalles des églises quand cela leur est commandé ; des gens « plus impurs qu'une femme souillée par ses mois ! »

La Bourgeoisie ! une société tassée, gênée dans ses maisons, dans ses habits, dans ses pensées ; atrophiée dans sa constitution, parcimonieuse dans ses habitudes, économiquement endimanchée, routinière, sans convictions, sans principes fixes, sans honneur ; — société prudente, sage, rangée, comme il faut ; sans audace, sans esprit de liberté, sans désirs de révolte, sans respect pour le passé, sans aspirations vers l'avenir ; — société prostituée à la Papauté qu'elle insulte et au Despotisme qu'elle a raccourci jadis ; — société se survivant piteusement, maigre et pauvre, fonctionnaire, commissionnaire, propriétaire grevée ; — société lâche, morcelée et prise de famine : société du radeau de *la Méduse !*

La Propriété bourgeoise !... la robe en haillons que la Civilisation du XIXe siècle serre autour de sa taille affaissée ! Robe déchirée jusqu'au dernier lambeau, parce que chacun en tire un pan pour se couvrir ; et rapiécée jusqu'au dernier lambeau, parce que chacun veut la recoudre ! Robe qui sera déchirée par le premier souffle de la Guerre ou de la Révolution, laissant la Civilisation nue en proie à l'anarchie la plus épouvantable !

V. L'apogée du Monopole doit se traduire par la plus meurtrière des centralisations. Le Privilége nécessite un Despotisme ; et le Despotisme, une capitale. PARIS subsistera tant que le monde occidental civilisé sera contenu dans ses limites actuelles. Et Paris disparaîtra dans le même temps que le monde occidental civilisé.

PARIS ! la vieille Lutèce, — la cité métropole des Gaules, qui conserve encore, dans son enceinte avare, les Thermes

de Julien, — la capitale de Clovis et de Robert-le-Fort, — le plus beau fleuron de la couronne de Philippe-Auguste, — le pressoir des révoltes, rouge encore du sang de la Saint-Barthélemy et de la Révolution française, — le siége des oints consacrés où l'on ramena Charles VII et Louis XVI menacés de perdre une couronne, — la ville enviée des Normands qui reconnaît Henri VI d'Angleterre pour son légitime souverain, — le Paris de Louis XIV et de Napoléon, — la ville qui fait ou défait tout, qui règle tout : le caractère, la science, la langue et les battements de cœur de trente-six millions d'hommes !

Paris ! qui sanctionne toute gloire comme tout scandale ; — qui confisque tout ce que l'industrie, les arts, les lettres et les sciences produisent, du Nord au Midi ; — qui suce le sang des provinces, leur enlève leurs forces vives, leurs jeunes intelligences et leurs aspirations grandioses ; — qui veut tout, absorbe tout, et ne rend rien que des cadavres amaigris par le désespoir, aujourd'hui celui de Gilbert, et demain celui de Moreau ! — L'abîme toujours béant au milieu de l'Europe dont il attire les hommes ambitieux, comme la lumière du soir attire les papillons privés de brillantes couleurs !

Paris ! aux mille égouts, dont les plus propres sont sous terre ; — aux mille orgies, dont les moins infâmes ont pour témoin la nuit ; — aux mille spéculations suspectes, aux mille vols honorés, aux mille hypocrisies triomphantes ! — Le glorieux bazar où les esclaves blanches sont vendues en plein jour par des mères ou des maris d'emprunt ! — La sentine des passions délirantes, le grabat des insomnies désespérées, des suicides, des agonies atroces ! — La couche souillée des amours à fantaisies lugubres, à convoitises effrénées, à érections déchirantes, qui demandent à chaque heure des formes nouvelles et des chairs fermes : chairs de femmes ou d'adolescents !

Paris ! c'est tout cela, et c'est bien plus encore ! C'est la vieille fille bigote et bavarde qui farde ses rides, et cache sa froideur osseuse sous de grandes loques de romans !! C'est la Bacchante couperosée criant aux autres villes : admirez ! imitez-moi ! C'est l'ardente Messaline qui rafraîchit ses lèvres turgescentes dans les bénitiers consacrés, et joint le Dimanche, pour prier, ses mains encore sales du trafic de la semaine ! C'est la femme boutiquière, usurière, la femme qui vend, marchande, achète et calcule, la femme qui *fait de l'argent !* Sur le corps humain, c'est une lèpre ; sur le continent, un opprobre ! Pour les peuples, c'est une continuelle provocation ; pour les rois, une convoitise altérante ; pour les invasions, un aimant !

VI. Dans les phases de souffrance sociale, s'exerce, entre les nations comme entre les hommes, une loi fatale de Justice dite *peine du talion*. C'est par cette peine que les haines et les vengeances sont rendues fécondes ; par elle, que tout ce qui a dépeuplé et saccagé est dépeuplé, saccagé à son tour ; par elle, que tout ce qui a tué par la misère et la compression meurt de compression et de misère ; par elle, que tout ce qui a frappé par l'épée périt par l'épée. La Vendée, la Bretagne, l'Alsace, Lyon, Montpellier, le Dauphiné, le Midi ruinés, dévastés par Paris, réclament à Paris leurs franchises, leurs universités, leurs parlements, les produits de leurs industries, les fastes de leur gloire. La France et l'Europe ont été sacrifiés pendant un temps à Paris ; Paris doit enfin être sacrifié à la France et à l'Europe ! Paris s'est moqué du monde entier ; aujourd'hui le monde entier siffle Paris ! Partout déjà le Parisien est le plus bafoué des hommes. — Que sera-ce dans quelques mois ?...

C'est encore en vertu de cette Justice par le Mal, —

pour mieux dire, de cette Injustice en retour, — que tout ce qui est monstrueux succombe sous plus monstrueux encore. Contre la France, Paris peut être d'un poids énorme; mais il sera trouvé léger par le Nord envahisseur. Et le Nord saura susciter contre Paris toutes les susceptibilités provinciales, communales et individuelles de la France elle-même.

Déjà les rois sont ivres de colère; déjà les peuples sont impatients de se venger des humiliations que la France leur a pendant si longtemps infligées! Aux champs du Carnage hennissent déjà les coursiers de l'Ukraine; déjà, sous le soleil d'Orient, resplendissent les casques d'Autriche; déjà la Prusse s'ébranle, et dans Berlin, bientôt, sera sonné le boute-selle de l'Invasion!

Ah! vous étiez le peuple directeur, initiateur, commanditaire, entrepreneur, propriétaire de la Révolution! Et quand vous avez eu cette Révolution entre les mains, vous avez prouvé que vous ne saviez être ni républicains, ni socialistes, ni justes, ni libres, ni même forts! Et c'est vous qui prétendez encore traîner les peuples à la remorque, et leur donner des conseils de gazettes quand ils serrent dans leurs bras le fusil des révoltés! Mais, pour Dieu, souvenez-vous donc que l'histoire ne se répète pas, et que tout ce qui a fait preuve d'impuissance est impitoyablement moissonné par la faux du Temps! Vous n'avez pas su être Républicains, vous deviendrez Cosaques! — Car les extrêmes se touchent, et les solutions jaillissent à leurs points de contact.

VII. La pensée de l'homme est faible. Elle se fatigue à mesurer les temps et les espaces; le long des larges routes de l'éternité, elle enfonce des jalons pour se reposer et se retrouver. L'esprit borné de l'homme a donc trouvé le mot d'*apogée* pour désigner le moment et le siége de la

Civilisation qui se détache le mieux, dans le présent, sur le fond uniforme et lointain des temps et des milieux. L'apogée n'est, à proprement parler, qu'une création de la pensée, une ligne, un mot, un *guide-âne* pour notre raisonnement paresseux.

L'apogée, c'est le moment où une civilisation brille le plus; ce n'est pas celui où elle est le plus solide : tout ce qui reluit n'est pas or. On se trompe certainement toutes les fois qu'on prend le mot d'*apogée* dans un autre sens que celui de *relief*. En effet.....

Si l'on veut désigner par ce mot le *moment* de la plus grande puissance d'une nation, on se trompe : on oublie que c'est dans le temps même de leur plus brillante splendeur que les nations sont le plus près de leur ruine. — Veut-on dire que c'est le *moment* de leur plus grand bonheur? on se trompe : on oublie que c'est alors même que le Privilége enfante le plus d'opulence qu'il enfante aussi le plus de misère. — Entend-on par le mot d'*apogée* le *moment* où les peuples conçoivent les plus grandes espérances? on se trompe encore; car les peuples, comme les hommes, arrivés au haut de l'échelle de la vie, redescendent plus vite qu'ils ne sont montés. — Voudrait-on prétendre que ce fût le *moment* de leur gloire la plus éclatante? on se tromperait toujours : on oublierait volontairement qu'il y a eu, dans la vie des peuples, des époques plus glorieuses que celle-là, on déchirerait sans respect les traditions nationales. — Fait-on du mot *apogée* le synonyme de *fin?* on se trompe : un peuple ne meurt pas parce qu'il se transforme. —En fait-on le synonyme de *commencement?* on se trompe encore : un peuple ne peut pas renier son origine. — Détache-t-on l'apogée de tous rapports dans le temps et dans l'espace? on se trompe toujours : l'apogée a ses racines dans le Passé et ses efflorescences dans l'Avenir.

Le mot d'*apogée*, c'est l'aveu de l'impuissance humaine; c'est l'irréfutable preuve de notre faiblesse au milieu de la force universelle; c'est la fin de non-recevoir au moyen de laquelle nous trompons constamment notre vaniteuse curiosité; c'est la tenture de pourpre et d'or, c'est le voile de fleurs que nous étalons complaisamment sur le mur d'impasse de notre vie mortelle. L'*apogée* de Paris, l'*illustration* de la France, le *nec plus ultrà* de la Civilisation, autant de mots pompeux pour lesquels bien des honnêtes gens se font hâcher menu, pauvre chair à canon!

VIII. Eh! pour Dieu, pour ton Dieu quel qu'il soit, et que t'importe à toi, pauvre manœuvre, que Paris soit la plus riche des capitales? Que te revient-il de ses brillants festins, Homme venu libre sur la terre et réduit maintenant à mendier les plus pénibles travaux?

Homme déshérité, mon frère en Christ et en Révolution! Quand tu passes devant une statue de marbre aux seins luisants... dis-moi, t'agenouilles-tu devant elle? baises-tu ses pieds froids? couronnes-tu de fleurs sa tête dure? essaies-tu de l'animer? veux-tu mourir près d'elle ou vivre, par elle, d'extase, comme le royal artiste Pygmalion? — Ou bien encore, frère! quand l'ami préféré tombe, pour le droit, sur nos trônes de barricades, te couches-tu sur son corps chaud? Cherches-tu à le désaltérer avec le sel de tes larmes, à le réveiller par le bruit de tes sanglots, à le rappeler enfin, plein de souffrances, dans ce misérable monde des vivants?

Non, mon frère, non! Car tu vois que les divines formes de la statue s'éraillent et se lézardent. Car tu sais que les cadavres deviennent froids bientôt, et qu'on s'épuiserait à les étreindre sans leur faire rouvrir les yeux! Non, mon frère, non! Tu accordes à la statue qui s'écroule, au cadavre qui se putréfie, les éloges mérités par l'artiste qui

vivifia l'une, par l'âme qui dirigea l'autre. Et tu passes, laissant un soupir à la fraîche brise des matins, la brise d'espoir et d'amour qui court, en automne, sur les fleurs qui penchent et prend soin de leurs graines abandonnées! Et tu passes, mon frère, et tu dis : ce n'est pas même honorer les morts que de rester agenouillé sur la mousse humide, mais c'est les aimer que de verser, pour la cause qu'ils défendaient, jusqu'à la dernière goutte de son sang! Voilà ce que tu dis, mon frère, et une voix s'élève en toi qui crie : La cause que tous les hommes défendent, c'est le Bonheur!

Homme déshérité, mon frère en Christ et en Révolution! Laisse donc la chair des cadavres et le marbre des statues pour ce qu'ils valent : pour un peu de pierre et un peu de poussière! Laisse Paris pour ce qu'il est : un amas de décombres, un foyer de corruption! Et de tes morts glorieux, de ceux qui tombèrent en Juin 48 ou sous les drapeaux de la République romaine, ne divinise que les grands desseins. Et de ce Paris ne recueille, frère, que les aspirations sublimes. Le Paris actuel, c'est l'escabeau que foule l'épicier sous son pied plat. « Il n'y a plus d'énergie à Paris. Un poignard est une curiosité que l'on pend à un clou doré, et que l'on pare d'une jolie gaîne. Femmes, idées, sentiments, tout se ressemble; il n'y a plus de passions parce qu'il n'y a plus d'individualités. Les rangs, les esprits, les fortunes ont été nivelés, et nous avons tous pris l'habit noir, comme pour nous mettre en deuil de la France morte. » (Balzac.)

Hommes dont les reins sont forts! Laissez pleurer les femmes! Qu'elles répandent, pieuses, des linceuls sur les cadavres et des feuilles de roses sur les tombeaux! Qu'elles suspendent des couronnes d'immortelles aux branches noires des cyprès! Mais vous, ne passez point votre temps à parer les morts. Cessez d'embellir Paris; cessez d'élever

au ciel des palais et des temples que le ciel ne veut plus abriter ; ne taillez plus, dans la pierre et le marbre, des arcs de triomphe, des feuilles d'acanthe et de laurier ; ne faites plus gémir le fer sous le poids des locomotives fumantes. Surtout n'appelez pas les peuples à venir, sous quelques mois, admirer la Sodome moderne ; qu'elle ne soit pas exposée aux regards de leur concupiscence !

Ne voyez-vous pas, ouvriers et artistes, que le soleil est las d'éclairer tant d'opulence et tant de misère ? Ne voyez-vous pas que le souffle de la Corruption s'est élevé par les airs, dans les nuits de débauche, et qu'il a noirci le char d'argent de la Lune épouvantée ? Ne voyez-vous pas que cette ville a rendu son dernier soupir, et que le luxe, les représentations théâtrales et les réjouissances ne conviennent pas dans les chambres mortuaires ? — Les jours de Gloire et de Fête sont passés !...

Le Dragon des Enfers s'est levé de sa couche de feu ; il a secoué sur notre monde sa chevelure incandescente, et les villes les plus lointaines ont été ravagées par sa colère. La Famine, la Guerre et les grands Fléaux se sont abattus sur divers points de l'Europe. Aujourd'hui, le Monstre altéré de sang déploie ses ailes, il gagne les sommets éthérés, il plane sur la ville aux sinistres orgies. Mille cris d'angoisse s'élèvent..... — Les jours de Destruction sont venus !...

IX. Je l'avoue, il est pénible pour un artiste de pénétrer dans ce labyrinthe de mesquines turpitudes qu'on appelle les mœurs de la bourgeoisie contemporaine. J'ai eu ce courage afin de pouvoir me rendre compte des tendances générales des sociétés d'Occident. Aujourd'hui, par le fait, la Bourgeoisie, c'est l'Europe : triste à penser, humiliant à dire !

Que reste-t-il, en effet, de la noblesse et des mœurs

féodales? Quelques castels qui tombent en ruines, si l'industrie ne les transforme pas en usines; quelques blasons cent fois effacés, cent fois repeints par les révolutions; à peine quelques gouttes de sang qui n'ait pas été mêlé à celui des races impures. Les représentants des plus illustres familles patronent les entreprises de chantage les plus scandaleuses; le quartier St.-Germain reste désert; l'aristocratie française n'est plus guère qu'un mannequin sur lequel les ambitieux jettent de temps à autre une robe de soie blanche afin d'exciter le taureau populaire.

Et quelle influence exerce le prolétariat sur les événements politiques et sociaux du siècle? Aucune durable. Le prolétariat n'a pas d'existence propre; il n'est guère que le rebut des autres classes de la population; il n'est homogène que négativement, par la misère. Forcément, les ouvriers gravitent autour des intérêts bourgeois; l'ambition de toute leur vie est de parvenir à l'aisance. Or, l'aisance d'un homme aujourd'hui cause la gêne de dix autres. J'ai déjà dit que, dans ce monde-ci, il nous fallait mourir ou faire mourir!

Quant à ceux des prolétaires qui, comprenant la Révolution, se sont voués à sa défense, ils sont divisés par mille opinions qui diffèrent. La Liberté individuelle n'est qu'à son aurore; l'homme est étouffé sous le parti. Le Prolétariat n'a pas encore de programme; il est également effrayé de l'Anarchie de l'Avenir, dont il ne comprend pas la nécessité, et de l'Ordre du Présent, qu'il sait être la tyrannie.

La Bourse est le Temple et le Veau d'or, le Dieu du dix-neuvième siècle! Le Boutiquier nous a fait passer sous son aune!!

X. Que l'homme n'espère pas ressusciter les morts! Ne comptez pas sur les nations civilisées pour régénérer l'Humanité! Ni la guerre ni la révolution ne sortiront de leur

sein. Elles savent trop bien que tout changement d'équilibre les conduirait à une mort certaine. Et qu'on examine leur attitude depuis 1815 : on les verra toujours s'efforçant d'éviter la guerre et de comprimer l'émeute.

Tant que la question sociale n'avait pas été posée dans des termes inéluctables, les nations ne guerroyaient-elles pas sans cesse? Ne les voyait-on pas courir aux armes pour un morceau de terre contesté, pour une prééminence méconnue, pour un intérêt monarchique lésé, pour une insulte faite au drapeau? Alors, les deux rives du Rhin et de la Manche, les deux versants des Alpes et des Pyrénées résonnaient de chants de défi, de triomphe, de vengeance et de rage.

Comment se fait-il qu'en moins d'un demi-siècle, tous ces chants nationaux aient cessé, que toutes ces haines se soient adoucies, que toutes ces épées soient rentrées aux fourreaux, que toutes les langues et tous les intérêts privilégiés soient confondus? Comme se fait-il qu'on ne trouve plus guère de patriotes *purs* que parmi ces vieillards mutilés qui peuplent les hôtels des Invalides, ou parmi ces révolutionnaires de la tradition qui rèvent la délivrance de l'Europe par la France armée, sanglante, terroriste et malheureuse comme en 93? Pourquoi les despotes se meurent-ils d'ennui sur les trônes, et les chefs démagogues dans l'exil? Que sont devenus les vieux enthousiasmes, les enrôlements volontaires, les levées en masse qui faisaient trembler les rivages des Océans? Pourquoi, lorsque une guerre universelle menace notre existence, nos généraux et nos soldats regrettent-ils ainsi leur existence oiseuse? Pourquoi n'ont-ils plus souci ni d'avancement ni de gloire? Pourquoi courent-ils au feu de l'ennemi, comme les écoliers au collége? Pourquoi la diplomatie, à la vue courte, trône-t-elle en souveraine sur des glaives brisés et des canons muets?...

Serait-ce que tous les peuples et tous les gouvernements de l'Europe occidentale fussent atteints, depuis cinquante ans, d'une couardise endémique? Serait-ce qu'ils ne ressentissent plus aussi vivement l'injure? Se contenteraient-ils d'essuyer avec des rognures d'*ultimatums* les crachats qui les souillent? Quoi! sur la France, par exemple, auraient passé quatre gouvernements aussi divers que possible d'origine et de tendances, y compris le chevaleresque Charles X et la vigoureuse République; — quoi! des centaines de ministres se seraient remplacés aux affaires, y compris le capitaine Thiers et le tribun Ledru; — et tous ces gouvernements et tous ces hommes, faisant violence à leurs instincts les plus impérieux, se seraient entendus pour conserver la paix *à tout prix*, au prix même d'interventions ruineuses et lâches contre les opprimés de l'Europe! Et Louis-Philippe seul serait responsable des expéditions d'Ancône et d'Anvers, de l'indemnité Pritchard et du bombardement de Beyruth! Et la honte du siége de Rome ne reviendrait qu'au général Cavaignac et à Louis Bonaparte!

Cela ne doit pas être, cela ne serait pas juste. Les principes organiques qui régissent les civilisations ont cela de particulier que tous les hommes et toutes les classes sont tenus de s'y conformer, soit pour leur bonheur, soit pour leur malheur, jusqu'à ce qu'une puissance supérieure, révolution, guerre ou cataclysme, détruise d'un seul coup les conséquences que ces principes ont accumulées pendant des siècles. Quoi qu'en ait chacun de nous, il lui faut donc vivre selon les exigences de la dernière et de la plus misérable des phases sociales enfantées par le Monopole. Et les gouvernants d'aujourd'hui ne peuvent représenter en Occident que des intérêts bourgeois, c'est-à-dire craintifs jusqu'à l'évanouissement, quand il s'agit de guerre. La Bourgeoisie finirait par rendre peureux même Louis Bonaparte!

XI. Ce n'est bien certainement ni le fer, ni la poudre, ni la torche qui manquent aujourd'hui. Ce n'est pas non plus l'âme de la Révolte, que chaque déshérité renferme ardente en lui. Mais c'est le pain du jour et celui du lendemain, sans lequel toute révolution est impossible. Littéralement, tout homme est enchaîné à un maître, et de son opinion dépend sa vie. L'asservissement de la pensée à l'industrie et à la propriété privilégiées est devenu général; la solidarité dans l'injustice s'est étendue sur tous les hommes et paralyse leurs mouvements, comme le ferait une maladie de langueur. — Les sociétés sont telles que les milieux l'exigent.

Et cela partout. — Depuis un demi-siècle, les intérêts de toutes les bourgeoisies sont les mêmes. Grâce à eux se conserve à travers les péripéties les plus difficiles, la paix artificielle proclamée par les traités de Vienne. L'industrie, les découvertes, les chemins de fer, les lignes télégraphiques, la navigation à vapeur, le commerce, exploités par le privilége, ont relié les intérêts bourgeois d'une contrée à l'autre, d'un continent à l'autre continent. Dans toutes les branches de l'activité humaine, les fils de la Bourgeoisie ont tracé, comme le chiendent et les herbes mauvaises, pratiquant, trafiquant, exploitant le travail social, l'étouffant, comme le gui qui étrangle le chêne dans ses embrassements mortels. Ils occupent le monde par la plus tenace des associations, celle du vol. Les découvertes du Travail n'ont encore servi qu'à l'Oisiveté. Il n'y a place que pour les bourgeois au soleil de la Civilisation!

Ces braves gens-là! ils reposaient si heureux à l'ombre de *leur* vigne volée! ils digéraient si tranquillement au milieu de *leurs* ouvriers mourant de faim! *leurs* affaires allaient si bien depuis que ces misérables *partageux* étaient rentrés définitivement dans l'ordre! il était si touchant le tableau de leur famille patriarcale!! En vérité, ce Nicolas

est devenu bien fou qu'il se permette de troubler *leur* pastoral bonheur !

XII. Oui ! Qu'une guerre ou une insurrection surviennent.... Et voilà tous ces prospères intérêts compromis, toutes ces existences béates dérangées, toutes ces familles rebondies en souffrance de fringale, tous ces honnêtes filous menacés dans leurs opérations paisibles, toutes ces brillantes boutiques fermées ; et les réclames dorées font place à ces mots sinistres : *armes livrées !* que tracent des mains noircies par la poudre !

L'homme ne se suicide point par dévouement, mais par désespoir d'Egoïsme. N'exigez donc pas des classes bourgeoises le martyre de Régulus ou la soif de conquêtes d'Attila. Ne leur demandez pas d'être belliqueuses ou révolutionnaires quand aucun mouvement social ne peut avoir lieu sans mettre leurs intérêts en danger.

En danger de mort ! Car la propriété ne peut pas être divisée davantage sans destruction de son principe, sans ruine de tous les propriétaires. Aussi la Bourgeoisie résistera-t-elle jusqu'à la mort à tout changement d'organisation sociale. La plus légère modification ne lui sera arrachée que par la force [1].

(1) En parlant de l'Invasion et de la Restauration de Louis XVIII, M. Louis Blanc écrit dans son *Histoire de dix ans :* « Qu'importait à la Haute Bourgeoisie la position subalterne de notre pays ? Pour les gagneurs d'argent, la perte était assez couverte par le profit... La chute de l'Empire et l'avénement de Louis XVIII étaient dans l'intérêt et ont été le fait de la Bourgeoisie. »

S'il en était besoin, ce passage du livre de M. Louis Blanc viendrait confirmer mon opinion sur le patriotisme et la fierté propres aux bourgeois. Ce que M. L. Blanc écrit sur 1815 est encore bien plus vrai maintenant que l'aubaine a tout envahi en surface et en profondeur. Et ce qu'il dit de la Haute Bourgeoisie est parfaitement applicable à la Bourgeoisie tout entière. Je demande, en effet, à M. Louis Blanc où commence la haute bourgeoisie, où finit la petite ? Je lui demande si tous les hommes bourgeois, à quelque nation qu'ils appartiennent, quelque *bons diables* qu'ils soient de caractère, quelque for-

Or, chez elle la bourgeoisie est maîtresse ; il n'est qu'une puissance au monde capable de lui faire violence. Et cette puissance est extérieure à elle. Et cette puissance est la Russie. La Bourgeoisie redoute les Cosaques au moins autant que la Révolution.

L'Ordre, la bonne Harmonie, la Paix avec des rameaux d'olivier, la douce Concorde, la blonde Fraternité qui tend à l'espèce humaine ses deux joues rebondies, telles sont les divinités chères à la boutique. Le Congrès de la Paix, tel est son Wallallah ; c'est là qu'elle réalisera le bonheur pour tous les hommes en maintenant le parasitisme du commerce et le libre intérêt de la valeur fictive. Oui! la Paix et le Bien-Etre entre les bourgeoisies d'Europe, mais la Guerre et la Faim entre les différentes classes de la société. La Bourgeoisie le sait, mais elle ment, parce que ce mensonge est profitable à ses intérêts.

Croit-on bien que ce soit l'expansion d'une irrésistible sympathie qui pousse dans les bras les uns des autres les bourgeois de France et d'Angleterre toutes les fois que les intérêts de leur commerce sont compromis par un événement européen? Non, certes, mais l'effroi qui s'empare d'eux quand ils voient leurs ballots de coton restés sans placement ; des millions de prolétaires affamés, menaçants; la Fortune chancelante sur sa roue rapide; la Faim, la Désolation, la Révolution et la Mort frappant du poing sur

tune qu'ils aient acquise, ne rentrent pas dans cette juste définition que lui-même, M. Louis Blanc, a donnée de la Bourgeoisie : « Par Bourgeoisie j'entends l'ensemble des citoyens qui, possédant des instruments de travail ou un capital, travaillent avec des ressources à eux propres et ne dépendent d'autrui que dans une certaine mesure. »

Moi, je soutiens que, sans exception, tous les hommes qui *travaillent* avec la rente, le capital et le diplome universitaire sont des *oisifs* et des *accapareurs*, et qu'ils s'opposeront, par tous moyens, aux révolutions et aux guerres qui auraient pour but de les dépouiller de leurs priviléges au profit de l'humanité. Petits ou grands, les voleurs sont conservateurs *quand même*.

leurs comptoirs. LA PEUR, LA PEUR, vous dis-je, voilà le lien d'association entre les bourgeois de nos jours!

Dès la fin du dernier siècle, cet esprit cyniquement mercantile de la Bourgeoisie avait été deviné par l'impressionnable Jean-Jacques : « Il n'y a plus aujourd'hui, écri-
» vait-il, de Français, d'Allemands, d'Espagnols, d'Anglais
» même, quoi qu'on en dise ; il n'y a que des Européens.
» Tous ont les mêmes goûts, les mêmes mœurs, parce
» qu'aucun n'a reçu de forme nationale par une éducation
» particulière. Tous, dans les mêmes circonstances, feront
» les mêmes choses ; tous se diront désintéressés et seront
» fripons ; tous parleront du bien public et ne penseront
» qu'à eux-mêmes ; tous vanteront la médiocrité et vou-
» dront être des Crésus. Ils n'ont d'ambition que pour le
» luxe ; ils n'ont de passion que celle de l'or. Sûrs d'avoir
» avec lui tout ce qui les tente, tous se vendront au pre-
» mier qui voudra les payer. Que leur importe à quel
» maître ils obéissent, de quel état ils suivent les lois?
» Pourvu qu'ils trouvent de l'argent à voler et des femmes
» à corrompre, ils sont partout dans leur pays. »

...Tel est l'organisme des sociétés civilisées ; tel est l'esprit de la Bourgeoisie ; tels sont les intérêts qui la détournent de la guerre et que tout gouvernement doit respecter s'il ne veut pas se mettre en hostilité avec la nation. Car le gouvernement est tyranniquement gouverné par l'opinion. Et que voulez-vous que fasse un empereur contre tous? Qu'il obéisse! Que voudriez-vous que fît un Dictateur républicain? Rien de plus, qu'un beau discours peut-être? — *Verba volant.* —

XIII. Il est facile aux oppositions de dire : Jetons vingt mille hommes sur le Rhin ; que l'uniforme de nos soldats brille au sommet des Alpes et le drapeau tricolore au faîte des capitales. Il est facile d'écrire un traité sur l'artillerie

et de songer à délivrer la Pologne; on y a pensé depuis Louis XV jusqu'au 15 mai 1848. M. Victor Hugo y pense encore. — M. Louis Blanc avait écrit de magnifiques palabres sur l'initiative de la France et l'émancipation des peuples par nos armes; M. Louis Blanc soutenait que les gouvernements sont capables de tout faire et que le mot *impossible* devait être effacé du dictionnaire français. Et depuis, M. Louis Blanc a été gouvernement lui-même, et il n'a pas pu davantage que les autres. — M. Marrast aussi avait dit sur la tombe d'Armand Carrel: « Ce n'est plus à la France d'être sage avec l'Europe, c'est à l'Europe d'être sage avec la France. » Et depuis, M. Armand Marrast a été gouvernement, et la France s'est montrée, vis-à-vis de l'Europe, sage comme devant. — M. Ledru-Rollin, qui déclama si aigrement contre la politique couarde de Louis-Philippe et de Napoléon III, était aussi cependant de ce gouvernement provisoire qui se contenta de répandre quelques fleurs de rhétorique sur les agonies des nations les plus courageuses. M. Bonaparte enfin, *le débris le mieux conservé d'un héroïque empire*, M. Bonaparte est maître absolu de la France; il a fait un superbe livre de stratégie. Sera-t-il moins bourgeois en pratique que ses prédécesseurs? Jusqu'ici, il ne semble guère. Et s'il tente de l'être moins, qui le soutiendra? qui lui fournira des levées d'hommes et des contributions d'argent? Sa première campagne ne sera-t-elle pas son Waterloo? son prochain et dernier exil, quelque Sainte-Hélène glacée de la Laponie russe?...

Pourquoi toutes ces protestations belliqueuses, sincères sans doute, de la part de l'opposition, n'ont-elles pas abouti quand les oppositions sont devenues pouvoirs? Parce que les gouvernements ne sont, je le répète, que l'expression des sociétés, et que les sociétés civilisées répugnent à la guerre. Je rappelle à qui il importe de le savoir, que la

bourgeoisie française a tué Napoléon-le-Grand. Oh! malheureuse la France qui a pour elle le dévouement des avocats et des agents de change! Bien tièdes sont les ardeurs dont la Bourse suffit à marquer le degré!

Que les *traditionnaires républicains* fassent des appels à la Bourgeoisie en faveur de la Guerre et de la Révolution! Qu'ils prêchent le Dévouement à l'Intérêt, et l'Amour à la Concurrence! Qu'ils tentent l'éducation des sourds! Qu'ils croient triompher de la Nécessité par la Propagande! Qu'ils espèrent détacher de leur bien-être les classes obèses en invoquant leur commisération pour les prolétaires nus! Qu'ils se refusent à voir que la carte d'Europe est à refaire et l'organisme social à détruire! Qu'ils cherchent à étayer l'édifice en ruines de la Civilisation! Qu'ils ne veuillent pas comprendre que ce ne sont pas les idées qui manquent, mais l'Humanité nouvelle dans le sein de laquelle ces idées pourront germer! Qu'ils ne veuillent pas avouer que c'est le *moment* de la Force, et que l'Idée a fait tout ce qu'elle pouvait faire! Qu'ils tremblent à la pensée de la Révolution qu'ils appellent! Qu'ils craignent d'en accepter les négations terribles, d'en définir l'esprit, d'en prévoir la portée! Que d'avance ils se disputent les fonctions de cette République française *démocratique et sociale* que nous ne verrons pas et qui n'aura plus de fonctionnaires! Qu'ils se croient encore aux bons temps des oppositions constitutionnelles, des émeutes de faubourgs, des programmes de comités électoraux, des révolutions de trois jours, des réformes lentes et progressives qui ne font que changer le mode de l'oppression! Qu'ils soient plus conservateurs et plus peureux encore que les bourgeois dont ils sont descendus! Qu'ils ne sentent point le sol trembler sous leurs pieds comme à la veille des grands déluges d'eau, de sang et d'hommes armés!!... Cela ne nous surprend pas, cela ne devrait surprendre aucun de ceux qui

ont observé les gouvernements républicains dans leur existence éphémère et tremblante. Nous qui ne voyons de Révolution sociale, universelle et vraie que dans l'abolition de la Propriété, du Gouvernement et de l'Intérêt, que dans l'absolue liberté de la Pensée, de l'Amour, du Travail et de la Raison, que dans l'universelle anarchie en un mot... nous ne croyons pas cette révolution possible par les nations civilisées, parce que nous ne croyons pas qu'on puisse ressusciter les morts dans la forme qu'ils avaient dans leur existence précédente.

XIV. Je résume rapidement les causes de l'impuissance des nations civilisées.

1° Quelques mois de guerre sérieuse feraient mourir de faim la masse des petits propriétaires, commerçants, entrepreneurs, fonctionnaires, intermédiaires, commissionnaires et concessionnaires qui vivent au jour le jour d'épargnes, de privations et d'emprunts. Il serait impossible à ces gens-là d'aller en guerre, tandis que, derrière eux, leurs femmes et leurs enfants mourraient de faim. Et cependant, cette classe d'hommes et ceux qui en dépendent forment la presque totalité des nations civilisées.

2° La propriété, les richesses générales, le capital et les emplois ont été tellement divisés par le mouvement économique, qu'il est impossible qu'ils le soient davantage sans que l'Inanition, la Ruine et la Banqueroute sévissent sur l'Occident, saisissant corps à corps chaque homme isolé.

3° Le commerce et l'administration ont été convertis en deux labyrinthes d'opérations ténébreuses où les plus habiles s'égarent sans que personne leur tende la main.

4° Les nations civilisées sont scindées par des intérêts, des gouvernements et des partis antagonistes, par un dé-

bordement de doctrines et de systèmes inconnu jusqu'ici ; par l'effervescence de mille ambitions, le délire de toutes les cupidités, de toutes les intrigues, de toutes les vanités; par les maladies qui sévissent sans pitié sur elles, les affaiblissant chaque jour davantage.

5° Elles sont menacées de disette, de grèves formidables, de questions terribles, d'anarchie et de terrorisme ; elles sont agitées, tremblantes, incertaines du lendemain, toujours partagées entre la crainte d'un 10 août ou d'un 18 brumaire.

6° A l'intérieur, le crédit est fictif, injustement établi, à la merci d'un bruit de guerre ou d'une conspiration ; à l'extérieur, les politiques sont hésitantes, les alliances douteuses, les gouvernements paralysés par la peur des révolutions et des problèmes sociaux. Il y a des milliers d'existences dont le lendemain n'est pas garanti contre la mort.

La fin des nations d'Occident est tellement imminente, leur décadence est si effroyable, leurs agitations si inutiles et si fréquentes, la liberté de l'individu et la solidarité des intérêts sont si peu respectées par elles que, partout, elles ont remis le soin de les conserver à des pouvoirs qu'elles méprisent, et qu'elles subissent enfin l'autorité absolue contre laquelle elles avaient tenté maintes révoltes. Il semble que ces peuples, en mourant, veuillent rassembler toutes leurs résistances en un faisceau. Cela d'ailleurs est providentiel, afin que la cognée révolutionnaire puisse abattre toutes ces résistances d'un seul coup, quand elle sera maniée par une force audacieuse et étrangère à nos intérêts factices.

La majorité des intérêts actuels, qu'on en soit bien certain, est coalisée contre la Révolution. Les quatorze seizièmes de nos populations, soit comme détenants, soit comme fonctionnaires, tiennent pour la conservation de la

gêne et de l'épargne. Quant aux deux seizièmes qui restent, ils sont composés de prolétaires ignorants et malheureux que la Faim courbe sur le Travail, qui ne suivront la révolution qu'entraînés un instant par des émeutes stériles, et qui la déserteront bientôt, réduits par la famine, lorsque les riches auront fait vide de toutes ressources et de tous travaux autour d'eux. Encore une fois, dans les termes où elle est posée aujourd'hui, la Révolution ne peut pas sortir des sociétés civilisées.

Ceux qui la servent avec connaissance de cause se réduisent à une poignée imperceptible, et leurs voix se perdent au milieu du vacarme infernal de l'industrielle cohue. D'ailleurs, ils n'ont pas de programme, ne peuvent pas en avoir et sont incapables de s'unir dans une action commune. Car, ainsi que je l'ai déjà dit, il faut que la Démocratie socialiste soit désunie, afin que chacun s'affirme par réflexion dans ses opinions propres, afin que l'indépendance de l'individu s'élève sur la ruine de tout gouvernement et de tout parti.

Ainsi, tandis que nos intérêts présents ne permettent pas qu'un nouvel ordre social soit établi, les intérêts futurs de l'Humanité le demandent impérieusement. Car l'accroissement continuel de la population et des besoins nécessite sans cesse de nouvelles ressources. Comme qu'elles fassent, qu'elles avancent ou qu'elles reculent, les nations d'Occident sont condamnées irrévocablement à mourir.

XV. La monarchie, l'aristocratie, le tiers-état, les délégations, commissions et parlements de tous degrés, toutes les castes dominantes, tous les modes de représentation, héréditaires ou électifs, ont perdu, en France, prestige, puissance et richesses. La Démo*cratie* est encore moins possible chez nous que toute autre forme gouver-

némentale, ainsi qu'il est surabondamment prouvé par la première et la seconde républiques, ainsi que par l'union vraiment touchante du *parti démocratique*.

Les Français subissent encore le gouvernement parce qu'ils n'ont ni le courage, ni la dignité, ni la science, ni la justice, ni la volonté nécessaires pour s'en débarrasser; parce que leur intérêt les contraint à s'y soumettre. Mais ils ne le soutiennent pas, ils ne l'encouragent pas; ils n'ont pas même la force de le haïr! Monarchie absolue ou constitutionnelle, République ou Empire, ils proclament tout, mais ils n'acclament rien. Pourvu que le gouvernement ne les fouette pas trop souvent et trop publiquement surtout, pourvu qu'il leur conserve la vie et la propriété sauves, ils se déclarent satisfaits. Peu leur importe la main qui communique l'impulsion à la machine administrative; en ce temps-ci, la machine est devenue plus importante que l'ouvrier!

La Nation et le Pouvoir sont juxtaposés, mais ne conservent plus de rapports qu'au moyen du percepteur et du gendarme. Les gouvernants sont arrivés à la plus vile des mendicités, et les gouvernés à la plus dejetée des humiliations. Il n'y a pas moyen de faire un pas de plus dans cette mare de fange. Les grandes luttes internationales ont été ramenées à leur valeur réelle: ce ne sont plus que de petites querelles entre les cabinets; les hommes ont bien autre chose à faire que de mourir pour des rois. Les gouvernants s'en vont en guerre pour leur compte, sans que la nation s'en montre le moins du monde préoccupée. *Chacun chez soi, chacun pour soi :* les diplomates constitutionnels ont eu grand tort de divulguer au peuple ce principe des doctrinaires, car le peuple en a fait son profit. « Nous ne voulons plus de guerre, dit P.-J. Proudhon; il n'y a plus que le prêtre qui fraternise avec le soldat. »

XVI. L'empire actuel est un empire *in extremis*. Au 2 Décembre 1851, le diable eût demandé la France en mariage, que la France bourgeoise se serait donnée au diable. Comme Helvétius rirait s'il était encore de ce monde!

On a fait paraître, sur la scène gouvernementale, je ne sais quelle défroque de vieux théâtre, quel fonds de taverne de grand genre, quelle société de sergents et de bohémiens en goguette. Et cela sert d'empire aux Français de la Décadence!

Cela mange bien, boit mieux, se marie, remplit son ventre et ses poches. Et cela trinque à la santé des contribuables de France!

Cela n'a ni traces dans le passé, ni considération dans le présent, ni chances d'avenir. Cela fait hausser les épaules à Léopold de Belgique et à Florestan de Monaco! Soulouque n'y prend point garde!

Le Sennachérib au nez long qui veille sur la France s'entoure d'une cohue d'aristocrates de rencontre, de prétoriens couverts de sang, de sénateurs humides de honte, de fonctionnaires à jeûn et de prêtres obèses, comme faisaient les Augustules!

Cela ne s'est révélé que par de ténébreux coups de main, par un despotisme policier, par des exploits de bourreau. Cela a été humilié, méprisé, avant comme après son avénement au pouvoir!

Cela n'est ni de droit divin ni de droit populaire. Cela est toujours contestable, contesté, menacé, provisoire, plaqué, déprécié, insulté. Cela est imposé par la force et tombera le jour où la force lui fera défaut!

Cela ne déclare la guerre que contraint et fouetté jusqu'aux os. Cela succombe misérablement sous le poids d'un nom trop lourd!!

XVII. Ces paroles vont se réaliser que l'inspiration prophétique arrachait à Fourier dès 1808 :

« Nations infortunées! vous touchez à la grande méta-
» morphose qui semble s'annoncer par une commotion
» universelle. C'est vraiment aujourd'hui que le présent
» est gros de l'avenir et que l'excès des souffrances doit
» amener la crise du salut. A voir la continuité et l'énor-
» mité des secousses politiques, on dirait que la nature
» fait effort pour secouer un fardeau qui l'oppresse. Les
» guerres, les révolutions embrasent incessamment tous
» les points du globe ; les orages à peine conjurés renais-
» sent de leurs cendres, de même que les têtes de l'hydre
» se multipliaient en tombant sous les coups d'Hercule.
» La paix n'est plus qu'un leurre, qu'un songe de
» quelques instants; l'industrie est devenue le supplice
» des peuples depuis qu'une île de pirates entrave les
» communications, décourage les cultures des deux conti-
» nents et transforme leurs ateliers en pépinières de
» mendiants. L'esprit mercantile a ouvert de nouvelles
» routes au crime; à chaque guerre, il étend ses déchire-
» ments sur les deux hémisphères et porte jusqu'au sein
» des régions sauvages la cupidité scandaleuse de la Civi-
» lisation. Nos vaisseaux n'embrassent le monde civilisé
» que pour associer les Barbares et sauvages à nos vices
» et à nos fureurs. Oui, la Civilisation devient plus odieuse
» aux approches de sa chute; la terre n'offre plus qu'un
» affreux chaos politique; elle appelle le bras d'un autre
» Hercule pour la purger des monstruosités sociales qui la
» déshonorent ! »

Comme les bourgeois phalanstériens auraient peur du *bonhomme* Fourier, s'ils savaient le lire ! !

XVIII. L'attitude pacifique jusqu'à la lâcheté des nations occidentales ne tient pas à un gouvernement, à un

événement, à un homme. Individuellement, les hommes d'aujourd'hui sont aussi chatouilleux sur le point d'honneur que ceux d'autrefois : leurs duels en sont la preuve. D'ailleurs, la Colère et la Vengeance sont des passions vivaces dans notre cœur ; elles ne s'éteindront qu'avec notre race. Cette attitude ne tient pas davantage à ce que les rapports des peuples sont sauvegardés par des conventions justes : l'équilibre européen n'équilibre rien.

Mais elle tient aux rapports organiques établis par nos institutions entre les diverses classes de la société. Nous traversons une période économique ambiguë, difficile. Le vieux Monopole est aux prises avec l'Égalité naissante ; l'un est dans la législation, l'autre dans les tendances ; l'un a parcouru toute son évolution, l'autre n'a pas encore commencé la sienne. D'où résulte que des institutions qui n'étaient destinées qu'à faire le bonheur de quelques-uns sont tiraillées par tous et ne peuvent faire le bonheur de tous. D'où résultent, pour les classes qui vivent sur ces institutions en décadence, de grands désespoirs, d'extrêmes privations, l'imminence toujours renouvelée de la ruine et de la disette !

Les bourgeois crient : la Paix ! la Paix ! ! Et il n'y a point de paix. Le grand projet de Henri IV, de Sully et de Bernardin de St.-Pierre est tombé dans les mains fourchues des marchands, marchands de coton et marchands de papier, Richard Cobden et Emile de Girardin ! — Les bourgeois sont fiers de ce que le français est répandu partout, de ce qu'il est reconnu langue officielle de la diplomatie. Et ils ne savent pas que lorsque la langue d'une nation se répand parmi les autres, c'est un signe certain que bientôt le sang de cette nation sera tiré de ses veines pour être transfusé dans celles de l'Humanité. — Les bourgeois célèbrent les grandeurs de la sacro-sainte civilisation du Monopole. Et ils ne s'aperçoivent pas que cette civilisation

exclut de son cercle étroit plus des deux tiers des hommes, lesquels ont le droit et le désir de vivre.

Oh ! que les vieillards sont entêtés ! Et comme ils se croient pleins de vie quand, ayant revêtu leurs habits de fête, ils chauffent leurs maigres jambes au coin du feu ! Malheureusement, forfanterie n'est pas force ; excitation n'est pas santé ! — Il faut mourir !

XIX. L'Occident représenté par la France, son modèle et son boulevard, l'Occident est un cadavre. Et tous les cadavres subissent, dans le sein de la mort, une révolution palingénésique. L'Occident bourgeois doit passer par cette transformation. Ni la terreur blanche, ni la terreur rouge ne peuvent la lui épargner.

Les vieillards meurent, les cadavres verdissent, malgré tous les soins qu'on en prend. Les germes se développent et les enfants grandissent, bien que les femmes enceintes commettent des *imprudences* et qu'on étouffe les nouveau-nés dans des maillots.

J'ai disséqué le CADAVRE ; j'étudierai le FOETUS.

---

§ 2. — UN FOETUS.

> « L'or se vantait un jour en disant : le monde entier est à moi. — Mais le sabre lui répondit : tu te trompes, c'est à moi seul que le monde appartient. — Je puis tout acheter. — Et moi, reprit le sabre, je puis tout *conquérir par la force*. »
>
> POUCHKINE.

I. Je veux dire la Russie.

Et je comprends sous ce nom : d'abord, les immenses domaines des Tzars ; puis la Pologne, la Bohême, la Hon-

grie, la moitié septentrionale de l'empire Turc; enfin les éléments Slaves répandus dans toute l'Europe et principalement dans la Grèce et l'Allemagne. Ainsi envisagée, la Russie comprend les deux tiers de l'Europe continentale. Dans le courant de ce travail, je développerai les raisons qui me font considérer la Russie comme le noyau des races Slaves, comme l'avant-garde de la civilisation socialiste, et la réserve laissée au Nord par l'invasion barbare. — A présent, je me contente de justifier cette classification en faisant observer que, semblables à la Russie, les races Slaves ne jouent de rôle principal en Europe que depuis trois siècles; — qu'elles ébauchent comme elle une civilisation nouvelle; — que la masse de leur population est encore mineure comme la masse des populations russes; — que les Slaves n'en sont encore, ainsi que les Russes, qu'aux guerres de conquête et aux influences de dynastie; — et que la Russie ralliera forcément ces races dans une action commune, parce qu'elle les absorbe toutes dans une étroite communauté d'origine, de force, de coutumes et de langage.

II. Seule une grande race humaine n'a pas encore rempli sa mission sur la terre : c'est la race slave. Devant elle s'ouvre l'avenir; par elle s'accomplira LA RÉVOLUTION DÉMOCRATIQUE ET SOCIALE UNIVERSELLE !

Tout présage à cette famille d'hommes des destinées sublimes. Elle occupe la plus vaste étendue de l'Europe; on la retrouve dans les plaines de Russie et de Pologne, dans les steppes d'Asie, dans la Bohême et la Hongrie vaillantes, dans l'Illyrie couverte de forêts, et dans ces riches contrées de l'empire Turc qui s'appelèrent jadis la Macédoine, l'Épire et la Thessalie.

Séparés les uns des autres, répandus au milieu des nations les plus diverses, courbés sous les jougs les plus des-

potiques qui soient au monde, ces peuples se reconnaissent cependant par leur génie commun. Leur langue, leur caractère sont d'une même famille. Tous se sont conservés mâles et audacieux en dépit d'un esclavage séculaire ; tous aiment l'indépendance et la guerre, depuis l'Albanais revêtu d'armes éclatantes jusqu'au dur Cosaque dont la vie s'épuise au milieu des combats.

Tous sont fiers et braves, titrés en affectivité native ; tous s'appellent frères ; tous sont hospitaliers ; jamais, sous leurs tentes, l'asile ne fut refusé à l'homme en guerre avec les gouvernements. Ils ne tiennent ni au Pouvoir par des fonctions qui sont l'apanage de leur noblesse, ni au sol par la cupidité propriétaire qui dessèche le cœur ; mais ils reflètent le type de leur race dans je ne sais quelle liberté sauvage qui embellit la vie. Ils aiment les déserts sans limites, les larges monts qui vont aux nues. Ils errent dans les steppes par communautés nombreuses, et les grands spectacles d'une nature insoumise effacent en eux jusqu'au souvenir d'une tyrannie lointaine. Le Tzar les craint et ne les possède que de nom. Et le seigneur sait bien qu'ils ne connaissent d'autres vengeances que le meurtre, l'incendie et les conspirations formidables. La fierté est au fond du caractère Slave.

On n'apprend pas notre langage d'antichambre à des voix qui dominent le bruit des éléments ; on n'isole point, par la soif du lucre, des hommes qui ne sont point cupides et dont les possessions viagères ne sont séparées que par d'étroites bandes de gazon. On ne convertit pas du jour au lendemain, en voleurs ou en dupes, des millions d'hommes vivant sous le système de la communauté rurale, reliés par un républicanisme militaire, des affiliations et des sectes qui tendent à l'affranchissement et à l'égalité. On ne soumet pas facilement des peuplades armées, vagabondes, n'ayant d'autre abri que la voûte des cieux,

d'autre lit que la terre. On ne corrompt pas, avec les pompes de la civilisation, des natures sauvages qui n'ont besoin que d'air et de mouvement, qui se nourrissent d'écorces de bouleaux et de sapins broyées.

Ils sont libres dans le temps comme dans l'espace. Ils n'ont pas de regrets pour un passé qui les a courbés sous les plus farouches despotismes, pas de traditions; car l'histoire de la Russie n'est encore que l'histoire de la noblesse russe, les serfs n'y sont pas comptés. Ils ne vivent pas non plus dans un présent qui n'a rien fait pour eux que les ravaler, comme le passé, au niveau de la brute. Mais ils se lancent vers l'avenir avec cette extrême foi, cette témérité puissante des peuples qui n'ont pas encore accompli leurs destinées. Ils sont poussés en avant par un insatiable besoin d'agrandissement, par la sève exubérante et les douleurs de la croissance, par les prophéties de leurs devins, le fanatisme de leurs prêtres, l'ambition de leurs généraux, l'enthousiasme national. Jusqu'à présent, ils ont vécu sur la civilisation européenne sans la seconder. Or, tout être qui consomme doit produire sous peine de mort. Les Slaves produisent donc; ils rendront au centuple aux nations civilisées ce qu'ils en reçoivent depuis des siècles.

III. Examinons rapidement les coutumes et les tendances des russo-slaves, et dans chacune nous trouverons un indice du rôle que doivent jouer ces populations dans l'émancipation européenne.

Considéré en masse, le peuple russe est encore plongé dans cette demi-civilisation voisine de la Barbarie dont parle Fourier.

Il est organisé en communes rurales. — Chaque membre de la commune possède, sa vie durant, une portion de

terre, à condition de la travailler ; après quoi cette terre revient à la commune, qui la cède de nouveau, contre nouveau travail. — Je demande si nous sommes aussi près que les Slaves de l'abolition de la propriété, aussi près du travail libre et de l'équitable répartition des richesses communes, nous qui nous pressons sur le passage de P.-J. Proudhon pour voir comment sont faits les antéchrists. — « En fait de propriété, dit Proudhon, j'ai fait violence aux opinions, je n'ai rien obtenu des consciences [1]. »

Dans l'organisation de la commune russe, les citoyens se sont réservé une part aussi large que possible dans le gouvernement. Tous concourent aux élections, tous prononcent dans les affaires d'utilité générale ; ils ne laissent à leurs magistrats que la surveillance de la voirie. La vie communale, c'est la religion politique du Cosaque, du Bulgare, du Monténégrin, du Slave nomade et paysan. — Je demande si les plus audacieux et les plus allemands des révolutionnaires n'ont pas volé aux Cosaques !! la fameuse théorie du *gouvernement du peuple par lui-même*. Dans notre Europe civilisée, je ne sache guère que certains cantons de la Suisse qui aient poussé la généralisation de l'autorité aussi loin que les Russes. (Pour plus de ressemblance avec ceux-ci, ces mêmes cantons républicains votent, en assemblée générale, la conservation de la peine de la bastonnade qu'ils administrent, le plus démocratiquement du monde, même aux femmes et aux enfants. — Nouvelle preuve à l'appui de l'excellence du *gouvernement du peuple par lui-même* et du *suffrage universel.*)

En Russie, l'opposition pensante ne s'est pas arrêtée aux hésitantes transactions d'un *libéralisme* sans principes ;

(1) Faites donc la révolution du crédit avec ces consciences-là, ô P.-J. Proudhon ! Adressez-leur des appels ! autant en emporte le vent.

d'un seul coup, elle est arrivée à l'entente de l'anarchie et des négations les plus absolues. Fait bien remarquable! dès 1817 et 1825, alors que florissaient en France, terre consacrée du vaudeville, les illustrations moqueuses et stériles des Benjamin Constant et Paul-Louis Courier, à cette même époque, en Russie, dans l'ALLIANCE DU BIEN-ETRE, dirigée par Pestel, il n'était question de rien moins que de *bouleverser la propriété foncière* afin de faire sortir la Révolution russe de l'ornière creuse du Libéralisme et de la Politique! — Preuve irréfutable encore que la France est toujours la première des nations, le peuple-soldat du Progrès; que les autres peuples sont mineurs et non-avenus! — Je demande aux *rrrévolu-tion-naires du National et de la Réforme* s'ils n'eussent pas traduit le colonel Pestel devant leurs conseils de guerre comme partisan du BIEN-ETRE pour tous; comme anarchiste, anti-gouvernemental, anti-propriétaire, ennemi du DROIT AU TRAVAIL et de la Révolution? Je le leur demande, à eux qui n'ont pas encore osé, qui n'oseront jamais se prononcer sur la question de Propriété. Ah! révolutionnaires pour rire! il y avait dans ce Cosaque la tête d'un Proudhon et le bras d'un martyr de Juin 1848! — Et vous eussiez tué Pestel comme vous en avez tué des milliers d'autres! — Prolétaire ou Cosaque, cela veut toujours dire déshérité, chair à barricades ou à potence!

Le caractère bien tranché de l'opposition russe, c'est de tendre franchement à l'Expropriation, à la Démonopolisation, au Détachement de la Nationalité, à l'Universalisme, à la Jouissance, au Bonheur, à la Liberté individuelle sans limites, toutes déductions révolutionnaires radicales devant lesquelles reculent les cacochymes agitateurs français. Jamais certes nos pudibonds chefs de parti n'oseraient fonder une association pour le BIEN-ETRE; ils nomment les leurs : *Sociétés fraternelles des martyrs du Dévouement!*

Jamais ils ne se risqueraient à prêcher ouvertement, dans notre hypocrite société, la révolution organique et industrielle, la révolution du *confort*, du luxe, des jouissances et de la volupté, le règne des passions et leur excellence. Ils auraient trop peur que le Public, leur grand épouvantail, les accusât de corrompre le peuple en faisant appel aux instincts les plus grossiers de la *vile multitude*. Peu leur importe, à eux, que ces instincts soient naturels et justes.

Et non seulement les jeunes Russes exposent de pareilles théories, mais encore ils prêchent d'exemple, ce qui vaut infiniment mieux. En même temps qu'ils sont savants et polyglottes, ils sont cosmopolites, aventureux, guerriers, amis des plaisirs, artistes, en un mot; ils ne se trouvent bien qu'en courant le monde ou les champs de bataille: tandis que les petits de l'épicier français ne s'occupent de langues, de sciences et d'arts que pour gagner leur vie; tandis qu'ils ont horreur de l'*étranger* et s'en font gloire; tandis qu'ils ont réduit les émotions de leur âme à l'étroite capacité de leur bourse et les dangers de leur existence à un duel au pistolet!

Chez tous les jeunes penseurs de la Russie, vous observerez une sombre désespérance quand ils tournent leurs regards vers le Passé ou vers le Présent, une extrême fierté, un rayonnant espoir quand ils plongent dans l'Avenir.

« Qui de nous, s'écrie Herzen, n'a pas eu de ces mo-
» ments de colère dans lesquels il haïssait ce pays qui n'a
» que des tourments pour répondre aux aspirations géné-
» reuses de l'homme, qui se hâte de nous réveiller pour
» nous appliquer la torture? Qui de nous n'a pas désiré
» de nous arracher à tout jamais à cette prison qui occupe
» le quart du globe terrestre; à cet empire-monstre où

» chaque commissaire de police est un souverain, et le
» souverain, un commissaire de police couronné? Qui de
» nous ne s'est pas livré à tous les entraînements pour
» oublier cet enfer frappé à la glace, pour obtenir quel-
» ques moments d'ivresse et de distraction? Nous voyons
» maintenant les choses sous une autre face, nous envisa-
» geons l'histoire russe d'une autre manière; mais il n'y a
» pas de raison pour nous rétracter ou nous repentir de
» ces moments de désespoir. Nous les avons payés trop
» cher pour les céder; ils ont été notre droit, notre pro-
» testation; ils nous ont sauvés. » (*Du développement des idées révolutionnaires en Russie,* par A. Herzen.)

C'est dans la jeunesse qu'il faut étudier le caractère d'un peuple neuf, caractère tout d'aspirations. Or je soutiens qu'il y a dans la jeunesse slave une originalité, une sève, un entraînement, un mobilisme, une virtualité d'avenir qu'on chercherait en vain chez nous. — J'en sais quelque chose, moi qui ai fait partie de ce comité socialiste des écoles qui ne comptait pas plus de quinze membres et provoquait le sourire et les sarcasmes des étudiants de Paris, âmes stériles et froides, quintessence sublimée de bourgeoisie!

Chez les jeunes Slaves, le sentiment de la fierté et de la justice est naturel; ce sont des poètes, des orateurs populaires, des chefs de conjuration, des publicistes : toujours des jeunes gens, qui l'expriment. Et la Poésie, l'Eloquence, l'Enthousiasme, l'Art ne peuvent être que les interprètes des idées qui courent à la surface d'une nation. Et les précurseurs slaves sont en grand nombre! — Tandis que chez nous, s'il se trouve un homme qui ose revendiquer pour le Droit, cet homme est seul; c'est un économiste, un philosophe, un abstracteur, qui travaille sur des pensées enfouies dans la profondeur des masses.

Les derniers et grands poètes de nos temps décolorés sont des voix sublimes de désespérance et de satire, Byron et Barbier; leurs vers sont arrachés de leurs âmes en peine par les ongles cruels du découragement; ils chantent au-dessus d'une société qui s'enfonce dans l'abîme vengeur. — Tandis que les poètes slaves, les Mickiewickz, les Lermontoff, les Herzen sont pleins de confiance dans un avenir lointain. Nous sortons attristés du grand temple de la Gloire nationale qui leur ouvre ses portes, et nous les rencontrons en chemin, se hâtant, pleins d'allégresse, vers leurs destinées prochaines. Tout jeunes que nous soyons, nous sommes des vieillards; tout vieux que soit un Slave, c'est un homme jeune. Le caractère de la race commande celui de l'individu.

Voici dix lignes de A. Herzen qui prouveront l'exactitude de mes assertions. Sur chacune de ces lignes un mort est étendu tout de son long, un mort-martyr du Tzarisme! Que ces dix noms soient conservés!

« Un sort terrible et sombre est réservé chez nous à qui-
» conque ose lever la tête au-dessus du niveau tracé par
» le sceptre impérial : poète, citoyen, penseur, une fata-
» lité inexorable les pousse dans la tombe. L'histoire de
» notre littérature est un martyrologe ou un registre des
» bagnes. Ceux même que le gouvernement a épargnés
» périssent, à peine éclos, se pressant de quitter la vie.

« Là, sotto giorni brevi e nebulosi
« Nasce una gente a cui il morir non duole ! »

» *Ryléieff*, pendu par Nicolas.
» *Pouchkine*, tué dans un duel, à trente-huit ans.
» *Griboiédoff*, assassiné à Téhéran.
» *Lermontoff*, tué dans un duel, à trente ans, au Cau-
» case.
» *Vénévitinoff*, tué par la société, à vingt-deux ans.
» *Koltzoff*, tué par sa famille, à trente-trois ans.

» *Bélinsky*, tué, à trente-cinq ans, par la faim et la
» misère.

» *Poléjaëff*, mort dans un hôpital militaire, après avoir
» été forcé de servir comme soldat, au Caucase, pendant
» huit années.

» *Baratinsky*, mort après un exil de douze ans.

» *Bestujeff*, succombé au Caucase, tout jeune encore,
» après les travaux forcés en Sibérie! »

Dans toutes les législations russes, dans celle de Pierre-le-Grand comme dans celle d'Alexandre, comme dans celle de Nicolas, tout présente un caractère de transition, d'incertitude, comme si ce peuple, campé au milieu des glaces et des steppes, sentait qu'il ne doit songer à rien fonder de stable et qu'il a déjà bien assez de peine à vivre au jour le jour, en dehors de la terre qui lui est promise.

Le Code russe, c'est bien, en effet, le règlement disciplinaire d'un camp; il convient admirablement à ces hommes aventureux qui passent leur vie au grand soleil, aux belles étoiles, et qui chantent : « Je ne veux plus tra-
» vailler dans les champs; qu'ai-je gagné en labourant la
» terre? Je suis pauvre et méprisé. Je prendrai pour com-
» pagnons la nuit sombre, un couteau affilé; je trouverai
» des amis dans les bois touffus; je tuerai le seigneur et
» je pillerai le marchand sur la grande route. Au moins,
» tout le monde me respectera, et le jeune voyageur
» passant sur mon chemin, et le vieillard assis devant la
» porte de sa maison me salueront. »

Et ce qu'il y a de plus extraordinaire dans le génie de ces peuples, c'est qu'à ces mœurs nomades, à ce caractère non fixé dans le présent, ils joignent de grandioses rêves d'ambition, une insatiable soif d'accroissement et d'organisation future.

IV. On dit que cette race n'aime pas la liberté, qu'elle

n'est point fière, et qu'abrutie par des despotismes sauvages, elle ne se bat que sous le knout. Mais quels peuples ont donc plus souffert que les Slaves dans la poursuite de leur émancipation? Quels hommes ont été plus martyrisés qu'eux dans la Russie, la Servie, la Bohême et la Pologne? Quels pays plus impitoyablement dominés que les leurs par des races étrangères : par les Mongols, les Tartares, les Turcs, les Lithuaniens? Quelle famille nationale compta jamais plus de morts, d'exilés, de prisonniers? Quelle gémit plus longtemps sous la barbarie asiatique, l'orgueil allemand, l'autocratie orientale? De quelles guerres, sinon des leurs, retentit l'Europe depuis trois siècles, de la mer Blanche à la mer Noire, de la Seine au Volga? Sur quelles poitrines se brisèrent les épées des plus grands capitaines, de Charles XII et de Napoléon? Quels guerriers surent épuiser, par leur patience indomptable, la fougue des ennemis les plus vaillants? Les Slaves, toujours les Slaves! Il semble que ces peuples mourraient s'ils ne pouvaient plus vivre au milieu des batailles, s'ils supportaient une tyrannie dont ils eussent conscience et qui ne leur promît pas la gloire!

Et depuis un siècle, quelles sont les nations dont les agonies furent le plus courageuses et qui ne purent jamais s'accoutumer au joug? Toujours des nations slaves : la Pologne, pendant un demi-siècle de guerres et de révolutions héroïques; la Servie, la Moldo-Valachie, la Bulgarie, les Hellènes!

Dans ces séculaires révoltes, la fierté des Slaves s'est fortement trempée, leurs bras sont devenus forts, leurs cœurs se sont aguerris; leurs oreilles se sont habituées aux hurrahs du carnage, aux gémissements des vaincus. Servitude obligée d'ailleurs; les peuples restés longtemps esclaves sont capables de plus de sacrifices que nous pour conquérir la liberté!

Les Slaves sont l'arrière-garde de la grande invasion barbare qui développa la civilisation chrétienne en Europe. Ce n'est pas pour rien qu'ils ont été laissés dans les vastes plaines qui entourent la chaîne des Krapacks, là même où les Goths, les Huns, les Vandales et les Tartares avaient dressé leurs tentes. Comme ces peuples, ils se trouveront un jour à l'étroit dans les pays qu'ils occupent; comme eux, ils voudront voir des terres nouvelles, et s'élanceront dans l'espace, sans but marqué, avec une cavale entre les jambes et une lance à la main. Il faut qu'ils débordent comme les flots de la mer en furie. Dans la coupe de sang préparée pour les festins de la guerre, Nicolas a versé la dernière goutte. Le sang va couler sur les nations transportées de rage!

V. Je transcris littéralement ici plusieurs passages du remarquable travail de A. Herzen sur *le Développement des Idées révolutionnaires en Russie*. Personne ne peut donner une idée plus exacte du progrès des Slaves que ce profond observateur, slave et révolutionnaire lui-même. M. Herzen rend ainsi compte du travail de l'opposition russe pendant les vingt-cinq dernières années:

... « A l'intérieur de la Russie, il se faisait un grand » travail, un travail sourd et muet, mais actif et non » interrompu; le mécontentement croissait partout; les » idées révolutionnaires ont plus gagné de terrain dans » ces vingt-cinq dernières années que durant le siècle » entier qui les a précédées, et pourtant elles ne pénétraient pas jusqu'au peuple.

» Le peuple russe continuait à se tenir éloigné des » sphères politiques; il n'avait guère de raisons pour » prendre part au travail qui s'opérait dans les autres » couches de la nation. Les longues souffrances obligent à

» une dignité de son genre ; le peuple russe a trop souffert » pour avoir le droit de s'agiter *pour une petite amélioration de son état;* il vaut mieux rester franchement un » mendiant en haillons que de revêtir un habit rapiécé. » Mais, s'il ne prenait aucune part dans le mouvement » des idées qui occupait les autres classes, cela ne signifie » nullement qu'il ne se passât rien dans son âme. Le » peuple russe respire plus lourdement que jadis ; son » regard est plus triste ; l'injustice du servage et le pillage » des fonctionnaires publics deviennent pour lui plus » insupportables. Le gouvernement a troublé le calme de » la commune par l'organisation forcée des travaux ; » on a emprisonné et restreint le repos du paysan dans » sa cabane par l'introduction de la police rurale dans les » villages même. Les procès contre les incendiaires, les » meurtres de seigneurs, les insurrections de paysans » s'augmentèrent dans une grande proportion. L'immense » population des dissidents murmure ; exploitée, opprimée » par le clergé et la police, elle est bien loin de se rallier, » et l'on entend parfois dans ces mers mortes et inaccessibles pour nous des sons vagues qui présagent des » tempêtes terribles. Ce mécontentement du peuple russe » dont nous parlons n'est point visible au regard superficiel. La Russie paraît toujours si tranquille qu'on a de » la peine à croire qu'il s'y passe quelque chose. Peu de » gens savent ce qui se fait derrière le linceul dont le » gouvernement couvre les cadavres, les taches de sang, » les exécutions militaires, disant avec arrogance et hypocrisie qu'il n'y a ni sang ni cadavres derrière ce linceul. » Que savons-nous des incendiaires de Simbirsk, du massacre des seigneurs organisé simultanément par un » grand nombre de villages ? Que savons-nous des révoltes » partielles qui ont éclaté lors de l'introduction de la nouvelle administration de Kisselef ? Que savons-nous des

» insurrections de Kasan, de Viatka, de Tambow, où l'on » a dû avoir recours aux canons?.....

» La soif de l'instruction s'empare de toute la nouvelle » génération; les écoles civiles ou militaires, les gymnases, » les lycées, les académies regorgent d'élèves; les enfants » des parents les plus pauvres se pressent aux différents » instituts. Le gouvernement qui alléchait encore en 1804, » par des priviléges, les enfants à l'école, arrête par tous » les moyens leur affluence, ou crée des difficultés à » l'admission, aux examens, ou impose les élèves; le mi- » nistre de l'instruction publique limite par une ordon- » nance l'instruction des serfs. Cependant l'université de » Moscou devient la cathédrale de la Civilisation russe; » l'empereur la déteste, la boude; il exile chaque année » une fournée de ses élèves; il ne l'honore pas de ses vi- » sites en passant à Moscou. Mais l'université fleurit, » gagne en influence; mal vue, elle n'attend rien, pour- » suit son travail et devient une véritable puissance. » L'élite de la jeunesse des provinces avoisinant Moscou » se porte à son université, et chaque année, une pha- » lange de licenciés se répand dans tout l'état en fonc- » tionnaires, médecins ou précepteurs.

» Au fond des provinces, et principalement à Moscou, » s'augmentait à vue d'œil une classe d'hommes indépen- » dants n'acceptant aucun service public et s'occupant de » la gestion de leurs biens, de science, de littérature; ne » demandant rien au gouvernement, si ce n'est de les » laisser tranquilles. C'était tout le contraire de la no- » blesse de Pétersbourg attachée au service public et à la » cour, dévorée d'une ambition servile, qui attendait tout » du gouvernement et ne vivait que par lui. Ne rien sol- » liciter, rester indépendant, ne pas chercher de fonctions, » cela s'appelle, sous un régime despotique, faire de l'op- » position. Le gouvernement voyait d'un mauvais œil ces

» *fainéants* et en était mécontent. Ils formaient en effet
» un noyau d'hommes civilisés et mal disposés à l'égard
» du régime pétersbourgeois. Les uns passaient des an-
» nées entières en pays étrangers, important de là des
» idées libérales ; les autres venaient pour quelques mois
» à Moscou, s'enfermaient le reste de l'année dans leurs
» terres où ils lisaient tout ce qui paraissait de nouveau
» et se tenaient au courant de la marche intellectuelle en
» Europe. La lecture devint un objet de mode parmi les
» nobles de province. On se piquait d'avoir des biblio-
» thèques, on faisait venir au moins les nouveaux ro-
» mans français, le *Journal des Débats* et la *Gazette*
» *d'Augsbourg;* posséder des livres prohibés formait le
» suprême bon genre. Je ne connais pas une seule maison
» bien tenue où il n'y ait eu l'ouvrage de M. de Custine
» sur la Russie, spécialement défendu par Nicolas. Privée
» de toute action, placée sous la menace incessante de la
» police secrète, la jeunesse se plongeait avec d'autant
» plus de ferveur dans la lecture. La masse d'idées en
» circulation s'augmentait. »

VI. Je vais indiquer tous les éléments militaires que contient la Russie, pour l'œuvre de guerre et d'invasion d'abord, ensuite pour le travail de régénération sociale.

Entre l'autorité du Tzar et l'action du peuple russe, entre le commandement brutal qui pousse à la guerre et le bras qui l'a fait, il n'y a pas d'intermédiaires, comme dans l'Occident. L'aristocratie a été moissonnée par Ivan le Terrible, Pierre-le-Grand et Catherine, ainsi qu'un lys dans sa fleur. Depuis, elle se consume en conspirations inutiles contre le pouvoir suprême. — Pas de bourgeoisie en Russie ; le tiers-état n'y est pas constitué ; il manque des richesses, de la considération et des relations sociales qui font un *ordre;* les enfants des marchands ne sont pas

admis dans les universités; ils ne peuvent parvenir ni à la noblesse ni aux fonctions publiques ou *tchinn*. Beaucoup de négociants influents sont serfs. — Or, la Bourgeoisie, nous l'avons prouvé, est cette classe dont les intérêts détournent les peuples de la guerre et de la révolution. La soif de conquêtes de la Russie ne sera pas éteinte par sa petite bourgeoisie allemande ou juive, sans influence et misérable. Et plus tard, le peuple russe ne sera pas comprimé par elle dans ses soulèvements révolutionnaires.

Toute la Russie a été rompue aux mœurs des camps au moyen des colonies militaires fondées, sous Alexandre, par Aracktchéieff. Dans ces colonies, serfs et soldats sont réunis sous un patron qui leur commande despotiquement. Ce système a déjà mêlé 86,000 soldats et 400,000 habitants des campagnes, et son influence s'est étendue partout. Ainsi le peuple et l'armée s'habituent l'un à l'autre et s'instruisent l'un par l'autre ; le gouvernement russe fait avec une merveilleuse activité la propagande de la Révolution [1]. — On a donc raison de dire que la Russie est un camp prêt à déborder sur l'Europe.

L'armée russe disponible se compose d'un million et demi d'hommes; Nicolas a dit que, s'il priait un peu le pays, il en aurait un million de plus, et que s'il ordonnait il lui en serait fourni trois millions. En outre, tout l'empire est une armée. La hiérarchie des fonctionnaires, le *tchinn*, a ses cadres et ses régiments. Le peuple est serf ; il y a des nobles qui possèdent jusqu'à 150 à 200,000 esclaves blancs. La Russie, c'est l'idéal de la discipline, des *cités ouvrières*, des *ateliers nationaux*, de l'organisation du travail par l'autorité ou le communisme, de la caserne

(1) N'est-il pas évident, en effet, que l'homme tendant, par sa nature, à la liberté et au bien-être, toujours le paysan finira par déteindre sur le soldat. — Les despotes seuls peuvent ne pas craindre ce rapprochement.



et de la prison. Les chefs supérieurs de l'armée, civile ou militaire, ne peuvent parvenir au commandement par le choix ou l'ancienneté, de bas en haut, comme cela a lieu dans presque tous les pays d'Occident ; les grades sont tous conférés par le pouvoir suprême. Il y a une aristocratie dans l'armée comme dans la société, et des propriétaires de serfs militaires, comme des propriétaires de serfs civils. — Cette organisation est bien certainement favorable aux desseins de l'autocratisme, tant que la force commandée est aveugle ; mais elle tourne forcément contre lui dès que cette force devient éclairée. Car, cette organisation n'a pas ses racines dans les masses ; elle est faite contre elles. Et le jour où les masses le comprennent, il leur devient facile d'avoir raison de la hiérarchie peu nombreuse qui leur est superposée. Les quarante millions de serfs russes deviendront les plus terribles des révolutionnaires européens, quand l'un des anneaux de leur chaîne aura été brisé. Ils ne souffriront plus qu'on coupe leurs longues chevelures pour les faire soldats. Et ils savent au juste ce qu'il faut de bois pour rôtir un propriétaire boyard ! — Patience ! bourgeois de France ! ne criez pas avant qu'on vous écorche !

Cette armée se recrute selon le mode le plus tyrannique, parmi les paysans les plus malheureux, les condamnés, les criminels, les gens sans aveu, les compromis politiques, tous les individus enfin que leur position hors la loi rend avides de vengeance et de bouleversements. L'armée russe est une grande et brave *compagnie de discipline*.— Dans l'état actuel des choses, ces soldats, privés de tout appui, ne sauraient rien entreprendre pour conquérir leur indépendance ; ils sont contraints de subir la loi de la force. Mais à l'aurore des sociétés nouvelles, qui changeront complètement les rapports entre les hommes,

ces derniers-là deviendront les premiers, et l'armée russe se convertira en bandes libératrices qui obtiendront raison de la propriété. Cette suprême revendication, que les civilisés appellent *vol*, est pratiquée sur une large base en Russie par la torche et le pillage ; le Russe n'y reconnaît de frein que la peur d'être puni ; pour lui, tout est de bonne prise.

En raison même de la constitution de la Russie, les trente-cinq millions de Slaves russes réunis sous l'autocratisme domineront les soixante-cinq millions d'habitants d'origines et de religions diverses sur lesquels s'étend la domination des tzars ; ils comprimeront leurs manifestations, étoufferont leurs voix. Les Arméniens, les Mahométans sont à peine supportés en Russie ; les Grecs n'y comptent pas. Nicolas a chassé les Juifs de Pétersbourg et de Moscou, il leur a fait couper les cheveux, il a fermé leurs écoles, et les astreint à porter un costume particulier. A peine laisse-t-on ces divers peuples libres de faire du commerce. Les Polonais, les Finlandais, les Tartares sont traités en peuples conquis. Les Allemands sont abhorrés parce que c'est d'Allemagne que toutes les tyrannies ont été importées en Russie ; parce que la hiérarchie fonctionnaire et la noblesse sont allemandes, ainsi que le système gouvernemental ; parce qu'enfin les tendances des deux nations sont complètement opposées. — Le Cosaque est roi de Russie, et le Tzar doit être Cosaque, bien que flatté et gâté par la Civilisation qu'il étouffera ! Le Tzar est un Cosaque doublé de Metternich ! rusé, froid, cauteleux, entêté, médiocre, sans élévation de sentiments, ayant juste d'intelligence ce qu'il en faut à un bras pour frapper, affichant le plus impérial mépris de la vie des hommes. Le Cosaque déifie la force, et Nicolas l'utilise. — Touchante association !

Tout ce qui est en dehors de Nicolas, des Cosaques et du *tchinn* civil ou militaire n'est rien en Russie. Le commerce, qu'on regarde comme une occupation dégradante, est laissé aux étrangers et à une bourgeoisie pauvre qui cherche à se rendre imperceptible. L'industrie est à l'état d'enfance, les arts sont le moyen de vivre de quelques pauvres diables; la littérature sert de passe-temps aux grands quand ils ne peuvent obtenir la permission de voyager. La poésie, l'art véritable de la Russie, sont dans l'âme du peuple; ils sont célébrés par les Slaves des steppes. L'aristocratie, malgré la teinte de civilisation occidentale qu'elle prend dans ses voyages, est forcée de s'harmoniser, en apparence, avec les mœurs du peuple au milieu duquel elle vit [1].

Et se figure-t-on bien ce que les *mugics* à la barbe vierge feront de tous les bourgeois d'Occident quand ils seront déchaînés sur eux? Se figure-t-on ce qu'ils feront de notre art et de notre littérature mercantiles? Qui pourrait deviner la portée de la révolution qu'ils opèreront parmi nous? Gens d'Occident, vous lisez bien des livres sur la Russie, vous faites bien des vaudevilles avec les Cosaques. Mais vous n'en savez guère autre chose; vous ne pouvez pas comprendre le génie de l'homme du Nord, parce que vous êtes déchus de la liberté sainte. Le serf est plus libre que le bourgeois, vous dis-je! L'homme qui reçoit le knout n'est atteint qu'à la surface de son corps; celui qui se prostitue au trafic est maculé dans les profondeurs de son âme. Le civilisé se vend volontairement au dernier enchérisseur; le Cosaque n'a pas même le choix entre la liberté et l'esclavage; il est né serf, et serf il doit mourir. D'ailleurs, le servage n'est pas slave; il est d'origine orientale et vient des Tartares. Boris Go-

(1) Cette opinion m'a été faite par la lecture du livre de M. de Tourgueneff.

dunow, Pierre I[er] et Catherine II, la Grande, donnèrent force de loi à cette coutume de lèse-humanité ; le Slave subit le servage en chantant des hymnes à la Liberté. La guerre de conquête l'en affranchira. Pour les esclaves, la Guerre, c'est la Révolution et la Liberté. Rome ne se releva jamais de la blessure que le grand Spartacus fit saigner à son flanc ! !

VII. Dès qu'une nouvelle fonction apparaît chez l'homme, elle préside en souveraine à tous les actes de la vie ; pendant tout le temps qu'elle met à se développer, elle imprime son cachet spécial à l'existence entière. Dès-lors, les organes qui dominaient jusque-là n'ont plus d'autre mission à remplir que de se laisser guider par la fonction nouvelle, et de concourir secondairement à l'évolution qu'elle fait parcourir à l'économie. Ainsi, dès les premières manifestations de l'intelligence chez l'enfant, les fonctions organiques d'absorption, de nutrition et de respiration cèdent le rôle principal au cerveau, qui s'en désiste à son tour en faveur des facultés génératrices lors de leur éclosion, chez l'homme pubère.

De même dans l'Humanité. — Quand une nouvelle civilisation doit être développée, un peuple nouveau paraît qui lui imprime son caractère, et les peuples qui brillaient le plus avant la venue de celui-ci sont éclipsés par lui, et travailleront désormais, sous ses ordres, à la régénération humanitaire.

Le fonds emporte la forme ; il faut de nouveaux moules à des idées nouvelles, et à des tendances diverses, des peuples différents. L'histoire est le registre où sont inscrites successivement les races qui tour-à-tour s'attèlent au char humanitaire. Egyptiens, Mèdes et Perses, Grecs, Romains, Francs et Saxons, chacun d'eux y a sa page. Les hommes meurent à la peine, comme les chevaux ; le

mouvement social s'accompagne toujours d'un mouvement ethnique correspondant. Les races se croisent en même temps que les idées. — Le salut est dans la Révolution !

---

§ 3. — NI LA BARBARIE NI LA CIVILISATION NE PEUVENT DURER.

Il résulte de ce qui précède que ni la Barbarie ni la Civilisation, qui se partagent exactement l'Europe, ne peuvent assurer le bonheur des sociétés.

I. La population de l'Europe orientale s'est trop accrue, ses libres tendances se sont trop développées pour qu'elle supporte plus longtemps le tzarisme, ce système de familisme sauvage qui ravit à l'homme la Liberté, sans laquelle il n'est plus d'existence, et à la société, la Solidarité dans les contrats, sans laquelle il n'est plus de justice.

Un peuple peut, comme un homme, supporter le despotisme familial quand il est encore enfant, et que ni ses forces ni son intelligence ne lui permettent de pourvoir lui-même à sa vie. Alors, force lui est bien de se contenter des ressources ou des lumières que laisse pénétrer jusqu'à lui la domination paternelle ou gouvernementale absolue. Le plus qu'il puisse faire, c'est de s'irriter quand celui qui commande devient trop exigeant, et de se débattre sous son poids trop lourd. Fougue de jeunesse, emportements de l'impétuosité naturelle, rage inspirée par le sentiment de l'injustice, mutineries de l'enfant, révoltes du peuple sauvage : tout cela est bientôt comprimé, parce que la force manque à l'impressionnabilité nerveuse de l'être jeune.

Mais quand ce peuple est devenu majeur, quand son cœur plus puissant bat sur un organisme achevé, quand son intelligence, grandissant comme le soleil, dissipe les ténèbres qu'on épaississait autour d'elle, alors ce peuple reconnaît que sa vue est perçante, que ses maîtres sont petits, que le fer se brise, et qu'il porte des chaînes. Il sait lire, il apprend à juger. Et pareil aux tout jeunes gens, envieux des prérogatives des hommes mûrs, il envie la liberté des nations voisines plus grande que la sienne, et leur civilisation plus brillante.

Alors il secoue l'autorité jusque-là vénérée, il brûle le trône et les codes, et dépense sa jeune force en débordant sur les contrées voisines, avide de voluptés, de jouissances et de bonheur. Le premier essor des jeunes hommes coûte toujours cher à leurs familles, à ceux qui les entourent et aux femmes qu'ils remarquent. Il en est de même du premier élan des peuples. Malheur aux pouvoirs qui s'efforcent de les comprimer, aux armées qui leur barrent le passage, aux voluptueuses sociétés dont ils pressent les flancs en cherchant le bonheur! Malheur à l'Europe prostituée que le jeune Slave étendra sur la couche où les femmes conçoivent! Elle croyait s'enivrer de plaisirs faciles, mais elle enfantera dans la douleur : c'est la menace de l'Ecriture! — Comme l'enfant qui devient adulte, la société qui sort de la Barbarie brille par la FORCE.

II. En dépit des constitutions défectueuses, des révolutions impuissantes, des propagandes timides et des efforts superflus, en dépit des gens de gouvernement et de parti, l'Europe occidentale est trop peuplée, son territoire trop divisé, ses habitants trop pressés les uns contre les autres pour qu'elle supporte plus longtemps le système social lymbique de la civilisation. Car ce système ne donne à l'homme qu'une liberté mensongère, à la

merci du plus fortuné que lui; il ne donne à la société qu'un ordre basé sur l'aubaine et l'épargne, les plus homicides des désordres. Aussi l'Europe civilisée déborde chaque jour par dessus ses frontières, et chaque jour l'Océan emporte vers les mondes nouveaux, vers l'Amérique et l'Australie, les flots fangeux de nos populations décrépites.

Une nation en décadence peut, de même qu'un vieillard, s'accommoder d'une moitié d'existence. Elle emploie la plus grande partie de sa vie à raconter son glorieux passé, à se plaindre de son triste présent, à désespérer d'un avenir qui n'est pas fait pour elle, et à persécuter ceux qui y tendent de tous leurs efforts, de même que les vieillards s'élèvent contre les aspirations des hommes jeunes. Par instants, cependant, il lui prend des retours de vigueur, des ressouvenirs. Alors, piquée d'honneur, elle cherche à se soulever, elle reste debout trois jours; et puis, consumée, épuisée, elle retombe. Et de nouveau, l'Injustice et la Tyrannie l'enchaînent sur son grabat sanglant!

Mais l'heure de la mort vient enfin, horrible, inéluctable. Au cadran éternel, l'inflexible airain l'a secouée. C'est alors que l'orgueil humain succombe sous l'éternelle et toujours victorieuse ennemie, la Fatalité! Alors la société contemple avec désespoir ses bras ridés, sa vue faible, son intelligence en enfance, son existence caduque. Les battements de son cœur s'éteignent; elle se dissout.

Alors, délirante, pressée par la frayeur du néant, elle avoue sa propre décadence et émet de grandes idées sur la régénération humaine. Au milieu des divagations de l'agonie, elle laisse échapper des éclairs qu'illuminent les plus lointains horizons. La voilà prise de divination; des prophéties sublimes s'échappent de sa poitrine oppressée. Les nations jeunes se pressent autour d'elle pour recueil-

lir ses révélations dernières. Comme le vieillard qui meurt, la société civilisée laisse après elle une Idée. — L'Idée, c'est le dernier flambeau qui brille sur une couche mortuaire.

III. Socialement et politiquement, les nations de l'Europe centrale ne peuvent plus exister.

A. *Socialement*, elles ont retiré des principes de propriété, de monopole et de concurrence tout ce que ces principes pouvaient produire. Dans leur jeunesse, quand leurs besoins et leurs populations étaient limités, elles trouvaient le bonheur dans l'ordre civilisé; aujourd'hui qu'elles sont décrépites, elles n'y trouvent plus que la misère. L'extrême division de la propriété condamne le petit propriétaire à mourir de faim; le commerce fait périr l'ouvrier et le petit débitant par la commission de détail et l'infinie concurrence; partout l'intermédiaire oisif exploite le travail, la science, la religion, dont il confisque les produits à son profit. Il résulte de ces désordres qu'en même temps que les privilégiés affament les autres, ils s'épuisent eux-mêmes par l'excès de privations. Toutes les chartes, constitutions et législations ont été et seront impuissantes à rétablir l'harmonie entre des gouvernants et des peuples qui vivent sur un pareil organisme. Contre ces constitutions les gouvernants réclameront éternellement par des décrets et des coups d'état, les peuples, par des protestations et des insurrections, sans que rien soit changé pour cela dans le malaise des sociétés.

Tant qu'il y aura des hommes prolétaires, il y aura des nations pauvres; et le même instrument d'oppression, le gouvernement, qui conserve les priviléges entre individus, les conservera de peuple à peuple, au moyen des douanes;

les gouvernants servent les intérêts privilégiés et étendent à un continent entier l'exploitation des riches dont les pauvres sont victimes. Car la douane n'est autre chose que l'intérêt prélevé par la compagnie du gouvernement sur toute une nation. Autrefois, les peuples étaient parqués d'après les convenances des aristocraties; ils le sont aujourd'hui d'après celles des pouvoirs, serviteurs de la Bourgeoisie commerçante et propriétaire. Le nom seul a changé; l'esclavage reste. Pour accroître leurs richesses et leur marché, les grandes nations opprimeront les petites tant que l'humanité ne sera pas régie par de nouveaux contrats qui, replaçant les sociétés et les individus dans des conditions organiques normales, assureront à chaque homme et à chaque peuple sa liberté, les arracheront à la tyrannie de l'aubaine et de l'usure, et les relieront tous par une répartition équitable et un échange non interrompu entre la Production et la Consommation.

B. — *Politiquement*, les vainqueurs de Waterloo promenèrent le glaive sur l'Europe, traçant de sa pointe ensanglantée des divisions arbitraires, intolérables; les traités de 1815 achevèrent l'œuvre d'iniquité commencée par ceux de Ryswick et de Westphalie. Le fameux équilibre européen ne peut reproduire en politique que les monstruosités qui gisent au plus profond de l'état social. Il ne retient pas plus les nations dans leur soif de conquête que les constitutions civiles n'enchaînent les citoyens dans leur convoitise de gain; il laisse la force aux prises avec la faiblesse; il justifie les spoliations les plus injustifiables, sans faire droit jamais aux réclamations les mieux fondées. Rédigées sous l'hypocrite prétexte d'assurer la bonne harmonie entre les Etats européens, les stipulations de Vienne n'ont satisfait personne et n'ont eu d'autres effets, comme toutes les annexions forcées, que des révoltes fatales. Les

puissances de premier ordre les ont lacérées toutes les fois qu'elles y ont trouvé leur avantage ; celles de second ordre ont été réduites alors à protester ou à combattre avec le *bon droit*, faible auxiliaire dans les batailles. Il y a paru dans le dernier écartèlement de la Pologne, dans les récents empiétements de l'Autriche et de la Prusse en Allemagne, dans les affaires de Hesse-Cassel et de Schleswig, dans la guerre de Hongrie, dans la question d'Orient en 1840, quand l'Angleterre et la Russie s'accordèrent pour accroître leur puissance dans le Levant, sous prétexte de conserver l'*intégrité de l'empire turc*. Il y paraît, après chaque révolution, quand les peuples, un instant libres, font les plus grands efforts pour se dérober aux alliances contre nature qui leur sont imposées. La Sainte-Alliance est restée lettre morte pour les faibles ; entre les mains des forts, elle s'est transformée en arme flamboyante. De quoi sert-elle aujourd'hui aux Impuissances Occidentales ?

Il n'y aura de véritables alliances sur la terre que lorsque les diplomaties ne les imposeront plus.

IV. Dans l'homme, quand une fonction domine tyranniquement la scène vitale, les autres, réduites à l'inaction, cherchent à s'affranchir de son despotisme au moyen de la fièvre critique. Si elles ne réussissent pas dans leur tentative, l'homme succombe bientôt, et l'organe accapareur est entraîné dans la ruine générale.

De même dans la société. Si une nation ou une classe soumet les autres par injustice, les hommes se soulèvent. Et s'ils ne sont pas vainqueurs dans leur insurrection, bientôt la société succombe, entraînant dans sa perte oppresseurs et opprimés.

Toute constitution qui ne satisfait pas à nos besoins, ne saurait donc être observée longtemps ; aucune force humaine ne peut la maintenir. Car l'harmonie sociale ne dé-

pend pas de ces conventions que le plus puissant impose à une époque, avec la même facilité que les brisera, dans un autre temps, un plus puissant encore. Quand une société en est venue à cet état de gêne et d'inégalité qui est le nôtre, il faut qu'elle subisse une révolution totale.

Non, il n'est pas possible que des contrées entières, Italie, Savoie, Pologne, Alsace, Hongrie, Irlande, Algérie, Colonies, restent, comme des lambeaux déchirés, compris dans des empires qui ne leur sont unis que pour dévorer leur substance, comme l'autour est uni au verdier des prairies! Il n'est pas possible que les travailleurs qui produisent soient exploités plus longtemps par les oisifs qui consomment sans se fatiguer un doigt.

Tandis que, d'une part, les révolutions qui nous agitent depuis soixante ans ne parviennent pas à dissoudre la ligue des intérêts civilisés, d'autre part l'état de misère générale rend urgente l'application des principes émis par les révolutions. Les insurrections nationales dont l'Europe a été le théâtre en 1848-49 ont été rapidement épuisées par leur fièvre même, par la débilité des nations au milieu desquelles elles étaient nées; elles n'ont pu ni déblayer le terrain, ni rien établir de durable. La récente révolution d'Espagne n'a pas même eu la force de renverser les bâtards de la maison de Bourbon. La dernière échauffourée de Milan donne la mesure de ce que réaliseront à l'avenir les émeutes de faubourg; toutes sont condamnées à échouer contre le despotisme comme échouent les hommes nerveux contre les athlètes qu'ils ont d'abord surpris par l'impétuosité de leurs attaques. — L'épreuve est suffisante!

La Révolution sociale ne peut plus se faire par une initiative partielle, par la voie simple, par le Bien. Il faut que l'Humanité se sauve par un soulèvement général, par contre-coup, par le Mal. Il faut que nous subissions une conquête et une oppression universelles, avant que se lève

sur nous l'aurore de justice. La révolte en masse n'est plus possible que par la guerre. Il faut que vainqueurs et vaincus soient broyés, mêlés ensemble, d'un bout du monde à l'autre. Car tous ont été également coupables en laissant perdre la tradition de Liberté et d'Egalité parmi les hommes. Et cette confusion des races durera tant que ne sera pas labouré le nouveau champ social.

C'est à ce croisement universel que nous mènent les iniques violences des pouvoirs et des classes qui dominent. L'Epée tranchera le nœud gordien de la situation européenne ; la Parole et la Plume n'ont fait que le décrire !

CHAPITRE V.

DANS LA PROCHAINE GUERRE DE CONQUÊTE, LA RUSSIE SERVIRA DE CENTRE DE RALLIEMENT AUX RACES SLAVES.

I. La race Slave est placée dans les conditions nécessaires pour remplir le rôle terrible de peuple destructeur. Mais, dans cette tâche, il faut qu'elle soit unie aussi étroitement que possible sous une autorité absolue.

Si c'est encore un crime que cette assertion, j'ai l'histoire pour complice. De Cyrus à Napoléon, d'Alexandre à Charlemagne, de César à Gengis et à Nicolas, les grandes régénérations humaines ont été opérées par le glaive et la dictature des conquérants.

Il ne s'agit pas ici de principes, mais de force. Et je soutiens qu'au point de vue révolutionnaire, la Force est toujours l'auxiliaire de l'Idée, encore qu'elle paraisse s'opposer à son évolution.

Je soutiens que la Russie, formant un bloc résistant et compact au milieu des races Slaves, les ralliera toutes par conquêtes successives, et que celles qui tenteront de se soulever contre cette puissance supérieure succomberont comme ont succombé la Pologne et la Hongrie, qui étaient des nations courageuses.

Je soutiens qu'on ne frappe l'imagination des races conquérantes et barbares que par un immense déploiement de forces et de dignités.

Je soutiens qu'on ne chatouille leur rude écorce qu'en leur promettant des conquêtes, des voluptés et du bonheur.

Je soutiens qu'on ne fonde l'ordre au milieu d'elles qu'en leur faisant croire que cet ordre vient d'en-haut et qu'il est indiscutable.

Je soutiens que la Révolution par l'initiative des gouvernements fédératifs n'est possible que dans des pays comme les Etats-Unis, qui prospèrent encore avec les principes de notre civilisation et qui la développeront sur des continents nouveaux et riches.

Je soutiens que la dernière guerre de Hongrie fut contre-révolutionnaire; qu'elle fut soutenue par la nationalité madgyare contre l'unité slave, au nom du *Constitutionnalisme républicain* contre le *Socialisme universel.*

Je soutiens que la *Constitution des Etats-Unis d'Europe*, telle que la voudraiént les bourgeois républicains, n'apporterait pas plus d'améliorations dans le milieu civilisé général que n'en a apporté la constitution de 1848 dans le milieu civilisé français.

Je soutiens que l'Europe n'en est plus à une révolution de forme politique, mais à une transformation organique et sociale qui demande l'initiative d'une force unitaire considérable.

Je soutiens qu'en dehors de la forme monarchique absolue, toute unité, toute discipline sont impossibles au milieu des peuples slaves, et que jamais l'œuvre de conquête qu'ils ont à accomplir ne pourra se faire par l'anarchie ou la fédération républicaine.

En restant dans le domaine des faits, le plus simple raisonnement, la plus vulgaire expérience nous démontrent combien la rapidité d'exécution est décisive dans toute question de force, à ce point de vue que le Tzar est donc bien supérieur aux nations slaves isolées sous des

despotismes qui les compriment à la moindre tentative de soulèvement. Puis, que de temps il faudrait à tous ces peuples pour concerter une action commune! Que de luttes contre des armées innombrables! que de chances de défaites! Plusieurs siècles ne suffiraient point à une pareille tâche. Un mot du Tzar, au contraire, et la masse des Slaves russes roule sur le monde, comme une avalanche, entraînant les autres sur son passage. Or, quand de pareilles masses d'hommes sont en mouvement, peu m'importent les desseins de celui qui les guide, car leur chef n'est plus rien que l'esclave de leurs volontés. Et la volonté de tous les hommes les entraîne au Bonheur.

Moi qui veux le triomphe de la Révolution avant toute chose, j'appelle donc le glaive de la Russie sur la Hongrie, la Bohême, l'empire Turc et les pays slaves soumis à l'Autriche et à la Prusse.

II. Le Tzar a l'exacte conscience de la mission de sa race; c'est ce qui fait la force de sa politique. Il sait qu'il ne doit plus parler aux populations qui l'entourent au nom de la seule nation russe, mais au nom du PANSLAVISME, et qu'à de pareils appels il sera répondu par un enthousiasme général. C'est ainsi qu'il fraye son chemin vers la conquête du Vieux-Continent, soulevant, au nom de la liberté, aujourd'hui la Grèce et demain la Turquie, l'Afghanistan ou la Perse, contractant des alliances avec toutes les familles régnantes de l'Allemagne [1], semant partout des agents, de l'or et des trahisons; puis faisant son profit de toutes les divisions qu'il favorise, et s'adjugeant chaque année des protectorats nouveaux.

(1) En voir la fastidieuse nomenclature dans les *Messagers boîteux*, almanachs édités par les soins des bourgeois de Liége et de Bâle, et reproduits par la *Nation* de Bruxelles.

III. Le Tzarisme est pesant, mais les Slaves s'y soumettront parce que lui seul est assez puissant pour rassembler les groupes épars de leur race ; ils l'accepteront comme instrument provisoire, sauf à le briser après la conquête, quand les idées de liberté auront pénétré parmi eux. Du travail de leurs peuples les conquérants retirent à peine des rameaux verts de laurier. Mais du travail des conquérants les peuples recueillent des épis mûrs, des vins généreux, une liberté plus grande, un soleil plus chaud, des terres fécondes, des cieux plus souriants. Les dépouilles opimes sont encore pour les peuples. La France et la Russie des empereurs seront terrassées par la RÉVOLUTION. — Contre le développement des peuples et la transformation des sociétés tout se brise.

IV. M. Herzen écrit :

« Une discipline aveugle et dénuée de sens commun,
» accouplée au formalisme inanimé des buralistes autri-
» chiens, tels sont les ressorts de l'organisation célèbre du
» pouvoir fort en Russie. Quelle pauvreté de pensée gou-
» vernementale ! Quelle prose d'absolutisme et quelle pi-
» toyable banalité ! C'EST LA FORME LA PLUS SIMPLE ET LA
» PLUS BRUTALE DU DESPOTISME. »

Un autre Slave écrit, *spécialement*[1] pour le *Républicain de New-York :*

« Jamais despotisme plus militaire n'a existé dans le
» monde que le despotisme du Tzar. La Russie est comme
» un vaste camp toujours sur le qui-vive. ELLE SEMBLE

(1) En faisant cette citation j'attaque donc la *propriété* du *Républicain*, organe férocement *démocratique* et conséquemment défenseur intrépide de l'aubaine littéraire. Le *Républicain* se gardera bien cependant de m'accuser du crime de *lèse-propriété*. Les démocrates ne sont pas encore au pouvoir, Dieu merci ! Et jusqu'à ce qu'ils y grimpent *unguibus et rostro*, ils seront contraints de respecter les idées conquises par la philosophie socialiste aimée du peuple.

» RÉALISER UNE HORDE PRÊTE A SE RUER SUR LES NATIONS D'OC-
» CIDENT. L'armée, c'est la Russie ; et la Russie, c'est une
» armée. »

Je recueille avec grand soin ces aveux de deux auteurs slaves. Et je leur demande si les despotismes de conquête ne doivent pas être aussi militaires, aussi pauvres de pensée, aussi banalement prosaïques que possible? Je leur demande si l'excessive pauvreté ne vaut pas mieux que l'extrême richesse en fait de gouvernementalisme? Je leur demande si le fer et le bronze sont des joyaux de luxe et des hochets pour la mollesse? Et s'il ne faut pas des mains rudes, grossières, sanglantes même pour saisir le glaive et charger le canon? — Je crains bien qu'en haine du Tzarisme, MM. les auteurs slaves ne soient pas devenus beaucoup plus civilisés que nous. Nous en recauserons....

V. Par traditions, par mœurs, par croyances, par préjugés, si l'on veut, les Slaves sont des peuples propres à la conquête. Cela est écrit dans leur religion, dans leurs hymnes nationaux, dans leurs prédictions de victoires, dans leurs incompressibles tendances. Je suis convaincu, et c'est l'opinion de tous ceux qui connaissent la Russie, je suis convaincu que, devant la soif inassouvie d'invasion qui s'est emparée du peuple en général et des Cosaques de la petite Russie en particulier, le tzar Nicolas ne pourrait se retirer de la lutte actuelle sans les plus grands dangers pour sa personne.

C'est que, dans l'empire russe, les révoltes ne se font pas à demi. Ce sont des soulèvements généraux comme celui des paysans sous Pougatcheff, ou des attaques sans mesure contre la propriété, comme celle que dirigea Pestel, ou encore des *hautes-œuvres* qui s'accomplissent mystérieusement dans les redoutables ténèbres des Kremlins, comme celles dont l'habile race des Orloff s'est réservé le monopole.

Et puis, il y a derrière Nicolas un homme jeune, actif, instruit, ambitieux, entièrement Russe, seulement Russe, à qui la civilisation déplaît et qui s'appelle l'archiduc Constantin. Chroniquement diplomate, Nicolas pourrait, dit-on, renoncer à la tâche entreprise ? Je ne le crois pas. Que s'il le faisait cependant,.... alors.... Ce n'est jamais impunément, ce n'est jamais longtemps surtout qu'un gouvernement résiste aux vœux d'un peuple entier. Plus absolu est le pouvoir, plus terribles sont les dangers. Quand les existences de soixante millions d'hommes dépendent du caprice d'une seule tête, cette tête est à la merci de soixante millions de vengeances, de rages, de cordes et de poignards. Les aveugles ne connaissent pas le danger, les sourds n'entendent aucune parole de conciliation, dès qu'ils s'aperçoivent qu'on les trompe. Malheur à ceux qui les conduisent mal ! C'est jusqu'aux cœurs des rois, jusqu'aux entrailles des seigneurs, jusqu'aux fondements des manoirs que les Cosaques portent le fer et le feu. Tandis que nous nous contentons dans nos plus grandes fureurs de brûler quelques meubles et d'enfumer des princes dans leurs palais. Le pouvoir de Nicolas est en équilibre sur la pointe d'une lance : c'est périlleux !...

Ou Nicolas continuera cette guerre, ou il ne la continuera pas ; c'est un détail secondaire. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette guerre sera continuée par quelqu'un ; c'est que, pendant toute la fin de ce siècle, la Russie fera le sac de la Civilisation d'Occident ; c'est qu'il le faut, et que jamais les instruments ne manquent à la Fatalité. Les hommes se servent des événements, mais les événements aussi se servent des hommes, et les trouvent, quand ils leur sont nécessaires. Le Russe est altéré de sang civilisé, et le souverain qui s'en montrerait avare serait peut-être prodigue de son propre sang. Si j'étais Tzar de toutes les Russies pour le quart d'heure, je méditerais profon-

dément sur les fins tragiques des Romanoff et sur les passions des peuples jeunes. Entre deux dangers je choisirais le moindre et le plus glorieux. — La Conjuration réclame les têtes des rois, et la Guerre les protége !

Le Tzarisme attaquera parce qu'il ne craint pas la guerre.

Le Tzarisme renversera parce que sa force est grande.

Le Tzarisme vaincra parce que sa puissance est une.

Le Tzarisme réunira parce que les hommes courent aux gros rassemblements comme les eaux à la rivière.

Le Tzarisme sera le bien-venu parmi ses nouveaux peuples parce qu'il s'en éprendra comme d'une nouvelle maîtresse. Cela est prouvé par Alexandre de Russie, par César et Napoléon.

Le Tzarisme sera célébré dans l'histoire parce qu'il accomplira sa tâche.

Le Tzarisme sera chanté par les civilisés parce qu'il les méprisera.

Ceux qui crient le plus fort contre moi parce que je constate, en gémissant, le rôle de la Force et du Despotisme, les Bourgeois, bondiront comme les faons de biches, devant le char de victoire du Tzarisme ; ils enrôleront leurs garçons parmi ses pages et lui garantiront la première virginité de leurs filles.

Le Tzarisme fera la guerre parce qu'il est porté en avant par la Russie guerrière.

Le Tzarisme fera la révolution parce qu'il y sera poussé par l'Europe ébranlée, par les nations et par les hommes confondus dans un chaos épouvantable.

Le Tzarisme effraiera les rois orthodoxes au moins autant que la Révolution.

Le Tzarisme sera cher aux peuples parce qu'il fera dis-

paraître tous les priviléges sous le niveau de fer de son autorité.

Le Tzarisme montera comme un aigle sous le soleil du monde ; il déploiera ses ailes, les agitera comme un épervier, et fascinera les nations tremblantes, sacrifiées à ses sanglants caprices. — L'Europe est à la discrétion du Tzar !

...J'ai vu de tout près les plus illustres révolutionnaires de mon temps, les fiers, les purs, les terribles, ceux dont le nom fait évanouir les épiciers, et je jure qu'ils ne sont pas dignes de la Liberté !

VI. Etudiez la race slave au Sud et au Nord, à l'Orient et à l'Occident, dans la Turquie et dans la Grèce ; lisez ce qu'ont écrit sur elle les écrivains les plus divers d'opinions et de patries ; et vous demeurerez convaincus que les peuples slaves ont les mêmes caractères politiques et religieux, les mêmes intérêts. J'avance, sans crainte d'être démenti, que les Hongrois, les Polonais, les Bohémiens, la grande majorité des peuples de la Grèce et de la Turquie d'Europe sont Slaves avant tout ; — que le génie de cette race vivifie trente-cinq millions d'hommes dans les pays exposés au soleil levant ; — que l'instinct de ces peuples et le soin de leur conservation les groupent forcément autour de la Russie ; — que Nicolas le sait et les soutient dans leurs révolutions, réalisant grossièrement, ainsi, l'utopie de la Confédération slave. Je sais que c'est de la parodie, une parodie sanglante ! Mais, dans tout tableau, l'esquisse précède le dessin et le coloris ; dans tout ouvrage, l'homme commence par une ébauche.

VII. De ce grand arbre slave je détache, pour l'examiner, un des rameaux les plus vigoureux, le rameau grec. Quiconque se préoccupe de politique européenne n'ignore

pas que, depuis un quart de siècle, c'est la Russie qui protège l'indépendance hellénique ; — que de St.-Pétersbourg sont tirés les fils de toutes les conspirations qui éclatent à Athènes ; — que c'est pour l'intérêt de la Russie que fut taillé dans les domaines de la Sublime-Porte ce petit lambeau de royaume constitutionnel sans avenir, donné par les diplomates à un fils de Bavière ; — que c'est la Russie qui entraîna la France et l'Angleterre à l'*acte de démence nationale de Navarin ;* — que c'est encore la Russie qui soulève, à l'heure qu'il est, les bandes palicares et encourage le roi Othon dans son attitude suspecte et boudeuse vis-à-vis des puissances occidentales. Et croit-on bien que ces aspirations invincibles du peuple hellène céderont à l'occupation de quelques bataillons anglo-français décimés par le choléra ? Croit-on bien empêcher ainsi le roi des Grecs de se considérer comme la sentinelle avancée de la race et de la religion slaves dans le Levant, comme l'aide-de-camp du tzar, et l'empereur désigné de la nouvelle Byzance ? Croit-on bien que les petites combinaisons diplomatiques des impuissances occidentales diviseront ce que la nature veut unir, les différents peuples de la race slave ? On peut dire cela, mais on ne le croit pas ; ces allégations peuvent être conformes à la haute politique, mais elles vont contre le simple bon sens. Je sais bien ce que les ambassadeurs de France et d'Angleterre peuvent penser *in petto* de la question d'Orient.

VIII. Depuis que le Croissant brille sur les dômes de Stamboul, les chrétiens d'Orient n'attendent leur délivrance que des tzars, et les moines grecs leur annoncent que c'est par eux que viendra la vengeance. L'aigle à deux têtes, chassée de Constantinople, reprendra son vol vers la coupole de Sainte-Sophie. Dès à présent, les provinces européennes de l'Empire turc ne lui appartiennent plus

que de nom; effectivement, elles sont à la Russie. Ecrasées d'impôts, entravées dans l'exercice de leur culte, soumises au pouvoir dictatorial des visirs, dilapidées, elles frémissent sous un joug qu'elles détestent et salueront la domination russe comme une délivrance.

IX. .....Les provinces du Nord soumises par le traité d'Abo, la Livonie, la Finlande, l'Esthonie, la Courlande, restées scandinaves de caractère, sont incapables de prendre l'initiative d'une révolte contre la Russie. Elles ne le désirent pas, et dans les régions glacées du Septentrion, aucune puissance ne s'élève plus qui puisse leur donner conscience de leur force, en leur tendant une main libératrice et fraternelle. La Suède est étendue dans le tombeau de Charles XII; par alliances et intérêts, la Prusse est solidaire de la Russie. Les races finlandaises et scandinaves n'opposeront aucune résistance aux desseins de conquête du Tzarisme, qu'elles servent avec un dévouement empressé.

X. Il y a longtemps déjà que les groupes épars du monde slave sont agités par la pensée de se réunir. Dans ces vingt-cinq dernières années, le PANSLAVISME a été prêché partout : à Prague, à Moscou, à Paris, par Mickiewickz; et partout il a été accueilli avec enthousiasme. Il y a deux sortes de Panslavisme : l'un, purement spéculatif; c'est celui des classes lettrées, officielles et moyennes qui se proposent seulement de rassembler les tronçons de la race slave au moyen d'une langue et d'une littérature communes; — l'autre, agissant, réalisateur, qui demande la confédération immédiate, effective, et par avance en a fixé les conditions.

Ce dernier panslavisme est celui des jeunes races slaves, des Russes de Moscou, de l'Orient et du Sud. Un grand

nombre de ces révolutionnaires ont offert à Nicolas la direction de leur entreprise, et celui-ci, voyant dans le Panslavisme une idée très-favorable à ses projets d'ambition, s'en est emparé. Il l'a fait professer dans les universités jusqu'à ce qu'il se fût aperçu que cette tendance à la liberté de race éveillait nécessairement des aspirations à la liberté individuelle. Il a fait du Panslavisme et du Christianisme les deux leviers de sa politique en Orient, politique si savante pour dissoudre, si incapable de rien fonder, si révolutionnaire en un mot. Au nom du Christianisme grec, Nicolas détache Roumains et Hellènes du patriarche de Constantinple; au nom du Panslavisme, il détache les Slaves de tous pays des dominations temporelles qui les oppriment.

Jusqu'à ce qu'il les courbe sous un seul sceptre, Nicolas réunit déjà sous une seule influence plus de cent millions d'hommes. Le monde slave ainsi réalisé reconnaîtra pour limites : au Nord, les mers de glace; au Sud, les mers du soleil, de Venise à Stamboul; à l'Est, les Etats-Unis de l'Amérique nouvelle; à l'Ouest, Vienne, l'arrière-garde de notre Vieux-Monde. — Dans un empire semblable danseraient à l'aise dix empires français et tous les boulevards imaginables de la Civilisation européenne!

XI. La tendance vers une nationalité commune est si puissante chez les Slaves, que les despotismes l'exploitent pour étouffer la liberté des races moins nombreuses que la conquête a confondues avec eux. Un malentendu gordien pèse encore sur l'humanité; le sentiment de l'indépendance nationale et celui de la liberté individuelle sont encore opposés l'un à l'autre par les despotes et les ambitieux. Contradiction pleine d'effroi pour les esprits vulgaires! tout homme qui prend part aux événements politiques de ce temps est à la fois progressiste et réactionnaire! Paské-

witch et Radetzky, qui réagissent sauvagement contre la liberté humaine, sont révolutionnaires inconscients pour l'indépendance slave ; tandis que Kossuth, révolutionnaire pour la liberté humaine, réagit forcément contre l'indépendance slave. — L'humanité ne progresse, hélas ! que dans la double ornière d'éternelles contradictions ! — En 1848 et 49, c'est au nom du Panslavisme que les autocrates du Nord parviennent à étouffer les révolutions italienne et hongroise ; ils excitent les Croates, de souche slave, les peuples nouveaux contre les peuples anciens, d'origine latine, romaine et madgyare ; ils font craindre aux premiers que les seconds ne les dominent au moyen d'une civilisation plus avancée. Contre toute nouvelle révolution, italienne ou hongroise, ils emploieraient la même politique ; et la même politique leur réussirait encore. Tant que l'idée panslave n'aura pas pris corps ; tant qu'elle n'aura pas produit toutes les conséquences qui sont en elle, les révolutions partielles de l'Europe seront étouffées par des *soldats slaves*. Dès que le Panslavisme existera, au contraire, il sera forcément l'appui de la Révolution, parce que les *Slaves libres* ne pourront trouver place dans le monde qu'en transformant ce qui existe aujourd'hui. Or, par la force des choses, par la nécessité des temps, l'idée panslave ne peut avoir sa réalisation première que dans un tzarisme unitaire qui absorbera toutes les espèces de la race-mère jusqu'à ce qu'elles puissent renaître, une à une et selon leurs tendances spéciales, dans une République fédérative. Le monde slave nous fournira tout d'abord l'exemple de ce qui se passera plus tard pour l'Europe entière.

XII. Ce n'est pas sans raison que nous désignons les Russes sous le nom de *Cosaques* quand nous voulons peindre l'effroi que nous inspire la seule idée de l'invasion. Les

Cosaques sont, en effet, les populations les plus centrales, les plus belliqueuses, les plus indépendantes, les plus sauvages de la Russie ; son cœur et son bras. Ce sont elles qui peuvent nous donner le portrait fidèle du caractère slave primitif.

Endurcis à la fatigue des expéditions longues et des pénibles travaux de l'agriculture, labourant avec l'uniforme de guerre et le sabre au flanc, dressant leur chevaux à tirer la charrue pesante ou à galoper dans les steppes spacieuses, les Cosaques sont de vrais soldats-laboureurs ; c'est à la pointe de la lance qu'ils commercent et vivent.

La Russie n'a pris un prodigieux essor que depuis l'incorporation des Cosaques à son empire. De même que l'homme cruel attire dans ses filets les joyeux oiseaux des champs avec ceux qu'il a pris et utilisés la veille, de même les Tzars ne sont parvenus à réduire les tribus nomades du centre et du sud que par les premiers Cosaques qu'ils ont intéressés à leur œuvre d'unification.

Les Cosaques, à la fois nomades et sédentaires, servent naturellement d'intermédiaires entre la Russie à peine ébauchée du *tchinn* et la Russie sauvage encore, entre le gouvernement *brut* et l'anarchie *brute*. A la fois cultivateurs et guerriers, eux seuls sont propres à l'œuvre de cette civilisation étrange qui s'avance, le glaive dans une main et le hoyau dans l'autre. Ne se fixant jamais, les tribus cosaques sont éminemment propres à recevoir des impressions nouvelles, à se modeler sur les peuples au milieu desquels elles passent, à rapprocher l'habitant du Nord de celui du Midi. Ces bandes nomades sont entre les mains des Tzars comme autant d'empreintes vivantes des coutumes qu'ils veulent transporter d'un pays dans un autre, comme autant de pierres qu'ils lancent sur l'Océan des peuples qui les entourent, afin d'agiter toutes ces têtes

humaines et d'agrandir peu à peu le cercle de leurs envahissements.

XIII. Pour faire connaître aux civilisés l'indépendance des Cosaques et les engager à la comparer à la leur, je transcris un autre passage des articles sur la Russie écrits *spécialement* pour le *Républicain de New-York*. (Je récidive ainsi mon attaque à la propriété.)

« On sait que ces cultivateurs-soldats formaient jadis » une république militaire. Le droit de cité y était facile» ment acquis. L'aspirant à la naturalisation n'avait qu'à » se présenter devant le Kotchevoï (chef électif d'une » bourgade). On ne l'interrogeait ni sur le lieu de sa nais» sance, ni sur ses antécédents. La réception se bornait à » ce dialogue :

» — Bonjour ! Crois-tu en Jésus-Christ ?

» — J'y crois.

» — Et à la Sainte-Trinité ?

» — J'y crois de même.

» — Vas-tu à l'Eglise ?

» — J'y vais.

» — Fais le signe de la Croix ?

» Le nouveau venu le faisait.

» — Bien, reprenait le *Kotcheveï;* va au *couren* (quar» tier de la bourgade) qu'il te plaît de choisir. »

» C'était toute la cérémonie. De cette manière, la Ré» publique se forma des *réfugiés* des nations voisines. » Elle fit respecter son indépendance et se rendit redou» table aux Tartares. Elle accepta l'alliance des Polonais » et la rejeta ensuite, quand les jésuites voulurent rem» placer la religion grecque par le catholicisme romain. » Alors elle se soumit aux Tzars de Moscou qui respectè» rent ses priviléges électifs. Milice de la Russie, les Co» saques gardèrent, jusqu'à la mort d'Alexandre, le droit

» d'élire leurs officiers et leur chef suprême qu'on appelait
» *attaman*. Ils eurent un gouvernement séparé et tellement indépendant, qu'il donna lieu au proverbe russe :
» LIBRE COMME UN COSAQUE !

» Nicolas, qui n'aime la liberté nulle part et sous aucune
» forme, a détruit la plupart des priviléges des Cosaques.
» Il a nommé son propre fils, l'héritier présomptif, grand-
» duc Alexandre, attaman à vie, et continue de désigner
» les chefs subalternes.

» Les Cosaques supportent avec impatience le régime
» qui leur est imposé. Ils n'ont pas oublié leur glorieux
» passé. Ils se le transmettent dans des chants improvisés.
» Leur langue, douce et harmonieuse, est distincte du
» russe et du polonais, malgré la communauté d'origine.

» Comme les Polonais, comme les Juifs, les Cosaques
» voient en Nicolas un oppresseur. »

C'est sans doute ce que vous y voyez, vous comme moi. Mais je m'assure que les Cosaques, comme les Polonais, y voient avant tout un conquérant.

CHAPITRE VI.

CONSIDÉRATIONS

SUR LA TRANSFORMATION EN GÉNÉRAL, LA NAISSANCE ET LA MORT, LA DÉCOMPOSITION CADAVÉRIQUE, LA DISSOCIATION DES ÉLÉMENTS SOCIAUX, LA RÉVOLUTION, LA GUERRE, LES FLÉAUX ET L'INVASION.

« Un corps ne peut s'engendrer ni périr; il passe sous divers états successifs auxquels nous donnons différents noms. »

HOBBES.

« Les jours de l'homme sont comme l'herbe; il germe comme la fleur du champ : le vent passe sur elle, elle n'y est plus, et même on ne reconnaît plus sa place. »

LE PSALMISTE.

§ 1. — SUR LA TRANSFORMATION EN GÉNÉRAL.

I. Il y a dans notre intelligence une unité de mesure applicable à toutes choses, que nous les considérions dans l'espace ou dans le temps. Cette unité de mesure intellectuelle, c'est la *comparaison*. Au moyen d'elle, nous groupons les connaissances acquises sur les objets les plus divers, en rapprochant chacun d'eux, par son caractère prédominant, de ceux qui lui ressemblent le plus.

Les résultats de cette opération intellectuelle si généralement usitée, il a plu aux philosophes de les appeler *concepts fondamentaux*, *catégories d'entendement*, *monades*, *séries analogiques*, etc., etc. Conservons-leur le nom de *filiation d'idées*, beaucoup moins effrayant pour les hommes de bon sens. En vérité, les philosophes dégoûteraient tout le monde de penser. En passant par leurs cerveaux, les plus simples opérations intellectuelles se rétrécissent jusqu'au *système*, se compliquent jusqu'à la *nomenclature*, répugnent enfin comme tout ce qui est *Ecole* et *Discipline*.

Vous tous qui savez réfléchir, hommes, continuez à suivre le cours de vos pensées ; elles vous guideront mieux que la Philosophie. — Tout ce qui est dans les livres est découvert, et vous ne savez même pas tout ce qui reste à découvrir dans votre tête. Interrogez donc souvent votre tête.

II. Dans mes considérations sur la Fatalité, je disais : Une solidarité générale enchaîne tous les objets de la nature ; — ils exercent les uns sur les autres des réactions constantes ; — le plus fort joue le rôle de la FATALITÉ par rapport à ceux qui sont plus faibles que lui.

Dans ces aperçus sur la Transformation, si je disais : Tous les objets sont reliés dans une révolution générale ; — ils se transforment sans exception les uns par les autres ; — le plus durable joue le rôle de la FATALITÉ vis-à-vis de ceux qui sont plus éphémères que lui ;

..... Je traduirais la première de mes deux phrases par la seconde. — Car les réactions que les corps exercent les uns sur les autres entraînent leur déplacement. Et le déplacement d'un seul corps ne saurait être conçu sans celui de tous les autres.

Je donnerais encore de cette même phrase une traduction fidèle si je disais : Une existence indiscontinue est le

partage de tous les êtres ; — ils vivent et meurent tour à tour ; — le plus éternel vit de tous les autres et les voit tous mourir avant lui ; — mais tous les autres vivent aussi de lui, et à son tour il meurt quand ils l'ont épuisé lentement ?

D'où il suit que les notions que j'acquiers sur le temps sont analogues à celles que j'acquiers sur l'espace ; que la théorie de la Révolution continue est corrélative à celle de la Circulation continue ; — que, si j'appelle Fatalité la force plus générale que nous, je dois aussi donner ce nom à la force plus durable que nous ; — que ce qui est plus durable que nous est plus fort que nous, au même titre que ce qui est plus grand ; par conséquent, que ce qui dure plus que nous est notre Caucase, notre boulet, notre Dieu, notre Ennemi !

Dès le début de ces lignes sur la transformation, je me heurte donc à l'hypothèse de Dieu, comme il m'était arrivé de le faire en dissertant sur la Fatalité. Inévitable mais mauvaise rencontre que celle-là ! Dieu *m'enterre* comme il *m'enveloppe*, et bien qu'il me soit encore inconnu, je ne puis nier qu'il soit plus infini que moi.

Faut-il démontrer aux Civilisés par l'absurde qu'il y a dans l'univers une force supérieure à l'homme en durée comme en grandeur, mais que l'homme n'est cependant pas annulé par cette force ? C'est vraiment ce à quoi m'oblige le faux amour-propre que mettent mes contemporains à nier la Fatalité et à tirer vanité grande de leur soi-disant Libre-arbitre exclusif, illimité.

N'est-il pas vrai qu'une seule classe d'êtres ne peut suffire au mouvement universel ? N'est-il pas également vrai que pas une classe d'êtres ne peut faire défaut à ce mouvement ? — D'où il suit, appliquant ces données à l'homme, qu'il tient sa place dans le monde, mais qu'il n'y tient que sa place ; — qu'il ne commande pas à tout, mais

qu'il ne dépend pas non plus de tout; — qu'il n'est ni Dieu ni néant; — qu'il n'est pas éternel, mais qu'il est viable pour un temps.

N'est-il pas également vrai que les germes ne sont pas éternels, qu'ils se reproduisent incessamment par le travail transformateur, et par suite, qu'une seule espèce de transformations ou de créations ne peut constituer le mouvement éternel? D'où résulte que la Création qui a produit l'homme actuel n'est ni la première ni la dernière de toutes. Car alors l'homme actuel, étant le premier et le dernier, serait l'Eternel Dieu. Or l'homme a beaucoup à faire encore pour découvrir Dieu.

D'où il suit que la forme actuelle de l'homme étant temporaire, et sa virtualité d'existence infinie, l'homme doit se transformer, se renouveler et se reproduire indéfiniment pour accomplir sa destinée.

Ma première preuve de la nécessité de la Transformation, je la tire donc de la spécialité d'action de chaque être dans sa sphère, spécialité que j'ai démontrée dans mes considérations sur la Fatalité.

Et je reproduis, sur la Transformation en général, les conclusions que je donnais dans mon livre *de la Révolution dans l'Homme et dans la Société*.

« La transformation est une loi universelle; aucune de
» ses conséquences ne peut être éludée par nous;

» L'homme, la société, le monde que nous habitons
» sont des êtres finis, mais ils tendent à l'infini, et réali-
» sent cette tendance en se transformant indéfiniment,
» c'est-à-dire en changeant sans cesse de rapports avec ce
» qui les environne. »

Et pour ce qui a rapport à l'Europe actuelle, je dis:

Ce qui est vrai de l'homme est également vrai de la société.

La forme sociale actuelle étant temporaire et la virtualité de l'existence humaine infinie, l'humanité doit changer de forme sociale pour accomplir ses destinées.

L'Occident civilisé n'est pas la première des transformations humanitaires; il ne sera pas la dernière. L'Occident n'est pas éternel.

L'Occident civilisé sera donc transformé.

La Russie étant plus étendue, moins âgée et par conséquent plus durable que l'Occident, il est fatal qu'elle *enterre* l'Occident de même qu'il est fatal qu'elle l'*enveloppe* et le domine.

Ce qui est fort dans l'espace est fort dans le temps. Nous faisons le Dieu de nos hypothèses illimité, éternel et tout-puissant. Mais l'absolu-Dieu de notre imagination n'est qu'un rêve; nous ne concevons Dieu que relativement. — Le Dieu relatif russe, fatalement envahisseur, est, pour l'Europe actuelle, la véritable, l'imminente Fatalité.

III. Le Mouvement, c'est la seule notion philosophique que nous puissions abstraire; c'est ce que nous savons imaginer encore de plus absolu; c'est le salut suprême, éternel!

Pourquoi l'homme nierait-il l'universelle loi de la Transformation? De ce qu'il l'admettrait, ses aspirations au bonheur seraient-elles détruites? La vie, telle qu'elle nous est faite par la société actuelle, nous semble-t-elle donc si précieuse que nous ne puissions nous habituer à l'idée de la quitter? Nous paraît-elle si fortunée que, sous quelque forme et dans quelque milieu que nous renaissions, nous craignions d'être plus malheureux encore? Mais!... qui donc, librement consulté, voudrait s'éterniser sous sa forme présente?

En quoi notre orgueil serait-il si grandement offensé par

la nécessité de subir cette loi générale? Les plus grands des mondes n'y sont-ils pas soumis comme le grain de sable du désert et la libellule des ruisseaux? La Révolution dispose absolument de tout: du ciel et de la terre, de la cime des monts et de l'abîme des eaux.

Notre univers échappera-t-il plus à la loi fatale que le dernier des atomes? Non. Il rentrera dans le système solaire dont il dépend, et puis en ressortira sous une forme nouvelle, de même que l'homme rentre dans la terre, sa mère bien-aimée, consolatrice, et puis s'en relève sous mille aspects divers.

Et quand je dis cela de notre univers, c'est-à-dire de la plus grande notion que je puisse acquérir au moyen de mes connaissances finies, l'analogie me contraint à le dire aussi de tous les univers dont je ne sais même pas le nombre.

L'homme redoute-t-il cette transformation parce qu'il se croit indispensable à l'ordre général? Cependant la suppression d'un homme dans une famille ne condamne pas cette famille à mourir. La disparition d'une ville, d'une nation, d'un continent, d'une planète, d'un système solaire n'entraîne pas la ruine des milieux qui les contenaient? La partie ne détruit pas le tout. L'arbre, privé de quelques-uns de ses rameaux, les remplace et ne cesse pas de vivre.

L'homme se plaint-il de ce que le moment de cette transformation qui lui déchire le cœur arrive plus vite pour lui que pour beaucoup d'autres êtres? Mais qu'il regarde autour de lui, et tout d'abord il verra que des milliers de créatures sont moins durables que lui-même. Et que peuvent-elles faire, les pauvres, contre cette inéluctable et juste loi de la Fatalité?

Notre milieu dure plus que nous, c'est vrai. Mais si ce milieu est fécond en transformations, il s'épuise; s'il use

beaucoup d'êtres, il s'use proportionnellement lui-même. Chaque coup frappé par lui sur nous se répercute en lui, car lui-même doit lutter constamment contre la résistance d'univers plus forts, et cette résistance affaiblit d'autant la puissance dont il peut disposer contre nous. Le milieu qui se renouvelle souvent court plus vite à sa destinée, mais aussi à sa mort, que celui qui se renouvelle peu. Il vit tout autant, mais il dure moins, parce qu'il dépense plus à la fois.

La victoire que le milieu universel remporte d'abord sur nous, nous la remportons ensuite sur le milieu universel.

Pour se rendre un compte exact de cette justice distributive établie entre l'univers et nous, il ne faut pas considérer l'homme et la société isolés de leur race, ce que nous faisons trop souvent; il faut se représenter l'espèce humaine dans la continuité de ses générations passées et dans la virtualité de ses générations à venir.

Envisagée à ce point de vue, la race humaine forme un tout indéfini dans le temps. L'Univers, d'autre part, est un tout indéfini dans l'espace, au moyen de la cohésion de tous les objets qui le constituent. Tels sont les deux termes de la contradiction posée devant nous.

Dans la lutte engagée entre lui et nous, l'univers, en renversant des générations d'hommes les unes sur les autres, ne remporte ainsi sur l'humanité que des victoires de détail — dans le temps. — De même nous, au moyen des métaux et des puissances élémentaires successivement utilisés par nos découvertes, nous vainquons l'univers en détail — dans l'espace.

Bien souvent, la force universelle se sert de l'homme pour détruire l'homme. C'est la seule occupation que je voie, pour ma part, aux despotes, généraux, banquiers, juges, geôliers, bourreaux, exploiteurs; briffaulx, cagots,

caffards, seigneurs et maîtres. Mais aussi, souvent, la force humaine, par les efforts de son intelligence ou de son travail, tourne la puissance de l'univers contre lui-même.

Que l'homme se console donc de son éphémère durée en songeant que l'univers n'est que relativement plus fort que lui ; — que si l'univers le transforme dans le présent, lui, l'homme, transformera l'univers dans l'avenir, et que le dernier de ses neveux bouleversera le monde terrestre et l'aura bientôt recréé d'après les découvertes de son génie.

Oui, nos découvertes de plus en plus audacieuses opéreront cette transformation successive de notre globe. Ne l'avons-nous pas tellement altéré déjà par le fer, le feu, la vapeur et l'eau, qu'un homme primitif, s'il pouvait revenir parmi nous, croirait au passage d'un déluge universel? Qui pourrait dire que les révolutions des continents ne s'opèrent pas ainsi, et que le dernier être campé sur eux n'est pas le Dieu qui les transforme en s'épuisant lui-même?

L'univers et l'homme combattent avec des armes différentes dans cette grande lutte de la vie, mais leurs succès se balancent. Le triomphe réel, c'est la prolongation de la vie générale par l'équilibre des victoires et des défaites des deux adversaires.

Que l'homme supporte donc l'action plus forte de l'univers, encouragé par cet espoir de la victoire future ; qu'il la supporte comme le soldat, la marche et les fatigues qui le conduisent aux triomphes lointains. — La vie est une guerre sans trêve.

Mais la Révolution, c'est l'Inconnu, et la terreur de l'Inconnu nous donne la chair de poule, chantent pieusement les bonnes âmes bourgeoises. — Stupides bipèdes! Mais l'Inconnu, c'est l'espérance ; le Connu, c'est le Désespoir ou tout au moins l'Ennui!

D'où je conclus :

Je ne me raidis pas contre la prochaine transformation des peuples ; j'affirme qu'elle est utile ; je l'attends comme une délivrance. J'ai déchiré la carte d'Europe entre mes dents.

Je végète en Civilisation ; je n'y suis ni heureux ni libre. Pourquoi donc souhaiterais-je que cet ordre homicide fût conservé ?

La France et l'Occident, seraient-ils les plus grands peuples du monde, n'échapperont pas à la loi de transformation subie par les univers. L'Europe balancera la France et l'Occident d'un seul haussement de ses épaules larges, et poursuivra glorieusement sa carrière au milieu des mondes soulagés [1].

Il n'est pas d'hommes, il n'est pas de nations éternellement indispensables. Autour de nous le sol est couvert des ossements des plus grands hommes et des débris des plus grands peuples. Le Temps les foule sous ses pieds sonores comme nous les herbes du chemin. Les reliques sacrées du Parthénon ont passé par les poches de lord Elgin et sont ensevelies maintenant dans les avares ténèbres du *British Museum*. La place de la Révolution a bu aussi avidement le sang d'André Chénier que celui de Louis Capet et du citoyen Chaumette. Qu'ont à répondre à la voix des siècles les patriotes frrrançais, réclamant l'immortalité pour leur

(1) Les hommes grandement illustres de ce temps n'envisagent pas cette question comme moi :

« .....Nul ne sait..... question profonde !
» Ce que perdrait le bruit du monde,
» Le jour où Paris se tairait ! ! ! »

s'écrie M. Victor Hugo. — Moi je ne trouve pas la question profonde, citoyen comte ! J'estime que c'est peu de chose dans le monde que du bruit, et que Paris n'étant plus guère bon qu'à faire du tapage, la suppression de Paris importe fort médiocrement aux destins de l'humanité.

noble nation?... Un couplet de la MARSEILLAISE, sans doute, ou du *Chant du Départ pour la Syrie!* Par saint Denis! je trouve le moment propice pour chanter la gloire française!

D'ailleurs, si l'Orient pénètre l'Occident par sa force matérielle, l'Occident pénétrera l'Orient par sa puissance intellectuelle, par sa lente influence civilisatrice. Ce sera le choc en retour de l'invasion. Car la transformation ethnographique est un échange dans lequel chaque peuple joue son rôle et prend sa part.

Toute transformation est un renouvellement, et l'Occident gagnera tout autant que l'Orient à être renouvelé. Dans le même temps que la Force universelle se servira du bras de la Russie pour détruire le Monopole, la Force sociale se servira de l'intelligence de l'Occident pour faire disparaître la Barbarie.

IV. Il faut bien nous persuader que l'Ordre universel est un état d'*équilibre* et non pas d'*immobilité*. Il n'y aurait eu fixité générale des êtres que si la nature eût sacrifié le mouvement propre à chacun d'eux à la solidarité commune. Ainsi aurait procédé M. Etienne Cabet; mais il en va tout autrement dans l'univers. Les êtres y jouissent d'une liberté d'action limitée seulement par les exigences de la solidarité générale; ils peuvent *jouer* les uns sur les autres, même le lithophyte, même la pierre. Le monde, grâce à je ne sais qui! n'est pas fait à l'imitation de Nauvoo, tandis que Nauvoo devrait être fait à l'imitation du monde dont il subit les lois, bon gré, mal gré.

L'Ordre universel, l'ordre humanitaire sont deux équilibres. Or, tout équilibre est plus ou moins instable et subit des modifications plus ou moins fréquentes. D'où résulte que l'équilibre universel est souvent changé par les

mouvements des objets qui le constituent. D'où résulte encore que chaque objet est forcé de s'accommoder à nouveau sur ces dérangements, et que cette nécessité se renouvelle d'autant plus souvent pour un être qu'il est placé plus bas dans l'échelle générale.

Ce système de transformations continues est le seul possible, parce que lui seul tient compte de la double propriété que possèdent les corps d'êtres libres individuellement, et universellement solidaires. La Transformation est donc inéluctable, et le mouvement de circulation qu'elle imprime d'autant plus accéléré qu'on l'observe dans des sphères plus restreintes.

L'homme en particulier, s'il peut occasionner, par un seul de ses mouvements, une immense révolution parmi des êtres plus faibles *actuellement* que lui, l'homme est contraint en retour de subir les révolutions que déterminent les mouvements des êtres *actuellement* plus forts que lui. Le vaniteux roi de la création devra s'incliner, comme Pyrrhus, jusqu'à la tombe, devant la supériorité momentanée de la tuile, et la France fière baiser les éperons d'or de Napoléon-le-Flegmatique !

Absolument parlant, aucun être n'est plus fort ni plus durable que les autres. Le plus imperceptible et le plus inanimé de tous peut causer la mort de l'homme, de même que l'homme finit par détruire des êtres beaucoup plus puissants que lui. Si l'on pouvait faire la somme des transformations universelles, on trouverait bien certainement que, pour un être quelconque, les pertes et les gains occasionnés par la transformation se balancent.

C'est donc bien faussement qu'au point de vue même de notre égoïsme, nous appelons perturbations, cataclysmes, désastres et déluges les révolutions d'ordre général, la Naissance, la Mort et les modifications de toutes sortes qui surviennent dans les rapports entre l'homme et l'uni-

vers. J'appelle ces mouvements des rétablissements d'équilibre, des crises salutaires, des conservations.

Quand un changement quelconque s'opère dans l'ordre universel, chacun des êtres que ce changement comprend et surprend n'est plus dans son état d'équilibre ; il faut qu'il y soit remis. Alors, il arrive de deux choses l'une : ou bien la crise révolutionnaire parvient à rétablir l'être menacé dans les rapports qu'il avait auparavant, ou bien elle l'altère plus ou moins profondément pour l'engager dans des combinaisons nouvelles. Et cette altération peut aller jusqu'à la décomposition complète, jusqu'à la Mort, c'est-à-dire non plus à une réparation, mais à une transformation totale qui renouvelle entièrement l'être. La plus complète des transformations, la Mort, n'est dans le fond que la plus féconde des rénovations. La Nature, économe de forces, cherche tout d'abord à faire la part du feu et de la putréfaction, à sacrifier la partie au tout, car la partie est plus facile à refaire que le tout. Mais quand elle ne peut obtenir ce résultat, elle pulvérise le tout.

Quand nous parlons de *révolutions*, nous ne comprenons sous ce nom que les crises qui se passent dans notre petit monde ; c'est pourquoi nous disons que les révolutions nous sont funestes. Mais si nous nous élevons par la pensée à la notion des révolutions générales, nous verrons qu'elles déversent sur l'ensemble des êtres une somme égale de biens et de maux. Si les révolutions que nous subissons nous sont nuisibles, celles que les autres objets subissent nous sont favorables. Que deviendrait l'homme au milieu de l'univers, si l'univers, ne se modifiant jamais, opposait un obstacle invincible à sa liberté d'action, à sa soif de découvertes, aux nécessités de son existence?

L'homme ne peut pas se dérober à la transformation. Que, par nécessité ou volontairement, un individu s'isole

de ses semblables, et au bout d'un certain temps, il s'apercevra de tout ce qu'il perd en dehors du mouvement social. S'il s'est cru assez riche pour se passer de tous rapports de travail avec le monde, il prendra de l'obésité, et peu à peu l'intelligence sera étouffée en lui par la matière. S'il s'est cru assez fort de son droit pour se tenir en dehors de toutes relations contractuelles, son orgueil grandira dans la solitude aux dépens de sa santé chaque jour altérée par les privations qu'il endure; il deviendra haineux, irascible, ambitieux dans le vide, et dupe de quelques intrigants qui affecteront les mêmes antipathies que lui. Aujourd'hui ni rois ni proscrits ne peuvent se dérober à la solidarité dans le Mal. — Ah! quand donc viendra, pour nous, l'inévitable solidarité dans le Bien!

L'homme n'échappera donc pas à l'action du milieu social, même en se détachant de lui; au contraire, il en souffrira bien davantage encore. Car il sera beaucoup plus isolé pour résister à tous les agents de destruction qui le menacent, et il aura cependant gardé la même constitution accessible à tous.

Ainsi la graine, emportée par les vents sur un rocher désert, germe et produit une plante, pour peu qu'elle trouve assez de poussière pour la recouvrir. Mais elle souffre plus de la rage des éléments que celles qui sont tombées en sol fécond. Elle souffre, la pauvre graine, pour la propagation de son espèce? Pourquoi ses ailes membraneuses ont-elles donné plus de prise aux vents? Pourquoi était-elle plus belle et plus forte que les autres? Elle a été choisie pour les épreuves parce qu'on porte ordinairement la peine de ses qualités. Cela est prouvé par les migrations des plantes et les déportations des hommes. Malheur! malheur sur l'exilé!

Je conclus:

L'Europe du dix-neuvième siècle est en état d'équilibre,

mais non d'immobilité. Pour se conserver, elle doit subir une transformation générale.

De cette transformation résultera, pour tous les peuples européens, le bien-être, et pour chacun d'eux la liberté. La vie n'est possible que dans ces conditions.

Si, depuis Charlemagne, les races franco-saxonnes ont pu faire reconnaître aux nations méridionales la suprématie de la force, en quoi serait-il plus *monstrueux* que de nouveaux barbares infligeassent aux nations franco-saxonnes la peine du talion? Le mouvement universel ne tient pas compte des vanités et des chauvinismes.

Les institutions civilisées de l'Occident et les ressources matérielles de l'Orient n'étant pas disposées pour nous faire vivre, l'Europe actuelle ne peut renaître que par la plus complète des rénovations, par la Mort!

V. Des forces supérieures et fatales imposent à tout être la nécessité de se transformer. L'homme est tenu d'harmoniser son mouvement fini et spécial sur un mouvement plus infini et plus général. A son libre arbitre est laissée seulement la faculté de s'accommoder le mieux qu'il peut sur les transformations qu'il subit.

Je définis toute révolution une crise vitale. Et cette crise se produit dans les sociétés chaque fois que des besoins nouveaux se manifestent et ne sont plus satisfaits par des ressources anciennes. Une révolution, c'est l'harmonisation des besoins et des ressources, l'utilisation des forces, la satisfaction des désirs.

Qu'on se persuade que la Révolution est utile à la société comme la crise à l'homme. La société ne peut rester immobile au milieu du monde en mouvement. Quand des obstacles s'opposent à son évolution, ils provoquent en elle un effort extraordinaire de la puissance vitale. Si la Crise manquait à l'Humanité, elle succomberait par défaut de

développement et d'harmonie avec le milieu qui l'entoure.

La Crise, c'est la Souffrance, mais c'est aussi le Salut. » Il faut bien le dire : le Progrès jusqu'ici naquit du sang et des larmes : les révolutions ne s'ouvrent qu'en déchirant. » Voilà ce qu'écrit la rédaction du journal l'*Homme*, malgré son inébranlable confiance dans l'initiative lentement progressive et pacifique de la nation française, de la bourgeoisie occidentale, de l'imprimerie et de la vapeur !

Et moi je dis à mes semblables : Si vous ne voulez pas accepter la révolution, alors suicidez-vous. Car toute votre vie est une révolution péniblement marquée par le passage d'un âge à un autre âge, d'un sentiment, d'une occupation à des sentiments et des occupations autres. Tous les jours vos tissus se renouvellent et vos fonctions s'harmonisent sur cette incessante transformation. Croître, décroître, procréer, vivre enfin, ce sont autant de manifestations révolutionnaires. Tous les actes de votre vie sont horriblement anarchiques, conservateurs de l'espèce, destructeurs de votre individu, et par conséquent révolutionnaires. Les projets que vous formez, les espérances que vous concevez sont révolutionnaires aussi. Vos aspirations vers l'avenir sont des conspirations contre l'ordre et les pouvoirs établis.

Tout ce qui n'est pas le présent, vous l'appelez Désordre. L'ordre vous semble incompatible avec tout ce qui doit arriver dans l'avenir. Jusqu'ici vous vous êtes efforcés de confondre la notion d'ordre avec celle d'Immobilité, tandis qu'il faut l'identifier avec celle de Révolution. Car l'Ordre qui satisfait une société, à une époque, devient le Désordre à une autre époque, alors que cette société s'est modifiée dans sa population et dans ses tendances.

Et qu'est-ce donc en définitive que l'ORDRE ? C'est le maintien de la vie et de ses fonctions : voilà tout. En vérité, pourvu que l'homme vive et qu'il vive heureux, peu lui importent les divisions, définitions et considérations qu'établissent les philosophes sur les principes de la vie. Nous n'avons pas à craindre que l'humanité manque jamais d'ordre ; cela supposerait qu'elle peut se suicider. Parce que les peuples subissent des révolutions, voit-on qu'ils disparaissent ? Moi, je prétends qu'ils existent bien davantage, pourvu que ces révolutions ne soient pas seulement des agitations superficielles.

Dans notre monde infime, les révolutions reviendront régulièrement comme parmi les sphères immenses répandues au milieu des espaces éthérés. Sur les cimes de nos montagnes, elles brilleront au matin comme le grand ouvrier couvert d'or, le Soleil, qui se lève pour son travail accoutumé ! Et nous, plus consolés, nous les appellerons sur notre existence triste comme les rayons du jour et les pavots du sommeil, comme l'inspiration et la prière, comme les regards des étoiles et les rosées des cieux ! Alors, les fleurs deviendront plus suaves à l'abeille, l'herbe meilleure aux troupeaux, le vin, le froment et les beaux fruits des arbres plus abondants pour l'homme ! Alors la joie ne sera plus débauche ; l'amour, calcul ; et la santé, continuelle convalescence ! Alors, les enfants naîtront sans germes de maladies, et les vieillards, arrivant sur le bord de leurs tombes, béniront l'existence qu'ils quittent et celle qui leur ouvre sa voie resplendissante ! !

VI. Nous avons peur de tout ce qui est plus grand que nous ; et cependant nous sommes forcés de vivre dans tout ce qui est plus grand que nous. N'est-il pas très-préjudiciable aux hommes de croire que la terre leur manquera s'ils viennent à se remuer ? Voit-on que rien perde l'équi-

libre parce que tout se meut? La crainte de mourir nous condamnera-t-elle donc à une immobilité stupide? De toute sa science, l'Humanité ne doit-elle jamais retirer que la Peur?

Mais encore même qu'en changeant de rapports il nous arrivât de tomber, tout ce qui tombe ne se redresse-t-il pas? Encore même que nous dussions mourir, tout ce qui meurt ne renaît-il pas? — La source de la vie est intarissable.

Et enfin, le jour où la terre devra nous manquer et notre race s'éteindre, nous ne conjurerons pas ce cataclysme : je l'affirme sur la Géologie, qui est l'histoire des victimes de l'universelle Révolution. Et l'on ne récusera pas le témoignage des fossiles : la parole n'ayant pas été donnée aux morts, ils ne peuvent déguiser leur pensée.

Suivons donc le mouvement, ou le mouvement passera sur nous et nous laissera stériles. Je ne vois pas ce que l'homme eût gagné à soutenir que la pierre et le fer ne sont pas durs, et à se briser la tête contre, au lieu de reconnaître leurs propriétés et de rechercher des moyens pour les vaincre.

VII. Je conclus :

L'Europe entre dans une crise qui doit lui rendre un mouvement social compatible avec son existence.

Cette crise nous sauvera de la mort. Nous la subirons complète, parce que nous nous débattrons avant de succomber, et qu'en temps de révolution, tout mouvement concourt au but final.

Cette crise fera cesser le Désordre présent et préparera l'avénement de l'Ordre à venir.

Au surplus, dût-elle amener l'anéantissement de notre espèce, nous ne la pourrions pas conjurer si l'Ordre universel réclame la mort de l'homme.

Pour nous, il n'est qu'un moyen de n'être pas broyés par cette Révolution, c'est de courir au-devant d'elle, de nous précipiter au milieu du désordre, des armées et des fléaux, enfin de nous frayer, tête baissée, passage à travers le Mal !

---

§ 2. — GÉNÉRALITÉS SUR LES RÉVOLUTIONS.

I. J'ai déjà établi que révolutionner signifie *retourner* et contradictoirement *conserver*[1].

Tant pis pour ceux qui ont besoin et qui ne se sentent pas le courage nécessaire à un pareil travail ! Tant pis pour ceux qui souffrent et n'osent pas prêcher l'extermination et l'incendie ! Tant pis pour ceux qui se prétendent intelligents et ne comprennent pas que la Civilisation, c'est l'Injustice, le Malheur et le Désordre ; et que la *retourner*, c'est faire de la Justice, du Bonheur et de l'Ordre.

Chez les Crétois, les peuples les plus éclairés de cette Grèce antique tant admirée par nous, les lois enjoignaient aux citoyens de se lever contre les magistrats quand les magistrats transgressaient les lois. Ainsi le principe de la révolution continue était inoculé dans l'organisme social.

(1) « La Révolution est non seulement une règle ; elle est aussi un moyen de conservation.

» D'après son étymologie, le mot *révolutionner* signifie *retourner*.

» Retourner un objet, c'est le prendre dans la position où on le trouve pour le placer dans une position directement opposée.

» Appliquant ceci à un *ordre* établi, le retourner, c'est faire du *désordre*.

» Or, il y a des temps, pour l'homme comme pour la société, où le désordre, le chaos qui précèdent une création deviennent nécessaires, et où, par conséquent, la révolution qui les amène est salutaire aussi : c'est lorsque l'ordre établi ne suffit pas à satisfaire tous les besoins. »

(De la Révolution dans l'homme et dans la société.)

Une pareille disposition légale vaut mieux à elle seule que tous les très-savants codes et toutes les déclarations possibles des droits de l'homme et du citoyen. — Les civilisés, au contraire, se vantent, avec J. de Maistre, d'être contre-révolutionnaires, c'est-à-dire *contraires à la révolution.* Retenez bien cela, déshérités ! — « Les ouvriers d'iniquité fleurissent comme l'herbe. »

Démolir, détruire, ces grands mots, si terribles pour les esprits superficiels, ne signifient rien de plus que *retourner* et *conserver,* quand l'action qu'ils expriment doit s'appliquer à un état de choses défectueux et lui en substituer un autre. *Démolir* une chose, ce n'est jamais l'*anéantir ;* c'est changer ses conditions d'équilibre et rendre à un usage meilleur des matériaux non employés. Ce qui paraît perdu dans les échanges partiels n'est jamais égaré dans l'universel échange. Sachons élever notre esprit à ces considérations d'ordre supérieur.

II. Les premiers seront les derniers, a dit le Christ, le plus sublime des hommes, le grand prophète qui comprit le mieux le travail des révolutions, le Christ qui n'était pas savant, et dont les paroles confondaient les docteurs ! Vous, prêtres et gouvernants, qui vivez de l'exploitation de l'Evangile, que voulait dire celui qui annonçait que les premiers seraient les derniers et qu'il était venu sur la terre pour apporter la Discorde ? Ne donnait-il pas à entendre par là que révolutionner la société, c'est la retourner pour la conserver, comme on le fait d'un vieil habit ? Voulait-il l'anéantir d'aventure, et l'ordre social dont il a été le précurseur, l'ordre révolutionnaire chrétien, n'a-t-il pas conservé tout ce qui était utile aux sociétés ? A-t-il fait disparaître autre chose que ce qui leur était nuisible ?

III. Je le répète aux réactionnaires et aux démagogues

de mon temps : ON NE COMBLE PAS LE GOUFFRE DES RÉVOLUTIONS. Ce gouffre est toujours altéré de sang, toujours avide de chairs palpitantes ; il est immanent, permanent dans l'humanité, congénère à elle ; il engloutira le dernier homme comme il a englouti le premier. — Que les vieux partis bénissent les Cosaques et les invoquent pour sauver la Civilisation aux abois ; que les nouveaux les maudissent et les défient de pénétrer au cœur de l'Occident : les Cosaques n'en viendront pas moins sur Paris à leur jour, à leur heure, et n'en raseront pas moins ce que la terre se refuse à supporter davantage.

IV. J'ai étendu tout autour de moi des bras désespérés. Et tout autour de moi, et jusque sous mes pieds, j'ai senti tout ébranlé par l'extrême division de la propriété et du capital, par l'effrayante multiplication des convoitises et des détresses. J'ai vu que tous les hommes tendaient au Bourgeoisisme et toutes les classes à la Ruine. Et je me suis écrié : La plaie, la plaie grise est sur cette génération. Moi, chirurgien réprouvé, je la sonderai avec la férocité du juge qui digère ou du brigand à jeun. Alors, j'ai parcouru du regard les cimes des montagnes d'Orient et les arêtes des vagues lointaines dévorées par les feux du soleil levant. Et j'ai distingué avec peine une faible lumière, pareille à celle vers laquelle coururent les mages d'Orient. Et alors, des profondeurs de mon âme, ce cri s'est échappé : « Il n'y » aura plus de révolution en Europe tant que les Cosaques » ne descendront pas. Qu'ils viennent et qu'ils soient » bénis ! Ne sont-ils pas nos frères ? »

La Révolution a deux faces, dont l'une est tournée vers le Passé, et l'autre vers l'Avenir. C'est le Janus antique qui vit toujours, en temps de paix comme en temps de guerre. Nos pères ont travaillé pour nous, et nous travaillons pour nos neveux ; l'œuvre de chaque génération

rentre toujours dans la grande œuvre de l'Humanité. Une nation n'est rien qu'un des anneaux de la chaîne infinie qui rattache les temps et les races. Tous les hommes sont faits de sang, et tous les anneaux, de fer.

V. Hélas! pauvres mortels, que faisons-nous contre la Révolution? Pendant que nous l'analysons et la définissons, elle nous emporte dans son orbe éternel, et nous sommes bien forcés de l'accepter et de nous y accommoder de notre mieux. Les gouvernants qui décrètent contre les révolutions et les généraux qui les sabrent ressemblent fort aux fourmis qui transportent, à grands efforts de reins, des brins de paille, et croient, par leur travail, modifier l'ordre de l'univers. Ceux qui provoquent les révolutions et ceux qui les refoulent ne sont que des instruments; le fait révolutionnaire n'est qu'un brillant feu d'artifice qui fait resplendir davantage la tradition résumée la veille, poursuivie le lendemain.

VI. Je ne sache pas d'événement au monde sur lequel les hommes aient aussi peu d'influence que sur la venue d'une révolution profonde. Les vaines impatiences des oppositions ne la hâtent pas davantage que ne la retardent les aveugles fureurs des gouvernements. Si les *politiques purs* avaient observé comme moi combien il faut de temps à la maladie pour désorganiser une partie de notre corps, et combien à la convalescence pour réparer ce désordre, ils dépenseraient moins d'argent, républicains contre monarchistes, à entretenir des mouchards.

VII. Toute société a une phase d'accroissement et une phase de décroissance. Dans la première, ses forces se concentrent; dans la seconde, elles se dissocient. Dans la première, cette société résume la tradition; dans la seconde, elle prodigue l'utopie.

La phase de décroissance des nations est *en creux*, leur phase d'accroissement est *en relief*. Je veux dire que tant que les nations sont jeunes, elles travaillent avec des forces indomptées et inventent, tandis que, quand elles sont vieilles, elles perdent successivement tout ce qu'elles ont créé, parce que de plus jeunes s'en emparent. Les institutions des peuples vieillis sont les moules dans lesquels passent les institutions des peuples neufs; l'empreinte de l'avenir est prise sur le relief du passé. — Les idées sont les biens les plus précieux des générations; elles restent en héritage dans l'humanité.

VII. On ne peut assigner à l'Humanité ni durée certaine ni caractères fixes; sur ce point, tout est doute; nous ne savons rien de nous-mêmes que relativement. D'où résulte qu'on ne peut pas affirmer qu'il y ait eu *création*, qu'il y aura *jugement dernier*; qu'il ait existé une *sauvagerie complète*, que nous soyons en *civilisation absolue*, non plus qu'il y aura jamais SOCIALISME DÉFINITIF.

Le *Progrès* est un mirage qui recule à mesure que nous avançons. La *Perfection* est une amorce jetée devant nos convoitises vaniteuses pour nous faire supporter plus patiemment les épreuves de l'existence. Au moyen de ces deux mots, cependant, les philosophes conduisent les hommes et les rois les gouvernent.

Je ne prétends point que les idées de Progrès et de Perfection soient fausses dans leur essence; je les crois utiles, au contraire, quand elles sont maintenues dans des limites relatives. C'est pourquoi je veux établir que ce ne sont que des aspirations et les dépouiller ainsi de ce qu'elles ont de dangereux pour nous.

L'idée trop exclusive de *Progrès* devient dangereuse en ce que l'homme ne se rend plus compte du rôle souvent révolutionnaire d'agents plus forts que lui, en ce qu'il

s'oppose à leur action, veut faire *da se* et n'accepte pas tous les moyens qui peuvent le conduire à son but. Egalement, l'idée trop absolue de *Perfection* est nuisible en ce que l'homme ne fait point cas de la force virtuelle de la Pensée et de la Découverte, en ce qu'il les combat au nom de la tradition et se prive de leur concours.

Oui, l'homme progresse ; mais tout aussi progresse dans l'univers. Quand on dit que l'homme tend au *progrès*, il ne faut donc pas entendre par là qu'il puisse marcher à l'avant-garde de tous les êtres, et se dérober ainsi à la solidarité générale. Car tous les autres êtres s'efforcent aussi de primer sur ce qui les entoure. Il en résulte qu'en réalité l'homme ne fait que s'équilibrer dans son milieu ; qu'il tend au progrès indéfini, et que cette aspiration est utile, mais qu'il n'obtient jamais plus que de vivre au jour le jour, de joindre les deux bouts.

Oui encore, si on le compare à ce qu'il était primitivement, l'homme s'est perfectionné. Mais tout aussi, dans la nature, se perfectionne. Quand on parle de *perfection humaine*, il ne faut donc pas entendre par cette expression que l'homme soit assez supérieur aux autres êtres pour pouvoir rester en arrière tandis qu'ils avancent. Le parfait, l'achevé est toujours derrière nous ; jamais nous ne le réalisons, parce que les désirs excités en nous par le milieu qui nous entoure exigent toujours de notre part de nouveaux efforts d'harmonisation.

IX. La notion de PROGRÈS ABSOLU est exclusive de l'intervention de toute force dans les affaires humaines ; c'est l'erreur des hommes d'opposition. La notion de PERFECTION ABSOLUE est exclusive de l'intervention de toute idée ; c'est l'erreur des hommes de pouvoir.

La notion de Perfection absolue représentant le Passé et la notion de Progrès absolu représentant l'Avenir, il est

nécessaire que ces deux termes soient conciliés dans la solution de la vie de chaque jour. Car la Révolution ne se fait que par pénétration des éléments qui paraissent le plus contradictoires ; le Présent n'est rien qu'une chaîne au moyen de laquelle l'Avenir remorque le Passé.

Mais ces deux notions existant dans notre esprit et traduisant des aspirations incompressibles de notre nature, il importe de fixer le rôle des hommes de Progrès ou d'Opposition, et celui des hommes de Perfection ou de Conservation.

Qu'ils exercent, les uns et les autres, leur influence spéciale. Que ceux qui ne trouvent de compensation au présent que dans leurs aspirations, que ceux-là sachent bien cependant que tout ce qui est à faire n'est encore que pensée, et que la Pensée ne peut donner qu'une force morale. Qu'ils ne veuillent pas entreprendre ou conseiller le rôle de la force ; qu'ils ne tentent pas de réformer la société dans son organisme dès le jour où ils se sont convaincus qu'elle était modifiable théoriquement. Qu'ils se gardent bien de s'épuiser en stériles efforts pour créer une force déjà toute formée dans le monde, et qui accomplira la révolution nécessitée par les besoins du temps. J'insiste sur ce rôle si mal compris jusqu'à présent par les oppositions, afin qu'elles se persuadent qu'elles se sont rendues inaptes à accomplir le rôle de la Force dès qu'elles ont choisi celui de l'Idée.

Que les hommes satisfaits du présent poussent, au contraire, aussi loin que possible les ressources de l'organisme civilisé ; qu'ils exagèrent ses forces mécaniques, mais qu'ils n'oublient pas que tout ce qui existe déjà n'est après tout que fait accompli et ne peut rien donner qu'une force matérielle. Qu'à l'instar des grands industriels de nos jours, ils ne s'imaginent pas créer parce qu'ils exploitent une création ; qu'ils ne nous présentent pas des résultats pour

des opinions, et de la statistique pour des idées. Ils se sont déclarés nuls pour raisonner du jour où ils n'ont plus fait qu'agir. L'action tue la pensée.

Que d'impatiences fiévreuses, combien d'insurrections sanglantes a déchaînées sur nous l'idée fausse d'un Progrès illimité! Que d'inerties craintives, que de résistances acharnées à engendrées la pensée décevante d'une Perfection absolue! Que de victimes sacrifiées dans tous les temps à ces deux utopies si utiles philosophiquement et socialement si pleines de dangers! Hélas! c'est les pieds dans le sang que l'Humanité parcourut la voie jusqu'à ce jour. Efforçons-nous de rendre les révolutions moins altérées d'un liquide aussi précieux.

X. Appliquant ces données à nos sociétés européennes, je dis :

Le Socialisme, aspiration vers le progrès à acquérir, doit exagérer la pensée et n'être limité dans sa tâche que par le sentiment de la Justice.

L'Absolutisme, sanction de la perfection acquise, doit exagérer la force et ne reconnaître en cela d'autres bornes que ses ressources.

Dans la crise que nous allons traverser, l'exagération des *doctrines socialistes* et l'exagération des *forces absolutistes* se corrigeront l'une par l'autre.

En sorte que l'Humanité ne sera détruite ni par le *Désordre de l'Anarchie* ni par la *Compression du Despotisme*, et qu'il ne résultera de ce nouveau conflit des deux puissances primordiales de l'homme, rien autre chose qu'une nouvelle Révolution qui le conservera.

XI. La dernière enfance est faible comme la première. Les tout petits enfants sont sujets comme les tout grands vieillards aux maux sidérants des entrailles, du cerveau et

des poumons. La mort implacable moissonne avec la même faux dans les hôpitaux des vieillards et dans ceux des nouveau-nés. A ces deux âges de la vie, la lutte est plus pénible qu'à tous les autres, parce que l'équilibre entre la résistance vitale et les obstacles extérieurs est également instable, bien que d'une façon différente. Aux organisations tout-à-fait jeunes, les objets extérieurs opposent une résistance compacte; contre les obstacles extérieurs, les organisations décrépites ne déploient qu'une résistance insuffisante. La mort des nouveau-nés vient de l'extérieur; celle des vieillards, de leur organisation même. Pour les uns comme pour les autres, elle est imminente.

De même pour les sociétés. Dans les premières années de leur accroissement et dans les dernières de leur décadence, elles sont également exposées aux émeutes sanglantes, aux insurrections stériles, aux guerres prétoriennes, aux conflits d'ambition, aux rivalités de pouvoir; elles sont sans cesse entre la vie et la mort, en équilibre sur la pointe d'une épée. Superficiellement examiné, rien ne ressemble plus à la fin que le commencement; voilà pourquoi tant de gens soutiennent que la Russie n'a pas plus d'avenir que la France.

Mais l'extrême enfance et la vieillesse extrême ne sont que des promesses d'existence. La véritable vie, toute créature la parcourt, soit sur terre, soit sous terre; non pas entre les deux. La vie et la mort ne s'arrêteront pas pour si peu que des empires.

L'Europe actuelle sera transformée.

XII. Je conclus :

Révolutionnez, retournez, brisez, détruisez sans crainte tout ce qui est. C'est sauver votre vie!

Il faut que les derniers deviennent les premiers... jusqu'à ce qu'il n'y ait plus ni premiers ni derniers!

Le Gouffre de la Révolution crie ; il réclame des peuples entiers ; il rejette des flammes de soufre, des flots de lave et des pavés incandescents ! Ramassez les pavés ardents, et les portez au faîte de vos maisons !

Mes yeux se remplissent d'étincelles ; des foudres passent dans l'air, chargés d'exterminer !

A l'extrême Nord une lumière paraît ; le glaive russe étincelle sous un pâle rayon de soleil !

Une race humaine va se déplacer ; — une immense révolution se répercutera parmi les peuples. — Ainsi, dans les mers grandes, le flot rebelle fait bondir la masse des flots !

Nous sommes des vieillards. La Russie grandissante brandit contre nous l'épée de la conquête. C'est la loi !

La Mort va recueillir ses gerbes au milieu de la Guerre, de la Révolte et de la Maladie conjurées !

Debout ! Debout ! la moissonneuse d'hommes ! Les grands épis, les épis d'or sont mûrs !

XIII. Une Révolution est une manifestation toute-puissante de la force vitale. Elle est la douleur des entrailles d'un peuple, la douleur qui s'élève et se répand ensuite par les mille voix de l'opinion. Elle est dans la nécessité, dans les besoins non satisfaits, dans les forces non employées, dans les aspirations, dans les temps. Elle est l'exclamation suprême de la nature, et sans cesse elle se reproduit par le ressort des forces sociales.

Ce cri suprême de la Révolution, avant d'être poussé par la voix des sociétés, éclate par celle d'un homme dont l'ardente nature est comprimée par la maladie ou le malheur. Cet homme, c'est le prophète, l'*irritabilis vates*, comme répètent les compilateurs littéraires de ce temps, qui jamais ne connurent la souffrance. Oui ! bibliomanes imbéciles, les privations de tout genre font monter la rage

au cœur de l'homme. Et vous, ne deviendrez-vous pas irritables aussi si vous vous couchiez l'estomac vide, et si vous ne dormiez pas de la nuit, et si vous vous leviez tard pour manger moins, et si vos yeux étaient pleins de sang, et si vos jambes se dérobaient sous vous quand vous marchez? Moi j'écoute avec joie les conseils de la Vengeance, la seule Divinité qui veuille encore me sourire; et je m'écrie :

Ange des revendications suprêmes, toi qui fais pâlir l'Iniquité, oh! viens, viens à moi sur tes ailes de feu! Toi qui allumes les haines fécondes et diriges les courages indécis, toi qui donnes à chacun la mission qu'il peut le mieux remplir! oh! fais que, pendant une seule heure, une torche soit remise entre mes mains, et que je sois entouré par un groupe d'hommes qui aient souffert la faim!

Oh! alors, je le jure, rien ne restera sous le soleil des épargnes accumulées par le vol. Pendant que là-bas, sur les bords de la Mer Noire, les Russes tailleront en pièces les armées françaises; moi je prendrai dans ma main la torche embrasée, et je commencerai par la maison qui m'a le plus fait souffrir, par la maison de mon père. La première jouissance qu'elle me causera de ma vie sera de la voir s'écrouler au milieu des flammes. Et le premier bien qu'elle procurera sera de réchauffer ceux de mes frères qui souffrent le Froid. — Le Froid qui tue si lentement!

---

§ 3. — SUR LA MORT, LA GUERRE, LES FLÉAUX ET FAMINES.

I. La Fin vient! Le Mal vient! crient les prophètes quand ils sentent l'odeur de la poudre et de la famine au

loin ; quand ils distinguent, de l'autre côté des monts, les vagues clameurs des tribus envahissantes. Et moi, je leur demande : Savez-vous ce qui est la Fin ou le Commencement, le Bien ou le Mal ? Pour porter un jugement sur les choses humaines, quelle est votre unité de mesure ?

Les hommes se retranchent derrière la morale et le jugement du public pour excuser leurs préjugés. Et moi, je ne reconnais ni morale, ni intelligence ni justice publiques. Quand il me sera prouvé que tous ont le même estomac, le même cœur et le même cerveau, je conviendrai volontiers que tous peuvent avoir la même pensée. Jusque-là je dirai : C'est l'étouffement, l'esclavage et l'aveuglement de tous qu'on nomme l'opinion générale ; subisse cela qui veut !

Aujourd'hui l'opinion publique n'est que l'opinion d'un seul ayant force de loi, de préjugé, ou plus souvent encore d'intérêt. Sans liberté individuelle, point d'opinion vraie. Il n'y aura d'ordre véritable que lorsque chacun aura le droit de maintenir son opinion contre tous. Et jusqu'à ce que ce droit me soit acquis, je ne reconnais ni préceptes ni axiomes sociaux incontestables ; ce qui est vérité, justice, bon sens et probité pour l'un est tout le contraire pour l'autre. Le degré de certitude s'estime, dans ce siècle, à la majorité des intérêts, et la majorité des intérêts est inique !

II. Moi, je n'attache aux mots qu'une valeur grammaticale, et je soutiens que la justesse de l'idée qu'on exprime au moyen d'eux ne peut être fixée qu'après détermination de la destinée humaine.

Vous, civilisés et républicains moraux de l'école pleureuse de saint Augustin, vous soutenez que la vie est l'accomplissement d'une mission, le désert des souffrances,

la mise en scène du dévouement, le Calvaire du martyre; et vous prétendez que la plus excellente vie est de se suicider lentement au moyen de la sobriété et de la vertu démocratiques.

Moi, libre mortel, immoral enfant de la corruption de ce siècle et de la fermentation du précédent, moi dont la tête ardente est remplie des paradoxes de Bentham, d'Helvétius et de Volney, je soutiens que la vie est la recherche du bonheur, et que tout ordre social qui n'emploie pas nos forces et nos ressources en nous conduisant vers ce but, nous est préjudiciable.

Non que je prétende qu'il doive exister jamais une génération d'hommes parfaitement heureux. La perfection ne peut être que relative aux temps et aux milieux ; l'idée absolue que nous y attachons ne nous est utile que pour les constants efforts d'amélioration qu'elle provoque en nous. Mais bien que le problème du Bonheur soit toujours posé en avant des générations, et qu'il ne soit jamais résolu que quand elles ont passé, il n'en est pas moins vrai que l'humanité ne peut pas décliner ce problème.

Il ne peut entrer dans le plan de ce livre d'énumérer les raisons pour lesquelles je crois que notre destinée est la recherche du bonheur. Pour et contre cette opinion tout a été grandement exposé depuis longtemps. Seulement, j'ai trouvé indispensable de déterminer quel but j'assignais à la destinée de l'homme, afin de pouvoir fixer la valeur de certains mots qui reviennent sur nos lèvres, à chaque heure de notre vie, comme sous ma plume, à chaque page de ce livre.

Ma méthode dialectique ne peut d'ailleurs être attaquée par personne. C'est d'un point incontestable et incontesté que je pars pour établir mes raisonnements : à savoir, que je recherche le bonheur, et que beaucoup de mes semblables le recherchent comme moi. Mon argumentation ne repose

donc pas sur une hypothèse; c'est tout ce qu'on est en droit de me demander.

III. Une chose va paraître bien extraordinaire, je m'assure, aux esprits de ce siècle : c'est que, tendant au bonheur, je vais soutenir à l'instant même que les plus grands maux et les plus grands désastres sont bons et utiles. C'est de la contradiction, diront-ils? Eh! philosophes de rencontre, qu'est donc l'homme autre chose qu'un abîme de contradictions?

Le but de ma vie étant le bonheur, je dois être sans pitié pour cet abîme d'indescriptibles misères qu'on appelle la Civilisation, et voir avec joie tournoyer sur lui les plus grands fléaux et les plus redoutables malheurs. Le contrat qui m'accouple à mon *bien-aimé* prochain est comme un collier de fer à mon cou, comme une paire de menottes à mes poignets. Et ce fer ne peut être rompu que par une force plus grande; il faut qu'il se produise effraction. J'ai conscience exacte des dangers que je cours en appelant l'heure de ma délivrance; mais je souffre au fond de l'abîme; puis-je ne pas m'écrier vers les cieux?

Je n'ai rien à perdre à la destruction de cette société-ci; au contraire, cette destruction doit tourner à mon avantage. Je m'en réjouirai donc. Et de même s'en réjouiront tous ceux qui souffrent la misère sans secours, sans espoir. Tous les discours du monde n'empêcheront pas cela.

Je n'ai pas le pouvoir de déchaîner la ruine sur les sociétés actuelles; je n'ai même pas le choix entre les moyens destructeurs. Mais je me sens transporté d'allégresse quand je les vois fondre sur nous. Dans le domaine des faits, je constate. Avec les hommes actuels, c'est être dupe que de parler de principes, d'honneur, de justice et de liberté. Pourquoi donc ne leur renverrais-je pas leur sanglante menace : « La faux ne discute pas avec l'ivraie? »

IV. Quand l'Humanité souffre dans son corps et dans son âme, quand l'équilibre des sociétés est rompu, quand des millions d'hommes sont menacés de mourir de faim, quand l'ordre ne se maintient plus que par l'homicide et le vol légaux, alors la société est un enfer qui brûle, et, pour en sortir, les hommes n'hésitent pas à saisir tout ce qui leur tombe sous la main, fer rouge ou épée. La plus suprême des raisons, c'est la *fringale;* et je voudrais voir les philosophes les plus austères placés entre la Faim et le Moralisme.

Moi, je dis hautement que, contre le mal, tous les moyens sont bons et justes pourvu qu'ils soient efficaces. Et c'est uniquement parce que je ne crois pas les révolutionnaires d'Occident assez forts que je les dissuade de se soulever, quand je vois ailleurs des forces assez imposantes et assez aveugles pour faire la Révolution.

V. L'Europe actuelle est une société malade dans ses membres et dans ses institutions. Or, l'homme empoisonné, dénaturé par la Civilisation, ne peut être conservé à l'existence que par la Médecine, qui est un empoisonnement d'une autre sorte. Dans notre milieu, l'art gouvernemental ne peut rien être qu'une déplorable homœopathie substituant constamment le mal au mal.

Je soutiens donc que, par tous les moyens, notre Civilisation doit disparaître; qu'à l'heure qu'il est, la Mort, la Guerre, l'Invasion, la Maladie, les Fléaux, la Trahison et la Famine sont bons et nécessaires. Si toutes notions du juste et de l'injuste sont perverties, à qui la faute?

Je n'hésite pas à appeler la Mort sur toute la société qui conspire la mienne; elle me menace de la dent de la Famine; je la menace, moi, de la pointe du Glaive. J'appelle l'Invasion sur le pays qui m'a injustement banni. Je désire voir succomber au Choléra ceux qui me font mourir par

le Monopole. Je suis heureux enfin que ceux-là trahissent leur cause, qui défendent l'infâme cause de la Civilisation.

Et pourquoi donc ne dirais-je pas ce qui est au fond de ma pensée? Suis-je payé pour soutenir le mensonge? Ai-je figuré jamais sur les registres d'un parti ou répondu à un appel d'enrégimentation? Je n'hésiterai pas plus à écrire ce chapitre que les autres. Sur cette société gangrénée, vermineuse, j'appellerai la Mort, l'Invasion et les Désastres. Je le ferai parce qu'il y a dans cette plume autant d'épouvantements qu'il y a de morts dans la gueule d'un canon!!.....

VI. La Mort n'est ni un commencement ni une fin; c'est un point indéfini de notre existence infinie.

L'existence *sous-terraine* est aussi bien la vie que l'existence *sur-terraine,* de même que le sommeil est aussi bien la vie que la veille. Dans l'éternité, la vie n'est qu'un jour, la mort n'est qu'une nuit. Et de même que nous réparons dans la nuit ce que nous avons perdu le jour, de même nous refaisons dans la mort ce que nous avons défait dans la vie.

VII. Pendant huit ans j'ai fouillé dans les cadavres humains sous la direction des princes de la science. Et pendant huit ans, je rentrais tous les soirs accablé de fatigue, et je me disais : Je saurais nommer jusqu'au plus petit nerf d'un mort, et je ne sais pas ce qu'est la mort. Et je me lavais les mains, et je m'endormais, mécontent de mon travail de machine, et je me disais : Mes maîtres m'apprendront bien quelque jour ce qu'est la Mort.

Ah oui! les maîtres, ils ont vraiment bien autre chose à faire que d'observer la nature! Eux qui ne voient guère dans l'homme vivant qu'un cadavre et une matière à spé-

culations, vont-ils donc m'enseigner que le Cadavre vit et qu'il y a toute une science dans la vie du Cadavre?

Nos maîtres sont ainsi. Ils nous amènent en face des questions les plus formidables, en face de la mort, et nous disent à l'oreille : Il y a là un problème terrible, un secret impénétrable ; — qu'il vous suffise de savoir qu'un cadavre est un cadavre et un globule de sang un globule de sang. Nous-mêmes nous ne devons en connaître que cela !

Ah ! vous ne savez que cela, beaux porteurs d'hermine, habiles escamoteurs de membres, braves savants à répétition ! Vous ne savez que cela, et vous ne souffrez pas de votre ignorance ! Et parce que vous n'avez jamais osé soulever le voile de la vierge décharnée qui s'appelle la Mort, vous pensez que des agitations ardentes ne le déchireront pas ! Mais vous oubliez donc que l'espèce humaine est curieuse, et que c'est grâce à sa curiosité que notre première mère connut le bonheur, et que nous le connaîtrons tous !

Pour ma part, les prêtres et les docteurs m'ont fait voir deux choses de trop, le Saint-Sacrement et le Cadavre. Et j'ai juré de pénétrer jusqu'au fond du sanctuaire et de disperser, parmi le peuple, les dernières reliques de la religion et de la science. Et je dirai au peuple : Vois ce que valent les autorités les plus renommées ; vois et foule aux pieds ! — C'est de tout temps qu'il faut chasser les marchands du temple.

VIII. Elles n'ont pas été perdues pour moi, les heures passées dans les amphithéâtres ; avec les morts, je songeais toujours à autre chose qu'aux exigences du prochain examen. J'observais le théâtre des dernières luttes que la vie et la mort se livrent sur notre organisation fragile ; j'admirais les travaux de défense de l'une et les plans d'attaque de l'autre, lorsque toutes deux, pour remporter la victoire, déploient leurs efforts suprêmes. Et c'est en étudiant le

travail de composition et de décomposition d'un organe que je pénétrai les mystères de destruction et de renaissance d'une société.

Au milieu de notre corps, en effet, de même qu'au milieu des sociétés, les forces décomposantes creusent sans cesse un abîme que les forces recomposantes comblent sans cesse. — Eternel travail des Danaïdes! telle est notre vie. — Sur notre cadavre, au contraire, et sur les ruines des sociétés, les forces recomposantes élèvent sans cesse des germes que les forces décomposantes détruisent sans cesse. — Eternel travail de Sisyphe! telle est notre mort. — Squelette et sperme ne paraissent rien que néant; un épicier n'en donnerait pas la façon d'un blanchissage.

Tant que les forces composantes et les forces décomposantes s'équilibrent, nous restons sous la forme présente. Mais dès qu'elles cessent un seul instant de se balancer, nous nous transformons. Si ce sont les formes composantes qui l'emportent, nous venons au jour; si ce sont les forces décomposantes, nous rentrons sous terre. Dans les deux cas nous demeurons dans le monde. Car tout est dans tout; rien ne se fait de rien; le néant est un mot, et la Mort et la Vie, deux autres; il n'y a qu'une chose vraie, l'éternelle circulation de toutes choses par leurs actions et réactions réciproques. La Vie et la Mort commencent par les mêmes phénomènes.

IX. Je le démontre par deux exemples:

J'ai sous les yeux un poumon ravagé par la phthisie. Cet organe est le théâtre d'une lutte acharnée entre les forces décomposantes et les forces recomposantes. La caverne où siége le mal est en petit un cadavre qu'occupe la Mort; les tissus ambiants sont en petit un fœtus où la vie rassemble ses ressources pour forcer la mort à lever le siége. Dans cet atelier transformateur, à mesure que le principe mor-

bide détruit un filet nerveux, une veinule ou une artériole à l'intérieur de la caverne, le principe vital en crée d'autres tout autour d'elle : à mesure qu'entre les vaisseaux et les nerfs atteints s'entassent des tissus putréfiés, des tissus neufs se forment entre les nerfs et les vaisseaux de formation nouvelle. A mesure enfin que le vieux poumon se détruit, le neuf s'efforce de se substituer à lui.

Voici maintenant une bouillie cadavérique exhumée. Je n'y distingue plus rien qu'une agitation vermineuse, un foyer embrasé de transformation dans lequel mille créatures éphémères travaillent à élever un monde. Dans ce détritus informe la Vie réside en souveraine. Mais voyez tout autour la sombre Mort rassembler ses agents de destruction ; le ver immonde qui vit de la terre nouvelle, l'oiseau qui dévore l'insecte naissant et le bœuf *confortable* qui recherche entre toutes les autres les herbes qui sortent du sol. La terre, l'abrégé du monde, c'est l'insatiable Cybèle qui n'enfante que pour dévorer. Les anciens savaient mieux cela que nous. Heureux les anciens s'ils avaient institué de royales académies pour reconnaître toute la droiture de leur esprit !

Dans ces deux exemples de transformations aussi intégrales que nous puissions les imaginer, nous voyons que la Vie et la Mort luttent d'aussi près que possible, haletantes, essoufflées, embrassées l'une par l'autre comme un lutteur par un autre lutteur. Cela nous prouve que l'essence de la vie est la même sur terre et sous terre, que ces deux modes d'être de l'homme sont reproduits l'un par l'autre trait pour trait, relief pour vide. Ne nous effrayons donc plus des mots, et la Mort n'étant en définitive qu'une autre forme d'existence, ne la redoutons pas, surtout lorsque nous souffrons tout ce qu'on peut souffrir.

X. J'applique ces notions à l'Europe actuelle. L'Occi-

dent est cette partie lentement désorganisée par le principe morbide. Les richesses sociales y sont injustement distribuées. En échange d'un travail qui outrepasse leurs forces, les classes travailleuses ne reçoivent plus que des aumônes insuffisantes pour soutenir leur vie. — Comme les plus petits des vaisseaux et des nerfs meurent faute de sang dans les organes en voie de destruction, de même, hélas! les rangs dits inférieurs de la société sont décimés sans répit par la faim, la maladie et la mort. Entre ces écueils, les populations ouvrières se traînent avec peine, hâves, chétives, dépérissant dès la naissance, harassées jusqu'à la fin. L'Occident est la caverne des grands maux ; la mort y trône : les voleurs que la Loi protége et ceux que la Loi punit s'y livrent des combats acharnés. . . .

Mais autour de ce foyer de gangrène et de pestilence se pressent des peuples au sang chaud, aux reins puissants ; peuples capables de détruire parce qu'ils sont forts, capables de fonder parce qu'ils sont croyants, capables enfin de comprendre des vérités nouvelles parce qu'ils n'ont pas l'esprit corrompu par les préjugés. Ainsi, tout autour des tissus menacés de mort, nous avons vu se presser les vaisseaux et les nerfs de formation nouvelle.

Sur ce théâtre de lutte sociale, les forces composantes et décomposantes sont donc aussi rapprochées que possible ; c'est bien le cas analogue à celui que nous observions tout-à-l'heure sur le corps de l'homme. La vie et la mort sont aux prises ; de ces deux éternelles adversaires laquelle l'emportera ? — Le flot des peuples qui, de l'extrême Orient, s'élève, cherchant son niveau pour déborder, s'étendra-t-il sur nous ? Balaiera-t-il cette mare croupissante de jouissances et de misères que nous appelons pompeusement la Civilisation ? La jeune souche humaine étendra-t-elle partout ses rameaux verts, et des races pleines de sève et de fécondité prendront-elles la place des

races vieillies? — Ou bien, la putréfaction occidentale entraînera-t-elle tout à la Mort?

Et dans ce dernier cas encore, le problème écrit en noir se dresserait toujours devant nous dans sa terreur sauvage. Une société n'est qu'un mode temporaire d'union entre les hommes, elle n'est pas l'humanité; le citoyen peut périr, mais l'homme reste. A moins que l'Europe ne disparût dans un déluge, il faudrait toujours qu'elle fût repeuplée et que des migrations d'hommes vinssent à elle de l'autre côté des mers lointaines. Or, tout ce qui pourrait nous revenir des autres continents leur a été envoyé par nous, hommes et idées; l'Amérique et l'Océanie ne nous paraissent si jeunes que parce que leur territoire est immense et vierge. Les mondes prétendus nouveaux sont beaucoup plus vieux que notre monde. Non, l'Europe n'a pas besoin des autres continents pour renaître; elle regorge d'hommes et de ressources; elle porte en elle-même des forces assez grandes pour suffire à sa régénération, si ces forces étaient bien employées. Les autres continents ont bien assez de travail sur place pour ne pas déborder au loin; ils ont à développer chez eux les principes de notre civilisation.

XI. La Mort n'est pas une puissance inutile; elle renouvelle au contraire tout ce qui est devenu trop vieux. La Vie naît de la Mort. Pour qu'une chose paraisse sur la terre, il faut qu'une autre ait disparu. Car le nombre des êtres est limité et rien ne se tire du néant. Car toute consommation amène une dépense proportionnelle. Car toute dépense est mère de travail.

La terre doit supporter le labour, la gelée, les pluies et les chaleurs avant de se couvrir de moissons. Pour germer, la graine se vide. Un grand nombre d'insectes périssent en procréant. L'homme lui-même s'affaiblit peu à peu

16

et meurt en détail à mesure qu'il se reproduit. La nation dont la langue et les idées se généralisent et s'altèrent au milieu des autres est destinée à se dissoudre bientôt dans le mouvement ethnographique. — Ainsi de la France actuelle.

Telle est la loi de la Révolution. Sa puissance ne s'arrête devant rien dans la nature. Son bras passe sur les nations vieillies, et de plus jeunes qu'elles les enterrent au son des instruments guerriers.

Certes, il est pénible aux hommes de se sentir mourir et de ne pouvoir prolonger leur vieillesse ni à prix d'or ni à prix de courage; il est affligeant pour des enfants de porter le deuil de leurs pères ; il est humiliant pour notre orgueil de voir des cités opulentes s'écrouler comme des murs lézardés.

Mais quoi ! sommes-nous seuls sur la terre? Ne vivons-nous pas des autres êtres comme les autres êtres vivent de nous? Les transformations ne sont-elles pas utiles et fatales? Et si elles nous détruisent sous une forme, ne nous reproduisent-elles pas sous une autre?

XII. Plus l'homme se rapproche du terme de sa vie, plus il se montre effrayé de l'idée de mort, plus il aime à s'aveugler sur la nature du mal qui l'entraîne au tombeau.

L'enfant ne sait pas qu'on peut mourir. L'homme, dans la force de l'âge, se raidit contre le danger. Le vieillard, au contraire, supporte avec impatience qu'on lui parle des maladies qui ont enlevé ses aïeux.

Ainsi la France vieillie, ne se sentant plus assez de forces pour repousser l'invasion qui la menace, se refuse à voir la puissance du géant du Nord reconnue par le monde entier.

Et si quelqu'un s'avise de la tirer de son sommeil par

une prédiction lugubre, elle rit tristement, comme une démente octogénaire ; elle gesticule, chantonne des refrains patriotiques et raconte à satiété les glorieuses campagnes de la République-Empire.

A ces signes on reconnaît un peuple épuisé. Il faut qu'il nous reste bien peu de vigueur pour que nous ne sachions plus que radoter depuis cinquante ans. Nous n'avons plus à montrer à nos ennemis qu'un râtelier édenté par la corruption. Et nous croyons leur faire peur !

Ne nous préparons pas, pour chaque jour de notre vie, des désillusions amères en assignant pour but à la révolution nouvelle un changement de ministère ou des réformes de détail. Temps perdu que tout cela ! Et quant à la République Universelle et Sociale, tous tant que nous sommes, depuis l'octogénaire jusqu'au nouveau-né, nous ne saluerons pas sa bien-venue. Avant qu'elle ait pris racine sur la terre, la pelle du fossoyeur nous aura recouverts trois fois, et trois fois nous aurons reparu dans l'humanité pour travailler à sa conquête.

Que de temps s'écoulera avant qu'aient disparu les éléments trop anciens de la Civilisation occidentale et les éléments trop jeunes de la Barbarie cosaque ! Que d'années de combats et d'émeutes, pour que le nouvel ordre ethnographique devienne fécond en résultats sociaux !

Introduisez une greffe sous l'écorce d'un arbrisseau des haies ; la virginité de la nature et la science de l'homme lutteront longtemps avant de se marier ; les fruits les plus savoureux de l'arbre ne seront recueillis que par les enfants de celui qui l'aura planté.

Ainsi dans la Société, car les principes sont des greffes que le génie de la Révolution dépose dans les races afin qu'elles les développent.

Entre la civilisation de Justinien et celle de Charle-

magne, il se passa trois siècles. Et ces trois siècles furent remplis des cris et des soupirs des peuples absorbés dans les jouissances de la reproduction, jusqu'à ce que l'échange fût opéré entre l'idée latine et la force germaine.

La Civilisation chrétienne a subi de longues épreuves avant d'écraser le Paganisme. Qui pourrait dire que de souffrances sont réservées au Socialisme avant qu'il ait triomphé de la Civilisation ?

XIII. Avoir établi que l'Humanité n'est pas anéantie par la Mort, que tout décès a pour conséquence obligée et immédiate une naissance, c'est avoir dit implicitement qu'une société n'est pas anéantie non plus parce qu'elle est en décadence, et que toute décadence a pour résultat immédiat et fatal une invasion.

Qu'est-ce en effet que la Décadence ? la veille de la Mort. Et qu'est-ce que l'Invasion ? la veille de la Naissance. — Ce qui est vrai de la Mort et de la Naissance est donc également vrai de la Décadence et de l'Invasion.

Une invasion n'est pas plus un anéantissement qu'une révolution quelconque. Si elle efface momentanément le nom d'un peuple, elle tient un autre nom tout prêt pour le remplacer ; si elle nie la tradition, elle affirme l'utopie ; si elle ne perfectionne pas, elle découvre ; si elle enterre le passé, elle exhume l'avenir. Elle tapisse de chairs vivaces les os des squelettes ; dans les couvertures des vieux codes, elle introduit de nouveaux feuillets. — Si nous la considérons dans le temps et dans l'espace, moins étroitement que nous n'avons coutume de le faire, l'Invasion n'est qu'un échange, comme la Mort.

XIV. Dans tous les mouvements généraux des peuples, il s'établit une circulation complète, et par suite un cou-

rant double. Une moitié du courant se dirige de l'extérieur à l'intérieur, c'est celui des peuples qui arrivent en scène; l'autre y répond de l'intérieur à l'extérieur, c'est celui des peuples qui y sont déjà. Mais ces deux courants semi-circulaires se combinent et s'harmonisent; Invasion et Pénétration sont synonymes.

Les cours d'hommes, — c'est-à-dire les cours de sang — se cotoient, se heurtent, se mêlent, et puis descendent ensemble le grand lit de la vie. — Comme les cours d'eau qui se hâtent ensemble vers l'Océan! — Les premières entrevues des hommes ressemblent beaucoup aux premières entrevues des chiens. Il font rage les uns contre les autres; au loin jaillissent et le sang, et la bave, riche écume! Puis tout cela se confond malgré tous les obstacles. Et la mer, la mer humaine, altérée, infinie, la mer boit tout! Et la mer est intarissable!

Ce qui succède immédiatement à l'invasion, ce n'est pas un peuple complètement formé, c'est tout au plus un fœtus de nation, germe fécond sur lequel une nouvelle existence va développer toutes ses phases d'évolution successives.

Aucun peuple ne disparaît dans une invasion; tous, au contraire, reparaissent plus brillants. L'un prête la force, l'autre rend la science. L'un est d'action, et l'autre de conseil. Et de même que les enfants et les vieillards se recherchent, de même que la greffe du vieil arbre cultivé se mêle à la sève du sauvageon, de même les nations jeunes et les nations vieillies se complètent les unes par les autres, extrayant de la Tradition et de l'Utopie la virtualité de l'intelligence humaine. Sur quelque milieu que vous opériez, quels que soient les éléments que vous trouviez ou mettiez en présence, il faut toujours que les extrêmes se dégagent et se touchent. Le tout résulte de l'engrènement des diversités.

XV. Sur nos sociétés, travaillées d'un mal organique incurable par les procédés ordinaires, faut-il hésiter à appeler l'Invasion? Je réponds par une consultation chirurgicale; c'est mon ancien métier.

Un homme est atteint d'une affection chronique qui l'entraîne rapidement; il a le teint plombé, les pommettes saillantes, le corps d'une maigreur livide. Les remèdes employés jusque-là n'ont pas eu la puissance de conjurer le mal: ce n'est plus qu'au prix d'une opération pénible qu'on peut sauver cette existence en péril.

Eh bien! hésiterez-vous à conseiller cette opération de salut? Laisserez-vous le patient s'éteindre *suivant l'art* pour lui épargner quelques secondes de douleur et ménager les affectueux préjugés de ceux qui l'entourent? Cette indifférente sensiblerie sera-t-elle du courage et du sang-froid? Y aura-t-il conscience à rester neutre en face d'un agonisant? Le médecin qui tiendrait cette conduite n'abuserait-il pas de la confiance accordée? ne mentirait-il pas à ses convictions?

Je crois avoir suffisamment démontré que la Civilisation européenne est dans un état aussi désespéré que ce malade; je suis convaincu que la plupart des politiques et philosophes qui raisonnent matières sociales ont la même persuasion que moi, et je les accuse hautement de ne pas oser dire ce qu'ils osent penser. C'est mal calculer que de mentir. Et c'est un sacrilége de tromper les mourants!

XVI. Et maintenant que j'ai appelé sur nos sociétés l'Invasion et la Mort, hésiterai-je à conjurer contre elles les grands fléaux désorganisateurs? Non, certes.

Si les constitutions humaines n'étaient pas aussi épuisées par l'évolution des formes sociales jusqu'ici parcou-

rues, si les contagions et les virus les plus terribles n'avaient pas pénétré jusqu'à la plus fine moëlle de nos os, les maladies ne seraient guère pour nous que des phases critiques et salutaires; il n'y aurait pas même de maladies, à proprement parler.

XVII. O vous, médecins, chroniqueurs et bibliophiles de toute ignorance, qui, dans la nuit des temps, vous efforcez de distinguer l'ouvrier infernal des mains duquel sortit la boîte de Pandore! regardez autour de vous, sous vos pieds, sur vos têtes; ôtez vos lunettes, ô myopes! sortez de votre puits, astrologues piteux! Et voyez béant, hurleur, inassouvi l'abîme, l'abîme des sociétés iniques qui souffrent le mal et le répercutent à l'infini! Le genre humain s'est mis à la merci d'une fièvre, d'une peste ou d'une maladie syphilitique; notre race peut être retranchée d'un coup, par le caprice de la Parque cruelle, parce que nous-mêmes avons apporté notre tête entre les branches de ses ciseaux.

Qu'on jette une pierre dans une mare de fange, de fange et de sang! Et le flot maudit poussera le flot maudit, et d'un rivage à l'autre mugira, triomphante, l'effroyable tempête! Or la première pierre jetée dans la mare sociale, voyez-vous, ce fut la première borne que la main de la convoitise enfonça dans le sein de la terre déchirée. Oh! malheur, malheur à celui qui grava sur cette borne les initiales de son nom de brigand! Et trois fois malheur surtout à ceux qui ne la réduisirent pas en poussière!

Et sur cette société, réceptacle effroyable de tous les maux les plus lentement torturants, je n'oserai pas appeler les Choléras, Pestes, Famines et Fièvres malignes, cortége sombre de la Mortalité qui détruit des nations en un instant. Oh! je les appellerai! Il faut que le fer rougi soit porté dans la plaie fongueuse; car le feu purifie. Et dussé-

je succomber dans la terrible épreuve, je préfère la cautérisation à la lente agonie.

XVIII. On a semé des comptoirs, des poignards et du poison : on recueillera des disettes, du sang et des cadavres noirs. L'année qui vient sera plus désolée que ne fut celle-ci. — Le Vésuve inondera de ses laves l'Italie soulevée ; la Péninsule Ibérique retentira du fracas des guerres civiles de Cadix au cap Finistère. — Le ciel refusera ses pluies à la terre desséchée ; des maladies inconnues jusqu'alors ravageront les cultures ; les fruits pendront verds aux branches des arbres pendant les chaleurs d'un automne torride. On criera : maudit soit le Seigneur qui a créé le fruit de la vigne ! Les juments gracieuses et les blanches génisses resteront stériles. — Les hommes saisis de désespoir courront aux mers immenses, aux fleuves rapides, aux puits profonds, pour y chercher leur fin. — Par les rues des capitales se croiseront la Guerre civile et la Guerre nationale, le sabre au poing. La détresse bâillante s'étendra sur le monde comme sur une couche voluptueuse et le serrera dans ses bras crispés. — Les douleurs de l'enfantement ne seront plus supportables. Le croup moissonnera les petits enfants. La Mort n'épargnera plus que les vieillards !

XIX. Elle viendra aussi la Trahison au front chauve, aux yeux vitreux, aux doigts froids, trébuchant sur ses pieds fourchus, l'Italienne au teint plombé qui tue par le poison parce qu'elle ne sait plus donner un coup de stylet. « Une victoire s'achète comme autre chose, écrit en fort bon français P.-J. Proudhon, pourvu qu'on y mette le prix. »

— Arrêtez, dites-vous, il est défendu de parjurer la France, le pays du vivace honneur ! — Eh ! puis-je donc, moi, fermer les yeux sur les tripotages civils et militaires

qui préparèrent le siége de Paris et les traités de Vienne ? Et ce siége et ces traités, comment les nommer autrement que des trahisons ?

Oh ! combien sont plus dégénérés encore les Français d'aujourd'hui ! Ces gens-là vendraient, oui ! leurs femmes, leurs filles et leurs mères, s'ils trouvaient des amateurs de pucelages de seconde main. Le Français d'aujourd'hui ! *Cela* a pour principes que l'homme s'acclimate facilement dans les pays où il devient gras ; que là où est l'écu, là est la patrie ; que les roubles sont aussi bien frappés que les *Napoléons*, seuls souvenirs que la France garde, avec amour, de son grand captif de Sainte-Hélène. D'où je conclus que le suprême patriotisme, dans quelque temps, sera de posséder beaucoup de roubles !

Cela s'est vu en 1814-15. Cela se verra bien plus encore aujourd'hui. Il ne manque pas de Marmont, de Villemain, de Louis, de Talleyrand pour se vautrer devant les bottes de quelque nouvel Alexandre. Dieu merci, les esprits forts ne sont pas rares sur la classique terre de France ! — Peuple a vendre au dernier enchérisseur, cosaque ou numide, qui se présentera !

Est-ce que des ministres aussi habiles que MM. Fould et Baroche n'ont pas dans l'épine dorsale toute la souplesse requise pour quelque salut que ce soit ? Est-ce que, depuis tantôt un demi-siècle, les femmes aimables de Paris n'ont pas eu tout le temps d'apprendre à préciser leurs manœuvres coquettes ? Est-ce qu'il ne traîne pas encore bien assez de croix d'honneur pour que la jeunesse dorée puisse en décorer toutes les queues des coursiers de l'Ukraine ? Est-ce que les boutiquiers et les petites dames du quartier de la Bourse ne spéculent pas déjà sur la prochaine saison des Cosaques ?

XX. Guillaume de Tyr écrit sur les croisades : « La

» situation où se trouvait l'Europe était on ne peut plus
» favorable aux croisades. Toutes choses allaient dans un
» tel désordre qu'il semblait que le monde penchât vers
» son déclin et que la seconde venue du Fils de l'Homme
» dût être prochaine. De terribles épidémies, la famine
» et toutes les calamités, suites des guerres continuelles
» entre les seigneurs féodaux, poussaient les gens à ac-
» cepter en foule l'asile que leur offrait l'étendard de la
» croix contre la misère et l'oppression. »

C'est qu'en effet, un mal ne vient jamais seul; guerre et fléaux se commandent comme fièvres et cancers rongeurs. Et de même que la fièvre fait supporter la douleur, de même la guerre distrait jusqu'à certain point du Choléra. Il y aura bien des millénaires avant peu: Quelque nouveau Guillaume de Tyr décrira leurs terreurs; moi je les annonce.

XXI. Je suis comme le médecin observateur en face d'un malade chez lequel toute réaction vitale est épuisée. Ce médecin est obligé de tirer parti aussi économiquement que possible du peu de forces qu'il trouve encore dans cette constitution affaiblie. Moi, je m'interroge sur le lendemain d'une société dont tous les ressorts sont détendus, tous les appuis ébranlés; toutes les institutions disjointes. Et je ne vois de salut pour elle que dans l'excès même de ses maux, dans la fermentation qui succède aux gangrènes putrides. — GARDEZ-VOUS D'ARRÊTER LE TRAVAIL DE DÉCOMPOSITION, conseille Proudhon.

XXII. Personne n'aime la guerre que ces misérables histrions, les derniers des esclaves, qui portent du rouge autour du cou et une lame de fer au côté afin d'aller à la chasse à l'homme. Car la guerre ne profite à personne, eux exceptés. La guerre nuit au peuple vainqueur comme

au peuple vaincu, parce qu'en épuisant la nation, elle renforce le despotisme. — La guerre d'Orient est une bonne fortune pour M. Bonaparte, Empereur de la victoire.

Cependant, encore aujourd'hui, la guerre est dans la fatalité des temps; elle est un de ces rendez-vous forcés que les peuples se donnent et auxquels ils viennent, de tous les côtés de l'horizon, comme des amants transis. Il en sera de même tant que les hommes ne pourront se rencontrer que sur les champs du Carnage et que leurs coursiers piafferont dans le sang; tant qu'ils parleront mille langages divers, tant que les rois étoufferont les voix humaines avec le tonnerre des canons.

Les sociétés modernes, reposant sur le trépied banal de l'Autorité, de l'Epargne et de l'Usure, ne peuvent avoir à conserver que des biens injustement acquis. Et d'autre part, la forme politique étant l'expression du fonds social, il en résulte que tout contrat basé sur la propriété doit être défendu par le Despotisme. Or Despotisme suppose Guerre; Guerre ne se fait pas sans Armées; Armées ne vivent pas de l'haleine brûlante de la Gloire et de l'air du temps..... Je passerais en revue toutes les iniquités sociales si je faisais le tour de l'infernal cercle en les énumérant.

Hélas! le temps n'est point encore où les hommes iront à la rencontre les uns des autres, poitrines découvertes et bras ouverts; aujourd'hui, ils se couvrent avec la pointe des glaives et l'acier brillant des cuirasses.

XXIII. Donc, à la guerre comme à la guerre! S'il est possible, accoutumons nos yeux à la vue du sang et nos oreilles peureuses aux clameurs rauques des clairons. Résignons-nous encore à voir des hommes écharpés, des villes fumantes, des pontons qui s'enfoncent sous le poids des prisonniers, des bombardements, des blocus, des femmes

violées et des familles en deuil. Avant tout, il faut que les éléments sociaux s'équilibrent et que l'humanité vive. Et puisque nos institutions ne permettent pas au Progrès de s'accomplir par une évolution ménagée, que nos institutions soient brisées! — Que l'Epée, qui ne brille que dans le sang, tranche les mains avares des siècles précédents! — Que la Guerre, la vieille sourde en culottes de peau, frappe à coups redoublés parmi les hommes; qu'elle jouisse de son reste, comme la fille ardente qu'on poursuit après qu'elle a fui le toit paternel.

Après tout, « la guerre, comme dit J. de Maistre, la » guerre n'est pas un aussi grand mal qu'on le croit; du » moins c'est un de ces maux qui produisent des com» pensations. D'abord, lorsque l'âme humaine a perdu son » ressort par la mollesse, l'incrédulité et les vices gangré» neux qui suivent l'excès de la Civilisation, elle ne peut » être retrempée que dans le sang. Serait-il possible que » l'effusion du sang humain n'eût pas une grande cause » et de grands effets? Qu'on y réfléchisse : l'histoire et la » fable, les découvertes de la physiologie moderne et les » traditions antiques se réunissent pour fournir des maté» riaux à ces méditations. »

XXIV. Etrange susceptibilité nerveuse! Les civilisés traitent de barbares les Indiens qui se brûlent sur les bûchers; ils maudissent le fanatisme, la superstition, l'ignorance, et leurs cheveux se dressent sous leurs perruques à l'idée des sacrifices humains! Esclaves à bottes vernies, mais que se fait-il donc autre chose en Orient que des hécatombes humaines? A quelle haute raison obéissez-vous quand vous versez votre sang pour les querelles de vos maîtres? Et n'êtes-vous pas plus coupables mille fois en vous égorgeant ainsi, vous, savants, frisés et policés, que ne le sont des hommes primitifs?

Hélas ! hélas ! ! défenseurs du dogme du Progrès absolu, qu'a donc fait l'Humanité depuis six mille ans qu'elle va philosophant et roulant sa triste existence à travers les mondes ? Rien que de reculer pour mieux sauter, rien que de changer de flanc, rien que de tourner la difficulté. Et ces riens-là sont tout. Car en changeant de flanc, on entretient son sommeil ; en reculant, on garde son équilibre ; et à force de tourner autour des difficultés, on finit par passer devant. Condorcet nous a fait un mal incalculable avec son ridicule terme de Progrès. Il n'y a rien au fond de cette notion-là, je le répète encore, rien que ceci : MAINTIEN D'ÉQUILIBRE[1].

XXV. C'est toujours une horrible nécessité que la guerre. Mais nous n'en sommes plus à ces époques d'ignorance où les hommes, divisés par des dominations rivales et permanentes, passaient leur vie en batailles qui ne profitaient qu'à leurs maîtres. La Civilisation nous fournit les moyens de rendre les guerres moins cruelles et moins longues par la stratégie moderne, l'artillerie, les voies

(1) « Quel est le but des transformations qui constituent la vie ?
» Reculons-nous ? Avançons-nous ? Ou ne bougeons-nous pas ?
» Nous ne reculons pas, pouvons-nous affirmer, si nous nous observons » pendant la période d'accroissement.
» Nous n'avançons pas, si nous nous considérons pendant celle de décroissance.
» Nous ne restons pas immobiles ; nous varions chaque jour, et dans le » fonds et dans la forme : l'immobilité serait la mort.
» Que faisons-nous donc ?
» Nous nous conservons. N'est-ce pas assez ? Ne faut-il pas du travail, des » efforts et des douleurs pour équilibrer de nouveaux besoins par de nouvelles » forces, pour résoudre cette équation sans laquelle la vie ne serait pas ?
» La société est comme nous : elle ne rétrograde pas, elle ne progresse pas, » elle ne reste pas immobile non plus.
» Elle se conserve ; et pour se conserver, elle s'agite et se révolutionne » utilement. »

Ernest Cœurderoy. — *De la révolution dans l'homme et dans la société.*

ferrées et la navigation à vapeur ; souvent même elle nous permet de les éviter par des négociations diplomatiques. Il ne nous faut plus dix ans pour faire le siége des villes, et nous ne sommes plus les hommes d'armes de hauts seigneurs, artisans de rapines, comme l'étaient les serfs du moyen-âge. La guerre terrestre, qui n'était que boucherie, s'est faite art. Les batailles navales sont réduites à des luttes d'abordage ; des équipages entiers ne périssent plus, submergés par l'Océan. Les hommes ne s'étranglent plus corps à corps, ne s'arrachent plus cheveux et ongles, ne se mordent plus à pleines chairs, comme des bêtes féroces ; il y a plus d'adresse et moins de brutale rage à s'atteindre avec une balle qu'à se mutiler à coups de hache. Maintenant on se choque par grandes masses, on cherche à mettre de son côté les avantages du terrain, la rapidité des marches et les fautes de l'ennemi. Une action se décide en quelques heures ; le nombre et l'habileté des dispositions prises font le succès. Il se répand plus d'encre que de sang.

XXVI. Il a fallu plus de trois siècles à l'invasion barbare pour faire rentrer dans leur lit ses flots débordés, pour marier la science latine à la vigueur germaine, pour arriver enfin de l'empire de Bysance, qui résumait tous les éléments d'une décadence, à celui de Charlemagne, qui renfermait tous les germes d'une création.

Croit-on que l'ordre qui suivra l'invasion prochaine demandera d'aussi longs combats pour être établi? Croit-on que l'Humanité du XIXe siècle souffrira longtemps de toutes les dominations successives qui descendront du Nord? Il n'en sera pas de l'Occident civilisé comme de l'Empire Romain ; sa chute sera bien plus prompte ; la résistance qu'il opposera à l'Invasion ne sera pas proportionnellement plus longue que ses révolutions ; une pre-

mière lutte l'épuisera, et ses intérêts menacés s'agenouilleront devant le premier despotisme qui leur promettra de les conserver.

Depuis longues années l'Occident n'entreprend plus de guerres de conquêtes. Nous n'en sommes plus aux temps où les Normands débarquaient sur toutes les plages leurs grands pirates blonds ; où l'heureuse issue d'une seule bataille remettait aux mains du bâtard Guillaume les îles grandes de la Bretagne ; où Charlemagne de France et Barberousse d'Allemagne posaient sur leurs têtes souveraines la couronne de fer ; où le soleil se levait et se couchait sur les grands domaines du superbe moine de Saint-Just. Les campagnes si justement célèbres de la République et de l'Empire des Français ne furent même, à proprement parler, qu'une glorieuse retraite devant la Barbarie naissante. Napoléon I[er], c'est Bélisaire [1].

XXVII. Au point de vue du résultat social, guerre et

(1) Je me suis laissé dire qu'il existe, en ce moment, quelque part, dans le monde, un Napoléon III dont les journaux font grand bruit. Qu'a fait cet homme pour qu'on en parle ? Deux parties de *chienlit* et un travail de bourreau ! Qu'a-t-il pensé ? Le parjure ! Que parle-t-il ? Un mauvais jargon tudesque ! Quelle nation le subit ? La plus vantarde et la plus courbée des nations ! Que cette espèce d'homme fasse fouetter jusqu'au sang les bourgeois de ce grand pays, et que les bourgeois de ce grand pays célèbrent à l'envi la gloire de ce grand homme ; ce ne sont pas là mes affaires. Les Français sont les plus bafoués et les plus grotesquement ridicules des hommes. Il y a longtemps que j'ai renoncé à mon dividende d'illustration française.

La glorieuse nation, en effet, que celle qui fait enrouer tous ses curés pour célébrer la prise d'une bicoque abandonnée par les Russes ! La riche, la florissante nation avec ses bourgeois mourant de faim et de honte ! L'illustre nation que celle qui, dans trois mois, sera prise entre les glaces du dehors et la banqueroute du dedans, et ne trouvera plus ni un sou ni un homme pour suivre une guerre à peine commencée ! Mais chantez donc la gloire de la patrie, bourgeois de France, bourgeois aux truffes et au champagne à bon marché ! Imbéciles ! N'entendez-vous pas les éclats de rire de l'univers qui répondent aux salves des canons des Invalides ?

révolution sont un. Or, dans toute guerre comme dans toute révolution, deux choses sont à considérer : le fait d'une part, et de l'autre, l'enchaînement des causes de ce fait avec ses conséquences. Le fait militaire n'est rien ; les conséquences auxquelles il donne lieu sont tout. L'importance des résultats d'une guerre est toujours en raison inverse de la cruauté, de la fréquence et de la durée des engagements. La guerre perd chaque jour de son caractère destructeur pour devenir de plus en plus un instrument de transformation. Toutes les inventions faites pour détruire les hommes ont abouti en définitive à les conserver.

Dans un milieu semblable au nôtre, la guerre, qu'elle soit civile ou nationale, est le précurseur de la Liberté. Nous ne pouvons rien construire que sur des ruines ; la guerre les fait. Aussi, plus la Liberté devra s'étendre en surface et en profondeur, plus la guerre qui l'amènera embrassera de nations et de classes sociales. Voilà pourquoi la guerre, qui n'était autrefois que l'affaire de quelques-uns, la gloire et la dépense de quelques autres, est devenue forcément aujourd'hui fléau, recrutement, impôt et emprunt sûr tous.

L'humanité, bien qu'elle pleure, et murmure, et s'insurge, et souffre quand on lui parle de la bataille, l'humanité, bien qu'elle n'en veuille plus et n'en puisse plus, l'humanité doit verser cependant encore le plus pur de son sang et les plus épargnés de ses écus entre les mains des hommes de sabre. Le désastre de la guerre a pénétré jusqu'aux entrailles profondes des hommes en même temps que le besoin de la Liberté. A mesure que la masse des citoyens se substitue aux classes privilégiées, les guerres civiles remplacent les guerres nationales. Maintenant, il s'agit réellement, pour chacun, de prendre l'initiative du combat dont le prix est son affranchissement.

XXVIII. Les guerres internationales ont fait leur temps. Depuis quarante années, les rues des capitales ont bu plus de sang que les plaines fertiles. S'obstinera-t-on à nier aussi cela? Nous verra-t-on longtemps encore, imbécile procession de pleureurs, nous lamenter sur les troubles civils de notre temps et voiler de crêpe les statues de la Patrie vénérée?

Je vous dis, moi, que toutes ces ululations sont superflues, et qu'il faut prêter de bon gré vos bras à la Guerre civile; sans quoi, mon Dieu! la Guerre civile les prendra sans vous demander permission. Depuis Juin 1848, j'ai pris bien résolument mon parti de faire feu de toutes armes sur tous privilégiés, de quelque nation qu'ils fussent. Je veux ma liberté; tout homme qui veut la sienne est de ma patrie; ses intérêts, ses efforts répondent aux miens; je comprends mieux un seul signe de son petit doigt que le plus long discours des avocats français. C'est que l'Idée, c'est tout le langage, c'est tout l'homme.

Que m'importent, en vérité, les mœurs, le costume, la physionomie et l'accent différent de celui dont le cœur bat à l'unisson du mien? Les races ne se croisent-elles pas ainsi que les idiomes et les tendances? Les hommes ne se confondent-ils pas chaque jour davantage? Quand il s'agit de faire la guerre pour la justice et la liberté universelle, il ne peut plus être question ni de patrie ni de traître à la patrie. Il n'est pas d'émigrés, de proscrits, d'étrangers, de Cosaques, dans la famille humaine; les gouvernements seuls et les partis se servent encore de ces mots. Ce qu'il y a d'éternellement vrai, c'est que tout homme est mon voisin sur la terre, et mon frère en révolution; c'est qu'il n'y a, dans le monde, que deux sortes de gens : ceux qui exploitent le travail et ceux qui le font.

Hommes d'avenir et de pensée! loin de nous l'étroite et cancanière tradition du chauvinisme! Quelle gloire y a-t-

il, dites-moi, à être né de ce côté-ci des Alpes ou de ce côté-là du Rhin? Croyez-vous réellement que le cœur d'un noble Castillan ne bondisse pas aussi fort que celui d'un fermier de Pontoise? Ah! tous les hommes sont du même sang, et les transports d'amour sont brûlants sous tous les cieux!

Le véritable, le seul ennemi, c'est le maître! Et les maîtres ne sont jamais contents! Relisez cela dans vos auteurs français, dans La Fontaine et dans Molière, si vous ne voulez pas croire à ma parole universelle; mais donnez, donnez vite la main à tous les peuples du monde. Demain, ce serait trop tard!

XXIX. Dans les révolutions qui s'étendent à de grande masses d'hommes et dont le mouvement est précipité, les nations croissent et déclinent rapidement, comme les individus dans les luttes civiles. On voit alors passer sur le monde ces déluges de peuples, fléaux destructeurs qui se dispersent après avoir accompli de grands désordres et des croisements féconds. Ils ne semblent paraître sur la scène que pour préparer la demeure de ceux qui viendront après eux. Tels furent les Pélasges qui précédèrent les Grecs, les Latins et les Etrusques qui vinrent avant les Romains, les Celtes qui frayèrent aux Germains, aux Francs et aux Saxons tant de chemins vers la gloire, les Huns et les Avares qui traînèrent après eux les Slaves, Tartares et Mongols, formidables tourbillons d'hommes!

Et quand on parle de ces immenses forces armées, on n'entend pas seulement par là la masse des soldats, la matière humaine, la somme des muscles, le total des gouttes de sang. Il y a plus que cela, car le corps ne peut pas être conçu sans âme, non plus que les armées sans le sentiment qui les pousse aux grandes entreprises. Une nation qui se livre aux hasards sanglants des batailles est

mue par une pensée profonde. Celle de la Russie, c'est le bouleversement de l'Occident, ce que les autres appellent Désordre, ce que j'appelle RÉVOLUTION !

XXX. J'ai l'esprit observateur et la bouche contredisante ; dans ce temps-ci, c'est grand malheur. Mais quoi ! l'on n'est pas parfait comme l'épicier !

J'observe donc, et je dis ce que je vois. Eh bien ! c'est toujours par bandes nombreuses que vont les Furies, les Gorgones, les Parques, les Syrènes, toutes les Divinités ennemies des hommes ! Et c'est toujours en grêle serrée que les Guerres, les Emeutes, les Fléaux et les Famines s'abattent sur nous.

Vous criez : Ce sont de grands malheurs, de lamentables désastres ; quand serons-nous délivrés des contributions sanglantes que lève sur nous la Mort ? Eh ! malheureux qui ne savez pas mourir de joie, tuez-vous de douleur ; menez deuil, et puisque les seuls arts que vous cultivez sont le duel et la guerre, courbez-vous sous l'épée ! De quoi vous plaignez-vous ?.....

Il vous faut épargner, dites-vous, et garder à peine de quoi vivre, pour pouvoir faire parade de bracelets d'or, de plats d'argent, d'un luxe plaqué, d'une prodigalité menteuse. Mettez donc de côté, serrez-vous le ventre, faites retourner vos vieilles culottes, brossez vos habits, rongez vos ongles, mangez du suif, soyez parcimonieux, avares, avides et voleurs autant qu'il vous plaira. Afin que Mesdames vos épouses puissent envelopper leurs charmes dans des châles de cachemire ; afin que Messieurs vos fils consomment leur part du poison de l'Université ; afin que Messieurs vos amis soient priés une fois tous les ans à vos festins splendides.

Mais, pour Dieu ! ne vous plaignez pas, ne vous plaignez pas, bourgeois de malheur et de misère, si vous êtes tordus

par l'estomac et par les entrailles, si vous succombez maigres et désossés avant l'âge, à la phthisie, à l'étisie, à la cachexie, au marasme, comme les épis venus dans des terres maigres qui penchent sous le tourbillon des vents.

Ne vous étonnez point, ne vous lamentez pas si les plus grands désastres pleuvent sur vous. Ne les attirez-vous pas? Les Malheurs et la Maladie ne sont-ils pas les conséquences forcées de l'Injustice et de la Misère? Ah! que tout homme qui conserve dans sa conscience un ferment de justice fasse entendre des chants d'allégresse sur les hétacombes de bourgeois qu'immole le Choléra! Ressentir dans son cœur une profonde haine contre le mal, n'est-ce pas aimer passionnément le bien? Encore que tous les hommes de ce temps-ci disparaîtraient sous l'étreinte de la Misère, dans les angoisses du Désespoir, moi compris, pas une larme ne tomberait de mes yeux. Dans quel monde, sous quelle forme pourrions-nous être plus malheureux qu'aujourd'hui? Et que vaut la vie dont les heures éternelles sont employées à évoquer la Mort?

---

§ 4. — SUR LE CROISEMENT DES RACES.

XXXI. Il faut entendre par le mot *création* une série de transformations successives. Avec deux vieilles choses on en fait une neuve : c'est créer. Le chiffonnier est créateur dans sa sphère en mêlant le vieux verre et les vieux chiffons, — comme le philosophe en rapprochant deux idées anciennes, — comme le chimiste en combinant deux éléments qui ont déjà servi, — comme enfin les puissances supérieures à nous que nous désignons sous cette expression collective : *les Dieux*.

XXXII. Quand un terrain a porté pendant longues années les mêmes cultures, ses sucs s'appauvrissent. Il faut qu'il soit labouré et qu'on lui confie des semences nouvelles qui croîtront là même où les autres ne faisaient que dépérir.

De même, lorsqu'une nation s'est épuisée à développer un ordre social ancien, elle en demande un autre qui s'élève, fécond, sur les débris du passé. C'est alors qu'il faut que les peuples soient retournés par l'épée comme les guérets par la charue, afin que l'Humanité ne périsse pas.

J'affirme que l'Europe ne peut faire un pas de plus dans la voie civilisée sans mourir de honte et de misère; — j'affirme que la vague révolutionnaire monte formidable, affamée, ébranlant chaque jour les bases de quelque institution, secouant de leur torpeur les nations les plus paisibles, faisant passer sur les plus tièdes ardeurs l'écume salée de la misère; — j'affirme que les questions négatives et affirmatives les plus formidables sont posées maintenant devant les sociétés, et que les sociétés doivent y répondre. J'affirme que déjà le privilége a succombé sous la division, et l'autorité sous le mépris; — j'affirme enfin que l'individu revendique la possession de lui-même, et que la société réclame une équitable distribution de ses richesses.

XXXIII. Il faut que l'Europe soit transformée. — Ni les sociétés européennes ne demeureront telles qu'elles sont aujourd'hui : l'immobilisme n'est pas dans la nature. — Ni les sociétés civilisées ne retourneront vers la Barbarie : les sociétés ne rétrogradent pas plus que les hommes. — Ni les sociétés barbares n'adopteront la Civilisation qu'elles ont repoussée jusqu'à présent, et qui n'a servi qu'à les corrompre à leur surface. — Que pourrait-il résulter en effet d'une transformation qui replongerait l'Europe occidentale dans le Patriarchat et égarerait l'Europe

orientale dans les voies maudites du Monopole? Rien autre chose qu'un éternel parcours d'un cercle absolument vicieux, rien d'utile, rien de conservateur pour l'humanité. Or les véritables révolutions sont des conservations.

Les hommes sont le sol où se développent les idées, et grâce aux tempêtes que déchaînent la Guerre et la Révolte, jamais sol et semences pareilles ne manquèrent dans le monde. Il y a trop d'idées neuves comprimées entre les frontières d'Occident; il y a trop de races nouvelles comprimées entre les frontières de la Russie. Ces deux trop-pleins déborderont dans le même temps. Les eaux, les nations et les hommes tendent sans cesse à prendre leur niveau.

Il faut que l'Europe fasse le grand écart.

XXXIV. C'est au moyen des éléments les plus contrastés que la nature opère la régénération des races. Dans l'espèce humaine, comme dans les espèces animales et végétales, les mâles et les femelles se distinguent par les caractères les plus opposés, et les sympathies qui attirent les êtres les uns vers les autres sont en raison directe de leurs différences. Toutes les grandes migrations humaines fournissent des exemples de cette loi commune aux peuples et aux individus. C'est des extrémités opposées des continents que partent les nations destinées à se confondre. La grande famille japhétique s'élance des plateaux de l'Asie centrale pour se répandre sur le monde par l'Europe et l'Amérique, chassant impitoyablement devant elle les derniers descendants de la race de Cham. Sous la protection de l'arc-en-ciel, l'Humanité renaît de l'arche sauvée sur la cime d'Ararad.

L'Asie pénètre l'Europe par l'Hellade et le Latium : les civilisations grecque et romaine voient le jour. Elle la pénètre avec les barbares les plus redoutables, — Huns, Van-

dales, Mongols, Tartares, Arabes et Osmanlis, tout-puissants révolutionnaires religieux : — les églises chrétienne et musulmane plantent la croix sur le dôme de Saint-Pierre et le croissant sur celui de Sainte-Sophie ; l'Europe entière s'agenouille et tend les mains aux deux emblèmes nouveaux.

En retour, l'Europe pénètre l'Asie avec les Argonautes, avec les pesantes phalanges d'Agamemnon, d'Alexandre, de César et de Rome impériale ; — avec les bandes indisciplinées des Croisés ; — avec les hardis vaisseaux des Hollandais, des Portugais et des Espagnols ; — avec le général Bonaparte, avec les *très-magnifiques* marchands de la Cité de Londres, avec les hordes des Cosaques du Don.

Les Européens posent le pied sur le continent d'Amérique avec Colomb, Fernand Cortès, Albuquerque, Cabral et les émigrations anglaises qui fondèrent l'Etat de Massachussets. De leurs empires lointains, les Européens navigateurs rapportent à leurs rivages sombres d'immenses richesses pour alimenter leur avide industrie, pour satisfaire aux besoins de bien-être, de luxe, de pompes et d'art qui tourmente les nations civilisées.

L'Afrique fait irruption dans l'Espagne, d'abord avec les Carthaginois : ensuite avec Tarik, le Maure redouté, le vainqueur de Jérès, la ville aux vins dorés ! En sept siècles les Sarrasins dotent la Péninsule de cette éclatante civilisation qui posa pour cachet sur l'Andalousie riche l'Alhambra magnifique. En sens contraire, la Rome de Scipion, la Lisbonne de Barthélemy Diaz, l'Espagne, la France et l'Angleterre ouvrent l'Afrique à leurs convoitises altérées.

Déjà l'Amérique pénètre l'Asie par la Chine ; elle pénétrera l'Europe dans des temps qui ne sont pas loin de nous. Il y a toujours mouvement alternatif, réaction incessante des continents et des peuples les uns sur les autres.

..... Et en Europe seulement, nous voyons Rome conquérir la Grèce ; les Barbares du Nord envahir l'Empire romain ; l'Espagne de Charles-Quint déborder sur l'Italie ; le continent débarquer sur les rivages d'Albion-la-Blanche les Danois de Suénon et les Normands de Guillaume ; puis Albion-la-Blanche déposer ses plus héroïques pirates, Robert Guiscard, Edouard III, Wellington, sur les côtes les plus fortunées de l'Europe. — A la faveur de ces chassez-croisez des peuples, les civilisations païenne, chrétienne et moderne développent les germes de progrès qu'elles contenaient.

Tous ces croisements portent leurs fruits. Dans chacun d'eux le génie de l'humanité puise de nouvelles forces et prend un nouvel essor. Par eux l'Amérique est ouverte à la Civilisation ; du Nord au Midi elle se couvre de colonies florissantes qui se détachent successivement de leurs vieilles métropoles, comme de jeunes chênes, de leurs troncs. A mesure que les croisements humains se rapprochent de nous, ils sont plus féconds ; ils s'étendent à de plus grandes masses d'hommes, à des territoires plus vastes.

XXXV. La dernière et la plus féconde de ces alliances entre peuples est celle de la race anglo-saxonne et de la race hindoue. A voir la nature rapprocher la personnification la plus exacte de la froideur septentrionale du type le plus parfait de l'ardeur du Midi, on se prendrait à douter qu'un pareil croisement fût profitable. Cependant le résultat est incontesté. En un siècle, une compagnie de négociants anglais, aidée d'une poignée de soldats, a conquis au monopole l'un des plus riches et des plus vastes empires de la terre. Et ce résultat, devant lequel l'Univers s'extasie, est dû surtout au rapprochement des génies si profondément différents des deux peuples.

Sous le soleil des Indes le flegme de l'Anglais se fond,

son activité industrielle s'endort, son intraitable individualisme, son insulaire orgueil s'adoucissent forcément au contact d'hommes aux mœurs expansives et de femmes aux seins orangés. Nous pouvons observer ces grands corps blonds s'acclimatant si bien sous le soleil de leur conquête qu'ils se détachent de leur métropole, fondent des Etats nouveaux et jettent, sur toute cette partie du monde, les assises d'une civilisation colossale.

De son côté, la race conquise subit une modification analogue. Les pratiques superstitieuses du Brahmanisme se perdent aux Indes; les sacrifices humains y deviennent infiniment plus rares; il y a des milliers de conversions au protestantisme anglican; c'est là que fait le mieux *ses affaires* la Société pour la propagande biblique.

Dans les générations nouvelles on reconnaît de plus en plus les caractères confondus du peuple envahisseur et du peuple envahi. Les enfants qui résultent des alliances entre Saxons et Indiens sont élevés dans le pays; ils parlent une langue qui n'est ni l'Anglais ni l'Hindou, mais une combinaison des deux idiomes, dans laquelle l'Anglais domine comme appartenant à une civilisation plus nouvelle. Les Anglais instituent des écoles où ils s'efforcent de marier leur littérature nationale avec celle de l'Orient, où le positivisme du Nord se sature de plus en plus des vapeurs poétiques, des parfums ardents du Midi.

C'est que, chez tous les hommes, à quelque race qu'ils appartiennent, il existe un fonds commun d'aspirations vers le mystique, l'extraordinaire, l'irrévélé; c'est que dans Ossian, Milton, et Byron, et Shakspeare, il y a bien des passages dûs à la même inspiration qui composa le *Baghavad-Gìta* et le *Ramayana*. Bien que modifiée par les climats et les habitudes, la nature humaine conserve toujours, au fond, les mêmes instincts primordiaux. Il y a de la poésie chez les peuples du Nord, quoique ce ne soit pas

la dominante de leur caractère. Il y a aussi de l'activité dans les races du Sud ; et quand elles sortent du repos qui leur est cher, elles s'étendent sur le monde et font en peu de temps ce que les Septentrionaux ne pourraient produire qu'au prix de lents efforts.

XXXVI. L'homme n'est loup à l'homme qu'au flairer. Aussi n'est-ce pas en un seul temps que les invasions pénètrent au cœur des royaumes qu'elles sont destinées à détruire. D'abord les peuples se couchent en face les uns des autres, à portée du canon, sur la terre sanglante des champs de bataille ; plus tard seulement, vainqueurs et vaincus s'étendent côte-à-côte, sur le même lit, à portée des caresses de la main désarmée !

Ainsi se modifient les uns par les autres les peuples les plus divers quand ils sont rapprochés sous un même climat. L'homme du Nord, témoin du bonheur des Orientaux, devient moins rêveur, moins concentré dans l'observation de lui-même, moins froid enfin. L'homme de l'Orient, étonné des gigantesques résultats de la science civilisée, acquiert conscience de sa force et de son pouvoir, s'étudie, s'estime plus, et son esprit, naturellement admirateur de la nature, se fixe cependant davantage sur la société.

Les croisements humains opposeront et uniront continuellement le Mercantilisme à la Poésie, le Travail à l'Indolence, le Nord au Midi, l'Industrie à la Contemplation, la Civilisation à la Nature, l'Individu à l'Humanité, le Calcul à l'Imprévoyance, l'Utilité au Luxe, la Règle au Bonheur, la Froideur à l'Expansion, l'Homme à la Femme, les Sabines aux Romains, Alexandre à Roxane, Napoléon à Marie-Louise. Les fusions s'opéreront par la rencontre des extrêmes. Et comme sceau de ces fusions, le peuple nouveau-venu parlera une nouvelle langue qui participera des deux langues-mères ; il pratiquera une religion qui em-

pruntera ses caractères aux deux religions primitives; enfin il résumera, dans ses mœurs et dans son esprit, le génie des deux peuples qui lui ont donné naissance. Les parents revivent dans leurs enfants; les petits des bourgeois ressemblent, verrues pour verrues, aux honorables auteurs de leurs jours.

Si, dans l'Europe continentale, il est deux Etats dont les aspirations et les mœurs soient aussi opposées que possible, ce sont bien certainement la Russie et la France, la première au Nord-Est, la seconde au Sud-Ouest du continent; toutes deux tellement importantes aujourd'hui qu'elles attirent l'attention de l'observateur à première vue d'une carte. C'est de leur choc que résultera le prochain croisement des races européennes.

XXXVIII. Dans le rapprochement des sexes, l'initiative, l'audace, la décision, l'énergie, la poursuite, sont le rôle de l'homme; la timidité, la crainte, la faiblesse, l'hésitation, une sorte de résistance involontaire contre ses propres désirs appartiennent à la femme. Entre l'homme et la femme qui se recherchent, il y a d'abord gêne, froideur, indéfinissable inquiétude, jusqu'à ce que la vie commune ait fait naître chez eux des sentiments ou tout au moins des habitudes plus intimes.

De même dans le croisement des races. Le peuple conquérant est plus neuf; il se montre moins effrayé de l'avenir, plus apte à la réalisation des derniers principes entrevus par l'esprit humain; il est plus entreprenant, plus brutal, plus dominateur. Le peuple conquis est plus passif, plus défiant, plus séducteur, plus adroit, mais moins fort; l'action lui répugne, la conséquence d'une transformation l'épouvante. C'est plus tard seulement que les différences s'engrènent, que les distances sont comblées, que les caractères s'harmonisent enfin par les relations de chaque jour.

Il y a des genres parmi les peuples comme parmi les individus. Il y a les peuples mâles qui sont propres à l'exécution parce qu'ils ont la vigueur en partage, parce que la guerre est leur état normal, parce qu'ils ne reculent pas devant le meurtre et ne craignent pas d'aspirer l'odeur fumeuse de l'incendie. Il y a aussi les peuples femelles qui sont propres à l'élaboration des idées parce que, avec le temps et le développement de la Civilisation, leurs mœurs se sont adoucies et qu'ils ont appris à penser. Par cela même ces peuples ne sont plus propres à la guerre et aux conquêtes, et quand on prononce ces mots devant eux, il semble qu'on évoque des souvenirs d'autre monde. — Le Fer est masculin, la Pensée, féminine. La Russie est le peuple mâle de l'Europe, la France en est le peuple femelle. Et de même que les hommes et les femmes se marient, de même il faut que les races slaves et les races franco-latines se croisent.

XXXVIII. Dans l'homme, comme dans l'humanité, les puissances matérielles et intellectuelles s'équilibrent ; de là résulte l'harmonie de l'existence. D'où il suit qu'à toute transformation la Force et l'Idée prendront part. L'homme n'est pas complet quand l'un des éléments de son dualisme est développé aux dépens de l'autre. D'où la tendance constante de toutes les parties de notre être à s'équilibrer. — De même pour les nations. Elles brillent de toute leur splendeur quand leur territoire est étendu, leur population nombreuse, leurs richesses considérables, et quand la science et les arts, qui sont leur âme, vivifient ces diverses manifestations de leur grandeur.

Les nations jeunes et les nations anciennes sont incomplètes, non-viables, parce qu'en elles les deux éléments de la vie ne se font pas contre-poids. Toute la vitalité des peuples jeunes est employée à leur développement phy-

sique ; ils grandissent comme de nouveau-nés, comme des plantes tourmentées par la sève. Mais l'âge vient où l'éducation doit compléter l'œuvre de la nature ; et comme les enfants apprennent de l'expérience des anciens, ainsi les peuples jeunes empruntent leurs connaissances à ceux qui les ont précédés. Au contraire, les peuples âgés ne vivent plus que par la mémoire, comme les vieillards. Alors, le temps est venu où leurs descendants reprennent l'œuvre, l'œuvre toujours pressante, toujours inachevée du bonheur à réaliser ici-bas.

Ainsi se complètent sans cesse les deux moitiés de l'humanité ; les enfants par les vieillards, les forts par les faibles, les femmes par les hommes, les peuples anciens par les peuples jeunes.

XXXIX. Mais si la Force et l'Idée se confondent par leur but qui est le même, la conservation de l'Humanité, elles diffèrent essentiellement quant au *moment de leur action*. C'est ce dont se convaincra, par l'étude de l'histoire, à chaque page, à chaque ligne, tout homme dont le jugement ne sera pas faussé par l'esprit de parti. Il apprendra : Que toute révolution qui est dans le besoin des temps s'exécute malgré les intérêts, les partis, les forces et la morale conventionnelle qui s'y opposent ; — que l'action de la Force seconde l'influence de l'Idée ; — que les peuples ne peuvent être mêlés sans le tranchant du glaive ; — que, si l'Idée révèle les principes d'une Révolution, elle est impuissante à la faire triompher ; — que fatalement enfin, la Force réalise les doctrines contre lesquelles elle s'est le plus raidie.

XL. Ainsi que je l'ai déjà fait remarquer ailleurs, le travail de formation de l'homme, dans le sein de sa mère, s'accomplit des extrémités vers le centre ; le cœur est

l'ouvrage du septième jour, le sceau que la Transformation appose sur ses œuvres d'humaine argile. La Vie et la Mort sont douteuses encore quand le cœur n'a pas commencé ou cessé ses battements.

De même, lorsqu'une vie nouvelle s'implante sur un continent, elle l'envahit de la circonférence vers le centre. Les plus grands empires, à leur début, n'ont guère pour villes que des camps, des nids d'aigles ou de pirates : Rome, Lutèce, Londres de l'Heptarchie saxonne. Les grandes capitales ne s'élèvent que bien plus tard au milieu d'Etats déjà bien gardés; elles ne succombent que les dernières, quand la vie a cessé dans les provinces reculées, quand les pays conquis se détachent de la métropole et qu'un empire se démembre.

Par ses rivages éloignés, l'Asie pénètre l'Europe encore inculte : Athènes, Rome, Constantinople n'arrivent à leur plus grande splendeur qu'à l'époque où elles sont le plus près de leur décadence. — L'empire des Perses est plus florissant que jamais quand Alexandre le Macédonique l'envahit et trône dans Ecbatane et Suse renommées. — Les royaumes d'Asie ont atteint à des proportions gigantesques quand les Romains leur apportent d'une autre terre de l'acier et des batailles en échange de l'or, des sciences et des arts qu'ils ramènent en triomphe dans l'enceinte des sept collines. — Du huitième au onzième siècle, l'Orient pénètre l'Occident par le littoral espagnol. Hélas! depuis l'expulsion des Maures, jamais Cordoue, Séville, et Tolède, et Grenade ne revirent les jours de grandeur des Almoravides. — Au quinzième siècle, Mahomet II, le Turc envahisseur, pénètre dans Constantinople, foyer des lumières du monde. Aujourd'hui, l'Europe déborde sur l'Asie qu'elle envahit au Nord par la Sibérie russe, au Midi par l'empire Hindo-Britannique; — sur l'Afrique qu'elle civilise par la France au Nord, par l'Angleterre au Sud; —

sur l'Amérique enfin que les peuples originaires d'Espagne et de Portugal révolutionnent dans sa partie méridionale, tandis que les Anglo-Américains y jettent, au Nord, les assises gigantesques de la Confédération des Etats-Unis.

XLI. Les peuples qui ont vécu dans les pays du soleil ne remontent jamais vers les glaces du pôle. La Civilisation ne retourne pas à la Barbarie ; ce serait reculer dans la pénible voie qui conduit chaque génération à l'accomplissement de ses destinées. Le Nord est la pépinière des nations, *officina gentium ;* c'est le camp où les races conquérantes font leur plus longue et leur dernière étape. Tant que les contrées du Septentrion ne seront pas embellies par la main de la Culture et aplanies par les pieds du Temps, les hommes n'y resteront qu'en passant, le regard dirigé vers des contrées plus heureuses. — Jamais invasion ne menaça le Nord. L'expédition de Moscou fut une opération désespérée entreprise contre les envahissements du cancer russe par un homme qui n'était, après tout, que sabreur ou chirurgien, c'est-à-dire menuisier habile. Pareilles opérations ne réussissent pas contre maladies semblables.

Il est aussi impossible aux Russes de demeurer au Nord et de s'y développer davantage qu'il est impossible aux enfants de grandir dans leur berceau. Ils sont placés de manière à envahir l'Europe centrale par toutes ses frontières ; l'autocrate russe règne sur deux races d'hommes à génies opposés dont les uns nous pénétreront par l'extrême Nord, et les autres par l'extrême Sud. Aucune puissance européenne ne peut prévenir aujourd'hui l'entrée du tzar à Constantinople. Et dès qu'il sera là, bien avant même sans doute, aucune ne pourra s'opposer à ce qu'il ne déchaîne sur l'Europe, par tous les côtés à la fois, ses hordes frémissantes. Les révolutions palingénésiques sont appor-

tées aux peuples par les émigrations qui violent leurs frontières, et d'un seul coup de leur bras armé, détruisent l'ordre établi par les siècles sur une vaste superficie de territoire. Les révolutions du dedans ne font plus ensuite que développer le grand travail commencé par le mélange des nations.

CHAPITRE VII.

IDÉE D'UNE CRISE TRANSFORMATRICE.

« Un gouvernement parvenu au point où il ne peut plus se réformer lui-même ne perd rien à être réformé par la conquête. »

MONTESQUIEU.

I. Considéré sans attention un homme endormi ressemble parfaitement à un mort : ce n'est qu'en s'approchant de lui qu'on reconnaît qu'il vit. Car c'est par nos fonctions relatives que nous manifestons notre existence ; et chez l'homme endormi, toute vie de rayonnement a cessé.

Parce qu'un homme est endormi, vous ne dites donc pas qu'il soit mort, et en cela vous avez raison. Car si vous l'observez attentivement, vous percevez les mouvements de la poitrine, les battements du pouls, la chaleur de la peau, la coloration du teint ; vous reconnaissez que toutes les fonctions organiques s'accomplissent suivant leur cours.

L'homme qui s'éveille se sent renaître à la vie. Plus nous perdons, plus nous réparons. Celui qui se fatigue beaucoup éprouve un extrême besoin de sommeil. Les

plus grands excès trouvent leur remède dans le paisible cours des nuits. La vie est un équilibre entre la veille et le repos. Il n'est pas besoin de philosophie et de science pour nous apprendre que le sommeil est la meilleure moitié de l'existence : à cela suffisent nos sensations.

Le sommeil, c'est toujours la vie. Il diffère de la veille en ceci seulement que les forces organiques dominent la scène occupée souverainement pendant la veille par les forces animiques.

II. Un homme est enseveli. — Cette fois, pour tout observateur, superficiel ou profond, cette fois-là, cet homme n'est plus. Et cependant, il n'y a pas de différence entre l'homme au sépulcre et l'homme au lit, sinon que le premier est sous terre et que le second est dessus. Dans leur essence le Sommeil et la Mort ne diffèrent pas. Dans le langage n'appelle-t-on pas le Sommeil *frère de la Mort;* et la Mort, *le long, le grand, le dernier, l'éternel sommeil?* Et les analogies dont notre langage tient compte ne sont-elles pas au fond de notre pensée ?

L'homme enseveli, comme l'homme qui dort, est étendu sans mouvement, sans connaissance, privé de sentiment et de sensation ; il renaît, comme lui, à l'existence relative, dès qu'il s'est assez reposé. Chez le mort, il est vrai, l'insensibilité au monde extérieur est complète, et toute manifestation d'existence sus-terrestre a cessé.

Cela suffit-il pour affirmer que cet homme soit *mort* dans le sens que nous prêtons vulgairement à ce mot ; c'est-à-dire qu'il soit inutilisé, détruit à tout jamais, et que dans l'éternité, ses éléments constituants ne soient plus susceptibles de régénération ? — Je réponds : non ; et quiconque voudra s'élever à des considérations générales sur le temps et l'espace dira, comme moi, que la mort, semblable au sommeil, n'est rien autre chose que la pré-

dominance momentanée de la vie organique et la réparation de la vie relative; — afin que cette dernière se montre plus resplendissante, plus complète dans l'existence ou dans la journée prochaine.

Mais, dira-t-on, chez l'homme mort la vie organique même n'existe pas. Car cette vie se traduit par la respiration, la circulation, l'absorption, etc., etc..., actes qui cessent dès que l'homme a rendu le dernier soupir. — Je réponds: non, ces fonctions ne sont pas interrompues dans le cadavre; seulement elles ne s'y exercent plus d'une manière aussi rapide, aussi directe, aussi intrinsèque que sur l'homme endormi; elles s'accomplissent non plus en quelques instants, mais en de longs mois; elles n'ont plus lieu d'organe à organe humain, mais d'objet à objet universel. De ce qu'il est plus général et plus lent à s'opérer, l'échange se fait-il moins pendant la mort que pendant le sommeil? Et qu'est l'Echange, sinon la Vie?

Je ne m'occupe que de ce résultat suprême, essentiel: *l'entretien de la vie*. Que m'importent les divisions philosophiques tirées de l'étendue et de la durée? Elles sont éphémères; nos découvertes, en agrandissant indéfiniment notre vue intellectuelle, effacent chaque jour ces divisions des feuillets usés des bouquins. Que m'importe en combien de temps, entre combien d'objets je me transforme, pourvu que ma transformation s'opère et qu'elle entretienne l'existence universelle dont ma vie dépend? De ce que je changerai souvent de modes d'être, m'appartiendrai-je moins que si je n'étais jamais modifié? Et quel homme n'aimerait donc pas mieux mourir à chaque heure que de vivre éternellement sous la même forme. Ce qui m'importe, c'est que, dans l'ordre de la nature, les droits de mon être éternellement changeant soient éternellement assurés contre la force de l'univers. Or, ainsi que je l'ai

démontré surabondamment à propos de la grande mystification divine, la Transformation révolutionnaire continue de toutes choses m'est un sûr garant de la conservation constante de ma Liberté.

III. Un cadavre n'est pas une masse immobile. — Je ne sache rien de plus vivant qu'un cadavre. C'est un atelier toujours en mouvement, une fournaise rouge dans laquelle mille éléments divers réagissent incessamment les uns sur les autres, se heurtent, se choquent en mille sens, se décomposent et se recomposent à l'infini. Là, tandis que s'élèvent bien des germes, bien des particules usées tombent ; tandis que beaucoup de gaz montent à la surface, beaucoup de matières solides gagnent les profondeurs ; et de larges flots de liquides se déplaçant à chaque instant, provoquent entre les gaz et les solides des combinaisons innombrables. Des échanges perpétuellement renouvelés s'établissent par compression, transsudation, infiltration, expansion, etc., etc., entre les diverses parties du cadavre, entre le cadavre et l'humus, entre l'humus et l'air. Chacun de ces milieux révolutionne l'autre. Des milliers de créatures amorphes, éphémères, conduites par leurs instincts spéciaux, servent d'agents à ces réactions réciproques. Toutes les parties ne se ramollissent pas à la fois, toutes ne se dissocient pas de la même manière, toutes ne sont pas dissoutes par les mêmes liquides, toutes ne s'évaporent pas à la même température, et d'ailleurs la température n'est pas la même dans toutes les parties du cadavre. Certains tissus résistent plus longtemps que d'autres ; chacun s'effleurit, verdit et s'écroule à son heure seulement ; et puis tous se dispersent d'après leurs affinités.

Je demande s'il est possible de trouver quelque part une agrégation de matières organiques plus animée, plus fé-

conde en transformations que le cadavre ? — Pourquoi se glutinisent et se putréfient ces différents tissus ? Pour s'accommoder au milieu dans lequel ils se trouvent : *transformation*. — Pourquoi cet échange non interrompu de matières entre le cadavre et le sol ? Pour entretenir le mouvement universel : *transformation*. — Pourquoi cette réduction de l'humaine nature, si fière de son pouvoir et de son intelligence, en une argile sans prix ? Pour que toute chose revienne dans le sein de toutes choses, pour que la poussière retourne à la poussière : *transformation*. — Ainsi qu'il est dit dans le Livre : *memento quia pulvis es et in pulverem reverteris*. — TRANSFORMATION, ce qui veut dire : production et consommation bilatérales, pénétration réciproque, échange non interrompu ; c'est-à-dire toujours continuation de la vie et du mouvement partout. *Ahimè !* Combien vaniteux et petits nous sommes ! Nous nous montrons bien fiers de tout procédé d'éducation par lequel nous *élevons* les animaux *jusqu'à* nous. Et quand la nature, dans une de ses opérations immenses, nous remet en contact avec l'univers, nous la maudissons !

De ce que les détails intimes du travail de transformation souterraine nous échappent, est-ce une raison pour nier ce travail ? Alors il faudrait nier aussi l'évolution du germe dans le sein de la mère parce que nous n'en comprenons pas les divers phénomènes. Et cependant, jusqu'à ce que nous puissions nous rendre compte de ces opérations mystérieuses et terribles, (ce à quoi nous parviendrons avec le temps) il y a là deux résultats d'une importance tellement suprême que nous ne pouvons les méconnaître. L'un est la transformation d'un germe en un être humain ; l'autre est la transformation d'un cadavre en mille objets divers.

Cela nous contraint à reconnaître que si la force universelle détruit beaucoup : je veux dire l'homme, pour

obtenir peu : je veux dire le cadavre ; elle recrée beaucoup aussi ; un grand nombre d'êtres, en détruisant peu de chose : le cadavre. Cela nous contraint à affirmer la toute-puissance de la Révolution, l'économie qu'elle fait de ses forces et de ses ressorts, l'absence du néant, la réalité de l'être universel et de l'existence indiscontinue.

Mais, dira quelque discuteur idéaliste, tout cela est matières et réaction de matières ; la pensée, le souffle vital sont absents ; l'agitation cadavérique est un mouvement sans âme.

A quoi je réponds : d'abord il est démontré que, réduites à leur dernière expression, la matière et la pensée sont d'une essence identique ; qu'on ne peut trouver de distinctions réelles entre la *pesanteur* de l'atome, *l'électricité* de la résine et la *pensée* du cerveau. — Ensuite, de ce que nous ne faisons qu'entrevoir encore l'infinie pensée qui préside aux transformations matérielles ou idéales, ce n'est pas une raison de croire que cette pensée n'existe pas, car nos découvertes nous en rapprochent chaque jour et nous la livreront enfin. Et puis la loi de Transformation n'est-elle pas fatale, inflexible, seule inébranlable au milieu du Tout ébranlé ? Des attractions et répulsions de chaque être ne résulte-t-il pas une distribution normale et inéluctable des matériaux qui subissent une Révolution ? — Enfin, je veux bien admettre que la révolution cadavérique soit uniquement matérielle et qu'elle ne dépende que du hasard ; est-elle pour cela moins transformatrice, conservatrice et vitale dans ses résultats ?

Je crois, pour ma part, avoir pénétré assez avant dans les secrets de cette révolution ; mais ne l'eussé-je pas fait, pour affirmer qu'elle existe, il me suffirait d'être témoin de ses résultats.

IV. Les ruines d'une société ne restent pas non plus sans emploi. — Je ne sache rien de plus profitable au mouvement général que les décombres des civilisations. Croit-on bien qu'il n'y ait là que fûts de colonnes, temples, édifices brisés, codes enfouis dans la poussière, blancs squelettes de législateurs, de philosophes et de gouvernants? On ne peut croire cela. Toutes les ruines ne restent pas sous terre comme celles de Pompéies et d'Herculanum. Et encore celles-là sont visitées par des chercheurs de vérités, par des philosophes-prophètes qui s'écrient : « Je vous salue, ruines solitaires, tombeaux saints! C'est vous que j'invoque, c'est à vous que j'adresse ma prière! Oui, tandis que votre aspect repousse d'un secret effroi les regards du vulgaire, mon cœur trouve à vous contempler le charme de mille sentiments et de mille pensées. Combien d'utiles sentiments, de réflexions touchantes et fortes n'offrez-vous pas à l'esprit de qui sait vous consulter! » (Volney).

Dans les ruines, en effet, il y a tout ce qui sert aux transformations; sans ruines il n'y aurait pas de reconstructions possibles. Et les ruines où trône l'Injustice pèsent moins sur les hommes quand elles sont couchées que quand elles sont encore debout. Les mondes sortent des décombres; la lumière, des ténèbres; les hommes qui sont sur le sol, de ceux qui sont dessous; ce qui est éternellement produit de ce qui est éternellement consommé; les cieux de la terre; les chairs pleines de sang, des os disséqués par les fourmis!

Les ruines subissent autant de transformations que les cadavres. Les peuples neufs qui arrivent sur les débris d'une civilisation sont des agents transformateurs comme le ver qui rampe dans les anfractuosités du crâne humain. Ces peuples remuent tout; ils confondent leurs tendances nouvelles avec les institutions en décadence, marient leurs

hommes forts avec les filles délicates et font revivre dans des corps robustes les idées abandonnées. Vieilles âmes et vieilles doctrines redeviennent jeunes par cet accouplement; les races croisées retirent de chacun des peuples qui les ont produites ses facultés prédominantes. Ce qui demeurait stérile au milieu d'une nation caduque devient fécond par le mélange des nations. Chacune adopte une partie de la tradition, la développe, la modifie, l'interprète, la fait valoir suivant son génie. En mille manières une révélation se généralise ainsi, et de la généralisation à l'application, il n'y a plus qu'un pas, que le premier événement favorable fait franchir aux sociétés. Ainsi, les systèmes disparaissent, les sectes se divisent, et des individus libres, conscients de leurs droits, se substituent à des partis esclaves, paralysés, enchaînés par les étroits anneaux du devoir et de la discipline. Ainsi, tout ce qui dépérissait renaît, tout ce qui mourait revit, tout ce qui gisait à la surface des générations passées et ne les pénétrait pas trouve dans les générations nouvelles un terrain de sépulture, suivant le vulgaire, de rénovation selon moi.

Mais, diront les apologistes exclusifs de la force, les simplistes de l'école de Grotius et de M. Romieu, il ne reste rien au milieu des ruines qu'une tradition philosophique avec laquelle on ne reconstruit pas; une civilisation épuisée, c'est un esprit sans corps, un feu follet qui répand de vaines terreurs et détourne les hommes de la réalisation de leurs projets. — Je répète que la matière et la pensée sont de même essence vitale; qu'elles concourent également à l'entretien de la vie et se complètent l'une par l'autre. Si les ruineuses richesses de l'industrie gisent, sans faire le bonheur de personne, sur le sol de l'Europe occidentale, c'est que la force et l'équité nous manquent pour les distribuer utilement entre tous. Et si les forces

prodigieuses de l'Europe orientale sont tournées, pour quelque temps encore, contre la liberté de tous, c'est que les Slaves manquent de notions fixes sur la justice et la liberté vers lesquelles ils tendent. La tradition, l'utopie, la pensée doivent avoir leur part d'influence dans les révolutions humaines. Une civilisation n'eût-elle à transmettre que cela parmi celles qui lui succèdent, qu'il y aurait encore assez de trésors à recueillir dans ses décombres. La Force ne peut être complétée que par l'Idée.

V. Il n'est pas possible de rencontrer quelque part des éléments sociaux plus agités que ceux de deux civilisations qui se choquent avant de se pénétrer.

Pourquoi ces torrents d'hommes débordés? D'où sont parties, où s'arrêteront ces hordes envahissantes? Quelle redoutable tâche viennent-elles accomplir au milieu de l'humanité saisie d'effroi? Sur leur passage les nations se dispersent. Pourquoi l'ange des grandes exterminations, le terrible Azraël, frappe-t-il ainsi les hommes avec des hommes? Pourquoi les aveugle-t-il, les surexcite-t-il au point de leur faire convoiter une des mille morts que prodigue l'épée buveuse de sang? — Pour que, sur la terre saisie de tremblements, les hommes soient confondus comme les grains de froment dans l'aire du moissonneur : TRANSFORMATION.

D'où viennent ces fléaux exécrés qui marchent à l'avant-garde des bataillons et répondent, chaque matin, au rappel tonnant des tambours? Qui jamais se figura leurs formes géantes? Qui les vit, même en rêve, parmi les nuages sombres, les vagues écumantes et les glaciers voisins des cieux? Et pourquoi ne pouvons-nous déployer contre eux qu'un courage passif, une bravoure de médecin? — Pour que, sur la terre angoissée, ceux qui meurent et ceux qui survivent mêlent leurs gémissements; pour que, décimés

par les mêmes désastres, les peuples remontent à leurs causes premières et ne les attirent plus sur eux en transgressant les lois de la nature ; pour que les hommes comprennent et subissent l'universelle TRANSFORMATION.

Des hommes incultes qui, la veille encore, ne soupçonnaient pas leur commune existence, le paysan, lourd piéton de la Beauce, et le maigre Cosaque, cavalier ailé des rives du Don, se trouvent rapprochés, comme par enchantement, des deux extrémités d'un monde. Il faut qu'ils se connaissent, se comprennent, et de bon ou mauvais gré, s'associent. Les chiens qui se rencontrent, se flairent ; en pareil cas, les hommes se saluent civilement ou militairement ; puis, chiens et hommes finissent par s'accoupler. Les hommes tirent un rideau plus ou moins épais sur le dénouement, voilà toute la différence. Les pourparlers et procédés sociaux des peuples qui se heurtent ressemblent singulièrement aux aboiements et aux frottements des chiens. L'homme prétend que les amours des animaux sont immondes et que les siennes sont d'essence divine. — Je ne vois dans tout cela que circulation de matière et d'électricité vitales : TRANSFORMATION.

Comment se fait-il qu'alors même que deux peuples ont le plus besoin d'union, à l'heure suprême où l'un s'acharne à la défense et l'autre à la conquête, la division éclate fatalement dans leur sein? Pourquoi les factions et les sectes achèvent-elles de déchirer les peuples envahis? Pourquoi les rivalités de pouvoir et les distinctions de races deviennent-elles plus tranchées chaque jour parmi les peuples envahisseurs? Pourquoi tous ces systèmes absolus, d'une part, toutes ces forces inexorables de l'autre? Pourquoi, chez le peuple qui meurt, cette société anarchique, burleuse, de prétoriens, de débauchés, de libellistes éreintés? Et chez le peuple qui naît, ce pêle-mêle indescriptible de soudards, de libertins et de philosophes avides de vivre et

d'apprendre? — Parce que les hommes sont les cribles qui tamisent les idées ; parce que plus les civilisations sont avancées, plus les problèmes sont complexes, plus sont nombreux et divisés ceux qu'intéresse leur solution. Dans un creuset, les éléments mis en présence sont réduits en poudre impalpable afin qu'ils puissent se pénétrer plus facilement ; le chimiste en cela copie la Providence fatale. Quand le torrent se précipite au-devant du torrent, quand le nuage embrasse le nuage, l'écume et la foudre divisent la masse des eaux et la masse des airs : de même, par la force des bras et l'éclair des pensées, les foules humaines s'écartent pour laisser libre pénétration aux foules humaines. Tout ce qui se pénètre en effet reçoit et donne, jouit et souffre, est pris de délire et d'expansion infinis, irrésistibles ; la vierge craintive et le jeune garçon maladroit, le chêne qui crie et la cognée retentissante, la brique rouge et le feu vertigineux. Tout cela se rapproche, s'étreint, se diffond, se confond ; tout cela répand chaleur, extase, électricité, vitale essence. La vierge devient mère, le bois devient feu, et la brique, maison. Tous les êtres se débattent, se cramponnent longtemps autour du gouffre de la TRANSFORMATION qui finit par les engloutir. Les peuples sont fascinés comme tous les autres êtres.

. . . .

VI. Dans le travail d'enfantement que l'Europe va subir se développeront la chaleur, l'agitation, l'immense rumeur qui accompagnent les fermentations accélérées. Au milieu de ces mille levains de réforme, on ne reconnaîtra pas une direction qui se distingue entièrement des autres et tende à un but facilement discernable. Vertigineux, inextricable est le pêle-mêle social. Ce qui était au fond remonte à la surface, ce qui flottait redescend. De vaines révoltes s'élèvent des entrailles des peuples et viennent expirer à la surface de la mer humaine, ainsi que des

bulles de gaz comprimées trop longtemps. Des gouvernements éphémères se superposent aux masses furieuses, étouffent un instant leurs voix retentissantes, et passent, renversés, déchirés, comme l'écume légère qui nage sur les torrents. On entend à la fois les cris des hommes que le despotisme comprime, les clameurs de la guerre, les soupirs d'agonie des vieux civilisés, et les premiers mots qu'articule le jeune socialisme. Toutes les races, toutes les familles se mêlent; les éléments sociaux se dispersent, se réunissent et s'agitent sans repos. La matière humaine, triturée, recombinée de mille façons, bouillonne et gronde comme le sang vermeil détaché de la vigne généreuse. Que de réputations, de partis et de gouvernements sont faits et défaits dans le temps qu'il faut au papillon pour brûler ses ailes! Que de constitutions à peine élaborées et déjà détruites! Que de systèmes, de plans, d'opinions sans avenir! Que de disputes vaines! Que d'améliorations gigantesques terrassées par le souffle froid du Hasard!

En ce temps-là, une tête d'homme ne sera pas plus précieuse qu'une graine de pavot, et l'on ne tiendra pas plus compte des écrits et des paroles que du bourdonnement des vertes demoiselles. Les hommes se hâteront, se coudoieront pour arriver aux places qu'ils convoitent. Les intérêts périclitants, les existences en danger se fraieront un chemin à travers la foule avec les ongles et les dents. Les convictions profondes, les instructions solides, les idées originales seront étouffées sous la peur; on n'étudiera rien à fond; on recherchera des difficultés littéraires à vaincre; on n'écrira plus que des brochures; les principales querelles seront des querelles de mots.

L'Occident ravagé par mille dominations rivales, chaque jour à nouveau partagé, rappellera la Grèce de Persée, l'Italie de l'Exarchat, des Goths et des Lombards, la Bysance des Comnène et des Paléologue, l'Alexandrie du

bouquin. Ce sera bien véritablement la Babel des peuples, Babel comme jamais il n'en fut sur terre, car jamais encore l'autorité ne fut bafouée, changée, chassée, traquée, malmenée, déformée, dépréciée, méprisée, avilie, niée comme elle l'est aujourd'hui!

VII. Une civilisation de décadence contient, dans son sein, tous les matériaux d'une société en enfance; les désespérantes négations des époques destructives nécessitent les affirmations solides sur lesquelles l'humanité reconstruit. Quiconque voudra bien observer aujourd'hui la dissociation des éléments du monopole, pourra prévoir le mode d'après lequel se produira la prochaine unification socialiste.

Les nations d'Occident font des révolutions chaque jour; chaque jour elles essaient, tâtonnent et trébuchent, créant gouvernements, dictatures, assemblées, conventions, majorités et minorités à tous degrés, de toutes formes; elles se débattent, crient, versent les plus pures de leurs larmes, le plus chaud de leur sang. Et cependant elles ne réussissent ainsi à rien fonder de durable. Elles s'aperçoivent que tous les gouvernements sont impuissants à sauvegarder des intérêts injustes, incapables de faire droit à des revendications légitimes, lourds aux minorités, aux majorités même, en dehors du mouvement social, hostiles à tous, condamnés à périr dans la plus épouvantable anarchie. Et plus cette vérité est démontrée aux hommes, plus les hommes s'obstinent à la nier. Ils sont las de l'autorité; mais, ne sachant encore comment la remplacer, ils l'exagèrent dans les faits jusqu'à la bouffonnerie la plus prétentieuse, en même temps qu'ils la détruisent à tout jamais dans son prestige et dans l'opinion publique. D'autre part, les mendiants politiques — rois, princes et tribuns, — ont tellement pullulé dans la paix et l'obésité, qu'il y a, de par

le monde, des milliers de compétiteurs pour les trônes les plus croulants de la Chrétienté. Le régime de la force armée et gouvernementale ne peut tenir longtemps dans un siècle dont la minorité pensante et la philosophie libre sont liguées contre lui. La veillée de mort est venue pour les Astyages, Crésus, Balthazars et Nabuchodonosors qui boivent le nectar des festins dans la coupe d'or où le peuple a versé la sueur de son travail maudit. Le régicide reparaîtra dans sa férocité hideuse; sa main sanglante se détachera sur le fond noir des orages à venir : les Cosaques versent le sang comme le vin. — Divine ou terrestre, l'autorité est morte au cœur des hommes!

Toute tentative de revendication pour la Liberté et la Justice est étranglée sans pitié dans la gorge des hommes de cœur. *On* rédige des listes de suspects, *on* proscrit, *on* dépossède, *on* emprisonne, *on* raccourcit à tort et à travers. Les plus grands scélérats se saisissent du pouvoir; les hommes les plus honorés subissent des peines infamantes : preuve est donc faite que le Pouvoir est chose méprisable et que les jugements des hommes ne souillent et ne purifient personne. Les vengeances d'un parti sont effacées par celles d'un autre; la terreur n'est plus guère qu'un vieux mot qui fait sourire; les chefs de sectes, qu'on croyait si redoutables et si grands, traînent dans l'exil une existence réprouvée; à peine commencent-ils à se faire un nom qu'ils sont enlevés au théâtre de leur jeune célébrité; les rois enfin, qu'on regardait comme les plus libres des hommes, prouvent chaque jour qu'ils en sont les plus esclaves. — Ainsi notre jugement trembleur s'accoutume à voir les hommes nus comme notre premier père, et nous comprenons à peu près maintenant que l'accord général de l'Humanité naîtra de la division des individus poussée à l'infini. Les hommes commencent à soupçonner avec étonnement qu'ils peuvent vivre libres

et sans directeurs, chacun suivant le cri de ses passions, l'impulsion de ses intérêts et de ses instincts. Déjà toutes les notions de moralité conventionnelle sont interverties, tous les préjugés déracinés. On ne sait plus ce qu'il faut entendre par ces mots : Droit, Devoir, Morale, Crime, Vertu, Juste et Injuste. L'homme refuse de s'abaisser sous toute autre main que celle du SORT. — Ainsi passent — *sic transeunt* — la Gloire, la Justice et la Morale fausses imposées aux hommes par ceux qui les dominent.

Les lois tombent en désuétude. On les amende, commente, augmente et diminue ; on les corrige, on les reficelle ; on en fait de nouvelles qui retirent toute force aux anciennes. De sorte que toutes ces dispositions légales s'annulent les unes par les autres ; de sorte qu'en discutant la loi, les hommes la détruisent ; de sorte qu'ils maudissent une société dont les rapports sont si mal réglés qu'il faut toujours la main de la force pour en maintenir le faisceau disjoint. — Mais le monde futur est dans l'âme des hommes rebelles et justes, dans l'âme des condamnés que fait la Civilisation. Le germe de la société nouvelle est sous la terre, et la terre sera déchirée en l'enfantant !

Chaque année les bornes des propriétés sont marquées de noms nouveaux. Les banqueroutes et les revers de fortune se succèdent sans interruption. *Le travail est un frein ;* on musèle les hommes en les affamant. La Misère, plus cruelle que le fouet, contraint au labeur quotidien la population hâve des ouvriers. — Mais comme le principe sur lequel repose le Privilége est faux, les modifications qu'on lui fait subir affaiblissent le Privilége, peu élastique de sa nature. L'extrême opulence et l'extrême pauvreté, subies autrefois sans plainte par le petit nombre, dispa-

raissent et peu à peu se confondent dans une médiocrité de gêne qui pèse sur tous et devient insupportable à tous. L'Occident est l'hôpital de tous ceux que tue le jeûne, le bagne de tous ceux que le travail consume. Il y a quelques années, on y comptait un pauvre sur sept habitants; aujourd'hui, sur sept occidentaux, il y en a six qui se serrent le ventre pour faire taire la Faim, l'incorrigible criarde qui n'a pas d'oreilles. — Il résulte de cet état de douleur que les négations les plus hardies du droit d'aubaine s'imposent aux consciences; il en résulte que le Crédit se substitue à l'Intérêt, la Jouissance communicative à l'Epargne frileuse, l'Echange aux couleurs vives à l'Usure amaigrie, le Travail attrayant à l'Exploitation décrépite, le Bonheur qui rayonne à la Privation pâlie. L'homme découvre enfin qu'il vivra plus heureux sans la lèpre de la Propriété, et que l'attaquer, c'est faire de l'ordre.

Par la force des choses, l'intérêt de l'argent est progressivement abaissé; le papier-monnaie prend cours; beaucoup plus de billets de banque sont émis que ne le permet le capital social; on dégrève peu à peu les petites taxes, on fonde des institutions de crédit foncier, on commandite le travail; la concurrence, en s'étendant, réduit à rien la prélibation du commissionnaire parasite. — En sorte que la valeur réelle du Travail se substitue peu à peu à la valeur fictive du Capital. En sorte qu'on finit par arriver à la gratuité du crédit, à la généralisation de l'Echange et à la suppression de tout ce qui leur fait obstacle.

Le Clergé, l'Armée, la Magistrature, l'Administration, les Parlements, l'Université, le Privilége sacrent, glorifient, encensent, protègent et paient tous les pouvoirs qui se superposent à la nation, la mitraillent, — l'avilissent. —

D'où résulte, dans l'esprit public, la négation et le mépris de toute hiérarchie constituée.

Notre luxe est homicide et mesquin, notre bonheur monotone, nos fantaisies prévues, nos écarts limités à la sphère de tolérance de la police ou de l'opinion ; il n'y a pas d'inspiration dans notre littérature, pas d'essor dans nos arts, pas de générosité dans nos cœurs ; nous ne nous entretenons de la chose publique que pour faire montre d'érudition ou d'éloquence. Tout ce qui tend à s'élever est impitoyablement rabaissé. Entre les plus fortunés, l'air, l'espace, la gloire sont répartis parcimonieusement : on taille sans pitié les ailes du génie. Pas n'est besoin à nos gouvernements de haute décadence de publier des édits de Cyrus et d'Aristodème pour contraindre les jeunes gens à la fainéantise, aux professions qui civilisent, à l'ignorance, à l'infamie. Les hommes d'aujourd'hui se fatiguent aux travaux et aux plaisirs des femmes ; ils étudient la science sociale dans les journaux ; par le temps qui se traîne, il faut des recommandations puissantes pour parvenir aux emplois de la police secrète. — Tout est sauvé, fors l'honneur !

Les petits des bourgeois sont saisis d'un priapisme littéraire et artistique énervant. Malingres, chétifs, facilement blasés en raison de leur faiblesse native, surveillés, effacés, courbés sous le triple joug de l'éducation, des préjugés et de la mode, voyant le monde à travers un lorgnon, se préservant avec un éventail de la bienfaisante chaleur du soleil, ils exhalent le souffle fiévreux de leur jeunesse hâtive dans les établissements de goinfrerie et de luxure où l'on est gentilhomme à bon marché, dans des feuilletons écœurants, sur quelque divan banal, au moyen de vins frelatés, de cartes fausses et de chevaux de rencontre. L'honneur, la vraie morale, les plus simples no-

tions de probité sont reléguées au rang des considérations secondaires; l'essentiel est de n'être pas pris *la main dans le sac*.

Les tendances naturelles de l'homme vers le bonheur et le luxe sont étranglées, comprimées dans notre milieu; mais elles dominent, se trahissent dans tous nos actes, éclateront bientôt et remueront la Société jusque dans ses entrailles. — Dès aujourd'hui, les hommes, dociles aux vœux de la nature, demandent à satisfaire leurs passions, et ne se contentent plus de cette exclamation résignée de la souffrance: « Le bonheur n'est pas de ce monde! » Demain, les facultés animiques de notre espèce, portées sur les ailes de la Liberté, de la Justice et de l'Abondance, s'élèveront vers des régions sublimes de poésie et de volupté d'où le stupide murmure de l'Opinion ne pourra plus les faire descendre.

VIII. Agitées, mélangées par la force réactive de la guerre, les deux races slave et franco-latine en produiront une troisième qui diffèrera de chacune d'elles. — Ainsi cela se passe dans les combinaisons chimiques, dans les reproductions animales, dans toutes les réactions des éléments les uns sur les autres. — La race nouvelle aura gardé les traits caractéristiques de chacune de celles qui lui auront donné naissance; seules, les formes vieillies seront inutilisées, le fonds sera plus riche.

Ce que l'une des races mères possède en excès sera corrigé par l'autre. Le tempérament musculaire de la race slave et le tempérament nerveux des races franco-latines se modifieront réciproquement. Nos tendances exagérées vers la culture des sciences et des arts seront refrénées par la propension dominante des Slaves vers les travaux du corps. Nos mœurs parcimonieuses et sédentaires se marieront avec les habitudes nomades des peuples du

Nord, dont l'esprit se détache si facilement des lieux et des héritages. De leur côté, ceux-ci, voyant que la terre gagne par le travail régulier et intelligent, se fixeront davantage. — Ainsi se substituera à la propriété aubaniale la possession viagère et laborieuse qui respecte la justice et satisfait les instincts égoïstes de l'individu.

Il en sera de même pour le mode d'habitation. — Les civilisés se construisent de grandes capitales dans lesquelles ils s'entassent autant qu'il leur est possible ; au contraire, les hommes du Nord errent dans des steppes éloignées de tout. De ce nouveau contraste résultera, pour l'humanité nouvelle, une manière de vivre qui ne sera ni l'existence errante des Slaves, ni l'agglomération des civilisés. Quand ils y seront appelés par leurs affaires, les hommes habiteront les grandes villes devenues hôtelleries pour les personnes, entrepôts et centres de circulation pour les richesses universelles. Mais tous les produits seront fabriqués dans les campagnes, et les travailleurs y vivront. Ainsi, les hommes gagneront en santé, parce qu'il n'y aura plus d'encombrement de population ; et la terre gagnera en fertilité, parce que étant plus uniformément peuplée de proche en proche, elle sera mieux cultivée et rapportera davantage. (Cette pénétration réciproque des villes et des campagnes s'observe déjà de plus en plus au milieu des nations industrielles dont le bien-être et la richesse sont le plus élevés, en Angleterre, par exemple.)

De même pour la Patrie. — Les hommes régénérés n'attacheront plus autant de prix à des limites conventionnelles de territoires qui varieront chaque jour ; ils chercheront, pour se grouper, d'autres raisons déterminantes, et les trouveront dans leurs sympathies, leurs habitudes, l'analogie de leurs travaux, l'appropriation des climats à

leurs attractions et à leur santé. — La nouvelle Patrie sera choisie par l'individu dans l'univers entier, et non plus imposée par la naissance entre les étroites limites des domaines princiers. Alors l'homme, véritablement libre et grand, se sentira porté vers ses semblables par un sentiment d'universelle bienveillance; alors, de tous les coins du monde, les brises des soirs lui rapporteront les vœux des êtres qui lui sont chers, leurs projets, leurs travaux, leurs amours et leurs rêves. La correspondance s'enrichira des trésors d'expression de toutes les langues, des caprices des imaginations les plus aventureuses. Tout y gagnera : la nouvelle langue universelle, les mœurs, le style, la découverte, la science et l'art. Et aussi l'amitié et l'amour que la monotone cohabitation de chaque jour suffit pour détruire dans les âmes les plus délicates. Rien n'est mortel à la sympathie comme l'entassement des individus. — Jusqu'à ce jour, hélas! la Patrie ne fut rien que ce point restreint de la terre où l'homme consume son existence attristée! A l'avenir, chaque citoyen du monde se fera sa Patrie aussi grande et aussi belle que puissent se l'imaginer son intelligence et son cœur!

De même pour la famille. — Les alliances contractées dans une société seront déliées dans une autre, et les sociétés seront modifiées chaque jour au milieu de tant de guerres, de désastres et de révolutions. Les prodigieuses découvertes de l'industrie et de la science, les relations beaucoup plus fréquentes entre les hommes changeront constamment les rapports établis dans les familles, et feront disparaître de leur sein la tyrannie du patriarchat paternel et les funestes conséquences de l'hérédité. Il y aura une infinité de femmes et d'enfants abandonnés et beaucoup d'hommes veufs qui chercheront fortune. Il en résultera qu'on ne s'engagera plus dans ces unions d'intérêt jurées

pour la vie contre les plus impérieuses protestations de la nature. — Alors, la famille sera telle que la veut notre cœur : formée par l'amour, reliée par l'affection, dégagée de tout calcul et de tout intérêt sordides, ne se séparant enfin que du mutuel consentement de ses membres, alors que les relations intimes seront devenues trop pesantes à chacun. Alors disparaîtront du foyer domestique les querelles et discordes conjugales dont les enfants sont témoins et victimes, le concubinage mal déguisé, l'adultère hypocrite et vénal, les scandaleux procès, les duels, empoisonnements, suicides, assassinats qui en sont la suite. Alors la table de famille rassemblera chaque jour des êtres libres, unis, heureux les uns par les autres, brillants de santé et de bonheur. Alors la femme sera l'égale de l'homme, et les enfants ne seront plus courbés sous l'insupportable fardeau du travail répugnant et des préjugés ridicules. — Alors, l'Ordre sera créé dans la famille par l'abolition de l'autorité permanente et abusive de son chef.

De même pour les mœurs. — L'égoïsme oppresseur des civilisés, des occidentaux, leur liberté d'*us* et d'*abus* viendront se briser contre la brutale égalité du monde barbare. Des hommes habitués à ne reconnaître que la toute-puissante autorité d'un seul ne s'accommoderont pas de l'exploitation exercée par des légions de bourgeois faméliques. Le bénéfice illicite de l'*intermédiaire*, le vol du *gagne-petit* ne sont possibles que dans la civilisation du *chacun chez soi*. — De ce nouveau contraste produit par l'invasion résultera le règne de la Liberté individuelle limitée par la Solidarité générale.

De même pour le langage. — Chaque nouvelle découverte nécessitera la création d'un mot nouveau que toutes les nations adopteront, dans quelque langue qu'il ait été prononcé la première fois. Les nouveaux besoins rendront

fréquent l'usage de ces expressions nouvelles, en même temps que les anciennes, devenues chaque jour moins nécessaires, tomberont en désuétude. Les rapports plus intimes entre les nations amèneront l'échange des idiomes divers. On conversera dans des termes imparfaits, inachevés; on fera subir à la prononciation, à l'orthographe, à la grammaire d'innombrables altérations. Ainsi les langues actuelles seront envahies dans le sanctuaire de leurs règles absolues; ainsi la confusion des peuples amènera la confusion des langues, l'anarchie dans la parole comme dans la pensée. Ici encore le Bien naîtra du Mal, l'Invention de la Faute. Et de cette anarchie, de ce *patois* général sortira la langue nouvelle et universelle. Car aucun progrès ne se réalise sans déchirement, sans révolution, souffrance et anarchie. La Langue universelle ne sera pas créée par un système, non plus que l'ordre universel. Les systèmes sont rentrés dans le domaine de l'anatomie pathologique.

De même pour les révolutions. — Les générations nouvelles, venues au monde au milieu de guerres continuelles, s'accoutumeront aux secousses, aux dangers et aux cataclysmes; elles comprendront que la Révolution est imminente et permanente dans les sociétés, indispensable à leur conservation.

Quand une fois le mouvement est imprimé à l'Humanité, il ne s'arrête plus : un peuple déborde sur un autre peuple, et la houle se propage dans l'océan des hommes comme dans l'océan des vagues, jusqu'à ce que, de tous ces chocs, résulte l'Harmonie définitive. Ainsi, lorsque les flots se sont longtemps battus, ils s'affaissent par lassitude et s'étendent en paix sur la surface limpide des mers calmées [1].

(1) Sur des points aussi importants, je ne puis donner ici que l'indication de mes idées. J'y reviendrai plus en détail quand je m'efforcerai de reconstruire la société nouvelle avec tous ces décombres aujourd'hui répandus pêle-mêle sur le sol ébranlé.

IX. L'heure de la mort a sonné pour une moitié de l'Europe; l'âge de s'instruire est venu pour l'autre. — C'est une aussi rude tâche d'apprendre à vivre que d'apprendre à mourir. — L'enfant souffre quand il s'élève à l'état d'homme autant que le vieillard qui s'incline vers la tombe.

Les deux moitiés de l'Europe souffriront donc pour se transformer. Et leurs convulsions, leurs cris d'angoisse ébranleront la terre qui les supporte.

Elles seront humiliées les nations superbes qui verront de jeunes peuples s'implanter sur leur sol, les traiter en pays conquis, abattre les monuments de leur gloire et pousser l'humanité vers de nouvelles destinées. L'Envie et le Désespoir hâteront le terme de leurs jours; elles ne consentiront pas à partager les travaux des races nouvellement venues. — Car les vieillards s'élèvent toujours, et toujours se brisent contre les jeunes hommes audacieux et novateurs.

Elles souffriront aussi, les nations barbares, de ne pouvoir plus s'abattre parmi les grands déserts; elles étoufferont dans l'enceinte des villes; elles se consumeront de langueur dans leurs nouvelles coutumes et dans leurs habits trop étroits. La Nostalgie, la Déesse plaintive qui tremble au soleil en pleurant son foyer natal, la Nostalgie les moissonnera dans leur fleur. — Car les enfants gémissent quand ils leur faut se rompre aux usages de la vie sociale.

Tout ce qui était trop jeune et tout ce qui était trop vieux en Europe disparaîtra donc dans ce croisement. Ainsi le veut la loi des antinomies. — Chaque fois que la Terre tremble sous les transports nerveux de deux peuples qui s'unissent, de nouvelles races sont créées qui développent les principes du nouvel accord. Toute crise révolutionnaire s'accompagne d'un mouvement accéléré de

dépopulation et de repopulation. Malléable et féconde, la matière humaine se dilate ou se resserre, vit ou meurt pour s'accommoder aux combinaisons d'ordre universel.

Dans les institutions de l'Europe ainsi régénérée, on ne trouvera plus ni les traces de la Barbarie ni celles de la Civilisation, également impuissantes à entretenir la vie des sociétés modernes. Les peuples qui les portaient dans leurs flancs auront ainsi changé et de noms et de circonscriptions territoriales; les générations actuelles auront cédé la terre aux enfants de leurs enfants. — Car le fonds emporte la forme, et l'ordre socialiste, inconnu jusqu'ici, ne s'implantera que parmi des nations qui ne sont pas encore.

Ainsi, les deux masses humaines qui se seront choquées ressusciteront réellement sous d'autres formes du sein de leur mort présente. Et chacune aura gagné de vivre en se généralisant.

X. Si nous envisageons la question ethnographique d'un point de vue plus élevé qu'on n'a coutume de le faire, la Russie nous apparaîtra comme une intermédiaire providentielle entre l'Europe et l'Asie, comme le pont majestueux au moyen duquel les plus immenses contrées du Vieux-Monde s'avanceront à la rencontre les unes des autres. Avant de se croiser, les nations ont besoin d'être mises en rapport, et parmi elles se trouvent aussi des entremetteuses âpres au gain.

Deux produits chimiques juxtaposés ne se modifient pas, à moins qu'une agitation violente, un réactif puissant ne viennent changer leurs rapports de contact en des rapports de pénétration. Alors seulement se dégage le troisième produit.

Il s'opère aussi des mélanges entre peuples; on les appelle cataclysmes, déluges, émigrations, immigrations, croisements. Il y a aussi des nations qui servent de réac-

tifs dans ces croisements; on les dit *ambiguës*. Le caractère distinctif d'une nation ambiguë, comme celui d'un réactif chimique, est de présenter des affinités spéciales avec chacun des peuples qu'elle est destinée à confondre.

L'Europe et l'Asie ne sont encore que juxtaposées. La Russie sera la mortaise dont les angles rentrants présenterons aux angles saillants de chacune de ces contrées autant de points d'engrenage.

Entre ces deux mondes, la Russie est nation ambiguë : par sa position ; — par la facilité de ses communications terrestres avec l'un et l'autre ; — par sa domination réelle en Europe et en Asie, plus étendue que celle des autres grandes puissances ; — par l'influence bien plus immense encore qu'elle exerce sur les nations les plus fortes des deux mondes ; — par ses alliances familiales avec les races régnantes ; — par ses traités ; — par ses relations de commerce ; — par sa teinte de civilisation moitié occidentale, moitié orientale ; — par sa religion grecque et chrétienne, méridionale et septentrionale ; — par les instincts différents des peuples du Nord et du Midi de son empire ; — par les nuances insensibles au moyen desquelles les premiers se rattachent aux peuples de l'extrême Nord de l'Europe, et les seconds, à ceux de l'extrême Nord de l'Asie ; — par la terreur qu'elle inspire dans un siècle où la force et l'intérêt matériels dominent toutes choses ; — par la phase sociale qu'elle parcourt, et qui n'est ni la Barbarie ni la Civilisation, mais une informe combinaison de l'une et de l'autre [1] ; — enfin, par l'impossibilité que

(1) Les Russes ne sont pas des *barbares* puisqu'ils sont industrieux, riches, respectés, implorés et craints par les nations polies, mercantiles, opulentes et lâches de l'Occident. — Ce ne sont pas non plus des civilisés, car la civilisation n'a corrompu que leurs grandes villes. Les Russes, ainsi que la très-grande majorité des Slaves, sont des peuples *ambigus*.



cette Civilisation factice dure plus longtemps au milieu d'un continent dont elle paralyse les rapports généraux.

XI. L'Europe et l'Asie ne peuvent vivre plus longtemps dans leurs rapports actuels.

Le corps social suit, dans ses développements, les mêmes lois que le corps humain. Chez l'homme, à mesure que le cœur devient plus puissant, les membres se développent; les ressources s'harmonisent avec les besoins; la production répond à la consommation; le sang, à la matière plastique. — Egalement, dans notre corps social, les produits étant devenus plus nombreux et leur circulation plus facile au moyen de la vapeur, de l'électricité et de leurs mille applications diverses, il faut que le champ de la consommation soit agrandi, et que les rapports entre peuples s'étendent.

L'Europe et l'Asie ne peuvent rester étrangères l'une à l'autre ou enchaînées l'une à l'autre par la Conquête. Les nations, en grandissant, s'affranchissent de la Prohibition et du Métropolisme, comme les jeunes gens qui croissent se délivrent de la tutelle de la famille et de la tyrannie des pédagogues. A mesure que le sang circule plus abondant dans les veines d'un peuple, le bras de ce peuple devient plus fort pour conquérir la Liberté par lui-même, pour lui-même, sans la protection d'autrui. L'Angleterre apprendra ce qu'il en coûte pour s'enrichir en *civilisant* les peuples!

XII. La Russie ne peut plus subsister sous la forme présente.

L'Empire russe actuel est un assemblage forcé des nations les plus diverses, des génies, des mœurs et des langages les plus contrastants. Il n'est certainement pas d'autre nation plus profondément divisée dans ses tendances.

L'uniformité de la Russie n'existe qu'à la surface, administrativement, par la terreur et le knout; elle disparaîtra dès que ce peuple aura traversé la phase guerrière qui s'ouvre pour lui. Les instincts les plus naturels des Russes, comprimés jusqu'à la souffrance, grondent sourdement. L'état des populations soumises au joug du Tzar est essentiellement violent, transitoire, impossible à maintenir. Dans cette immense circonscription de territoire, il y a tous les éléments d'un monde nouveau.

C'est une crainte ridicule d'imaginer que les Russes conquérants puissent nous imposer les lois de la barbarie. Ne savons-nous pas que le milieu social modifie tout ce qui ne s'harmonise pas avec lui, et que nulle force ne se dérobe à son action toute-puissante? J'affirme, moi, que des lois faites au milieu du choc des armes, des cris de sang et de mort, disparaîtront forcément quand la société reprendra sa marche pacifique vers de nouvelles destinées. J'affirme que les Russes incultes, qui nous auront débarrassés de la Civilisation, s'empareront avec empressement de nos idées, de nos traditions et de nos tendances, qu'ils les feront fructifier par leur foi vive et leurs forces neuves. Je le répète, quand deux peuples ou deux fleuves se rencontrent, ils ne remontent pas contre le courant avec lequel ils se sont accrus; il n'y a de perdu que l'écume.

XIII. Dès que la Russie a terminé son œuvre de conquête, les nationalités jusqu'à ce jour effacées sous son joug s'émancipent l'une après l'autre et se dessinent. La première, la plus progressive de toutes, la race Slave, se dégage du milieu des masses armées. La Hongrie, la Pologne, les Provinces Danubiennes se soulèvent au nom des droits sacrés qu'a toute réunion d'hommes de développer les caractères qui forment son partage. Au Nord, la Finlande, la Livonie, la Courlande, toutes les provinces du littoral de

la Baltique retournent aux alliances naturelles dont elles ont été violemment détachées. La Scandinavie, les Confédérations polonaise, hongroise, moldo-valaque, bohême se reconstituent aux dépens des empires abhorrés. Les provinces russes d'Asie, la Sibérie, la Tartarie, les Khanats dépendant de Pétersbourg se groupent d'après leurs traits de ressemblance.

Quand ces nations incultes se répandront sur le Vieux-Monde, chacune d'elles trouvera le peuple au moyen duquel elle complétera son caractère, en s'unissant à lui. Ainsi, dans les ateliers vastes, dans les grands concours d'hommes, dans la nature brillante, dans les cieux triomphants, les diversités se rapprochent, s'engrènent, et produisent l'harmonie, promesse d'infinie splendeur, d'éternelle fécondité! L'esquisse de la Civilisation nouvelle est déjà toute faite en Russie; il n'y a plus qu'à agrandir le cadre, à répandre sur toutes choses la lumière et les ombres, à donner couleur, forme et vie à toutes ces tendances aujourd'hui comprimées. Alors, à la sombre inquiétude, au profond malaise qui dévorent ces peuples succéderont le bien-être et le bonheur; au morne silence de l'esclavage, la joie communicative de la liberté. Et les Slaves s'élanceront dans l'immense avenir comme la vapeur qui s'échappe, bruyante, folle, du vase où elle était renfermée[1].

XIV. Sur l'Occident éperdu va passer l'ouragan des Barbares modernes, inassouvis, avides de richesses, de soleil et de jouissances. Longtemps ces hommes battront de leurs chaudes vagues les remparts croulants de la Civi-

(1) En étudiant les différents caractères des peuples qui composent l'empire des tzars, on peut deviner quelles alliances chacun d'eux contractera dans l'Occident, et quelle sera sa mission socialiste. Je me propose d'en donner l'aperçu dans un prochain travail sur la reconstruction des sociétés européennes après la conquête.



lisation ; longtemps les plaines fertiles seront abreuvées de sang ; longtemps les peuples seront éveillés, dans la nuit, par les trompettes rauques qui les appelleront aux combats.

Mais toute transition veut être ménagée. Les combinaisons chimiques ne se produisent pas sans effervescence. Les agonies des vieillards et les convulsions des enfants se prolongent assez longtemps pour que les uns aient le temps de préparer leurs pensées à la mort, et que les autres disposent leurs forces en vue de l'existence. Avant de s'unir, les amants se courtisent. Le viol est infécond. Les peuples sont comme l'homme et la femme qui tout d'abord se fuient et se repoussent presque, la femme par coquetterie, l'homme par embarras. Cependant, cet éloignement momentané les contraint de penser l'un à l'autre, de s'observer, de se connaître ; en un mot, de procéder, dans leurs amours, différemment des premiers animaux venus : jusqu'à ce que les circonstances, favorisant leur rapprochement intime, exercent une sorte de violence sur l'amour-propre de l'homme et sur la pudeur naturelle à la femme.

Dans l'invasion prochaine, il faut que les Barbares soient longtemps retenus loin des métropoles ; il faut que les Civilisés se défendent longtemps à l'intérieur des villes : — pour que, depuis les cités opulentes jusqu'aux pauvres hameaux, les hommes ne soient plus effrayés de l'immense coït de leur race sur toute la surface de la terre habitée. Il faut que les troupes d'Occident résistent un peu, s'il est possible, à celles du Nord : — afin que le Nord déborde plus furieux sur nous. Le courant d'un fleuve se précipite d'autant plus rapidement qu'il trouve plus d'obstacles sur son passage ; de chaque digue qu'on lui oppose, il s'élance d'un bond nouveau. Il faut que l'amour-propre blessé des chefs et les paroxysmes de colère des soldats concourent au travail actuel de la Révolution, le travail fumant de l'épée !

D'autre part, il faut que, dans l'intérieur des villes, les gouvernants, les tribuns et les chefs de partis soient vus sur les places, vilipendés, mendiants, misérables, condamnés, escortés de gamins hurleurs. — Il faut que les prétendants en soient réduits à ce point de détresse qu'ils ne puissent trouver un petit écu chez le banquier ; — il faut que les hommes les plus renommés en soient réduits à ce point d'isolement que leurs proclamations n'attirent plus un seul curieux. — Il faut que le peuple ne supporte plus que les ambitieux et les traîtres salissent les murailles de décrets ou de conseils insultants pour sa dignité. — Il faut que chaque heure qui passe emporte une loi, un programme, une école. — Il faut que, du sein de la Civilisation agonisante, s'élèvent une anarchie, une prostitution, une promiscuité, une corruption, une misère, une fraude, une impudeur, une effervescence fangeuse telles que le sacro-saint Monopole, se voyant une fois enfin dans toute sa laideur, se fasse honte à lui-même, et, d'effroi, recule jusque dans la tombe. Il faut que nous soyons couverts de souillures, de nos souillures ! Il faut que le Suicide, l'Homicide et la Soif du sang nous enfièvrent et deviennent nos dernières ressources contre notre honteuse torpeur. — Il faut que cette misérable Civilisation du vol empoisonne au loin par une littérature mille fois plus chétive et plus dédaignée de tout homme libre que ne fut celle de Byzance, de mémoire ravalée. — Il faut que des modifications continuelles dans les autorités, les possessions et les principes fassent enfin comprendre aux hommes qu'il n'est pour eux de salut que dans la Liberté, l'Equité et la Révolution, à tout jamais établies sur la terre.

— Ainsi, tandis que l'œuvre de destruction positive s'accomplira par la Force au dehors des villes, l'œuvre de destruction négative s'accomplira au dedans, par l'Idée.

Excités les uns par les autres, Barbares et Civilisés travailleront à l'envi à la totale et inévitable décomposition sociale.

XV. Alors, les hommes perdront tout sang-froid et toute présence d'esprit; dans leur soudaine panique, ils laisseront à l'abandon propriétés et affaires qui les préoccupent tant aujourd'hui; ils se boucheront les oreilles, ils fuiront à toutes jambes, dans toutes directions, respirant à peine; ils auront des éblouissements et des tintements d'oreilles; ils voudront se retenir les uns aux autres, et s'entraîneront tous ensemble au gouffre béant des vengeances éternelles et des remords amers. Ce sera un *sauve qui peut* général. Tout sera saccagé, foulé aux pieds, dévasté comme une vigne après la vendange. Les villes seront moissonnées par les flammes comme par des faux rougies au fourneau de Vulcain; les éclats des poutres incendiées sillonneront les ténèbres de la voûte des cieux. Sur ce Chaos de misères et de douleurs, du Ciel à la Terre tremblants, la Faim, le Crime, le Désespoir et la Mort voleront lentement, chargés de cadavres!

— Quand une guerre a pour but d'arracher une société ancienne à son gisement séculaire, de confondre tous ses intérêts, d'agiter toutes ses couches, de purifier les sources de la vie, il faut que cette guerre dure, qu'elle dure longtemps. Car les résultats sociaux que les guerres amènent sont proportionnels aux bouleversements qu'elles occasionnent. La Justice, si longtemps délaissée par les hommes, demande aujourd'hui à être chèrement achetée.

XVI. Du milieu de ce déchaînement de tous les hommes et de toutes les choses, des entrailles profondes de l'anarchie, des abîmes secrets de la corruption, de toutes les veines, de tous les nerfs du corps social blessé à mort,

un cri s'élèvera ! — Le cri dernier, le plus inexorable de tous les cris, le cri des hommes que tord le Fringale : DU PAIN !... — Et le pain manquera ! Et le pain, c'est la Vie ; le pain, c'est la raison suprême des révoltés ! !

Nos sociétés en arriveront là forcément quand la fièvre de la guerre et de la révolution sera calmée, quand la fatigue fera rougir leurs yeux, quand le besoin les mordra de sa cruelle dent. Alors, rien ne comprimera plus le cri de nos entrailles, car tout frein sera brisé, et les hommes fêteront la Liberté sainte, sur les cadavres encore chauds des anarchistes qui portaient des couronnes. Alors, l'Usure et l'Epargne seront rendues impossibles ; sur leur passé misérable les hommes auront étendu le manteau sanglant de la Guerre civile. La Révolution produira sur l'Océan des peuples ce que produit, sur le cours des fleuves, la crue soudaine de leurs eaux. Et de même que les pierres et le limon viennent à la surface des flots débordés et se mêlent à l'écume, de même les ressources, monopoles et capitaux mis en réserve jadis reparaîtront forcément, et forcément seront dispersés parmi les masses d'hommes en effervescence qui les épuiseront au jour le jour.

XVII. Dans cette extrémité, tout contrat ayant disparu, et les hommes ne pouvant cependant pas vivre sans conventions, il faudra refaire un contrat social. Ce contrat sera *juste* parce qu'il sera consenti par tous en face de la famine, à propos de l'aliment de première nécessité, dans une de ces heures menaçantes où les hommes sont forcément équitables, chacun ayant à conserver sur tous le plus extrême de ses droits, celui de l'estomac. Ce contrat sera *durable* parce qu'il reconstruira la société par ses assises, assurant tout d'abord les hommes contre les besoins les plus impérieux, et ne réglant que plus tard les autres rapports sociaux. Il sera *naturel* parce qu'il res-

pectera la liberté individuelle avant tout. Il sera *grand* et *large* parce qu'il sera fait devant la Mort, la Justicière suprême, à la toge noire! Il sera *bien rédigé* parce que les hommes pourront en puiser les dispositions dans les matériaux si péniblement accumulés par les doctrines socialistes. Au milieu de ce bouleversement d'un monde, le SOCIALISME se présentera à l'Humanité comme une arche dans les déluges. Le Socialisme seul pourra concilier les personnes, harmoniser les choses, s'appliquer à toute société, nombreuse ou restreinte, être modifié selon toutes les circonstances enfin : — parce qu'il aura été conçu par des hommes libres, bannis de toutes les sociétés, et partant de l'hypothèse de la plus sauvage de toutes : je veux parler de l'impitoyable Civilisation!

XVIII. Alors, aux cris de mort et de persécution qui poursuivent aujourd'hui le Socialisme succéderont les acclamations de bonne venue, les intercessions de tous les intérêts, de tous les désespoirs. Alors ces doctrines, réputées si longtemps destructives de tout ordre, de toute société et de tout bonheur, seront enfin consultées pour établir un ordre plus conforme aux besoins de la nature humaine. Alors les peuples se précipiteront à deux genoux devant le Socialisme naissant, comme autrefois devant l'Evangile du Christ; de nouveaux mages l'adoreront, le front dans la poussière; nos souffrances seront vengées par le bonheur de nos descendants! Et les Slaves seront appelés les fils aînés du Socialisme, les beaux Slaves à tous crins! Eternelles redites des sociétés! Eternelles contradictions dans les faits! Eternelle logique dans les intérêts!!

XIX. « La France sera le Christ des nations: » telle est la banale prophétie que bien des gens répètent sans

la comprendre et qui se dresse, gigantesque, sur le champ de l'avenir. — En effet, comme le Christ résuma les révélations antérieures à lui, la France synthétise tous les systèmes philosophiques qui l'ont précédée; comme le Christ développa la tradition dans une doctrine nouvelle, la France tire la déduction de tous les socialismes antérieurs dans un socialisme nouveau; comme le Christ prêchait aux hommes la Fraternité, la France a proclamé, parmi les nations, le principe de la République universelle!

Or, qu'arrive-t-il au Christ révélateur d'une doctrine nouvelle? Persécuté par ses concitoyens, il est obligé de fuir son pays et d'aller compléter sa science ailleurs, Puis, il revient, et ses idées effraient les puissants, les bourgeois repus, les pharisiens luxurieux : les civilisés d'alors. Il se trouve un Judas pour le vendre, des juges pour le condamner, des bourreaux pour exécuter l'infâme sentence; — ces gens-là ne manquent jamais! — Et le grand Révolutionnaire pardonne à ceux qui le crucifient, *parce qu'ils ne savent pas ce qu'ils font*.

Mais le lendemain de cette mort que l'Humanité pleure et pleurera longtemps encore, le lendemain de cette mort, le sang du Christ versé sur les nations les convertit en grand nombre; ses persécuteurs implorent sa mémoire glorieuse; prêchée par de pauvres pêcheurs de la Galilée, la nouvelle croyance envahit le monde! — Paix et Gloire aux morts quand ils ont été assez grands pour contraindre les hommes jaloux à les élever au rang des Dieux!!

Ainsi, la MINORITÉ française, persécutée pour sa foi, ira dans toutes les parties du monde compléter sa science et jeter le germe de ses idées. Et puis, elle reviendra au milieu des commotions nationales et fera retentir tout le pays des éclats de sa voix inspirée. Alors, les despotes de l'Europe, les égorgeurs de nations, traduiront à leur tribunal

la France révolutionnaire, la jugeront et la sacrifieront en se lavant les mains. Et il se trouvera par millions des traîtres, des soudards, des généraux, des banquiers et des diplomates pour exécuter la sentence, pour torturer et vendre le Socialisme désarmé.

Mais le lendemain de cette exécution sanglante, la Terre se réjouira par toutes les voix de ses collines et de ses vallées ! Car ceux-là même qui auront crucifié la France socialiste se rangeront, dès l'aube du matin, sous ses étendards radieux. Car les Barbares du Nord, aveugles instruments du Despotisme, protesteront de leur ignorance, se frapperont la poitrine, et versant des larmes de sang, retourneront leurs glaives contre leurs maîtres assassins.

Ainsi s'accomplira la Parole — parole de mort et de vie — que moi, prophète, des abîmes de ma douleur immense, je répands sur les hommes insouciants ! Mangez, buvez, vautrez-vous dans vos fanges, civilisés pourceaux ! Sous vos pieds, la terre gronde ; et dans les cieux, la Révolution a déchaîné ses foudres ! Tout va bien ; par Satan ou par Dieu, nous serons sauvés ! Pionniers du Progrès, soldats de l'avant-garde, les beaux jours sont proches ! Nous avons en vue la terre des Promesses ! Que les peuples se fatiguent à la cultiver ; nous, levés dès la première heure, nous avons besoin de repos. — Heureux, heureux les morts ! !

XX. Je le répète, les réglementations transitoires faites pendant la conquête auront le sort de tout ce qui s'appuie sur l'aile de la tourmente, sur les sables mouvants. Tout ce qui est né dans le feu, dans l'ivresse de la lutte et de la victoire, parmi les chants de mort et les cris infernaux, tout cela ne peut être supporté par l'humanité redevenue calme ; la fièvre ne s'acharne pas sur les convalescents. Les nations définitivement rendues à la paix

et aux relations industrielles, toutes les mesures de vengeance et de domination disparaîtront de la loi.

Au point de vue de la Révolution continue, la Conquête n'est rien qu'un prologue, un engagement, une occasion. La conquête ne décide rien, ne préjuge rien, ne détourne rien : c'est un *fait*, rien de plus. Seulement, elle délivre l'homme des chaînes qui le rivaient à son passé, elle lui laisse la tête et les bras libres; et du doigt lui montre l'avenir! Est-ce payer trop cher ces avantages que de supporter les désastres et les violences inséparables de toute guerre?

Il faut que le croisement des races soit encouragé : — ainsi le comprennent tous les conquérants, d'accord en cela avec la nature. — Il faut que les tendances des pays où l'invasion s'implante soient développées, et que la plus large part soit faite à celle des deux civilisations qui est la plus avancée sur la route de l'éternité. — Cela est conforme à l'intérêt humain. Avides de bien-être et de luxe, les peuples nouveau-venus se gardent bien de détruire les découvertes qui les rapprochent du but de leur poursuite; ils les conservent au contraire en les faisant valoir d'une manière plus équitable pour tous. — Il faut enfin que la tradition et l'utopie soient mises d'accord. — Car le Temps plane sur l'océan des peuples, les deux ailes étendues, l'une vers le Passé, l'autre vers l'Avenir. Et le Temps ne peut mourir en détail non plus que le Mouvement.

D'ailleurs, le milieu est plus fort que l'homme. L'ambition secrète, rongeuse de tout despotisme est de se faire accepter. Pour arriver à ce but, le peuple conquérant se plie, sans en avoir conscience, à toutes les exigences du peuple conquis ; il se laisse séduire par lui comme l'homme le plus entêté par la femme capricieuse qu'il appelle sa *maîtresse*. Aussi l'on pourrait dire avec raison que, des

deux races aux prises, la plus subjuguée n'est pas celle qu'on pense[1]. Le pouvoir apporté par la conquête doit faire oublier aux peuples les pouvoirs précédents, et leur devenir cher à l'égal des Alexandre et des César; il ne peut divorcer avec l'opinion sans danger de mort violente; il n'a d'appui solide que dans les masses exigeantes qui attendent leur salut de lui seul et le font à leur image : fort, audacieux, actif, révolutionnaire, Dieu tout-puissant, en un mot, contre le Mal! Plus la couronne est lourde, et plus elle déprime, hélas! l'infortuné qui la porte. L'homme vraiment roi, maître ici-bas, c'est l'homme libre. —

La Conquête et les Réglementations passagères auxquelles elle donne lieu ne sont pas d'institution organique parmi les peuples. Ce sont des fièvres ou des convulsions qui aident à l'heureux dénouement de ces crises, mais qui ne durent en somme que ce que peuvent durer les convulsions et les fièvres. Esope l'a dit : les ressorts toujours tendus se rompent. Et les médecins savent bien que les plus graves des fièvres ne sont pas celles qui traversent l'organisme, violentes et rapides comme la foudre, mais bien ces petites fièvres nocturnes qui ne tuent qu'à la longue et sèment des apparitions sinistres sur les draps blancs des moribonds. Contre la Mort imminente, contre la Ruine totale, la Fièvre, la Guerre et la Conquête sont utiles, à la condition d'envahir un organisme en surface et en profondeur, de manière à conjurer toutes ses forces contre le danger.

(1) Montesquieu écrit dans les *Lettres Persanes :* « Tu dis que les fondateurs des empires ont presque tous ignoré les arts? Je ne te nie pas que les » peuples barbares n'aient pu, comme des torrents impétueux, se répandre sur » la terre et couvrir de leurs armées féroces les royaumes les mieux policés. » Mais prends-y garde, ils ont appris les arts ou les ont fait apprendre aux » peuples vaincus. Sans cela leur puissance aurait passé comme le bruit du » tonnerre ou des tempêtes. »

XXI. Pourquoi donc trembler, ô bourgeois très-honnêtes, quand les vents qui courent sur les mers avides et les monts élevés apportent jusqu'à vos capitales le cri lointain des invasions ? Et que ferez-vous donc, bourgeois, quand résonnera dans la vallée du Jugement la terrible trompette qui soulèvera les morts ?

Une armée conquérante pénètre en France à la pointe de ses lances ; elle occupe militairement la contrée, l'opprime, la saccage, la surcharge d'impôts et de contributions, la courbe sous la tyrannie la plus absolue et la plus farouche....

Eh bien ! En résulte-t-il que la race française soit anéantie ? que le pays habité par elle soit supprimé à tout jamais? que ses rapports avec les états limitrophes soient interceptés ? que les nations voisines puissent se passer de ce pays, et que ce pays puisse se passer des nations voisines ? Lui est-il permis de se dérober au mouvement général de l'Humanité ? Ses richesses sont-elles confisquées, son sol frappé de sécheresse, ses ateliers déserts, sa production et sa consommation détruites, son mouvement artistique et intellectuel paralysé, ses hommes sous terre, ses femmes stériles, ses enfants moissonnés dans leur verte croissance ? Quels changements l'Invasion a-t-elle donc introduits dans ce pays ? Elle a modifié les rapports entre les individus, sans diminuer les ressources qui leur sont départies par la nature ; et ces nouveaux rapports doivent être réglés par un nouveau contrat. Voilà tout. — Et voilà ce qui vous effraie, bourgeois de France : la Révolution contre le Monopole, et non pas l'invasion de la Patrie française ! — Que si vous me répondiez non, je vous en donnerais le démenti !

CHAPITRE VIII.

VISIONS.

VISION PREMIÈRE.

L'esprit.

> « Mon père et ma mère se sont reposés après m'avoir engendré. L'esprit de divination de l'une, les aspirations de révolte de l'autre se sont mêlés dans mon sang. La moëlle de mes os crie. Je souffre tout ce qu'écrit cette plume. »
>
> Ernest COEURDEROY. — *Jours d'exil.*

Maudite soit l'heure qui m'a vu naître! Maudite soit l'étoile du matin qui veilla sur ma mère prise de douleurs! Maudit soit le premier oiseau qui salua ce déplorable jour! Maudit le pâtre et maudit le vigneron qui essuyèrent les pleurs de la rosée sur les coteaux de Bourgogne! Maudit l'accoucheur qui ne m'étouffa pas au passage! Maudit le chien qui lécha mes souillures! Maudit, les amis empressés qui vinrent complimenter mon père de ce qu'un fils lui était né!!

Que faisaient les vagues? Où était la foudre? Oh! que ne m'emportaient-elles au néant! Pourquoi les glaces et les neiges de Janvier m'ont-elles épargné? Pourquoi m'a-t-on lavé d'eau parfumée? Pourquoi ma pauvre mère m'a-t-elle donné son lait?

Ah ! qu'il m'eût épargné de malédictions et de douleurs, celui qui, sans remords, m'aurait enfoui sous la terre noire ! Mon âme ne saignerait pas aujourd'hui en révélant aux hommes les épouvantables malheurs qui vont s'appesantir sur eux !

VISION II.

Ce que je vis un soir à l'amphithéâtre.

> « Les morts ne sont pas loin de nous, ils ne sont pas dans un autre monde. »
> Ernest COEURDEROY, *Jours d'Exil.*

J'étais un pauvre étudiant ; je me préoccupais de la Mort, et je disséquais des cadavres.

Un soir, je travaillais à l'amphithéâtre, comme de coutume. Et voici : un mort se leva sur la table froide. Sa taille était gigantesque ; il était brun et fort ; ses yeux étaient pleins d'éclairs, et des flammes sortaient de sa bouche en sifflant. Surnaturelle était sa beauté ; il n'avait pas trente ans. *Ils* l'avaient décapité le matin ; son doigt était appliqué sur le moignon de son cou, et le sang découlait tout le long de son corps.

« Petit étudiant ! me dit-il, touche mon sang, touche ma chair et découpe-moi, si tu l'oses, avec tes beaux petits instruments montés d'écaille. Je ne crierai pas, car je ne ressens plus la douleur. Je suis plus heureux que toi, pauvre garçon, qui travaille tant que la nuit dure, afin de rentrer au pays avec le parchemin de docteur. »

Et il m'appela vers lui, ce mort singulier ! Et je tremblais comme la feuille. Et je touchai son sang et sa chair qui étaient froids. Mais comme il me parlait si courtoisement et avec un discernement si peu commun parmi les

vivants, j'hésitais à enfoncer mon scapel dans sa peau. Il s'en aperçut.

« Tu trembles, me dit-il, petit étudiant! Cependant tous les jours tu fais le brave en venant ici, parce que tes maîtres t'ont dit que nous sommes bien morts.

» Et quand je passe la main dans tes cheveux, voilà que tes cheveux se dressent et que tu n'oses pas me disséquer. »

Et il riait en me montrant deux rangées de dents plus blanches que l'ivoire, et il me répétait : Coupe donc, petit étudiant!

J'allumai ma pipe au grand poêle bourré de graisse que nous faisions rougir à blanc. Et voici : je l'entendis rire plus fort. Je fis le fanfaron, et, détournant mes yeux des siens, je lui portai un coup au cœur. Il jaillit de la plaie un jet de sang chaud qui me couvrit de rouge, depuis l'orteil jusqu'à l'extrémité des cheveux.

Et je tombai à la renverse. Et ma tête se trouva près de la sienne sur la table froide.

Alors il se pencha sur ma bouche et me dit : « Tu te crois bien savant, pauvre petit, parce que tes maîtres t'ont dit que les morts ne sont rien qu'une poignée de poussière et que tu vas répétant cela dans les salons pour donner des crises de nerfs aux petites dames blondes. Va souhaiter de ma part le bonjour à tes maîtres, et dis-leur qu'il y a plus d'ignorance sous leurs toques dorées que sous la robe des ânes aux longues oreilles.

» En vérité, je te le dis, les morts reviennent. L'universelle existence ne s'entretient qu'au moyen d'éternelles transformations. Moi, qu'ils croient enseveli dans les gouffres du néant, je suis plus vivant qu'eux. J'étais hier ; je m'appelais Christ, et j'humiliais les docteurs! Je suis aujourd'hui ; et je m'appelle un assassin, un condamné à mort! Je serai demain ; et, puissant révolutionnaire, je dépouillerai les grands d'une fortune injustement acquise!

» Petit étudiant ! veux-tu te repentir de m'avoir blessé? Veux-tu recoudre la plaie de mon cœur? »

Et il me secouait rudement en disant cela. Et sa bouche restait collée contre la mienne.

« Tu es jeune et d'un visage agréable, reprit-il ; tu travailles avec courage ; tu sais tout ce que peut savoir un carabin de ton âge. J'ai besoin de toi ; ne veux-tu pas entrer de moitié dans ma révolte contre la Civilisation, au lieu de t'ennuyer ici sur ces morts? »

Et il porta ma main sur la plaie de son cœur. Et voici : ma main fut agitée d'une secousse effrayante, tout mon corps s'ébranla, et je me relevai debout sur mes pieds.

Et je me repentis du mal que j'avais fait à ce grand mort. Et je passai des ligatures dans les lèvres de sa plaie qui saignait encore ; j'en affrontai les chairs, et les petits vaisseaux, et les petits nerfs. Et tout reprit au même instant ; et le sang ne suspendit plus son cours.

Et là où était sa blessure, je vis briller une Croix et un Niveau rouges.

Et voici : le Pacte qui m'unit à lui fut juré sur la cicatrice rose, sur la Croix et le Niveau rouges!

VISION III.

La Fièvre.

> « Fils de l'Homme, mange ton pain avec émotion, et bois ton eau avec tourment et chagrin. »
>
> EZÉCHIEL.

Depuis ce soir-là, je ne m'appartiens plus. Les tempes me battent ; mes yeux se remplissent de sang ; mon front ruisselle de sueur, mes mains tremblent, mes jambes se

dérobent sous moi. La nuit, tout le long de la nuit noire, de terribles menaces résonnent à mon oreille. — Il faut que je répète aux hommes ce que la Révolution me crie.

Je ne me réjouis plus que du bruit du tonnerre et des lueurs des éclairs ; mon cœur ne tressaille plus que devant des lambeaux sanglants ! — Il faut que je répète aux hommes ce que la Révolution me crie.

C'est que la Révolution vient. Quand les sociétés sont en décadence, il se lève toujours, du milieu d'elles, des êtres qui souffrent et qui s'écrient : Jérusalem, Babylone, Ninive, Troie, Rome, Athènes périront par l'épée ! Car la coupe de leurs iniquités déborde, et les temps sont proches. — Il faut que je répète aux hommes ce que la Révolution me crie.

Je suis de la race d'Amos, de Cassandre, d'Isaïe, de Savonarole, de Luther, de Cazotte, de tous les prophètes et de tous les apôtres qui crièrent en vain : Malheur, malheur aux habitants de la terre !... et que les habitants de la terre ont lapidés, et qu'ils ont roulés dans les fossés humides, et qu'ils ont retranchés enfin. Je suis de l'irritable race des prophètes et des poètes sauvages. — Il faut que je répète ce que la Révolution me crie.

Je suis étranger à mon pays et à mon temps. Je suis citoyen de la terre ; ma patrie, c'est l'avenir. Les haines de ce siècle me sont réservées. J'en perdrai le peu de santé qui me reste.

Je suis celui qu'on accuse de répandre le désespoir parmi les hommes, celui qu'on appelle fou, qu'on calomnie, qu'on condamne, qu'on poursuit partout et qui n'excite aucun regret derrière lui. Et cependant, je ne dis rien que ce que je vois.

Je suis celui que la fièvre consume, que ses entrailles dévorent. Et je me complais dans ma douleur, car il faut

que ma voix résonne plus aigrement que la trompette sur les nations pantelantes.

Je suis celui dont le cerveau bouillonne pendant les pénibles insomnies, et dont le sang sort par la bouche au matin. — Heureux celui qui donne à la Liberté un gage de son ardent amour !

Je suis celui qui confondrai les savants et les moralistes devant le peuple, parce qu'il est nécessaire que le faux savoir et la fausse philanthropie disparaissent enfin.

Les uns m'ont pris pour un instrument docile entre les mains des chefs de parti ; les autres pour un ambitieux hypocrite ; ceux-là pour un médecin, et ceux-ci pour un philosophe. Je ne suis rien de tout cela. Je suis un homme libre parmi des esclaves.

J'ai reconnu ce que valent les camaraderies politiques. Ma franchise a scandalisé tous ceux qui s'honoraient de ma connaissance quand il me plaisait d'être muet. J'ai mesuré le cercle étroit des affections de famille ; mes parents ont eu peur de moi : on s'est garanti de mon souffle.

Je suis celui qui s'est levé de bonne heure et qui a vu l'étoile du matin. — L'homme qui dort ne fait pas son travail.

Je suis celui qui m'écriai le premier : Décadence de la France et de l'Occident ! — Invasion des Barbares du Nord ! — Mort de la Civilisation ! — Naissance du Socialisme ! — Régénération de l'Europe par l'Epée ! — Transformation palingénésique de l'Humanité !

Je suis celui dont la voix fut entendue déjà lorsqu'elle appela les Cosaques aux rives du Bosphore. Je donne aujourd'hui signe de vie pour que ceux qui ont des oreilles écoutent ; demain, s'il m'en reste la force, j'achèverai ma Révélation.

Je suis celui qui distingue de loin le grondement de la

Foudre et qui vois flamboyer le Glaive à travers les nuages de plomb.

Rien ne lassera ma persévérance ; je ferai tout ce que j'ai résolu de faire.

La France ne me tuera point par le ridicule, et je tuerai la France par mes prédictions.

Je suis celui qui voit le Soleil rougissant s'approcher de la Terre tremblante, et la consumer ; celui qui voit la mer déborder ses rivages et ne rentrer dans son lit qu'après avoir balayé les villes, les forêts et les récoltes.

Je suis celui qui entend gronder le tonnerre comme mille tonnerres, et siffler les grains de grêle comme des éclats d'obus.

Celui qui voit, par les champs, les sacs d'or, les colonnes brisées des palais et des temples, et les hommes fulgurés.

Je suis celui qui se réjouit de ce déluge, et d'être né à temps pour voir la terre abreuvée du sang des civilisés, et leurs os fichés au coin de leurs propriétés pour remplacer les bornes.

Il faut que je répète aux hommes le cri de la Révolution, — ce cri qui s'acharne sur moi et ne me laisse aucun repos ; ce cri qui m'ôte le manger et le boire, qui se couche et se lève avec moi ! Je ne serai tranquille qu'après l'avoir traduit, s'il m'est possible, dans une langue humaine.

Les autres jeunes gens boivent et font l'amour ; ils chantent et se préoccupent de leurs affaires ; ils vivent tranquilles au sein de leurs familles : ils font bien ; qu'ils soient heureux. — Moi, je suis celui dont les paroles seront répétées et dont la vision s'accomplira. — Il faut que je répète ce que la Révolution me crie.

VISION IV.

L'Ange de la Révolution.

« Les jeunes gens sont pris de visions. »
DANIEL.

Dans mon sommeil tourmenté, l'Ange de la Révolution m'est apparu. Il s'est approché de moi, et tout mon corps s'est raidi lorsqu'il m'a posé la main sur l'épaule.

Et l'Ange de la Révolution m'a dit : « Prends cette plume dans ta droite, et ceins ce glaive autour de ton corps.

« Et que cette plume s'use en courant sur le papier ; que cette épée s'ébrèche dans le combat ; que tes bras sèchent au travail !

» Marche depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et passe tes nuits devant ta table. »

Et j'ai regardé la Plume et l'Epée. Et voici : la Plume était consumée d'un feu inextinguible, et l'Epée brillait d'un éclat que ne pouvait supporter ma vue.

Et l'Ange dit encore : « Dépose l'épée jusqu'à ce que les clairons résonnent ; ils n'est pas temps de frapper encore. Mais saisis la plume. »

Et j'avançai ma main vers lui, et je pris la plume en tremblant. Mais elle me brûla les chairs, et je poussai des cris de douleur.

Alors l'Ange me dit : « Plonge ta main dans le vase dont j'entretiens la flamme depuis le commencement des siècles. »

Et voici ! Le vase qu'il me présenta était fait d'airain. Au fond brûlaient l'alcool et l'éther, les huiles parfumées et les précieuses essences que préparent, sur les monts,

les baisers du soleil. Et mille langues de feu, vives comme le sang des taureaux, s'échappaient par dessus les bords du vase.

« Plonge tes mains dans l'eau de feu, reprit l'ange, et ne les y laisse pas plus de temps qu'il n'en faut à l'hirondelle pour mouiller son aile dans le Léman. »

Et je plongeai ma main dans le vase ardent. Et je la retirai calcinée comme une poutre de chêne qu'a dévorée l'incendie.

« Ecris maintenant, dit l'Ange, car les temps sont proches. »

Et comme j'étais effrayé et que je frissonnais : « Sois sans crainte, ajouta-t-il. Ce que je vais annoncer aux hommes est terrible, et l'avenir est plus noir que l'aile du corbeau. Mais tu n'es qu'un roseau entre mes mains, et si tu hésites, je te briserai.

» Et j'en choisirai quelque autre qui sache regarder en face la Mort et la Désolation. »

VISION V.

Malédiction !

> « Crie à plein gosier, ne t'épargne pas, élève ta voix comme un cornet. »
>
> ISAIE.

Alors, je gravis jusqu'au sommet des Alpes ébranlées par le tonnerre, je touchai la nue menaçante, et j'exposai mon corps aux torrents de pluie.

J'écrivis ; et je ne distinguai plus les hommes qui me couvraient d'injures. Et je devins insensible aux cailloux

qu'ils me jetaient. Et je n'entendis plus que la voix de l'Esprit qui disait :

« Ecoutez ! cieux brillants d'étoiles, et vous, mers profondes !

» Ecoutez ! grands fleuves, fils des hauts rochers. Ecoutez ! cimes des monts voilées de neige !

» Ecoutez ! savanes desséchées, et vous, collines, qui agitez dans l'air vos chevelures vertes !

» Ecoutez ! nations qui couvrez le sol de l'industrieuse Europe, depuis l'Orient doré jusqu'à l'Occident livide, depuis le Nord attristé par les frimas jusqu'au Sud que réjouit le flambeau du jour !

» Ecoutez ! solitudes où les fauves bondissent, lacs et torrents qui cachez les poissons muets. Et vous, cités, villages où les hommes multiplient, prêtez l'oreille !

» ... Mort ! selle ton coursier noir ; presse ses flancs maigres entre tes os blanchis jusqu'à ce qu'il ait rougi son mors. Et repasse ta faux d'acier à la pâle clarté de la lune !

» — Jusqu'à ce que je t'ordonne de prendre ta course par les monts et les plaines pour moissonner les mélèzes odorants, les vignes en fleur, les blés jaunes,

» ... Et les hommes dégénérés que j'émonderai comme des rameaux stériles.

» Déchaîne tous tes vents, Eole, père des tempêtes : et l'Aquilon glacé, et le Simoum desséchant, et la Bise furieuse, et le Mistral, effroi des nautonniers ;

» Fais-les bondir comme la tigresse altérée de sang et la panthère trapue ; comme des chats sauvages dans la futaie ; comme des étalons hennissant après des cavales.

» Hurlez tous les éléments, comme des forcenés ! Et que les troncs des arbres, les fentes des rochers et les rails des chemins deviennent les trompettes de ma fureur !....

» Il ne servira de rien aux hommes de se boucher les

oreilles, de se cacher au fond des palais ou dans le sein de la terre ;

» Car toutes les oreilles seront tenues ouvertes, tous les palais seront démolis pierre par pierre, et les entrailles de Cybèle rejetteront tout ce qui se dérobe à la lumière.

» Il ne leur servira de rien de s'envelopper dans les nuages avec leurs aérostats légers ou de gagner le fond des mers dans leurs cloches à plongeur ;

» Car les abîmes des Océans remonteront jusqu'à leur surface, et les Cieux descendront jusqu'à leur rencontre.

» Car les hommes ont été comptés comme les bestiaux par le boucher, comme les grappes par le vendangeur, comme les baliveaux par le bûcheron, comme les épis par le fermier.

» Et il faudra que je retrouve autant de cadavres qu'il a été compté de têtes d'hommes ! »

VISION VI.

Malheur !

« Je vais leur donner à manger de l'absinthe, et je leur donnerai à boire de l'eau de fiel. »

JÉRÉMIE.

Voici ce que la Révolution fait dire aux peuples :

« Il me faut du sang : du sang des rois et du sang des sujets ; du sang des riches et du sang des pauvres ; du sang des femmes, des vieillards et des nouveau-nés.

» Malheur ! malheur sur la Civilisation !

» Malheur sur les peuples et malheur sur les rois !

» Malédiction sur toi, Albion la Superbe ! Malédiction

sur toi, Paris la Folle! Malédiction sur Rome, Madrid, Venise, Naples et Vienne, repaires de criminels impunis, vases de luxure et d'écume, foyers de pestilence, ateliers de corruption, égoûts sans fond qui absorbez la sève de vos provinces et leur rendez de la boue et des corps rongés de lèpre!

» Vous êtes les sœurs prostituées, les coureuses, les agaçantes, aussi pâles, aussi défaites les unes que les autres; vous êtes les dignes filles de Ninive, de Gomorrhe et de Carthage; vous tomberez et ne vous releverez plus. Car je mutinerai contre vous les quatre vents des cieux.

» Orgueilleuses! ne dites pas que vous êtes éternelles et imprenables. Ne dites pas que le monde gémirait comme un homme veuf le jour où vous lui seriez ravies;

» Car l'homme veuf reprend femme; l'Humanité construit de nouvelles tours avec les débris des anciennes, et forge des créneaux avec le fer rouillé;

» Mais il faut des ouvriers robustes pour forger et tailler : la pierre et les métaux sont durs.

» Tandis que vous, vous laissez tomber vos églises et vos palais parmi les orties, et vous n'élevez plus de monuments.

» Voici : mes poumons sont encore pleins de la pluie de soufre qui consuma Sodome; mon haleine a gardé sa force comme au jour où elle dispersa les Juifs; l'épée qui détruisit Ninive et le cimeterre qui nivela l'Asie sont encore pendus à mon flanc.

» Cadix était riche quand elle envoyait ses flottes piller les nouveaux mondes; Sidon, Florence, et Pise, et Gênes étaient riches aussi. Athènes était brillante au temps de Périclès; Rome était toute-puissante quand l'univers subissait sa loi; Jérusalem et la Mecque furent les reines de l'Orient!

» Et maintenant, les souveraines du Midi sont déchues

et mouillent de pleurs leurs rivages arides. Rome est assiégée par la fièvre et délaissée, comme un corps mort, au milieu d'une campagne désolée. Athènes n'est plus qu'un pauvre village ; le Pirée est désert de matelots ; Jérusalem est un tombeau !

» Et le bras qui a fait ces ruines ne se lasse jamais ; il frappe avec les peuples, comme le forgeron avec le marteau ; il sème avec les peuples, comme les laboureurs avec le froment.

» Malheur ! malheur sur la Civilisation !

» Malheur sur les peuples ! et malheur sur les rois ! »

VISION VII.

Ruine!

« Tout à coup un effroyable éclat de tonnerre frappe mon oreille assoupie. Je me lève chancelant. »

SCHILLER.

En ce moment j'entendis un grand bruit semblable au fracas de mille roues d'engrenage ; le ciel devint rouge comme un lac de sang, et la terre noire comme une sphère d'ébène.

Et ma frayeur fut si grande que ma main se serra convulsivement sur la plume ardente et qu'elle la courba en deux.

Alors l'Ange : « Malheur à ceux qui ont provoqué ma colère, car rien ne saurait en suspendre le cours. Quand les Civilisés m'apporteraient des montagnes d'or et de diamants, et des greniers de parfums et de fruits ; — pour me corrompre !

» Quand ils réuniraient tous les princes de la science, tous les renards de leur diplomatie, tous leurs foudres de guerre, tous leurs grands-prêtres, toutes les puissances de la terre; — pour m'implorer!

» Quand ils déposeraient à mes pieds les vierges de Géorgie, et les Andalouses pleines de feux, et les courtisanes de Paris, habiles dans l'art des voluptés faciles; — pour m'attendrir!

» Mon bras ne se relèverait pas!

» Entends donc sans frissonner la trompe des mortels et les éclats d'airain du cor de la Destruction. Car ma voix remplira l'espace. Je suis l'Ange exterminateur! »

VISION VIII.

L'armée d'invasion.

> « D'où viennent ces familles fugitives?... Qui sont ces peuples sortis des quatre coins de la terre?... Le fléau de Dieu les conduit. »
>
> CHATEAUBRIAND.

Un rayon de lumière sortit alors du doigt de l'Ange. Et ce rayon se dirigea vers le Nord en s'élargissant comme un éventail de saphir;

Et je suivis le prisme impalpable qui miroitait dans l'air ainsi qu'un regard du soleil dans lequel se jouent des paillettes de poussière, des gouttes d'eau et des ailes d'insectes.

Et voici : je vis des flammes courir sur les neiges, comme des feux-follets;

Et les maigres coursiers de l'Ukraine brouter le lichen

et la mousse amers, et la menthe poivrée qui croît au bord des étangs.

Et ces coursiers ne cessaient de hennir; ils frappaient la terre de leurs sabots; le soufre et le sang sortaient de leurs naseaux : ils portaient leurs têtes aux vents du Midi.

Et je vis, dans une plaine immense, sur les bords du golfe de Finlande, une grande multitude d'hommes.

Leurs statures étaient colossales; leurs têtes, osseuses; leurs yeux, verts et gris; leurs peaux luisantes et leurs barbes incultes, comme des tiges de chiendent brûlé.

Et ils arrivaient dans cette plaine de tous les pays qu'habite la grande race des Slaves, comme des cours d'eau qui se rendent à la mer.

Il en venait du Midi et du Nord, du Couchant et de l'Aurore. Il en venait d'Asie; il en venait d'Europe. Les uns avaient quitté les fertiles plaines de la Pologne, la Syrmie riante; et les autres, les déserts de la Tartarie. Ceux-ci étaient descendus des sommets orgueilleux de l'Olympe et du Rhodope; ceux-là, des flancs du Caucase et de l'Himalaya riches en métaux.

D'autres avaient grandi, buvant chaque matin la neige des Krapacks brûlée par le soleil levant.

Ils accouraient de la Bohême, de la Hongrie, de la Valachie, du littoral de l'Hellespont et des beaux rivages du Danube. Ils étaient descendus des bords glacés de la Baltique, de la Sibérie désolée, du Groënland et de la Laponie qu'on ne connaît pas.

L'on remarquait parmi eux le Kamschatdale stupide; le Samoyède, à la chair olivâtre; le Mongol et le Tartare, à la face écrasée; le Géorgien au beau profil, le Hongrois à la taille déliée, le Polonais plein de bravoure, le maigre Cosaque, l'Albanais riche, l'Arménien bronzé et le Russe flegmatique.

Non ! pas même aux jours d'Attila ou de Gengis, on ne vit la terre couverte par tant de vagues humaines !...

Ceux-ci portaient des peaux de bêtes à peine suffisantes pour les garantir du froid ; ceux-là étaient couverts des costumes les plus somptueux de la Civilisation et affectaient, dans leurs manières, l'élégance des grandes villes.

Tous parlaient des langues diverses, les idiomes les plus sauvages et les dialectes les plus recherchés. Ils ne s'entendaient que lorsqu'ils criaient : GUERRE ! CONSTANTINOPLE ! PARIS ! !

Après eux ils avaient entraîné femmes, enfants, prêtres, animaux, tentes : tout ce qui est nécessaire aux migrations lointaines.

Et toute cette foule campait au milieu de la plaine immense. Le bruit des voix n'était interrompu que par le roulement des tambours, les fanfares belliqueuses et les salves d'artillerie.

Les hommes se gorgeaient de viandes salées, d'écorces de pins et de chênes ; de genièvre, d'orge et d'avoine fermentés.

Et l'ivresse les rendait fous. Et ils sautaient sur le dos des coursiers, les faisant bondir par les steppes comme des chevreuils blessés à la tête.

Les femmes et les enfants, couverts d'étoffes voyantes, criaient : « Courons aux pays du soleil que nous ont promis nos devins ! »

Les prêtres arrachaient les croix de la terre et les aiguisaient sur les pierres des tombeaux.

Et les vieillards tombaient à genoux aux pieds des chefs, les suppliant de ne pas les laisser au milieu des déserts, et promettant de supporter les fatigues de la route.

Je vis encore des arsenaux pleins de poudre, des fusils, des glaives, des lances et des boulets de canon :

Comme des œufs dans une fourmilière!

Il y avait dans cette armée de quoi repeupler le monde. A Saint-Pétersbourg était son état-major.

VISION IX.

Attila.

« Quand, s'apprêtant pour un carnage qu'il voit s'approcher, l'aigle allonge ses serres dans les cieux, aussitôt les aiglons accourent à son appel... Tu es notre second père, ô tzar, nous te suivrons partout, et, s'il le faut, dans le tombeau! »

LERMOUTOFF.

Et voici : du milieu de ces hommes sauvages, il s'en leva un, revêtu des insignes du commandement.

Aussitôt les clairons sonnèrent aux champs, hurlant :

« Le lion est monté hors de son hallier, et le destructeur des nations est parti; il est sorti de son lieu pour réduire le pays en désolation. »

On étendit un drap d'écarlate sur le plus haut des fourgons. Et le chef des nations y monta, faisant signe qu'il voulait parler.

Alors, les autres hommes se turent, comme se tait l'esclave devant le maître qu'il redoute.

Et cet homme s'écria :

« Slaves! dont la renommée s'est étendue par le monde! race ancienne et noble qui n'as pas encore accompli tes destinées! race propre à la guerre et aux fatigues! En avant! En avant!!

» Elle est venue, l'heure que nous attendions depuis des

siècles dans le silence de nos ressentiments ! Entendez-vous crier les aigles ?

» Ceux qui nous appelaient *barbares* ont couvert le monde de leurs souillures. Et le monde s'est lassé de les subir !

» La Providence nous a choisis pour frapper les peuples, pour les renverser et les broyer sous nos pieds, comme le fléau disperse et brise le froment sur l'aire.

» Un rayon d'en haut me guide. Je suis le roi des rois. Grand pour détruire, je jure de ne pas me laisser gagner par le sommeil, et d'étendre ma large main pour punir ceux qui me bravent.

» Je serai cruel et sans pitié ; je passerai sur les Civilisés comme un torrent furieux ; avec l'épée, je les frapperai, et je les gouvernerai par le fer.

» Je vous donnerai leurs bois pour y paître vos cavales et leurs guérets pour y parquer vos bestiaux. Je récompenserai tous ceux qui me servent loyalement. Chacun de vous aura sa place au soleil, et sur sa table, des vins généreux.

» Je vous donnerai leurs femmes et leurs filles afin que vous les rendiez fécondes. Par nous, leurs sciences et leurs arts seront recréés ; entre nos mains, leurs machines renverseront Dieu !

» Je suis le roi des armées. Je méprise la vie des hommes qui ne me secondent point. Je ne suis qu'un mortel, mais je suis plus fort que Dieu, car je fais trembler la terre en la frappant de mon pied. — Entendez !

» Voyez ! les Civilisés invoquent le Dieu de leurs pères ; ils jeûnent, prient et baisent la cendre des chemins.....

» Et le Dieu de leurs pères ne les exauce pas !

» Ils ressemblent à ces femmes, vieilles déjà, mais dévorées de désirs, et qui n'ont plus assez de charmes pour réveiller les sens de leurs anciens amants.

» Qu'il revête sa vieille armure, l'Eternel de leurs armées! Qu'il amène contre nous ses troupes! Ou plutôt, qu'il me défie moi-même en un combat singulier!.....

» Et voici : je ramasserai les hommes comme des pierres. Et je les rassemblerai comme un rocher. Et je précipiterai ce rocher sur les vallées, et je suspendrai le cours des fleuves.

» Et j'établirai mes fils et mes généraux que j'ai bénis sur tous les trônes des rois de l'Europe; et ils se reposeront entre les mamelles des princesses;

» Et je me ferai bâtir un palais comme les mortels n'en virent jamais, plus spacieux que le Whallallah, plus splendide que le Paradis!

» L'aigle se fatiguera pour en faire le tour, et la plus fine de mes courtisanes n'en saura jamais tous les secrets;

» Car je ferai venir pour l'élever les plus habiles artisans de toutes les nations; et ils n'y travailleront qu'une année;

» Au bout de ce temps, l'édifice de ma gloire s'élèvera contre le ciel, et je renverrai les ouvriers dans leur pays, les mains pleines.

» Et je ne souffrirai pas de pouvoir rival ni dans les Cieux ni sur la Terre;

» — Car tout empire divisé est un empire mort. —

» C'est pourquoi j'abaisserai les prêtres et les docteurs et les princes, et leur ferai tenir mes étriers;

« Et il n'y aura pas une créature vivante qui ne subisse ma loi;

» C'est pourquoi aussi je m'appuierai sur les masses d'hommes que j'aurai conduites à la conquête, ne les traitant pas en déshérités, mais répandant sur eux l'instruction et le bien-être;

» Afin qu'ils soient bien réellement mes frères d'armes

et mes enfants, afin qu'ils me gardent des complots des grands ;

» Car l'Inégalité est mère des Discordes. Et là où on élève des statues à beaucoup de Dieux, on les renverse un jour sans respect comme des images vaines. »

......Des hurrahs formidables accueillirent ces paroles. Et les arbres et les pierres en furent ébranlés.

VISION X.

Hurrah!

Hurrah !

Quand le calme fut rétabli, le chef des nations reprit :

« — Déployez vos étendards, Slaves vaillants ! Jetez les fortes rênes sur le cou des chevaux agiles ; que l'acier de vos armes fasse pâlir le jour. Et remplissez les airs de vos chants de victoire ! —

« Hurrah ! Marchez en colonnes d'invasion, réservant au milieu de vous un large espace pour les familles, pour les troupeaux et la musique guerrière.

» Nous allons traverser les contrées les plus heureuses de l'heureuse Europe : l'Allemagne abondante en moissons, la France féconde en soldats : terres jadis fertiles en poètes, en savants, en artistes, en guerriers au cœur fort, terres aujourd'hui dégénérées parce qu'elles sont devenues la proie de l'exploitation ;

» Et que leurs mamelles ont été dévorées par le cancer de l'Usure !

» Quand nous passerons, aussi nombreux que les sables des mers, les peuples effrayés se demanderont d'où vient

ce nouveau déluge, et depuis quand les glaces du Pôle se fondent en armées.

» Les paysans se cacheront dans leurs cabanes enfumées; les bourgeois s'accroupiront derrière leurs comptoirs; et nous trouverons les rois tremblants dans les latrines de leurs palais.

» Les femmes se railleront de pareils guerriers et livreront leurs charmes aux jeunes Cosaques.

« Moi, je pousserai mon cheval dans les flots qui baignent le pied des colonnes d'Hercule. Et les hommes jetteront des fleurs sous les sabots de mon cheval.

» — Déployez vos étendards, Slaves vaillants! Jetez les fortes rênes sur le cou des chevaux agiles; que l'acier de vos armes fasse pâlir le jour. Et remplissez les airs de vos chants de victoire! —

» Hurrah! Criez : un homme fort nous est né sur les bords de la verte Baltique; nos destinées sont entre ses mains, et quiconque lui résistera sera passé par l'épée!

« Ainsi, suivant le cours des fleuves ou traversant les plaines au moyen de la vapeur, que vous apprendrez à gouverner, nous arriverons sous Paris.

» Et voici : Je laisserai cette grande ville debout encore pendant quarante jours et quarante nuits, afin que vous puissiez voir combien sont vains ses hauts remparts, combien ses splendeurs sont iniques;

» Et que vous ne bâtissiez point de remparts autour de vos villes nouvelles, et que vous ne vous décimiez plus les uns les autres par l'Injustice.

» Mais, quand le Soleil aura parcouru quarante fois son cycle étincelant, Paris sera rasé de terre, et sur ses décombres, je ferai brûler du sel, du goudron et des acides subtils;

» Et de ses monuments superbes aucun ne sera conservé !

» Au milieu de ces ruines je laisserai, pour les garder, cet édifice bas, humide et sombre, que les civilisés appellent la Morgue, et dans lequel ils exposent les malheureux trop pauvres pour avoir une sépulture, trop abandonnés pour supporter le poids de la vie ;

» Et j'y ferai allumer une lampe d'huile.

» J'établirai, dans cette Morgue, un homme vêtu de noir qui entretiendra la lueur de la lampe pâle et qui, toutes les heures, criera :

» Ainsi passent les nations superbes gangrenées par l'Injustice !

» Et je défendrai qu'on coupe l'herbe qui croîtra dans les alentours de ce lieu maudit ; je défendrai que les pasteurs y conduisent leurs troupeaux, car toute bête qui broûtera cette herbe sera frappée de mort.

» La sombre Belladone, la Jusquiane noire, l'Hellébore empoisonné et la Ciguë vireuse enfonceront leurs racines dans le sol désolé ;

» Les Oiseaux aveugles, fils de la Nuit, y passeront en pressant leur vol, en redoublant leurs ululations sinistres ;

» Le Lézard qui aime les lieux habités ne se réchauffera point sur ces pierres expiatoires.

» La Vipère à tête plate sera le seul hôte de ce désert ;

» Le Gui parasite, le Lierre envahisseur, le Houx plein de dards et le triste Cyprès en interdiront l'abord.

» Ils s'élèveront par dessus les murailles, les couronnant d'une verdure de deuil.

» .....Et quand un siècle sera écoulé, ces murs s'écrouleront, et on ne les relèvera plus.

» Ainsi que cela est écrit. Afin que la Seine passe libre au milieu des campagnes, et qu'au loin se puissent entendre et le cri matinal du coq et les aboiements des chiens de ferme !

» Et voici : les hommes oublieront Paris comme ils oublient tout ce qui tombe, et ils viendront en foule habiter la nouvelle capitale ;

» Et cette Capitale attirera les regards du Soleil par son étendue, le bruit de ses travaux et le déploiement merveilleux de ses richesses !

» Car, de même qu'il faut un cœur tout nouveau à l'homme qui revoit le jour, de même il faut une métropole neuve au milieu des peuples régénérés....

» — Déployez vos étendards, Slaves vaillants ! Jetez les fortes rênes sur le cou des chevaux agiles ; que l'acier de vos armes fasse pâlir le jour. Et remplissez les airs de vos chants de victoire ! —

» HURRAH ! »

VISION XI.

Fin des derniers des Bourgeois et du dernier des Bonaparte.

> « Hierro ! despierta te ! »
> (Fer ! réveille-toi !)
> EL ROMANCERO.

Il continue, le Fléau des nations :

« Si les Civilisés veulent tenter un combat suprême :

» Alors que les hommes se saisissent corps à corps ! Que

les coursiers galopant s'enfoncent dans le sang jusqu'au poitrail! Qu'on s'éventre à la lance, au sabre, à l'épée, à l'ongle et à la dent! Que les balles trouent des nuages épais de poudre!

» Et que le Canon accomplisse sa redoutable tâche, enlevant les rangs ennemis comme le Vent, des vagues de sable au désert!

» Que cuirasses, casques, épées, affûts volent en éclats! Que le sol soit jonché d'entrailles, de crânes et de membres palpitants, comme les promenades sont jonchées de feuilles pendant les gelées blanches!

» Que la Guerre, la Guerre vorace secoue sur l'Humanité ses torches ardentes, et qu'il soit fait comme la Nécessité le veut!

» Et si Paris s'efforce de soutenir un siége :

» Alors qu'on laisse ses bourgeois se manger le foie comme des chacals affamés et se confesser leurs crimes les uns aux autres!

» Et que leur Empereur Bonaparte soit enseveli de la sépulture d'un ane; qu'il soit trainé et jeté hors des portes de la ville! »

« Car il est écrit dans le Livre : *Quiconque a tué par l'épée périra par l'épée.*

» — Déployez vos étendards, Slaves vaillants! Jetez les fortes rênes sur les cous des chevaux agiles; que l'acier de vos armes fasse pâlir le jour. Et remplissez les airs de vos chants de victoire! —

» Hurrah! »

VISION XII.

Invocation des vieux Cosaques.

> « Commme l'aube du jour se répand sur les montagnes, ainsi se répandra un peuple grand et puissant auquel il n'y en a point eu et il n'y en aura point de semblable dans tous les temps. »
>
> *JOEL le Prophète.*

— Ainsi parla le Chef des nations.... —

Puis, cette multitude se mit en mouvement avec un bruit pareil à celui de la houle dans le lit des mers. Il se passa huit jours et huit nuits avant que le dernier soldat eût quitté la dernière place.

Il ne resta plus là que les vieillards effrayés du silence qui succéda à ces apprêts gigantesques.

Alors, le plus ancien d'entre les anciens découvrit sa tête blanche, éleva vers le ciel ses mains osseuses et dit ainsi :

« Le vent emporte la graine aux rivages fortunés où elle germe dans la bonne terre ; mais il abandonne la paille aux rigueurs des frimas.

» L'air du soir recueille le parfum des fleurs ; mais il laisse les calices se dessécher sur leurs tiges et tomber sous les pleurs de la rosée ;

» Les fruits dorés sont récoltés, et les raisins foulés sur le pressoir. Mais les grappes nues et les écorces vides sont passées au feu des sarments ;

» On conduit aux abattoirs les chevaux hors de service ; on livre au chiffonnier les dépouilles du chien maigre ; et

quand la terre les réclame, on lui confie les restes des vieillards.

» Nous sommes les tiges flétries, les grappes dépouillées et les écorces vides. Nous n'avons plus que quelques jours à passer ici-bas, et nous ne verrons pas les cités de la Terre-Promise.

» Nous sommes vieux comme les peuples que nos fils vont conquérir ; comme eux nous allons payer tribut à la Nature, toujours jeune.

» A quoi nous serviraient les grands temples, les rues larges et les maisons élevées ? A quoi nous serviraient les métaux, les pierres, l'eau, le sol et le feu ?

» Nous ne pouvons plus remplir les vastes dômes de nos voix mourantes. Et nos bras sont trop débiles pour dompter les coursiers et les atteler aux chars de bataille. Nous n'avons plus de force pour tailler la pierre, endiguer les fleuves, forger le fer et diriger le soc de la charrue.

» Nous sommes à la merci de l'incendie, de l'ouragan et des inondations, et si nous voulions fuir la foudre, nos pauvres jambes nous manqueraient.

» Qu'ils reviennent donc les guerriers sortis de nos reins, afin que nous puissions chanter leur gloire en exhalant notre dernier soupir !

» Et si nous ne devons pas les revoir, que la neige nous enveloppe dans son blanc linceul. Car la neige est froide : c'est la fiancée du vieillard ! »

VISION XIII.

Désespoir !

« Hélas ! quelle journée ! »
JÉRÉMIE.

Et moi, je suivais l'armée d'invasion qui se déployait sur l'Europe au son des tambours. J'admirais la sinistre clarté de l'univers brûlant, les cités et les villages s'écroulant au milieu des plaines ; les palais, les lambris dorés, les meubles précieux et les joyaux rares, dévorés par les flammes.

J'écoutais sans peur les mugissements des taureaux, les voix plaintives des chèvres et des génisses, les cris de détresse des oiseaux éperdus, et les blasphêmes des hommes !

Mes regards supportaient, sans faiblir, la vue des éclairs et des nuages de sang et de poudre dont l'air était obscurci.

Je prenais plaisir à entendre au loin les volées des cloches sonnant le dernier tocsin, et la voix des gardes qui appelaient les hommes à apaiser le feu du ciel ;

Et les clochettes des troupeaux carillonnant dans les forêts vertes.

Mon cœur se remplissait d'allégresse en voyant les timides agneaux courir pêle-mêle avec les loups dévorants, les gazelles rapides avec les lions du désert, et les bandes de chevaux sauvages bondir parmi les hautes herbes incendiées ;

Et les hommes, que la Peur rend féroces, plongeant leurs mains sanglantes dans les entrailles les uns des autres ;

Et ceux que la Rage exaspère, menaçant le ciel et se précipitant dans les flammes pour mourir plus vite;

Et ceux que la Luxure embrase, violant des femmes qui se tordent dans le feu;

Et ceux qui veulent fuir la terre brûlante, et qui la retrouvent partout;

Et ceux qui enfoncent leurs ongles dans le sable pour y découvrir un goutte d'eau, un brin d'herbe, un peu de fraîcheur;

Et ceux qui lèchent les rochers de leurs langues arides, ceux qui grattent les vieux murs et le fer rouillé pour recueillir des sels désaltérants;

Et ceux qui se brûlent la peau avec des caustiques, et qui la déchirent avec leurs dents pour faire disparaître les traces de leurs forfaits.

VISION XIV.

Carnage!

> « Guerra, fuego y sangre! »
> (Guerre, feu et sang !)
> El Romancero.

Et voici : le riche, le cœur bourrelé de remords, s'agenouillait devant le pauvre en haillons, lui tendait ses mains pleines d'offrandes, et lui disait : « Prends, mon frère bien-aimé, ceci est à toi ;

— Et pardonne-moi ce que je t'ai fait souffrir, afin que le grand Dieu me le pardonne aussi. »

Et le pauvre, morne, appuyé sur le canon d'un fusil

vide, pleurait de n'en avoir point fait usage quand il en était temps encore ;

Et l'avare sans entrailles cachait son trésor sous la lave fondue, et la recouvrait de cendres ;

Et les amants s'embrassaient dans une dernière étreinte et levaient au ciel leurs yeux pleins de larmes ;

Et les mères éperdues pressaient leurs mamelles sèches et serraient dans leurs bras écorchés leurs enfants morts.

..... Les soldats féroces se pressent autour des derniers despotes, leur font rempart de leurs corps, et se ruent en bataillons serrés sur les multitudes sans armes.

Les oiseaux de proie volètent avec leurs ailes rôties et se traînent sur leurs moignons près des cadavres qu'ils éventrent ;

Les palais sautent en éclats. Au dehors, des chiens galeux hurlent dans les fossés sans eau et se gorgent de boyaux de rois.

Au dedans, les princesses éperdues collent leurs lèvres encore frémissantes de volupté à des crucifix rouges.

Et tout autour des clochetons et des tourelles, des vols de martinets remplissent l'air de leurs cris stridents.

VISION XV.

Expiation !

> « Des cités populeuses, deux hommes seulement survivaient. Et ces hommes étaient ennemis. »
>
> BYRON.

Fils de l'homme, crie donc :
Malheur ! Malheur aux habitants de la Terre ! !

Trois fois malheur aux riches !

Qui connaissent la justice ! — Et qui ne la pratiquent point !

Qui parlent de science et de religion ! — Et qui mangent la chair du pauvre ! Et qui boivent ses sueurs !

Qui écrasent les mendiants sous les roues de leurs chars, et ordonnent aux pauvres diables de répandre des feuilles de roses sur leur chemin !

Qui profanent des corps de jeunes filles sous leurs baisers infâmes ! Et qui les renvoient, mères, se prostituer pour nourrir les enfants conçus dans l'accomplissement d'un marché !

« Malheur à ceux qui ont joint maison à maison et qui » ont ajouté un champ à l'autre jusqu'à ce qu'il n'y ait » plus eu de place et qu'ils se fussent rendus les seuls ha- » bitants du pays !

» Malheur à celui qui bâtit sa maison par injustice et » ses étages sans droiture, qui se sert de son prochain sans » le payer, et qui ne lui rend pas le salaire de son tra- » vail ! »

Malheur à ceux qui se vautrent dans les jouissances les plus effrénées ! — Tandis que d'autres entendent la faim crier dans leurs entrailles.

Et aussi, aussi, trois fois malheur aux pauvres !

A tous ceux qui souffrent la faim ! — Car il y a du froment dans les greniers ;

A tous ceux qui souffrent la soif ! — Car les caves sont encombrées de vins ;

A tous ceux qui restent nus ! — Tandis qu'il y a de la pourpre sur les trônes, des surplis dans les couvents, et de l'hermine dans les palais de justice ;

A tous ceux qui couchent sur la terre humide ! — Pendant que les palais restent déserts.

Malheur à ceux qui labourent et laissent récolter le blé par les oisifs !

A ceux qui bâtissent de splendides édifices ! — Et qui nichent, comme des passereaux, dans des mansardes où se réjouissent les vents !

Malheur à ceux qui tissent la soie, le lin, les châles riches et les précieuses étoffes ! — Et qui tremblent de froid, vêtus de bure.

Malheur à ceux qui travaillent l'or, l'argent et le fer ! — Et qui livrent des chefs-d'œuvre pour un morceau de pain !

Malheur aux artistes vendus !

Malheur aux pauvres qui produisent tout et qui souffrent sans se plaindre en hommes ! — Alors que d'autres jouissent comme des animaux, sans se rassasier jamais.

Malheur ! Malheur aux habitants de la Terre ! !

VISION XVI.

Pestes et Famines.

« Alarma ! Alarma ! ! »
EL ROMANCERO.

Le Mal vient ! la Fin vient ! Les grands fléaux ont paru : ceux qui sont dans l'air, ceux qu'on ne voit pas, qu'on n'explique pas ; ceux qui sidèrent les hommes et répandent les épouvantements parmi nous !

Reptiles hideux, lascifs, ils s'étendent sur les bords fortunés des mers du Midi. Dans les voluptueuses cités d'Italie, ils sévissent avec rage, jaunissant les hommes en

quelques heures, et les jetant, comme des épis sans semences, aux fourgons de la Mort!

Parmi les armées brillantes, ils frappent sans relâche. Les Empereurs et les Rois grincent des dents. Mais les contagions se rient de leurs Majestés grotesques et chargent les soldats sur leurs épaules maigres. Allez donc, ô les plus pauvres! Courez à la guerre aux cris de Vive l'Empereur! Pour lauriers, le Choléra sèmera de cyprès les champs de vos batailles!

Les riches fuient lâchement ; les pauvres meurent par milliers dans les villes industrieuses. Les agonisants demandent du travail et du pain : pain et travail leur sont refusés!

Esclavage et Misère! vous avez donc bien altéré notre nature, qu'à la Mort même l'homme n'ose pas se dérober par la Révolte!!

Eh! qui donc espérerait de réveiller des êtres que la Disette ou le Choléra ne galvanisent plus! Et quelles preuves plus terribles puis-je vous donner, moi, de la Décadence de l'Occident?

Le Pape accuse la propagande révolutionnaire d'être cause de tous nos maux. Le Bomba-roi fait prodiguer les soins de ses sbires aux Lazzaroni décimés. Les oppositions bavardent et se réjouissent malignement des embarras du pouvoir. Les ambitieux crochettent dans les cadavres des parchemins, décorations et hochets pour leur vanité misérable. — Dans une société comme la nôtre, l'Intérêt rend l'homme plus cruel que le chacal. Quand la Mort l'épargne, elle l'enrichit!

Vous voilà, médecins, philanthropes, politiques, guerriers, gouvernants, charlatans de tous grades qui flairez les morts! Eh bien! que vous apprennent ces entrailles brûlées, ces chairs flétries, ces intelligences fulgurées? Rien.....

Vaniteux et sceptiques! vous cherchez des mots grecs pour cacher la nudité de votre intelligence! Vous ressemblez aux vermisseaux; vous tremblez et mourez sans qu'on vous ait arraché l'aveu de votre faiblesse!

Malthusiens hypocrites! Des milliers d'hommes disparaissent chaque jour. Et cependant l'équilibre ne se rétablit point entre les richesses et la population. Jusques à quand faudra-t-il qu'il meure des pauvres pour que les riches se décident à leur faire une part dans les biens de la terre?

Et moi, je dis : les Fléaux qui passent sur nous, c'est la Révolution qui s'accomplit!..... Il le faut! C'est la fin de ce monde!

Ah! les hommes veulent vivre par l'Injustice! Qu'ils meurent donc par l'Injustice! — Ah! les riches ont dépouillé les pauvres; et les pauvres l'ont souffert! Que riches et pauvres disparaissent donc! — Ah! les fruits de la terre sont ramassés par le Privilége! Que les fruits de la terre soient donc frappés de maladies, et les hommes de disettes! Peut-être alors se décideront-ils à revendiquer? — Ah! les gouvernements compriment les révolutions de la Misère et de la Faim! Qu'ils compriment donc celles du Choléra et de la Peste! — Ah! les despotes veulent s'opposer aux libres rapports entre nations! Qu'ils s'opposent donc aux émigrations des cholériques et des meurts-de-faim! — Ah! cette génération a été un objet d'opprobre sur la terre! Qu'elle rentre donc sous la terre!

La mortalité par les maladies est horrible. Mais ce n'est rien encore. Quand les hommes sont malades, les éléments souffrent aussi : les Pestes sombres présagent les Famines décharnées.

Alors les éléments sont pris d'angoisses. Affligée des iniquités des hommes, la terre leur refuse et moissons et ven-

danges. La Terre gémit jusque dans ses entrailles, et dans son désespoir, elle laisse échapper le cri du Pain, le cri de la Famine, le cri Dernier !

Dans les gouffres profonds, aux rives des mers glacées, sur une pierre nue, elle s'est éveillée, la hideuse vieille, l'inexorable vengeresse des injustices des siècles !

La Famine ! Elle frotte ses yeux creux ; sur le dernier os qu'elle ait conservé, elle aiguise ses dents maudites. Parmi ses haillons, elle choisit ceux qu'elle sait le plus odieux aux peuples, les oripeaux d'écarlate qui couvraient les rois et les bourreaux. Elle vient sur nous, altérée du sang des femmes, des enfants, des hommes forts, de tout ce qui est vivace dans l'Humanité !

En cette longue année de grâce et de misère, 1854, nous n'en sommes encore qu'au prologue du drame de la Méduse. A bientôt les horribles crimes que produisent l'Avarice, la Misère et la Détresse poussées à leur dernière extrémité. Personne — pas même moi — ne peut se figurer les agonies atroces qu'enfantera la dissolution de cette société maudite. Jusqu'ici, l'on n'a vu succomber les nations que par une mort violente, sans languir. Nous saurons enfin comment un peuple meurt par indigestion de vert-de-gris monnayé !

Quand ces temps viendront, — et ils sont proches — le père sera contre son fils, et le fils contre son père, et la mère contre sa fille ! Le frère dénoncera son frère, et l'ami son ami ! Alors, l'homme verra son semblable expirer, et passera son chemin ! Alors la femme sera plus habile encore qu'aujourd'hui dans l'art de trahir sûrement et de se vendre cher !

En ce temps-là, de belles filles mourront plutôt que de subir les baisers du public immonde ; de jeunes artistes, exténués de misère, échangeront leur dernier pinceau

contre un morceau de pain; ils seront nombreux, ceux qui se mettront au travail avec l'estomac vide! Il restera cependant quelques bourgeois qui mourront de gras-fondu!

En ce temps-là, l'intérêt sera devenu si rapace, et la misère si générale, que ceux qui pourront vivre fermeront leurs portes afin de ne pas entendre ceux qui râlent dans l'escalier. Les mères arracheront leurs enfants de leurs seins flétris et les coucheront dans le lit des eaux. En ce temps-là les sentiments les plus ignobles, tous ceux qu'on enfouit aujourd'hui jusqu'au tréfond des âmes, éclateront avec fracas.

Les hommes arriveront à un tel point d'indifférence, qu'il ne sera pas plus tenu compte de la mort d'un individu que de celle d'un poulet. Ils en arriveront à un tel point de désespoir, qu'ils invoqueront le secours du Choléra contre les tortures de la Faim. Alors la vie sera pour les uns une angoisse constante, et pour les autres, un insupportable fardeau. Ah! je juge par le présent de cet épouvantable avenir!

Malheur aux jeunes hommes, s'il en reste encore, qui s'éprendront de la Liberté! L'ardente fille les consumera, comme le soleil brûle les feuilles d'automne. Et la terre en sera jonchée. Oh! souffrir la faim et la soif, ce ne serait rien! Mais il faudra se voir méprisé par le premier imbécile venu, quand il sera vêtu correctement! Dès à présent, on ne salue de vous que votre chapeau et votre linge: avec une paire de gants vous pouvez vous concilier l'estime de ce public stupide!

En ce temps-là, une destinée sombre pèsera sur ceux qui pensent. Les plus grands honneurs reviendront de droit aux plus pauvres d'esprit.

Bien peu d'hommes auront le courage de résister à tant

de maux. Ceux qui seraient assez forts pour se conserver clairvoyants et probes au milieu de la démence et du déshonneur universels, ceux-là seront accusés de folie et d'immoralité! — Quand j'étais interne dans les hôpitaux d'aliénés et de vénériens, j'ai soigné bien des infortunés, grands d'intelligence et de cœur, qu'on avait ensevelis dans ces sépulcres pour les y torturer sans témoins. Ce système de prévention se généralisera.

Eh bien donc! que l'étable de cette vie soit laissée aux pourceaux! Et que les hommes libres ne supportent ce supplice que pour le raconter et marquer les fronts civilisés d'un éternel opprobre!

RÉALITÉ.

« Je ne juge que par les faits, et ils sont amers. »

BYRON.

J'ai regardé tout autour de moi dans le monde. Et je n'ai rien vu que des hommes qui se font un Dieu de leur ventre et des organes qui sont au-dessous. — J'ai regardé tout autour de moi. Et dans la foule, je n'ai vu que des boucs et des pourceaux.

J'ai écouté tout autour de moi dans ce siècle. Et je n'ai entendu que tintement d'argent, grincement de métaux, vains discours. — J'ai écouté tout autour de moi. Et tous les jours, à toute heure, j'ai entendu broyer les pauvres par les machines que les riches font mouvoir.

J'ai interrogé tout autour de moi dans la société civilisée. Et le Bourgeois m'a répondu : Je trafique! Et le Prolétaire m'a répondu : Je meurs! Et l'étudiant m'a ré-

pondu : Je bâille et ne crois à rien ! Et les plus illustres des RRévolutionnaires, attérés par les derniers coups d'état des rois, m'ont répondu : Nous ne pouvons plus rien ; nous ne savons pas ressusciter les morts !...

Oh ! alors, alors ! j'ai frappé ma poitrine de mes deux mains et j'ai dit à mon cœur : Organe imbécile, tais-toi ! Aujourd'hui le sentiment est ridicule, et la pensée superflue ; les aspirations généreuses ne valent pas un centime au grand livre du doit et de l'avoir ! Puisqu'on ne parle aux hommes de ce temps qu'avec des voix métalliques, au roulement de l'or sur les comptoirs j'opposerai le bruit d'airain de mes prédictions.

Oh ! alors, alors ! j'ai compris que pour vaincre la contagion morale dont nos sociétés sont infectées, il fallait appeler sur elles la contagion physique, les fléaux et les famines. Car Bien et Mal, tout est forcément contagieux parmi les hommes contraints de vivre en société. Et parmi les contagions funestes, la Misère tue plus de monde que le Choléra ! Elle tue plus cruellement, plus lentement ! — Et nous savons les causes de la Misère ! Et nous sommes coupables quand nous la supportons.

Oh ! alors, alors ! j'ai juré que du soir au matin, par les larges rues, sur le seuil des magasins, des palais et des casernes, retentirait ma voix. Et qu'elle remplirait les bourgeois de terreur !

Alors, je me suis écrié : Périsse la France ! Périssent toutes les patries ! Ce ne sont après tout que des formes éphémères de sociétés. Mais vive l'Homme, la moins imparfaite et la plus récente des transformations universelles !

Et j'ai dit encore : Oh ! les hommes de ce temps, les hommes à bon marché et à petite valeur, les hommes accroupis sur le travail de la femme, ceux qui passent leur vie à balancer des comptes et à auner du ruban, les hommes qui n'ont jamais eu ni pensée propre ni parole

libre! Oh! je les méprise comme ils le méritent! Et je le leur répèterai!!!

J'ai la conscience exacte de la fatalité des révolutions, de leurs caractères, des lieux qu'elles visitent, des époques où elles paraissent et du cercle qu'elles parcourent. — Parce que je me détache facilement du point de vue national et temporaire pour embrasser l'humanité dans la continuité des temps. — Parce que j'ose dire la vérité, et qu'à toute peine suffit son vouloir. — Parce que j'éprouve un véritable orgueil à me sentir détaché, brillant de franchise, sur le fond terne de la civilisation. — Parce qu'il n'est pas en mon pouvoir de résister à la Force fatale qui me desserre les dents.

Parce que moi aussi j'ai été sidéré de Dieu. Quand j'étais tout petit enfant, le noir Choléra me présenta à la Mort capricieuse qui refusa de me prendre. Depuis, j'ai grandi; malade, et toujours frappé du pressentiment des dangers futurs. Ainsi, l'oiseau, pris une seule fois dans la trappe meurtrière, s'il parvient à s'échapper par miracle, avertit les autres, par ses cris, des dangers qui les menacent.

Suprême Destructeur! tu m'as vaincu par la Maladie fidèle à tes ordres! Jusqu'au profond de mes entrailles retentit l'émotion des sociétés, et mon corps en est ébranlé comme par un coup de foudre inattendu. Je suis brisé; je ne puis rester insensible, comme les autres, aux turpitudes et aux misères de notre agonie. L'horreur, la colère invinciblement me gagnent et font descendre la Fièvre jusqu'au bout de mes doigts!

Est-ce l'Amour qui me fait frémir? Est-ce la Haine? C'est l'un comme c'est l'autre. Mais c'est, avant tout, le sentiment vengeur de la Justice et le juste besoin de la Vengeance!

CHAPITRE IX.

EXÉCUTION DE LA CIVILISATION PAR L'ÉPÉE.

« Le socialisme est à l'ombre des épées. »

PREMIÈRE PHASE DE LA GUERRE GÉNÉRALE.

Itinéraire des Russes jusqu'à Constantinople.

Au printemps prochain, les Russes arriveront au pied des Balkans. — Les Provinces Danubiennes, la Bulgarie, la Servie, la Bosnie, l'Albanie, la Croatie, la Dalmatie, l'Herzegovine, Montenegro, Salonique, la Grèce entière embrasseront leur cause. — L'Afghanistan et le Caboul se soulèveront contre l'Anglais. — En Espagne et en Portugal éclateront des révolutions sanglantes. — Le roi Othon réclamera la liberté du culte grec, les Iles Ioniennes, les Cyclades et Candie. — L'Afrique française remuera ; on dira qu'Abd-el-Kader a reparu.... Roule, Révolution !....

Alors les forces alliées des Turcs se porteront au devant de l'armée russe. De grandes batailles seront livrées au nord des Balkans : Les résultats en seront incertains. — Mais les Russes, recevant chaque jour des renforts considérables, soulèveront les populations slaves et hellènes, et passeront enfin les Balkans. Les armées alliées rassemblées à Andrinople tiendront les Russes en échec tout l'été.... Roule, Révolution ! !...

Entre-temps, les Prussiens envahissent les Pays-Bas; la France, le Piémont et l'Autriche occupent conjointement la Confédération suisse dont l'attitude reste douteuse. — Dans la Baltique, l'escadre occidentale, réparée, bombarde quelques villes du littoral et s'empare d'îles fortifiées. Mais elle échoue honteusement devant Kronstadt.... Roule, Révolution ! !....

Cependant l'Angleterre et la France, obligées de faire face aux diversions suscitées contr'elles à l'extérieur et à de formidables soulèvements intérieurs, ne pourront plus envoyer en Turquie que fort peu de troupes. — Il y aura des insurrections à Paris, à Lyon, dans tout le midi de la France ; en Irlande, à Nottingham, Manchester, Liverpool et Sheffield. — Tous les jours, les Russes arriveront plus nombreux autour d'Andrinople ; la Romélie sera le théâtre d'escarmouches continuelles.... Roule, Révolution ! !...

Avant la fin de l'année 1855, les Russes pénétreront dans Constantinople qui leur opposera une résistance héroïque. Le sultan Abdul-Medjid se réfugiera en Syrie.... Roule, Révolution ! !....

La flotte russe s'impatiente au nord de la Mer Noire; les marchands d'Odessa convoitent la perle de la Méditerranée ; les popes brûlent de célébrer l'Eternel sous le dôme de Sainte-Sophie. Le peuple russe réclame Stamboul, la bien gardée, et déjà les navires déploient leurs ailes blanches pour voler, comme des cygnes, aux beaux rivages tant désirés !... Roule, Révolution !....

Cité superbe, Constantinople ! les prophéties vont s'accomplir. Ville des Césars et des Sultans, que Tamerlan, Mahomet, Napoléon et Fourier rêvaient au milieu de leurs mondes, tu changeras encore une fois de maîtres. Adieu le luxe oriental, les almés, les péris, les splendides palais, réservoirs de beautés esclaves ! Adieu les nuits de volupté

et les longues heures de paresse ! Aux accords énervants des harpes, aux chants sacrés du muezzin, va succéder le bruit des armes retentissantes. Les sept collines salueront des hordes de guerriers sauvages ; sur les remparts d'Anastase paraderont en vainqueurs les Cosaques aux cheveux graissés ! — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, mais Nicolas est son prophète !... Roule, Révolution !!...

Résigne-toi, Stamboul, la reine des merveilles ; passe au doigt du Tzar l'anneau des promesses que la fille d'Agénor laissa tomber entre deux mondes. Résigne-toi ! que tes six mille dômes s'inclinent devant la Fatalité ; il faut ouvrir tes portes aux barbares ! Dans ton port immense les vaisseaux du monde se balanceront, plus nombreux que jamais ; le ciel d'Orient modifiera les peuples venus à toi du Nord ; les splendeurs de tous les éléments confondus allumeront leur œil terne et communiqueront à leurs cerveaux une ambition fièvreuse. O Constantinople ! le soleil de ta gloire va se lever sur l'Univers !

Alors la carte du monde sera refaite !

Il faut que la Révolution s'accomplisse !

Les Russes ont soif de sang !!!

CONSÉQUENCES DE LA PRISE DE CONSTANTINOPLE.

1. Prédiction contre l'Angleterre.

> « Le jour où ces calamités viendront fondre sur tes rivages maudits, Albion, cherche dans ton cœur si d'autres plus que toi les avaient méritées. Sang pour sang, c'est la loi du ciel et de la terre, et qui a suscité les querelles doit vainement en regretter les suites. »
>
> BYRON.

— Fils de l'homme, que vois-tu ?

— Je vois, au milieu des mers du Sud, une presqu'île

aussi étendue que l'Europe occidentale. Les plus hautes montagnes, les plus grands fleuves de l'Ancien-Monde la traversent; cinquante millions d'hommes la peuplent. — C'est l'Inde anglaise!

Du Nord au Sud de cette Péninsule on se bat. Je vois une grande multitude de peuples soulevés contre un seul. Ce peuple est couvert de blessures; il lutte en désespéré. La force et la douleur sont grandes comme celles des géants rebelles : C'est le peuple anglais!

Il perd du sang, beaucoup de sang. Il se traîne, comme un lion meurtri, et se défend pied à pied. — Puis, retranché dans ses grandes villes, il les fortifie et s'y maintient quelque temps contre toutes les forces de l'Inde. — Gloire à lui!

Mais les peuples se souviennent qu'ils ont été dépossédés et réduits en esclavage par une poignée de marchands venus des contrées froides; ils se rappellent les barbaries des lords Clive et Hastings. — Le sang appelle le sang!

Les peuples, tous les peuples d'Asie s'émeuvent au loin, se rassemblent et roulent, en poussant de grands cris, contre les villes assiégées. L'Afghanistan, le Caboul, le Lahore, la Perse, la Chine, l'empire Birman envoient leurs légions contre l'Angleterre. — La lutte est par trop inégale!

Elle est héroïque, la vieille marchande, dans ce dernier combat! Jamais plus fière ou plus digne ne porta le sceptre des mers! Mais enfin, accablée, la rage au cœur, elle évacue son grand royaume et jette au fond des eaux l'impérial diamant qu'elle a perdu. Puis, elle remonte sur les grands vaisseaux corsaires qui l'avaient déposée, le siècle d'auparavant, aux bords du Gange consacré. — *Sic transit gloria mundi!*

Ses canons et ses matelots sont muets; ses navires fuient sans savoir où s'arrêter. Ils manquent de charbon;

sur les flots dorés on n'entend plus le sifflement de leur vapeur altière. Ils cachent leur insolent pavillon, car ce pavillon maintenant attire l'insulte et la guerre. — Toutes les routes leur sont fermées vers la terre natale. — Ils errent sur les mers vastes, à la merci des tempêtes; contre leurs navires bondissent les vagues, profitant de la guerre des hommes pour se venger d'affronts trop longtemps supportés. Les mâts éclatent, les voiles se déchirent, les hommes souffrent la soif et la faim. — Ils demandent un refuge aux criques des rivages; ils se battent pour faire de l'eau, comme ils se battaient jadis pour conquérir des royaumes. . . . .

— Car tout l'Orient a juré leur perte, et sur les plages brûlées par le soleil, la Mort attend les hommes blonds qui sont venus du Nord!! — — —

...... De ces vaisseaux, beaucoup seront capturés; d'autres se feront sauter avec leur dernier baril de poudre; fort peu se sauveront; quelques-uns se feront corsaires. — L'Océan, le roi des pirates, finit par engloutir ceux qui jouent trop longtemps avec lui. — Salut, ô Mer profonde, qui redresses les crimes!

— Fils de l'homme, que vois-tu encore?

— Je vois planer sur Constantinople l'aigle noire de Russie, l'aigle aux deux têtes couronnées. Dans ses serres est une clef. Cette clef ouvre les portes des trois mondes anciens. Mille peuples, venus du Nord de l'Europe et du Nord de l'Asie, se prosternent devant cette aigle, criant: Hurrah et Victoire! — Les Turcs pleurent dans l'esclavage.

Je vois le détroit des Dardanelles gardé par des chaînes de fer et des ponts de bateaux encombrés de soldats. Les remparts de Constantinople et l'île de Marmara sont hé-

rissés de machines de guerre. Des croisières russes sillonnent le Bosphore, la Mer Rouge et la Méditerranée ; l'Isthme de Suez est littéralement couvert de troupes. Athènes, la Morée, Candie, Négrepont, Rhodes, Chypre, les Cyclades, les Ioniennes regorgent de vaisseaux. L'Egypte obéit au tzar, la Grèce est sous sa protection. Smyrne, Médine, Jérusalem, la Mecque, Alexandrie, le Caire, Moka sont occupées par des forces russes. L'Angleterre est coupée de toutes ses communications avec les Indes. Malte devient le théâtre d'une guerre épouvantable. Les Anglais s'y défendent contre les Russes et la population de l'île ; il y arrive de temps à autre des vaisseaux désemparés. Ils ne reverront plus les rivages de la riche Albion !

— Fils de l'homme, que vois-tu encore?

— Je vois, contre un rocher embrasé de soleil, une citadelle imprenable qui paraît faite de canons : GIBRALTAR ! L'Espagne veut reprendre son poste avancé. C'est le dernier point qui reste aux Anglais ; ils y résistent comme des forcenés.

Je vois encore la Péninsule Ibérique ravagée par la guerre civile. Le Portugal expulse les Anglais de Lisbonne et de Porto. Puis, la guerre cesse ; l'Espagne et le Portugal se réuniront bientôt. La Péninsule remonte au rang des nations de premier ordre. — *España, despierta te!!*

— Fils de l'homme, que vois-tu?

— Je vois au Nord-Ouest de l'Europe, dans les brumes de l'Atlantique, les grandes îles de Bretagne ; les îles aux falaises blanches que le divin Shakspeare chanta. Qu'elles sont déchues, grand Dieu !

Je vois, sur leurs rivages, des squelettes humains, des haches d'abordage, des coutelas, des ancres rongées que le flot rapporte à la terre d'où ils étaient sortis. — Il semble que parfois la mer ait des remords! . . . . . .

Le goëland crie : DÉSOLATION ET MORT! Des pêcheurs mornes tendent leurs filets le long des côtes et semblent affaissés sous le poids de cette grandeur sombrée!

Dans la plus grande de ces îles, des bandes insurgées parcourent les campagnes, incendiant châteaux et fabriques, sonnant le tocsin, brisant les machines, coupant les rails des chemins et les fils des télégraphes, égorgeant et pillant. Ils manquent de pain et de travail; ils sont nus. Il faut qu'ils vivent. Ils chantent le refrain des Rebeccaïtes et des tisserands de Sheffield. Leur nom répand l'effroi! . . . .

Je vois les grandes villes soulevées, l'épouvantable anarchie battant des ailes sur les maisons qui croulent. Les ouvriers de Whitechapel et de Saint-Giles mettent la Banque à sac; ils forcent les boutiques; ils pénètrent, armés de couteaux et de cognées, dans les boudoirs parfumés de l'aristocratie; aux chairs rosées des grandes dames, ils frottent leurs chairs vertes de cuivre, noires de plomb et de houille. Saint-Paul est le quartier-général du gouvernement insurrectionnel. Tous les métiers sont en grève. La Tamise charrie tant de cadavres qu'on peut distinguer des stries de sang au milieu de ses eaux grises!.! . . .

— Fils de l'homme, que vois-tu encore?

— Je vois au Nord de cette grande île, dans l'Écosse coupée de montagnes touffues, les dernières troupes fidèles à la cause royale : les fusiliers d'Ecosse, les Scotch Greys, les Life Guards et des régiments détachés de différents

corps. Dans Edinburgh, dans Aberdeen et Perth, ils se sont retranchés. Les Cheviots et les Grampians sont le théâtre de leurs luttes quotidiennes contre de nouveaux Puritains. Pendant longues années les Highlands résisteront encore. — Entendez les accords de leurs pibrochs guerriers!

— Fils de l'homme, que vois-tu?

— Dans l'île occidentale, dans la fraîche Erni, je vois de grands vols de corbeaux. Le Catholicisme, esclave de six siècles, a relevé sa tête grise. Du haut d'un tertre funéraire, il appelle l'Irlande à sa défense. Et toute l'Irlande se lève à sa voix comme une apparition redoutable. — L'ombre d'O'Neal a tressailli!

L'heure est venue des grandes vengeances. Il faut que les cruautés de Henri VIII, d'Elisabeth-la-Grande, des Jacques Stuart et des Charles d'Angleterre soient lavées dans le sang! Il faut que les Irlandais fassent la chasse à l'homme comme les Anglais la faisaient quand ils les traquaient avec leurs grands chiens d'Ecosse! Il faut que l'Irlande se relève de son fumier sanglant! qu'elle venge ses Wolfe Tone et ses Fitz-Gevald! Il faut, il faut, la martyre! la condamnée! qu'elle renaisse à la vie et à l'indépendance! — Mais quelle horrible famine! quelle peste noire! Comme le sol est jonché de cadavres du cap Clear au cap Bengore!!

— Fils de l'homme, que vois-tu encore?

— Je vois l'Angleterre ruinée, bouleversée, dépossédée des Océans, chassée de l'Asie par la Russie; de l'Amérique, par l'Union; du continent européen, par toutes les nations qu'elle a spoliées. Je la vois consumée par une

guerre religieuse et sociale comme il n'en fut jamais. — Laissez passer la justice de Dieu !

J'entends tous les peuples pousser des cris d'allégresse. Car il n'en est pas un qui n'ait cruellement souffert de sa soif de conquêtes, et dans tous les coins du monde le nom de l'Anglais est maudit. — Laissez passer la justice de Dieu !

La France réchauffe en son sein les vieilles haines de Poitiers, de Rouen et d'Azincourt; elle relit, menaçante, l'insolent manifeste de Brunswick, le bulletin de Waterloo, les traités de Vienne. — Laissez passer la justice de Dieu !

La Russie triomphante jure l'extermination de cette puissance britannique qu'elle a trouvée partout sur le chemin de son ambition. — L'Allemagne, commercialement exploitée par l'Angleterre, partage les ressentiments de l'univers. La Suisse, la Belgique, la Hollande, le Danemark de Copenhague, les monarchies constitutionnelles d'Ibérie, toutes les puissances secondaires du continent européen, tous les peuples du monde, les Chinois, et les Cafres, et les Afghans savent ce que coûtent aux nations le Monopole britannique; ils le maudissent et se retournent contre lui. — Laissez passer la justice de Dieu !

L'Amérique naissante portera le coup mortel. Car telle fut la mère et telle sera la fille; toutes deux commerçantes, pirates et criminelles toutes deux : l'une marâtre, et l'autre parricide ! — Le Crime venge le Crime !

Enfin, les îles et empires des grandes mers veulent s'appartenir. — Jersey, Guernsey, Auriguy reviennent à la France régénérée. — Gibraltar s'annexe à la Péninsule Ibérique rendue à l'indépendance. — Les Cyclades, les Ioniennes, Candie, les belles îles de Calypso retournent à la Grèce délivrée. — Malte, Sierra-Leone, l'île de France, Fernando-Pô, les Seychelles, Sainte-Hélène, et le Cap se

rattachent au continent africain. — L'évêché anglo-prussien de Jérusalem tombe par défaut de fidèles et par suite de l'état de guerre entre ses deux métropoles. — Ceylan fait corps avec l'Inde; la station de Hong-Kong se réunit à la Chine. — Les Antilles anglaises, le Canada, Terre-Neuve, le Brunswick, la Nouvelle-Écosse, l'île du Prince Edouard, le Honduras, les Bermudes, les Guyanes, le Cap Breton prennent place dans la Confédération américaine. — L'Australie du Sud devient le noyau d'une civilisation nouvelle; la race anglo-saxonne s'y propage. — Les races ne se perdent pas.

Ainsi périra l'Angleterre du Monopole. Elle disparaîtra la première de la scène du monde, parce que son crédit et son pouvoir reposent sur la division de l'humanité. Il n'y a plus d'empire des mers possible, car les métropoles sont des nids de vautours, et les colonies des viviers d'esclaves. L'union des intérêts devient nécessaire entre les hommes. La dépendance coloniale n'est justifiée ni par le droit ni par les affinités naturelles. Les peuples libres doivent choisir leurs alliances et en débattre les conditions. — *Libertà va cercando ch' è si cara!!*

Et ce n'est pas dans un siècle, un demi-siècle, un tiers ou un quart de siècle que cette prédiction se vérifiera. Avant l'expiration des cinq années qui vont s'écouler, l'Angleterre aura déposé son bilan.

Fils de l'homme, crie donc : Malheur à cette île verte et à cette reine des mers! Malheur aux peuples qui ont établi leur puissance sur le vol et le crime!!

Ce qui est écrit est écrit!

Il faut que la Révolution s'accomplisse!

Les Cosaques ont soif de sang!

Et maintenant Rule Britannia!

Rule Britannia! Charge tes grands navires, dans tes ports silencieux, à la faveur de la nuit!

Remplis leurs flancs profonds de marchandises de rebut. La lune est pâle au ciel d'Angleterre, et le monde ignorera tes fraudes!

Rule Britannia! Déploie au haut des mâts ton pavillon corsaire, et glisse sur les flots qui connaissent ta voix!

A d'autres la poésie et la gaîté! Que le Français insouciant jette à la brise des soirs quelque refrain joyeux; que le Basque rude danse sur le pont de ses vieilles frégates; que l'Allemand rêve aux blondes filles de la Baltique; que le Russe lui-même s'anime sous le ciel d'Orient! La vieille Angleterre calcule; la vieille Angleterre pèse; le *roast-beef* et le *porter* sont bons à l'homme; la vie est un capital qu'il ne faut dépenser qu'à propos!

Rule Britannia! Passe au milieu des peuples qui t'exècrent, et ris de leurs malédictions!

C'est pour toi que l'orange mûrit sur les bords du Tage; pour toi que le soleil dore les coteaux de Bourgogne, de Jérès et de Chypre; pour toi qu'on fouille les entrailles de l'Australie; pour toi que les cocotiers d'Amérique courbent leurs rameaux sous le faix. L'or et le fer achètent tout. Que t'importe, Albion, la sympathie des peuples!!

Rule Britannia! Délivre les esclaves noirs, et puis enchaîne les blancs à des mécanismes qui les tuent. Sème la foi dans les îles perdues et poursuis en Irlande une religion fervente! Empoisonne la Chine et fonde des sociétés de tempérance! Sois humaine avec les chevaux, mais fais périr hommes et peuples quand ils te barrent le passage!

Va laver les quilles de tes vaisseaux fangeux dans les limpides mers du Sud; va chercher un teint basané sous les feux de l'Equateur; que les vierges des Indes te rendent voluptueuse!

Rule Britannia ! rapporte l'or de San-Francisco, les cachemires du Bengale, les lions de Banca, les chameaux du Caire, les chevaux d'Arabie, l'encens et le bois de cèdre du Pays de la myrrhe, le thé de la Chine, le café de Moka, les marbres du Parthénon, les diamants de Lahore..... en échange de quelques ballots de coton.

Le monde est fait pour toi. Mais tout meurt sous ton ciel de plomb. Les artistes y perdent leur génie ; et les fruits, leurs parfums. L'or ne vivifie rien ; l'air de Londres est mortel à quiconque en a respiré d'autre !

Rule Britannia ! La mer est riche. Elle éteint les feux du soleil couchant ; elle enserre le globe dans son écharpe verte ; de son sein naissent les îles et le corail.

Mais ceux-là la dominent qui caressent souvent sa crinière d'écume, et la fatiguent avec les roues de leurs vaisseaux.

Rule Britannia ! Les vents sont forts. Ils déracinent les cèdres ; ils brisent les flots contre les grèves ; ils enlèvent les voiles aux grands navires aussi facilement que les plumes aux petits oiseaux !

Mais ceux-là les dominent qui savent tisser la forte toile, la tendre à la mâture géante et la présenter aux embrassements de la tempête.

Rule Britannia ! La vapeur est terrible. Elle sépare les blocs de rocher ; elle perce le Vésuve et liquéfie la lave. Hommes et choses sont à sa merci !

Mais ceux-là la dominent qui savent l'emprisonner dans des tiroirs de fer, ouvrir des soupapes à sa rage et la chauffer au gré de leurs désirs.

Rule Britannia ! Engraisse les bestiaux, *entraîne* les coursiers, instrumentise l'homme, poétise la force, anime la matière !

Creuse, creuse encore ton sol plein de charbon ! Que tes chemins de fer et tes canaux convertissent en une large

plaie tes prairies verdoyantes! Que les métiers battent! Que la fonte rougisse sur un enfer de charbon!..... Jusqu'à ce que tu crèves assourdie par le bruit, asphyxiée par la fumée, épuisée de graisse et de sang!

Rule Britannia! Frappe sur l'or solide la dernière rose de Hanovre, Victoria-la-Blonde, et présente-la à l'admiration des peuples.

Hélas! Les reines se fanent comme les roses. Les nations meurent comme les reines. Et la fureur des peuples monte, comme la vague, contre les corsaires redoutés!

Tu as défié les peuples. Tu t'es crue assez forte pour étaler sous leurs yeux tes richesses iniques, et leur dévoiler les secrets de ton odieux monopole. L'Exposition t'a perdue!

Car maintenant les peuples savent sur quelles bases fragiles repose ta gigantesque puissance, et tu n'es pas plus assurée contre les peuples que tes falaises contre l'Océan.

Rule Britannia! écris ton nom superbe sur l'écorce du globe immense!

Rule Britannia! Dieu et mon droit! Vivent le Lion britannique et l'Unicorne à la jambe nerveuse!

Rule Britannia! Dieu sauve la Reine! Et longue vie aux îles de Bretagne!!

---

3. Prédiction contre la Turquie.

— Fils de l'homme, que vois-tu encore?

— Je vois les Turcs refoulés dans le Turkestan, dans l'Arabie-Heureuse, jusque sur les confins de la Perse. — Je les vois qui traversent la Mer-Rouge par milliers et débordent sur l'Afrique. — Ils font la guerre dans la Nubie, l'Abyssinie, la Nigritie, le Sennhaar, et conquèrent tous les lieux habitables de ces pays. — D'autres, traversant le

golfe d'Aden, débarquent sur les côtes d'Ajan, de Zanguebar et de Mozambique. — Un grand nombre, suivant le cours du Nil et longeant les monts de la Lune, arrivent dans la Sénégambie, la Guinée, le Congo, Benguela, et s'emparent de diverses positions sur la côte occidentale où ils rencontrent la puissance espagnole, conquérante comme eux. — Quelle foule ardente de guerriers! Que de turbans! Que de panaches! Que d'épées de Tolède! Que de cimeterres recourbés! . . . . . .

Chassés de leur empire d'Europe, ainsi les Turcs s'en vont, avec leurs croissants et leurs brillants costumes, chercher une nouvelle patrie sur le continent brûlé des feux du jour. Telle est leur mission. Leur culte magnifique, la prodigue splendeur de leurs coutumes orientales séduiront les noirs enfants de la Nubie, habitués à sourire à tout ce qui reluit au soleil. — Grand est le nom d'Allah!

. . Le monde ne se régénère pas incomplètement. L'Afrique est à conquérir au progrès. Accompliront cette révolution les Turcs, peuples ambigus, appartenant à l'Europe par une ébauche de civilisation grossière, ayant gardé de l'Asie le luxe et les pompes, se rapprochant des nègres par le génie, l'âge social qu'ils ont atteint, les contrées qu'ils ont parcourues, celles qu'ils habiteront et mettront en rapport (l'Occident de l'Asie et le centre de l'Afrique). — Les peuples sont des semences de révolutions.

Nos mœurs commerciales sont trop parcimonieuses et nos religions trop austères pour attirer à nous les tribus africaines. La France n'a rien fait en Algérie qu'implanter, au prix du sang et de guerres cruelles, une domination détestée, sans avenir. L'Angleterre, l'Espagne et le Portugal n'ont paru sur ces rivages qui les maudissent que pour voler des hommes et les vendre, esclaves, aux convoitises de l'Univers. — Lourde est la malédiction qui pèse sur tes fils, ô Cham! . . . . .

Cependant la race nègre n'est inférieure, déshéritée, maudite, qu'en raison de son isolement. Le défaut de croisements détruit les peuples. Si elles n'étaient pas mêlées par alliances, les plus belles nations européennes descendraient bientôt au type écrasé du Lapon ou du Valaisan crétin. Au contraire, le mulâtre, fils du blanc et du noir, est un modèle de force et de beauté. — La race nègre revivra par le croisement.

Les Turcs rallieront les peuplades éparses de l'Afrique centrale. Alors, cette partie du monde contiendra tous les éléments ethniques et sociaux propres à une régénération : au Nord, la civilisation française de l'Algérie et de l'Egypte ; au Sud, la Civilisation anglaise du Cap ; entre ces deux extrêmes, comme moyen d'union, la Civilisation turco-nègre.

Il faut que le désert soit immobilisé par la culture, travail immense que seuls peuvent accomplir des hommes à mœurs patriarcales, exécutant par grandes masses ce que les peuples du Nord tenteraient en vain par leurs efforts isolés. Le désert sera conquis ; les hommes marcheront sur lui à reculons ; ils y feront de la terre d'après le système de notre premier père et du philosophe Pierre Leroux ; ils y planteront des arbres résineux qui se propageront avec une très-grande rapidité.

Ces forêts condenseront les nuages et les rosées ; elles accroîtront le sol nouveau par la chute de leurs rameaux. Le Nil, le Niger et le Sénégal formeront le cœur revivifié de ce continent splendide, et partout leurs eaux fécondantes circuleront au moyen de saignées nombreuses. Ce qui semble aujourd'hui le rêve de l'imagination s'effectuera facilement quand les forces humaines seront associées dans un but d'utilité générale.

La nature indique surabondamment la destination de l'Afrique. Il faut nous rendre maîtres de cette terre fé-

conde entre toutes, de ces beaux fleuves aux crues périodiques destinées à étancher les ardeurs d'un soleil qui peut tout créer, de ces hautes montagnes enfin, les épines du monde, recouvertes de forêts. Il faut refaire les grands ports où se balançaient les flottes de Carthage respectées sur les mers lointaines.

L'homme ne parvient à dominer la nature qu'en l'observant, en se faisant esclave de ses caprices et de ses rigueurs, jusqu'à ce qu'il l'ait rendue tout-à-fait impuissante à reconquérir ce qu'elle a perdu, jusqu'à ce qu'il se soit sacré lui-même vainqueur et roi de la terre!

Quand, il y a trois ans, j'annonçai, parmi les civilisés, la mission révolutionnaire de la Russie, je provoquai bien des sourires moqueurs. Combien plus les bourgeois vont se divertir à mes dépens aujourd'hui que je m'occupe du rôle de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie dans le mouvement universel! Qu'importe, au surplus, qu'on me traite de visionnaire, d'halluciné, d'enfant aussi? Moi, médecin, j'ai souvent observé de grandes intelligences parmi les fous; moi qui n'adore personne et écoute tout le monde, j'ai recueilli plus de vérités de la bouche des enfants que de celle des hommes politiques, toujours menteurs.

Eh! qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans ce que j'avance : que toutes les forces de la nature doivent être utilisées; — qu'un continent entier ne peut être perdu pour l'humanité; — que l'Afrique est stérile comparativement à ce qu'elle pourrait rendre; — qu'elle sera régénérée par le reflux des peuples d'Europe; — et que les Russes chasseront les Turcs de leur empire malgré la haute protection de la France et de l'Angleterre alliées? — Je dis ce que je vois. Et ce que je vois va s'accomplir!

La première phase de la guerre européenne sera donc marquée par la disparition de l'Angleterre et de la Turquie de la scène du monde.

La disparition de l'Angleterre entraînera la suppression du monopole commercial et l'augmentation instantanée de la production et de la consommation chez tous les peuples, en raison des relations directes qui s'établiront entr'eux. Alors, l'Europe pourra tendre à l'unité politique et industrielle, despotiquement d'abord, librement ensuite. Le Constitutionnalisme anglais, système bâtard qui divise avec la prétention d'équilibrer, qui transporte dans l'ordre politique les injustices de l'ordre social, ne peut faire prospérer que les aristocraties établies, les races maritimes qui vont coloniser au loin. Les puissances continentales le briseront et s'uniront dans une Confédération générale. Alors les flottes de toutes les nations prendront un accroissement considérable ; les peuples feront disparaître du code international cet odieux principe du *chacun chez soi, chacun pour soi,* qui sacrifie le monde à l'Angleterre.

En religion comme en politique, comme en industrie, le génie britannique est décentralisateur par excellence. La race anglaise, éminemment propre aux migrations et au commerce, ne peut servir que d'intermédiaire au milieu des sociétés unies ; elle a brillé quand la fiction était substituée à la réalité, quand le monde gémissait sous la lourde couronne d'argent. Maintenant le mouvement organique des sociétés condamne Albion à périr sous sa forme présente. La population de la Grande-Bretagne sera renouvelée. Les Anglais actuels seront dispersés parmi les peuples pour y répandre les notions de liberté individuelle et les conquérir à l'industrie.

La Turquie actuelle est également un obstacle au rap-

prochement des peuples : elle n'a plus de raison d'être. Constantinople régénérée remplacera Londres dans ses fonctions de commissionnaire du globe.

Les prodigieuses découvertes de l'humanité, l'accroissement immense de ses besoins et de ses ressources, le développement progressif des rapports industriels entre les continents nécessiteront la création d'un nouvel entrepôt des richesses générales. Le marché du monde socialiste doit être situé non plus au milieu d'un groupe de nations, mais au milieu d'une harmonie de mondes, au point même où l'Europe, l'Asie et l'Afrique rapprochent leurs majestueux rivages, au centre de l'activité de notre hémisphère. Il importe aussi que le nouveau peuple intermédiaire cesse de prélever sur l'humanité l'aubaine du monopole commercial et l'usure de la commission. Le peuple russe répondra à cette exigence de la Civilisation socialiste, puisqu'il ne sera puissant ni par l'industrie ni par la marine quand il s'emparera de Constantinople. La marine commerciale de la Russie sera créée au jour le jour à mesure que s'étendra le réseau serré des nouvelles relations commerciales ; elle attendra la demande de services et ne la provoquera plus ; pour soutenir avantageusement la concurrence avec les autres marines, elle devra se contenter de la rémunération légitime de sa fonction spéciale, et ne plus imposer aux peuples ces tributs onéreux que prélevait l'Angleterre.

SECONDE PHASE DE LA GUERRE GÉNÉRALE.

Itinéraire des Russes jusqu'à Paris.

> « Amusez votre-tzar, enfants! Celui qui tuéra quelqu'un, je l'en récompenserai. Et celui qui sera tué pour le plaisir du tzar, Dieu lui-même l'en récompensera. »
>
> LERMOUTOFF.

Constantinople prise, l'Angleterre et la Turquie hors de combat, le théâtre de la guerre sera transporté dans l'Europe centrale.

A l'ouverture de la campagne de 1855, la France enverra deux armées, l'une en Suisse et l'autre en Belgique, pour contrebalancer les mouvements des deux puissances du Nord. — Dans la Belgique et la Savoie, sur les rives du Rhin, des insurrections éclateront en faveur de la France, qui déploiera de nouveau son vieux drapeau libéral, criera victoire, chantant l'ancien empire et songeant à réinstaller des Bonaparte sur plusieurs trônes.

..... Puis, les hostilités cessent pendant un temps et les choses restent dans cet état de désordre et de terreur. — Cependant la Bourgeoisie française se lasse des taxes que nécessite l'entretien des troupes sur pied de guerre; les campagnes sont désertes, les familles se refusent à fournir des soldats. — La confiance disparaît; les capitaux sont enfouis dans les caves ou placés à l'étranger. — Une épouvantable famine désole la France et l'Occident pendant l'hiver de 1856; des révolutions éclatent dans l'Est, dans le Midi, dans la Vendée; le gouvernement central n'est plus possible. — Les Jacques et les Braconniers deviennent innombrables; on s'arme individuellement, on fait la guerre aux fonctionnaires; les cadres administratifs sont

vides ; l'impôt n'est plus payé ; des provinces entières se détachent de Paris. — Le pouvoir reste isolé, déprécié, sans ressources, aux abois ; anarchistes et monarchistes l'attaquent ; il se maintient cependant, grâce à l'indifférence générale.

Les partis sont déchaînés, intraitables, furieux. On voit, spectacle dérisoire ! des nationalités, des gouvernements et des oppositions se constituer et se disloquer le même jour ; chaque heure apporte et remporte ses grands hommes. — Les vols, banqueroutes, trahisons, révoltes et assassinats se succèdent sans interruption. Toutes les cupidités, toutes les peurs, toutes les ambitions, toutes les soifs, toutes les bandes noires que les malheurs publics rendent féroces claquent des dents, maudissent, mordent, jurent et vendent. — Le Tzar a beaucoup d'or. Et la main du Crime s'appesantit sur Bonaparte le Méprisé !.....

Nicolas sait tout cela. Longtemps il harcèlera la France, longtemps il y suscitera des émeutes et des crises commerciales ; longtemps il poussera contr'elle les peuples envieux, l'épuisant en détail, évitant les batailles rangées, selon la tactique de sa race. Car l'empire russe est constitué pour la guerre, tous ses habitants sont des soldats, toutes ses ressources sont disponibles, il peut se battre toujours sans jamais s'affaiblir. Il a le temps de vaincre.

Enfin, quand le Tzar verra sa domination affermie dans l'Orient, et la France dévorée par l'anarchie, il s'élancera d'un bond à la conquête de l'Occident. — Le bon glaive fait tout le contraire de la mauvaise langue : il tranche et ne crie pas !

— Fils de l'homme, pourquoi rester muet? Est-ce la crainte, est-ce l'amour de la patrie qui paralysent ta langue? Pourquoi donc hésiter à dire ce que tu vois?

— J'ai rejeté toute crainte loin de moi; je ne suis troublé par aucune prévention nationale; depuis longtemps j'ai détaché mon âme des patries actuelles où l'on souffre la Servitude et l'Injustice. Mais l'avenir s'obscurcit; les événements s'y pressent en foule, et je ne puis y lire comme je le faisais tout-à-l'heure.

— Prends courage, fils de l'homme, et achève de dire ce que tu vois.

— Je vois l'Allemagne et les Pays-Bas en feu. Deux armées s'y rencontrent : celle des races franco-latines, commandées par la France, et celle des races slaves, commandées par la Russie. Dans la première, qui vient des pays du soleil, sont les Français, irrésistibles au premier choc, les Belges patients, les beaux hommes d'Italie, les Suisses redoutables dans la mêlée, les détachements anglais restés au service de la France, de nombreux alliés de la rive gauche du Rhin, les races allemandes de l'empire d'Autriche. Une confusion extrême règne dans ce camp : on y parle mille langues, on y déploie mille couleurs, on s'y partage des conquêtes qu'on ne fera jamais, on s'y dispute les commandements; personne ne se croit dans l'obligation d'exécuter des ordres. — Dans la seconde armée, celle qui vient du Nord, je revois tous les peuples qui m'avaient apparu déjà sur les bords du golfe de Finlande. Ils se préparent à l'invasion; ils sont tremblants sous leurs chefs. Une main sanglante les conduit!

Nouvelle journée de Waterloo.

> « O malheur ! ô fatal et malheureux jour, jour lamentable, le plus douloureux que j'aie encore vu ! O jour exécrable ! il n'en fut jamais de plus funeste ! Malheureux jour, malheureux jour ! »
>
> SHAKSPEARE.

Maintenant ce que je vois est épouvantable ; moi-même, j'en suis effrayé. Dans la plaine de Waterloo les nations se sont rencontrées de nouveau. Quels souvenirs ces champs du meurtre éveillent pour chacune d'elles ! Que d'alliances brisées ! que d'amitiés et de haines effacées par le Temps ! Ceux qui étaient ennemis alors s'embrassent aujourd'hui. C'est la saison des semailles, et la terre fraîchement remuée laisse voir les pointes de vieux glaives et les gueules rouillées des canons de 1815 !

Combien ne salueront pas le jour de demain ! Combien rentreront dans leurs foyers, couverts de blessures ! Que de femmes et d'enfants verseront des pleurs amers ! Pendant combien d'années les vieillards raconteront cela dans les veillées d'hiver !

Les sentinelles vigilantes annoncent le retour de la lumière. Le soleil se lève, bordé d'un cercle de sang ; son regard cruel perce les nuages, il semble se réjouir de l'œuvre des discordes. On dirait, sur les champs et les forêts, un voile sanglant !

Toute la ligne des tentes s'émeut ; l'aigre clairon sonne le boute-selle. *Vaincre* ou *mourir !* crient les chefs aux soldats. — Que d'orgueil et de crainte dans ces deux mots ! L'homme qui va se battre est sanguinaire comme une fauve et peureux comme un insecte.

Dans la plaine, l'armée barbare se forme en épaisses phalanges hérissées de fer et de bronze.

Brillants dans la manœuvre, les civilisés attaquent ; ils tourbillonnent sur les flancs des carrés russes et prussiens qui s'ouvrent de temps à autre, vomissent la mort et se referment aussitôt. Les hommes du Midi sont rendus furieux.

Ils se rassemblent dans un effort suprême ; pleins de rage, ils se précipitent sur cette muraille vivante et la trouent. L'armée russe frissonne comme un tigre atteint d'une flèche. Mais, rendus de fatigue, déjà les Civilisés ne se battent plus que par désespoir. Les Russes n'ont pas encore pris l'offensive. — Hurrah !

— Fils de l'homme, que vois-tu encore ?

— Le soleil atteint le milieu de sa course. La sueur ruisselle sur le cou des chevaux. Les canons des fusils éclatent aux mains des fantassins. Les mèches des canons s'allument toutes seules. Les Civilisés se rassemblent autour de leurs drapeaux criblés ; ils ne peuvent plus songer qu'à la retraite. L'Empire du monde est perdu pour eux !

L'armée russe s'ébranle enfin ; elle entoure de toutes parts l'héroïque phalange. Des hurrahs formidables remplissent les airs. Les poitrails des chevaux touchent aux têtes des hommes ; on s'égorge dans le sang. Effroyable boucherie ! Non, jamais, depuis que les hommes se battent, les champs du carnage ne crièrent ainsi vers les Cieux !

La nuit vient ! La mort court par les rangs !... Enfin les canons ne voient plus dans les ténèbres, et l'œuvre de destruction a cessé. Un noyau d'hommes fuit le champ de bataille et se dirige vers Paris à marches forcées. C'est l'état-major de l'armée détruite qui veut défendre encore

la capitale de l'ancien monde. Les Cosaques saluent l'astre des nuits de leurs chants de triomphe; ils entonnent l'hymne national et rendent grâces à l'Eternel des armées pour le succès du jour. Les cavales broutent l'herbe de la plaine et galopent entre les cadavres. La lune est rouge comme l'œil du tigre altéré de sang!

— Fils de l'homme, que vois-tu encore?

— Le lendemain, à l'aube, l'armée du Nord se range en colonnes d'invasion. Elle marche à l'Est en criant : Paris! Paris! Elle dévaste sur son passage les plaines de Picardie et les bords plantureux de la Seine. Enfin elle arrive autour de Paris et couronne les hauteurs.

— Fils de l'homme, crie donc: Malheur sur ce riche pays! Malheur sur la Rome moderne! Elle s'écroulera comme Gomorrhe, et Ninive, et Londres qui furent ses sœurs aînées; elle mourra comme le Monopole et la Débauche, son père et sa mère. — Rien n'est immortel!

Malheur sur toi, Paris, admirée pour ta grâce, méprisée pour ta vénalité comme toutes les courtisanes! Coule des statues aux héros du meurtre de Décembre! Renverse tes vieilles maisons, perce de grandes rues plaquées de marbre et d'or; couvre-toi de draperies écarlates, de robes de gaze et de parures de bal. Illumine les frontons des palais, déploie sur Notre-Dame la bannière tricolore! Que Monseigneur Sibour fasse descendre sur l'armée les bénédictions du Très-Haut. Cours aux théâtres, aux revues; va saluer grands dignitaires et généraux, et grands sabres et beaux panaches! Va admirer les coursiers qui foulent les fleurs, et les eaux de la Seine qui bondissent sous les gondoles de plaisir! Tire le canon quand tes maîtres sortent, et puis quand ils rentrent, et

puis encore quand ils se vautrent dans l'orgie; quand ils se reproduisent, quand ils violent des femmes, quand ils peuplent d'enfants trouvés les faubourgs et les hospices! Danse, danse, prostituée! Allons! des banquets, des fêtes, de la joie, du fou rire, amuse-toi pour ton argent! Tourbillonne au son du luth dans le vin et dans le sang! Dépense gaîment les soirées qui te restent; le compte de tes jours est fait! — MANÈ! THÉCEL, PHARÈS!!

Paris! le ciel deviendra ténébreux de la poussière de tes décombres! La faulx du Nord passera sous tes fondements, et le niveau sur tes dômes! La fumée de ton embrasement se répandra dans les mers profondes qui, pendant des années et des années, exhaleront une odeur de bitume! Et leurs falaises seront noircies, et les terres à la ronde sans verdure! Et leurs eaux deviendront mortelles aux poissons et aux baleines! L'oiseau des grèves n'y trempera plus de longtemps sa grande aile; de longtemps aucune voile ne se déploiera sur leur sein. Les fleuves bouillonnants remonteront vers leurs sources, entraînant avec eux rochers et torrents qui se réduiront en vapeurs et s'élèveront vers les cieux obscurcis.

Voilà ce que je vois aujourd'hui! Et je dis à celui qui se fait appeler l'Empereur des Français: Qui a tué par l'épée périra par l'épée! Je dis à la France qui se proclame la première des nations: Qui a forgé des chaînes pour les autres peuples sera traînée dans la captivité! Je dis à Paris, la grand'ville: Qui a vu l'avant-garde des Cosaques, il y a un demi-siècle, verra sous peu de temps l'immense corps de bataille! — Que ceux qui ont des oreilles écoutent ma Prédiction!!

Et ce n'est pas dans un siècle, dans un demi-siècle, dans un tiers ou dans un quart de siècle que cette prophétie

s'accomplira. C'est avant l'expiration des dix années qui vont s'écouler.

Ce qui est écrit, est écrit !

Il faut que la Révolution s'accomplisse !

Les Cosaques ont soif de sang !

Sac de Paris. — Famine. — Fléaux. — Anarchie. — Chaos social.

Je vois l'armée du Nord entrant à Paris avec tous ses canons en avant, enseignes déployées, lances au poing, innombrable, orgueilleuse, encore tachée de sang. Sur toute sa route elle n'a pas éprouvé de résistance ; devant elle les paysans ont fui comme des troupeaux, laissant leurs maisons ouvertes et leurs greniers pleins.

Je vois, dans les quartiers opulents, les rues encombrées de foule, les balcons couverts de spectateurs. Les grandes dames agitent des écharpes brillantes ; elles envoient des baisers aux officiers ennemis. Les marchands étalent aux devantures de leurs boutiques tout ce qu'ils ont de plus précieux. Il y a des tentures aux portes et des fleurs dans les cheveux. Les princes de la Bourse se félicitent du retour de la confiance ; les académiciens et les poètes célèbrent la gloire du Tzar ; toutes les maisons sont illuminées, tous les Français se précipitent dans les théâtres pour contempler l'auguste dominateur des peuples. La femme du monde, délicate et frêle, la femme de Paris, n'a plus de caprice que pour le Cosaque du Don, à la peau suiffée. — Tout s'achète, surtout les caprices des femmes.

Nation curieuse, et bavarde, et lâche ! ne dis point que cela ne sera pas, car déjà cela fut. Déjà les femmes de France se sont vendues aux Cosaques dans des temps

moins corrompus que les nôtres ; déjà les dignitaires de France se sont agenouillés devant eux, et il ne s'est pas trouvé, dans toute l'étendue de cette France impériale, un seul village assez héroïque pour chasser les alliés par le canon ou par l'incendie. — Les boyards sont riches, les généraux leur vendront la France ; les boyards sont lascifs, les maris leur vendront leurs femmes, et les pères leurs enfants. — Tout s'achète ; les hommes coûtent moins cher que les objets.

Cependant la Famine sévit sur les pauvres de la capitale. Toutes les ressources sont épuisées ; pas un gouvernement national n'est possible ; celui de la conquête ne prend pas soin des vaincus. Les Cosaques exercent d'effroyables vengeances sur les ouvriers qui ont défendu Paris. Toutes les horreurs des siéges fameux, les meurtres, les viols, les agonies lugubres, les résistances inégales et les lâches représailles ne peuvent pas donner une idée des scènes de barbarie dont la capitale est le théâtre.

Dans les quartiers populeux, hommes, femmes, enfants sont étendus sur les trottoirs, pêle-mêle, nus, sans pain. Les plus fortunés s'entassent dans des caves humides où ils restent sans lumière. L'air n'y pénètre pas ; le sommeil en est éloigné par la faim. Misère épouvantable ! l'homme dispute à la vermine une paille pourrie dans laquelle il mord pour tromper les besoins de son estomac !

Je vois des squelettes vivants qui se traînent le long des murailles, se mesurent de leurs yeux éteints, arrachant l'herbe et les écorces d'arbres, fouillant dans les tas d'ordure, se disputant des chiens maigres et des chevaux d'Ukraine, réduits souvent à manger et à boire ce qui sort de leur ventre !

Je vois les hôpitaux pleins de malades et manquant de

médecins. Dans chaque lit il y a deux agonisants, et les lits sont serrés les uns contre les autres. Jamais ces tristes voûtes n'entendirent tant de râles de mort; jamais les eaux de la Seine, qui battent les pierres vertes de l'Hôtel-Dieu, ne charrièrent plus de cadavres; jamais le drapeau noir ne flotta plus longtemps au fronton du sombre asile!

La Famine, la Peste et la Guerre ont été invoquées; elles sont venues et se sont acclimatées dans nos campagnes. Le Meurtre aux bras nerveux, la Mort économe de temps, les suivent, moissonnant des victimes. Les Maladies chroniques, les maigres Regrets, les Désespoirs éplorés glanent après eux dans le sein des familles. Il semble que jamais le rire, la joie et les fêtes n'aient existé dans ce pays. Jamais *on ne connut* anarchie, mortalité semblables! Le *rat ne* veut plus de *chair* humaine!!

Au coin de chaque rue, derrière chaque haie, le pauvre armé d'un coutelas attend au passage le riche, de quelque nation qu'il soit. Chacun se fait justice selon ses intérêts. Le Patriotisme, la Religion, le Dévouement servent de prétextes aux plus audacieux brigandages. Barbares et Civilisés s'unissent en vue du pillage et partagent loyalement le butin. Des bandes de Jacques parcourent les provinces; les arbres fléchissent sous le poids des pendus!

Les hommes sont pris de folie. Il paraît des fanatiques qui se croient appelés à régénérer les nations, et qu'on renferme dans des maisons de fous. Des amis tuent leurs amis, parce que toute affection est devenue soupçonneuse; des mères tuent leurs enfants, parce qu'elles ne peuvent plus les nourrir; des amants se disputent un dernier morceau de pain. Il y a des suicides inouïs.

Toutes les relations sociales sont interrompues. L'In-

térêt domine et frappe; il fait vivre les uns, il fait mourir les autres. — La Vérité est dans la Disette !

Les puits et les fontaines sont empoisonnés. Des villes pétillent dans les flammes comme si leurs maisons étaient de cire. Les ouragans emportent dans leurs robes de brouillards des poutres flamboyantes ! L'homme s'accoutume à respirer le soufre !

Les éléments conspirent aussi la ruine des sociétés. Les torrents et les cascades comblent les vallées. Les sécheresses, les pluies continues, les tremblements de terre répandent l'effroi. Les récoltes manquent. Les éclipses deviennent plus fréquentes; il semble que les astres se cachent l'un derrière l'autre pour ne pas éclairer les désastres de la terre. Notre globe tressaille comme un homme ivre et se fend sur plusieurs points de sa surface !

Ma voix qui couvre tout, s'écrie: Terre, rends tes morts ! Mer, rends tes morts ! Mondes futurs, apparaissez ! !

Patriotisme des Bourgeois.

O la plus orgueilleuse des Babylones ! Ville sans courage et sans foi, défends-toi donc ! Le temps est venu de se ranger en bataille et de forger des glaives. Le voilà l'ennemi que vous demandiez; il est venu de loin jusque sous vos murs; il vous attend, dès le matin, au rendez-vous sanglant ! N'épargnez pas les balles; faites appel au peuple des faubourgs, et réveillez les morts, les morts fusillés en Juin !

Malheur et pitié ! Vous avez semé la tyrannie, vous moissonnez l'esclavage ; vous avez fait mourir les braves, que les lâches se lèvent donc ! Et qu'ils vous fassent un

rempart de leurs corps, un rempart vivant, un rempart devant l'ennemi ! Que les femmes montrent le chemin aux hommes dont les bras sont paralysés !

Voyez ! ils se voilent la face ; ils délibèrent pour savoir s'ils sont sérieusement attaqués ; ils prient dans leurs églises, ils se cachent derrière leurs comptoirs ; ils s'enivrent ; ils font six repas par jour ; ils s'étalent sur des divans, dans des lieux obscènes, avec des femmes nues ! Ils fuient devant l'épée flamboyante ; ils crient plus fort que des reines qui avortent ! Ils vont porter des conditions honteuses à un ennemi dans l'ivresse du succès ; ils se couchent à plat ventre sur son passage ! Les âmes sont mortes. Personne ne vient au combat ! — Que le Seigneur, votre Dieu, vous sauve de l'Epée !

Alarme ! Alarme partout ! Parisiens, badauds, bourgeois, trafiquants et fonctionnaires ! Où sont-ils les vaillants et les forts ? Où fuit votre empereur, votre empereur héroïque ? Qu'il vous délivre ! Où courent vos braves généraux, vos rédacteurs de proclamations terribles ? Qu'ils vous défendent ! Où sont cachés vos législateurs, vos prédicateurs et vos docteurs renommés ? Qu'ils vous rachètent !

Envoyez des courriers à leur poursuite ; montez dans les forts détachés ; appelez les Altesses, Eminences, Excellences, Sciences, Connaissances, Salut suprême ! Appelez les Sires, Majestés, Grandeurs, Seigneuries ! Criez-leur que le sang coule ; qu'on tue les vierges, et les mères, et leurs enfants ! Ils vous répondront : Vous n'avez que du fer à nous offrir ; et il nous faut de l'or, de l'or du Tzar !

Paris ne peut fuir sa destinée.

Roule, roule, Révolution !

Les voici ! les voici ! Ils se répandent sur la France, les Slaves aux rapides coursiers ! Ils y mènent vie joyeuse ; les meilleurs vins, les plus belles filles, les palais et les châteaux sont pour eux. Les Français sont courbés sous le joug ; ils ne sont plus maîtres dans leurs demeures ; leurs femmes surtout ne leur appartiennent plus. — Réveille-toi donc, France batailleuse, patrie des beaux guerriers, fourmilière de soldats ! Donne tort à ceux qui annoncent ta mort, étouffe tes ennemis dans un cercle de feu ! Une nation vivace ne supporte pas deux invasions !

Beau jardin de Touraine, te voilà comme un désert ; et toi, Normandie fraîche, te voilà desséchée ! Pleurez de la résine ardente, vignes de Bourgogne ; et vous, sapins des Landes, pleurez du vin aigri ! Lyon et Saint-Etienne, que vos ateliers crient ! Abats tes remparts, Strasbourg ! Marseille la Phocéenne, replie ton pavillon ! Vous, Cévennes, et vous, revers des Alpes et des Pyrénées françaises, hurlez ! Rochers, attendrissez-vous ! Vous, grands fleuves, Rhin, Loire et Rhône, bondissez, bondissez ! Voici les Slaves !

Ils avaient entendu, ils avaient vu, ils sont venus ; ils ont vaincu les peuples d'Occident ! à la pointe du sabre, ils ont partagé l'Europe de la Civilisation !

Prédiction touchant l'Espagne et le Portugal.

La Péninsule sera le théâtre de révolutions continuelles dans lesquelles s'engageront des partis soldés par les Russes. De cette guerre civile il résultera que le Nord de l'Espagne dominera le Midi, et que les deux couronnes de

la Péninsule seront réunies sur la tête d'un Bourbon ou d'un Bragance légitime.

Seule, parmi les nations civilisées, l'Espagne ne prendra point de part à la guerre européenne et ne sera point épuisée. L'Espagne a une très-grande mission à remplir dans le monde : elle doit prendre en Europe l'initiative de la Révolution morale, et mettre la première en pratique et les fêtes universelles, et la liberté dans les rapports d'amour. C'est sur les bords heureux du Tage, à Lisbonne, que les nations régénérées se réuniront dans un premier congrès ; elles y viendront de tous les points du monde, sur des navires joyeusement pavoisés. La Péninsule recueillera, développera la tradition des races franco-latines ; il importe pour cela qu'elle ne soit pas engagée dans la guerre générale. — La Guerre est mortelle au Bonheur.

Cette mission fortunée, il est facile de s'en rendre compte quand on connaît les mœurs des Espagnols, leur bravoure et leur énergie, leur esprit chevaleresque, leurs tendances au bonheur, leurs sympathies bruyantes, leur extrême facilité à contracter des relations superficielles, leur besoin d'expansion et de luxe, la grâce et la coquetterie de leurs femmes, l'activité frénétique, le sérieux enthousiasme qu'apporte ce peuple dans les fêtes et les plaisirs, sa prodigue ostentation. On ne saurait douter de la nécessité d'une révolution morale en Espagne lorsqu'on a bien compris ce mélange de bienveillance universelle, d'orgueilleuse fierté, de point d'honneur dominant et de vanité naïve que l'immortel Cervantès nous a décrit de sa main de maître. Le peuple espagnol est beaucoup plus jeune que ses voisins ; il n'a pas encore poussé la Civilisation à ces conséquences extrêmes qui causent la mort ; le mélange du sang maure et du sang visigoth a peuplé l'Espagne de la plus belle, de la plus ardente race du

monde. — Je ne vois que l'Espagne qui puisse développer en Europe la révolution socialiste-morale parallèlement à la révolution socialiste-industrielle que fera la Russie; je ne vois que l'unité Ibérique capable de contrebalancer l'unité Slave par le courant de ses idées et la direction de son génie.

Quand l'Espagne aura fait sa révolution intérieure, elle prendra un essor incroyablement rapide par l'exécution de ses voies ferrées et de ses canaux, par l'accroissement de son luxe et de ses pompes, la prospérité de son commerce, la régénération de ses arts et de sa littérature. De tous les points de l'Europe des ingénieurs et des artistes s'y réfugieront pour échapper à la guerre; de hardis spéculateurs tireront parti des immenses ressources de son territoire; les capitaux, ne trouvant plus de placement avantageux ailleurs, y afflueront de toutes parts. Les ports du Cantabre doubleront leur population et multiplieront leurs rapports avec l'étranger. La marine espagnole renaîtra de ses débris. Cadix et Valence seront en relations constantes avec tout l'Orient, Gênes, Naples, Marseille, l'Afrique et les Etats-Unis. Madrid, ce cœur si puissamment contractile, qui jusqu'ici retira le sang de ses provinces, le leur renverra quand les voies d'eau et de fer pénétreront jusqu'à lui. L'expérience de cette prospérité croissante forcera le gouvernement à faire une large part aux franchises des communes, au bien-être des populations, à la liberté individuelle.

L'Espagne retournera bientôt aux pouvoirs du droit divin, parce que, seuls jusqu'à ce jour, l'Absolutisme et le Catholicisme, le *Rey netto* et le Pape ont compris les besoins de luxe et de bonheur qui sont au fond du caractère espagnol; — parce qu'ils y ont satisfait dans une certaine mesure; — parce que l'Espagnol fier, ne sachant encore comment résoudre scientifiquement le problème de l'éga-

lité sociale, est impatient de s'assurer, au moyen du despotisme politique, un nivellement grossier; — parce que les communes réclament leurs *fueros*, et que la Légitimité trouve son intérêt à les leur accorder; — parce qu'enfin, de toutes les formes d'autorité, celle qui fait encore le moins *souffrir le civilisé pauvre,* c'est l'absolutisme.

Prédiction touchant l'Italie.

Aux premiers jours du printemps 1855, le Piémont belliqueux sera réveillé par le bruit des tambours de guerre. La maison de Savoie fera valoir de nouveau ses prétentions sur le duché de Milan : un grand nombre d'Italiens seront entraînés à servir la cause de son ambition.

Sur les dômes de Lombardie flottera quelque jour le drapeau sarde aux trois couleurs. Charles-Albert, le roi magnanime que tua le désespoir et qu'acheva l'exil, se réjouira sous les voûtes silencieuses de Supergà!

Rien ne peut donner une idée de l'anarchie qui agitera le reste de la Péninsule. Les partis les plus violents en viendront aux prises. Rois et princes dépossédés se réfugieront dans les profondeurs des Alpes, des Apennins et des Abruzzes, et ceints d'écharpes brillantes, appelleront sous leurs drapeaux des bandes de Suisses et de Lazzaroni, toujours en quête de maîtres opulents. — Le siége de Saint-Pierre sera renversé.

Les tribuns et agitateurs de la Démocratie se mangeront le foie, s'accusant, se proscrivant, s'emprisonnant, s'exécutant les uns les autres; ils ne réussiront à établir ni Confédération, ni Centralisation, ni Constituante, ni République, ni Dictature d'Italie; ils soutiendront avec peine leurs pouvoirs naissants contre les familles royales. Les peuples se détacheront d'eux.

Au milieu de cet immense désordre, les rois du Nord reviendront, effrayés du débordement des idées nouvelles; entre leurs mains le pays se remettra à merci et miséricorde. Alors de l'Italie seront faites deux parts : une vice-royauté de Holstein-Gottorp aura son siége à Rome, la famille de Hapsbourg rentrera dans Milan. Les Papautés catholique et démocratique seront à tout jamais détruites : Rome deviendra la Métropole du culte grec dans l'Occident; toute distinction entre les pouvoirs spirituel et temporel aura disparu. — Pendant longues années, la malheureuse Italie réparera ses forces dans un léthargique sommeil que respectera le despotisme.

Enfin... ô jour trois fois béni par toute créature aimante, par tous les artistes et par tous les poëtes ! des profondeurs de cet esclavage abhorré, l'Italie se relèvera forte, unie, redoutable, plus décidée qu'elle ne le fut jamais pour le dernier combat. Dans les monts escarpés et les collines ombreuses, dans les carrefours sombres, sur les portes de chaque maison se lèveront des hommes forts qui n'obéiront à personne pour réclamer leurs droits. Alors disparaîtront à jamais de l'Ausonie sacrée les despotismes venus des régions des frimas. Alors, fleuves, Eridan, Tessin et Tibre, vous roulerez, glorieux, vos fraîches ondes, depuis le pied des monts glacés jusqu'aux baies amoureuses des belles mers du Midi ! Et vous, pins des montagnes, vous secouerez sur les guerriers morts votre feuillage ami ! Et vous, Etna, Vésuve, qui nous rapportez dans vos flammes les transports de la terre émue, vos salves formidables fêteront le jour splendide qui se lèvera sur l'Italie délivrée ! !

Alors les sœurs ardentes, l'Espagne et l'Ausonie, entrelaceront les nattes de leurs chevelures noires et se tiendront la main ! Et les peuples, voyant renaître les beaux-arts, les pompes et les fêtes magnifiques, les peuples élèveront vers le ciel les tronçons de leurs chaînes et témoigneront leur

joie dans des chants d'amour! Longue vie, gloire et prospérité! crieront-ils, à la Confédération du Midi!

Prédiction touchant la Belgique et la Hollande.

Le sort des petits Etats est réservé à la Belgique et à la Hollande. Elles souffriront des querelles des grands; elles n'y prendront jamais part que contraintes et forcées, tantôt par l'alliance du Nord et tantôt par celle du Midi; mais leurs plaines verdoyantes serviront de théâtre aux batailles des nations. — Les Flandres sont le tombeau des armées!

..... Dans la reconstitution de l'Europe par l'épée, la Belgique et la Hollande seront divisées barbarement entre les circonscriptions allemande et française gouvernées par le despotisme. Enfin, lorsque les peuples seront libres de se développer selon leurs tendances et de vivre dans le groupe national qui leur sera sympathique, la partie française des Pays-Bas renaîtra parmi les races franco-latines; les parties flamande et hollandaise, parmi les races allemandes.

Prédiction touchant la Suisse.

La Suisse allemande étonnera les villes et les grandes puissances qui l'entourent par sa résistance glorieuse. Les montagnards des Waldstätten soutiendront rudement le choc des armées envahissantes. Ils combattront les Russes comme il faut les combattre, avec des blocs de rocher, par le fer et la flamme, l'empoisonnement et le massacre. Les hommes de Schwytz sonneront comme autrefois la trompe des montagnes et rassembleront au cœur de la Vieille Confédération les derniers de ses défenseurs!

Quant à la Suisse riche et industrieuse de la Confédération nouvelle, elle fera cause commune avec les puissances occidentales et sera militairement occupée par leurs armées. En ce temps de panique bourgeoise, M. Druey, le roi des Suisses, exercera sur ses concitoyens la dictature de la prudence et de l'humiliation.

Dans le remaniement général de l'Europe, la Suisse subira le sort des puissances occidentales; elle sera divisée. Les parties française, allemande et italienne seront annexées, chacune d'après sa langue et ses mœurs, aux nouveaux empires sortis de l'Invasion. — Car la Suisse actuelle n'est que la coalition forcée de peuples et d'intérêts inconciliables. Et les puissances divisées périssent.

Seuls, les petits cantons conserveront leur indépendance au prix d'une lutte acharnée, longue, sanglante. Les despotes envahisseurs se lasseront enfin d'épuiser leurs armées contre ces hommes de fer qui n'ont pour tout bien que l'inexpugnable rempart des hautes Alpes couronnées de glaciers. Le drapeau de la Confédération suisse sera conservé dans la chapelle de Guillaume Tell à Küssnacht, jusqu'à ce que le Waldstätten redevienne le centre d'une nouvelle alliance entre les habitants de toutes les vallées des Alpes helvétiques.

... Moi, perdu, maudit dans cette société sans entrailles, je te salue, Suisse, dans l'avenir ! !

Alpes immenses, mères des fleuves, fiancées des tempêtes, souveraines des abîmes, belles reines aux diadèmes d'argent, je vous salue !

Je te salue, Grütli, mont sacré ! Winkelried, lion parmi les mortels, je te salue ! Grandes ombres des héros de la Liberté ! je vous adore !

Helvétie future ! patrie des téméraires et des forts, des chasseurs, des artistes et des guerriers ! Tu seras protégée par les morts que tu vénéreras, et bénie par les

vivants qui aiment les âmes fières et les peuples indomptables !

Suisse future ! de toutes les larmes de mon cœur, salut ! !

Prédiction touchant l'Allemagne.

L'alliance du gouvernement autrichien avec les Impuissances occidentales répond à un but providentiel. Dans une guerre contre la Russie, l'empereur François-Joseph ne sera suivi que par ses huit millions de sujets allemands. Les six millions de Hongrois et les cinq millions d'Italiens se révolteront ; la disette et la banqueroute allumeront la révolte par tout l'Empire. Les quinze millions de Slaves autrichiens rouleront, avec les flots de l'invasion russe, sur le monde civilisé. — Hurrah !

L'Autriche n'a d'un empire que le nom, la caducité fardée, les oripeaux écarlates. C'est une vaniteuse débilité, un mythe enfanté par l'imagination de la diplomatie, un assemblage impossible de peuples frémissants, un obstacle à toute solution générale par la guerre ou la révolution. A l'union des impuissances occidentales, l'Autriche n'apporte rien que sa propre impuissance, ses embarras financiers, ses complications révolutionnaires, ses peurs et ses trahisons. Cependant les bourgeois civilisés saluent de leurs cris de triomphe cette adhésion suspecte ; ils ne savent plus faire le total de plusieurs zéros ; ils ignorent qu'au premier souffle de la guerre l'empire d'Autriche sera détruit, parce qu'il a été élevé par l'oppression des peuples et les calculs d'une ambition monstrueusement perfide. — Sois bénie, Révolution !

Il fallait que l'empire d'Autriche s'engageât dans la guerre européenne à la suite de l'Occident : pour que

l'Occident pût continuer la lutte ; — pour que la guerre devînt générale ; — pour que les peuples divers sur lesquels pèse le gouvernement de Vienne fussent libres enfin de retourner à leurs alliances naturelles au milieu de la confusion des nations soulevées ; — pour que le travail de la nouvelle ethnographie d'Europe fût accompli par une race unie, forte et neuve en civilisation, comme est la race Slave ; — pour que le gouvernement de la conquête fût despotique et libre de ses actes autant qu'il est possible ; — pour que tout ce qui est entaché de civilisation succombât avec la Civilisation ; — pour que le Nord débordât sur l'Occident sans mélange d'autres peuples. — L'Autriche, c'est la contre-Révolution.

Il est nécessaire que la politique de l'Allemagne soit incertaine ; que son action soit lente, tiraillée, difficile ; il faut que la Prusse, l'Autriche et les trente-sept états souverains se paralysent les uns par les autres. Dans la future révolution européenne, l'Allemagne ne peut servir que de pivot entre les deux termes extrêmes du problème social, entre l'Orient slave et l'Occident franco-latin, entre la Barbarie et la Civilisation, entre la Destruction et la Conservation de tout ce qui est.

..... Après la prise de Constantinople, tandis que l'armée du Nord s'avancera contre l'alliance occidentale jusqu'aux frontières des Pays-Bas, une partie de l'Allemagne voudra mettre à profit l'absence des troupes pour se révolutionner. — Dans le pays de Bade, la Prusse Rhénane, la Hesse, le Holstein, le Wurtemberg, la Hongrie, la Pologne prussienne et autrichienne, le parti démocratique se soulèvera derrière l'armée des rois. — Les étudiants de Vienne relèveront les couleurs éclatantes de la légion académique ; Berlin tremblera. Le Hanovre favorisera ce

mouvement insurrectionnel. — Mais la Russie est un véritable réservoir d'hommes; une nouvelle armée russe entrera dans l'Allemagne et comprimera la Révolution *républicaine*. — La *Démocratie*, c'est la contre-Révolution.

..... La France vaincue et partagée, la Russie s'emparera de la Pologne, de la Prusse orientale et septentrionale, du Mecklembourg, du Holstein, de l'Oldenbourg, du Hanovre, du Danemarck, de la plus grande partie de la Hongrie et de la Gallicie. — L'Autriche se détachera bientôt de l'alliance civilisée vaincue; elle redeviendra Slave, et, repentante, rentrera dans la Confédération du Nord. Le Tzar ne l'y recevra plus qu'avec défiance et mépris. — Au partage qui suivra la conquête, l'Autriche se trouvera ou non dédommagée par la Bavière, le Wurtemberg et les nouveaux territoires qui lui seront accordés en Suisse et en Italie. — La Prusse vaillante sera récompensée de sa fidélité par une partie de la Belgique, la Hollande, la Lorraine, Neuchâtel, Fribourg et la plupart des états d'Allemagne sur lesquels s'étend aujourd'hui sa protection. La Russie se réservera un poste d'observation sur les frontières de la Suisse, dans le Wurtemberg et le pays de Bade. La Russie s'appellera le Lion!

..... Mais ce violent partage ne durera pas plus que tous ceux tracés par la pointe de l'épée. La Révolution confondra vainqueurs et vaincus; elle transformera l'Allemagne en une véritable Confédération d'états libres dans laquelle entreront les peuples après s'être affranchis des tyrannies imposées par la conquête. — Cette nouvelle

Confédération remplira dans l'humanité une mission très-importante; elle répandra les nouvelles idées sur la Vie future, la Liberté individuelle, le droit d'examen, la solidarité des peuples. — L'Allemagne servira de lien entre les races franco-latines et la race slave. Sa position géographique, ses mœurs, ses tendances fédératives et généralisatrices, l'esprit cosmopolite de ses habitants, leur détachement de la terre natale, le contraste très-prononcé qui existe entre l'Allemagne du Nord, rapprochée par son génie des peuples russes, et l'Allemagne du Sud, plus sympathique à la France, font suffisamment pressentir cette mission.

Prédiction touchant la Suède et la Norwège.

Après la destruction de la puissance britannique, beaucoup d'Anglais fugitifs aborderont en Scandinavie et s'y feront place par les armes. — Puis, à la guerre succédera l'alliance, profitable aux deux peuples. — La Russie trop vaste ne pourra plus se défendre dans toutes ses possessions; la Suède lui reprendra la Laponie et la Finlande restées scandinaves par le génie. — Un gouvernement fédéral reliera les Iles Britanniques et la Presqu'île glacée. Londres et Stockholm deviendront les succursales de Constantinople dans le Nord.

L'alliance des Anglo-Scandinaves, rendue très-puissante par l'industrie, jettera des comptoirs dans toutes les îles et sur toutes les côtes des mers. Ces établissements serviront d'entrepôts de commerce pour tous les peuples. Leur fonction sociale dépouillée du caractère d'accaparement qui la rend injuste et odieuse aujourd'hui, les Anglo-Scandinaves deviendront le peuple cosmopolite par excellence, l'instrument le plus actif de la circulation générale et du

croisement des races. Partout ils seront accueillis avec empressement. On poussera des cris de joie d'aussi loin qu'on apercevra leurs vaisseaux qui causent maintenant l'épouvante du monde.

— Par le haut sentiment qu'ils ont de leur valeur personnelle, par leur opiniâtreté à toute épreuve dans le but qu'ils se proposent, les Anglo-Scandinaves sont, de tous les peuples, les plus propres à cette fonction de commissionnaires universels. — Le travail d'échange est dans leur tradition. Les Danois, Normands, Saxons et Angles descendirent des sommets glacés des Dofrines, et par leurs belliqueuses dévastations, ajoutèrent longtemps à l'anarchie de l'Europe barbare. — Lorsque les nations continentales eurent fixé leurs frontières, les hommes du Nord s'établirent sur les points les plus riches du littoral de l'Atlantique; ils occupèrent la verte Erin, l'Ecosse riche en forêts, la Normandie, les Bretagnes abondantes en pâturages et en moissons. Dans le commencement du IXe siècle, nous les voyons arriver aux embouchures de tous les grands fleuves et stationner dans les baies les plus spacieuses des mers.

...... Quoi que fasse la Russie depuis 1815 pour diviser les races scandinaves, quoi qu'elle ait entrepris dans ce sens par le traité de Colmar et la Diète germanique, quoi qu'elle ait tenté dans la question de Holstein, elle a échoué, elle échouera toujours. Les jeunes générations scandinaves tendent à former une Confédération dont la Norwège démocratique jettera les bases entre les royaumes de Waldemar-le-Victorieux et les îles voisines.

Cette union se produira dans le mouvement général des peuples, et l'on verra de nouveau les bateaux des hommes du Nord sur la Tamise, la Seine, la Loire, le Tanaïs et le Volga. Les Anglo-Scandinaves seront répandus parmi les

nations comme agents de circulation universelle. — Eux seuls passeront par la RÉPUBLIQUE pour arriver à la LIBERTÉ.

Prédiction touchant la Pologne.

« Noble sœur, Varsovie ! elle est morte pour nous,
» Morte, un fusil en main, sans fléchir les genoux,
» Morte en nous maudissant à son heure dernière,
» Morte en baignant de pleurs l'aigle de sa bannière,
» Sans avoir entendu notre cri de pitié ! »

BARTHÉLEMY. — *Némésis.*

La Pologne ne renaîtra pas ; elle ne peut renaître maintenant. Me plaçant au point de vue social et universel, je soutiens que l'annexion de la Pologne à la Russie devait avoir lieu ; qu'elle a grandement contribué à l'évolution du progrès parmi les races slaves, et que les souverains qui, depuis Catherine-la-Grande, scellèrent chaque jour davantage cette union sanglante, ont favorisé le mouvement de rapprochement des peuples.

— Qu'était en effet la Pologne avant sa réunion à l'empire russe ?

Qu'on en juge par ce passage de Jean-Jacques, l'écrivain qui traçait si largement les caractères des hommes et des peuples :

« La Pologne est un grand Etat environné d'Etats encore plus considérables qui, par leur despotisme et par » leur discipline militaire, ont une grande force offensive. » Faible au contraire par son anarchie, elle est, malgré la » valeur polonaise, en butte à tous leurs outrages. Elle n'a » point de places fortes pour arrêter leurs incursions ; sa » dépopulation la met presque hors d'état de défense. Au» cun ordre économique, peu ou point de troupes, nulle » discipline militaire, nul ordre, nulle subordination ; tou-

» jours divisée au-dedans, toujours menacée au-dehors,
» elle n'a par elle-même aucune consistance et dépend du
» caprice de ses voisins. »

Et socialement, la Pologne, comme les autres nations slaves, n'était rien qu'une république unitaire, divisée en une aristocratie numériquement très-faible et une population de serfs innombrables. Le gouvernement monarchique électif, qui représentait cet ordre de choses, était dur aux pauvres, despotique, ennemi des réformes et du bien-être général autant que puisse l'être l'absolutisme le plus cruel. Dans les guerres d'indépendance que soutinrent contre la Russie les nobles de Pologne, jamais il ne fut question d'améliorer le sort du peuple, mais seulement de conserver à l'aristocratie tous les priviléges nationaux. En Pologne, la masse déshéritée n'a rien perdu, je m'assure, à l'œuvre d'iniquité de Catherine-la-Grande, de Frédéric et de Kaunitz. Sa nationalité lui fût-elle conservée, le peuple polonais n'en serait pas moins courbé comme devant sous la tyrannie féodale de ses hauts-barons. Et d'autre part, que fussent devenus les Slaves russes isolés des peuples de leur race? Comment leurs idées se seraient-elles modifiées? Qui eût déposé dans leurs cœurs ce levain de liberté qui doit y fermenter bientôt?

La conquête russe fut un événement providentiel pour les Slaves; ils seront bien plus forts, réunis, qu'ils ne pouvaient l'être sous des despotismes différents. Les esclaves ont toujours à gagner aux circonstances violentes qui les placent sous un joug unique; ils peuvent mieux se concerter pour se venger. Plus la tyrannie est pesante, plus elle est absolue, plus aussi elle surexcite les haines des peuples, plus elle les pousse à des efforts surhumains pour conquérir leur délivrance.

Impuissant est l'absolutisme à rompre les liens naturels qui unissent les hommes. S'il parvient souvent à armer les

nations les unes contre les autres et à les associer dans les malédictions qui s'élèvent contre lui, ces œuvres de violence ne durent pas. Les peuples se pardonneront de grand cœur les crimes que l'amour-propre national leur a fait commettre, le jour où, en faisant la somme, ils se trouveront aussi coupables et aussi innocents les uns que les autres et se retourneront contre ceux qui les ont divisés.

Cette tendance se manifeste visiblement dans toute l'Europe; elle est appréciable là même où l'on désespérait de la rencontrer jamais. « Dans les déserts de la Sibérie, dit » M. Mickiewickz, Russes et Polonais se pardonnent : victimes du même despotisme, ils ne forment plus qu'une » seule nation qui s'appelle la nation malheureuse; ils » s'assistent et se consolent. Russes et Polonais, de retour, » savent qu'ils ne sont pas nécessairement ennemis, et que » le pouvoir qui les frappe tous les deux est aussi celui » qui les a fait se haïr. »

Lorsqu'on suit le mouvement des races humaines, certes le cœur s'afflige à voir les nations parvenues au plus haut degré de splendeur livrées en proie à des hordes barbares et féroces. On se demande avec effroi si c'est la loi, la loi fatale, la loi du tigre. Et puis l'on se convainc de plus en plus que la Mort suit son horrible route sans dévier jamais; qu'elle frappe tout ce qui penche, le vieux tronc aux fruits succulents et le vieillard aux conseils expérimentés; Rome hier, aujourd'hui Varsovie, Paris demain. — Ce qui brille sur terre attire son regard sombre; sa dent meurtrière veut du sang!

Une phrase pleine de scandale et de résignation tombe de ma plume. Il fallait que la Pologne subît six partages, il fallait qu'elle fût écartelée, crucifiée, parce que son étoile resplendissait trop. Il fallait que ses tronçons fussent dispersés parmi les Slaves, afin d'exciter leurs vengeances,

afin de resserrer encore le faisceau de leurs haines, afin d'ouvrir leurs yeux aux lumières de l'avenir.

Pologne! nation martyre! tu brillais trop sous le crépuscule du Nord! L'aigle de Russie s'est abattu sur toi; de ses serres d'acier, il t'a clouée sur cette croix vers laquelle sont montées les prières du monde!

Mais rien ne se perd. Dans le sein de la Mort tout palpite et s'anime. Il y a plus de chaleur dans les glaces de la Sibérie que dans les boudoirs et les clubs bavards des capitales!

Pologne! nation brave entre toutes! tu ressusciteras, tu reparaîtras sur les bords de la libre Vistule, entraînant les Slaves à la conquête de l'Europe occidentale! Et ta postérité sera nombreuse comme celle des enfants d'Israël!

Les nations civilisées sont tombées à genoux quand, de la pointe de son glaive, le bourreau traça trois lignes sur ton corps nu et les parcourut ensuite avec le tranchant. Elles ont tourné vers toi leurs regards et leurs voix pleureuses, et dans leur lâche orgueil, elles t'ont nommée leur sœur!

Elles n'étaient pas tes sœurs! Si elles eussent été fières comme toi, elles ne fussent pas demeurées entre leurs frontières, gémissant comme des femmes prostituées, alors que tu succombais comme une vierge de Saragosse!

Elles n'étaient pas tes sœurs! elles n'avaient pas ta force et ton cœur belliqueux, elles qui pensaient que, mus par un sentiment de justice, tes envahisseurs t'épargneraient; elles qui croyaient arrêter le glaive de la tyrannie par leurs réclamations procédurières!

Elles n'étaient pas tes sœurs! elles qui pleuraient et te jetaient un linceul, alors que tu t'épuisais par tes propres victoires!

Elles n'étaient pas tes sœurs! Tes sœurs sont au Nord. Et tu leur pardonneras un jour le supplice qu'elles t'ont

fait subir. Car c'est par elles que tu fus arrachée à la corruption qui t'envahissait ; c'est avec elles que tu reviendras, pleine de gloire, sur les champs de bataille de l'Europe !

Elles n'étaient pas tes sœurs ! Quand Nicolas de Russie répétait dans sa brutalité sauvage : *Je suis roi de Pologne, je la roulerai.* Et quand il te roulait dans ton sang, elles répondaient par une strophe de la *Marseillaise* ou de la *Némésis*, elles fermaient leurs boutiques en signe de commisération ; elles s'écriaient par la bouche d'un ministre bourgeois : *le sang de ses enfants n'appartient qu'à la France !*

J'ose le répéter : la Pologne ne renaîtra pas maintenant ; elle ne renaîtra pas seule ; elle refleurira dans la couronne du monde slave !

Prédiction touchant la France.

La France envahie ne reviendra plus à ses princes légitimes ; on redoutera tellement son influence révolutionnaire, qu'on ne lui laissera plus d'existence propre. Elle sera donnée à un archiduc de Russie avec la Belgique, la Suisse française et l'ancienne Confédération du Rhin.

Ainsi la Révolution sera répandue parmi les peuples. — Car les races slaves descendront par grandes masses sur le Midi ; elles se croiseront avec les races franques, parleront leur langue, la modifieront et la rendront universelle. —
..... Mais plus tard l'excès de population et l'augmentation des besoins forceront les hommes à adopter un nouveau mode de répartition des richesses.

Dans ce temps-là domineront les idées de la minorité socialiste française ; elles seront recueillies avec ardeur par les serfs de Russie, qui les feront triompher dans des révo-

lutions profondes. L'organisme de l'humanité sera complètement changé, et la phase sociale du Monopole entièrement parcourue. La propriété sera dépouillée de son caractère aubanial; le signe d'échange ne rapportera plus d'intérêt usuraire. La Morale consistera dans le développement intégral des facultés humaines, dans la garantie de la liberté pour l'individu, dans la satisfaction des besoins et des tendances des sociétés. — La dernière heure des autorités despotiques et des religions divines aura sonné par toute l'Europe!

..... L'Europe transformée présentera trois unités nationales :

Au Nord, l'unité *Scandinave*, comprenant les races anglo-saxonne, danoise, finlandaise et laponne. Cette famille de peuples étendra sur tous les continents le riche réseau de l'universelle Circulation.

Au Midi, l'unité *Latine*, comprenant le midi de la France actuelle, l'Italie, la Péninsule Ibérique. Sous l'influence initiatrice de l'Espagne, cette famille de peuples accomplira la révolution morale et artistique sur le continent européen.

Au Centre, l'unité *Slave*, dominant le mélange des races franques, germaniques et slaves produit par le déplacement ethnographique. Cette famille de peuples développera la Révolution organique, industrielle et littéraire de l'Europe; elle deviendra le centre de la Civilisation socialiste et produira l'accord entre l'unité scandinave et l'unité latine. Ces trois unités engrèneront au moyen de peuples à caractères ambigus :

L'unité Slave et l'unité Latine par les Provençaux et Romans;

L'unité Slave et l'unité Scandinave par les Danois et Allemands du Nord.

Les trois parties de l'Ancien Monde seront aussi reliées par des races mixtes :

L'Espagne rapprochera l'Europe de l'Afrique ;

La Russie orientale, établie à Constantinople, rapprochera l'Europe de l'Asie.

Les Turcs rapprocheront l'Asie de l'Afrique.

Rôle des États-Unis d'Amérique.

Il y a parmi les hommes, comme parmi les plantes, des espèces que j'appellerai *traçantes*, parce qu'elles se développent rapidement et se projettent au loin sans jamais arriver à une grande plasticité d'organisation. La race des Saxons est de ce nombre. A peine descendue des Alpes glacées de la Scandinavie, elle peuple de ses rejets plantureux les îles de la Grande-Bretagne. — A peine organisée provisoirement par l'Heptarchie saxonne, elle débarque sur tous les rivages de l'Europe ses grands pirates blonds qui descendent, le long des fleuves, au cœur des empires du moyen-âge, les rançonnent, les remplissent de terreur et fondent, au milieu d'eux, en France, en Russie; en Italie, partout, des dominations temporaires. — A peine enfin redoutables à l'Europe, les fils des Bohémond, des Robert-Guiscard, des Tancrède, des Rurich, abordent sur les plages de l'Amérique encore vierge et jettent les fondements de l'Union, cette puissance géante, aujourd'hui majeure et prête à prendre son essor au milieu de l'Humanité.

Les caractères physiques et moraux des Saxons indiquent suffisamment leur mission colonisatrice. Ces hommes

sont d'un corps frêle, d'une poitrine étroite, d'un sang peu plastique, rosés de chairs, graisseux de muscles; ils croissent en longueur, ils sont tout extrémités; on voit qu'ils ne peuvent prendre racine nulle part. — Moralement aussi, ils se développent principalement au dehors; ils évitent de s'immobiliser dans leurs relations et leurs affections présentes; ils passent au milieu des peuples les plus divers, apprenant leurs langues, se pliant momentanément à leurs coutumes, mais ne perdent jamais le type de leur race; ils ont la remarquable faculté de se concentrer en eux-mêmes dans quelque milieu qu'ils se trouvent, à quelque distance qu'ils soient de leur métropole. Le sentiment national semble pour eux un symbole, un mot de ralliement, un moyen, plutôt qu'un amour et un but. Dans sa religion, l'Anglais supplée à la passion par la rigidité, à la foi par le raisonnement, à la pompe du culte par la régularité des exercices. Ne pouvant éprouver d'émotions violentes et rapides, il lui en faut de douces et de continues. Dans ses amours même, il est plus sensation que sentiment, plus devoir que désir, plus fonction que caprice; il est presque toujours fécond, presque jamais artiste. L'Anglais a beaucoup de graisse partout; cela rend ses formes régulières et son humeur égale.

Le Saxon possède une persistance de caractère assez grande pour remplir sa mission tout seul, où que ce soit. De là sa hardiesse loin de chez lui, sur les mers lointaines, dans les forêts vierges; de là ses mœurs, sa religion, sa langue marquées au plus haut degré d'un cachet transitoire et individuel. De là sa prodigieuse aptitude à fonder en courant; de là cette tendance incessamment progressive qui le pousse vers son but à travers tous les dangers, par tous les moyens; de là cette impassibilité de caractère qui lui permet de s'immobiliser au milieu du mouvement.

Au point de vue de l'industrie, durant toute la phase de civilisation monopolisée que l'humanité vient de parcourir, les Saxons sont bien certainement les peuples qui ont le mieux su comprendre, braver et exploiter le mouvement social. Aussi ce monde britannique, dont toute la puissance repose sur une fiction, remplit-il l'Univers d'étonnement et d'épouvante.

Mais par cela même que le caractère dominant de ces races est de s'étendre beaucoup, il en résulte qu'elles durent peu sous la même forme, qu'elles ébauchent toujours et n'achèvent jamais, qu'elles s'épuisent rapidement en procréant chaque jour. Elles sont essentiellement propres à jeter partout le *specimen* de leur civilisation, à fonder des empires lointains, aux bras gigantesques, au cœur débile ; des empires qui viennent et s'en vont en eau.

To be or not to be. — Etre ou n'être pas. — Or, être, pour l'Anglais, c'est se mouvoir ; c'est se frayer un passage, avec la hache, à travers la forêt vierge ; c'est diriger vers des plages inconnues la poupe de ses vaisseaux. Ne pas être, ce serait s'étendre, comme les peuples du Midi, aux mélodieux accords des lyres, sous des cieux inondés de lumière.

La race saxonne a peuplé comme les plantes traçantes ; des émigrations nombreuses sont parties de ses métropoles, comme des rameaux diffus partent de la tige des fraisiers. Ces émigrations n'ont jeté tout d'abord dans le sol nouveau que des racines peu profondes. Puis, devenues plus stables et plus puissantes, ralliées à de nouveaux centres pour les besoins de défense et de vie communes, elles se sont séparées de la nation-mère, et les liens qui les y rattachaient se sont desséchés ; elles ont suppléé à leur peu de durée par leur extrême multiplication.

Les Etats-Unis d'Amérique rempliront, dans l'humanité, le rôle qu'a rempli l'Angleterre reprenant elle-même la tâche de Carthage, de Venise, de la ligue Anséatique, de la Hollande, etc., etc. Mais à mesure que la race humaine s'accroît, l'influence des nations s'étend; et de même que la Grande-Bretagne a fondé un empire plus vaste que les puissances maritimes qui la précédèrent, de même les Etats-Unis embrasseront dans le monde des possessions infiniment plus étendues que celles de l'Angleterre actuelle. Et comme l'Humanité gagne à mesure qu'elle avance en âge, la Civilisation américaine parcourra beaucoup plus rapidement et plus librement son évolution que la Civilisation anglaise, qui reposait cependant sur les mêmes principes de monopole industriel et d'annexion politique. — Car aucune phase sociale n'est définitivement inutilisée dans le mouvement humanitaire; seulement toutes se modifient d'après les temps et les milieux dans lesquels elles se développent à nouveau. Le Patriarchat et la Civilisation, mortels aujourd'hui aux peuples d'Europe, n'ont pas fait encore leur œuvre partout, et le Continent américain doit prospérer longtemps encore par le Monopole.

Depuis l'Heptarchie saxonne jusqu'aux Constitutionnalismes actuels de la Grande-Bretagne et des Etats-Unis, les Anglo-Saxons ont adopté partout le système politique de la Confédération, qui laisse l'individu maître de ses droits et assure à la société la jouissance des ressources d'utilité générale. Le système fédératif est éminemment propre à l'annexion constante de nouveaux états. Car les peuples, de même que les individus, préfèrent le Prolétariat à l'Esclavage; il leur répugne de se remettre sans conditions aux mains de plus forts qu'eux, et toujours ils se joindront plus volontiers à des états unis qu'à des états do-

minés, à l'Angleterre qu'à l'Espagne, à l'Amérique qu'à la France.

Il est des peuples assurés contre la servitude par leur position même. Ce sont ceux que l'Invasion ne peut atteindre qu'à de grandes distances, soit qu'ils habitent des continents nouveaux, soit que l'immensité des mers protège leur indépendance. Désormais la métropolisation devient impossible dans les mondes vierges et les îles dont les habitants sont instruits de leurs droits. La souffrance des colonies sur lesquelles s'exerce encore l'autorité des grandes puissances maritimes nous apprend assez que le Patriarchat doit cesser parmi les peuples comme parmi les hommes. Il se peut que la Colonisation ait été un mal nécessaire alors que les nations étaient trop jeunes et trop ignorantes pour conquérir leur liberté et assurer leur bien-être; mais, aujourd'hui, la Colonisation est un non-sens aussi énorme *que le Familisme* et le Tzarisme.

..... Les Etats de l'Amérique du Nord déposséderont l'Europe des îles qui se trouvent à portée de leur action civilisatrice et les réuniront toutes sous le drapeau de l'Union, aux étoiles brillantes, qui porte la devise : *De pluribus unum*. Ainsi finira, parmi les peuples, la plus odieuse, la plus brutale des exploitations, celle de la tutelle, de l'interdit, de la *fourrière,* de la servitude à distance, de la MÉTROPOLISATION enfin.

L'action de la République américaine, dans le prochain mouvement ethnographique, sera toute de contiguïté. Les Etats-Unis ne sont pas encore assez peuplés, assez à l'étroit chez eux pour être contraints aux conquêtes lointaines. Ce n'est que lorsqu'ils étouffent entre leurs frontières et qu'ils regorgent de richesses que les peuples émigrent vers de nouveaux mondes. Avant de s'immiscer

activement dans les affaires de l'Europe, les Américains ont à conquérir à l'industrie plus de la moitié de leur territoire, cette immense étendue de terrains vagues qui les séparent du Canada ; il leur reste encore à délivrer les îles voisines, à s'assurer une influence dominante dans toute l'Asie occidentale, à prendre en Océanie d'importantes positions.

Dans ses entreprises, l'humanité procède toujours du simple au composé, de *proche* en *proche*, de *prochainement* en *prochainement;* les notions de provisoire et de définitif, de voisin et d'éloigné se correspondent ; la même mesure comparative est applicable au temps et à l'espace. Il sera donc plus facile à l'Amérique de prendre tout d'abord possession de pays encore inoccupés et inexploités, que d'agir à grandes distances, sur le continent européen regorgeant d'hommes et de misère. En ethnographie, comme en physique, le vide attire, le trop plein repousse ; les hommes ont horreur des foules humaines.

Je sais que, porté par la vapeur bruyante, le génie de la Civilisation marche plus rapidement qu'autrefois ; je n'ignore pas que les plus grandes distances et les plus difficiles entreprises se réduisent de nos jours à des questions de métal. Quoi qu'il en soit, j'affirme que les Etats-Unis ont bien assez de travail autour d'eux et chez eux pour la fin de ce siècle, et que ce n'est pas avant de l'avoir terminé qu'ils peuvent songer à prendre une part active et directe dans les affaires de l'Europe. Bien certainement l'Amérique nous rendra les envahissements que nous lui avons fait subir ; — cela rentre dans les lois de l'évolution humaine. Mais la prochaine révolution d'Europe sera faite par la Force, par la Centralisation, par la Russie ; celle que doivent opérer la Liberté, le Fédéralisme et l'Amérique ne viendra que bien longtemps après, quand les conséquences de la première seront épuisées. Les

Etats-Unis pourront bien agir sur l'Europe par des coalitions de capitaux, par des initiatives individuelles, par des expéditions-Lopez, par des encouragements indirects à l'insurrection, par des influences semi-officielles — ainsi qu'il est dans les tendances et dans la politique de la race anglo-saxonne. — Mais, bien certainement, les Etats-Unis n'auront aucune influence gouvernementale et décisive sur les immenses événements révolutionnaires qui vont bouleverser le Vieux-Monde. Le *moment* appartient à la Russie.

En vérité, rien n'est plus curieux à observer que l'attitude prétendue démocratique des ambassadeurs américains en Europe depuis la présidence Pierce. Ces diplomates sont républicains, audacieux, ouverts, sympathiques à la Révolution; officiels qu'ils sont, ils veulent bien être officieux pour la Démocratie! Ils lui offrent des navires, des fusils, des capitaux, tout ce qui peut affaiblir les gouvernements européens sans les compromettre eux-mêmes. Mais qu'on leur demande une armée, un homme, une goutte de sang pour sceller le pacte fraternel, ils répondront que ce ne sont pas là des articles d'échange. Et cependant la jeune Europe célèbre les vertus républicaines des Saxons et attend sa délivrance de leur initiative. Les Américains sont les traînards de la Civilisation; ce sont des monopolistes, des exploiteurs, des commissionnaires, des civilisés perfectionnés et anglais. Et l'on sait comment les Anglais affranchissent les hommes!

L'Amérique ne conquiert pas avec le plomb, mais avec l'argent, la plus meurtrière des machines de guerre. Elle achète des Etats comme des ballots de coton; elle exploite la misère des nations déchues, comme le capitaliste suce le sang du prolétaire malade. Défiez-vous des nations qui enchaînent avec l'or; c'est avec l'or qu'on forge les chaînes

les plus durables ! Défiez-vous des nations qui achètent des esclaves noirs et font mourir de faim les esclaves blancs ! Défiez-vous des républiques qui sanctifient le gouvernement, la propriété, et l'usure, et l'aubaine, des républiques hostiles au Socialisme, à l'Egalité devant le Travail et le Bien-Etre ! Défiez-vous des nations saxonnes et des gouvernements constitutionnels ! Leur rôle n'est pas de délivrer les hommes !

— Fils de l'homme, que vois-tu?

— Je vois au Nord des Etats-Unis l'immense territoire de la Nouvelle-Bretagne déchiré par la Guerre. Chassés de toutes les parties du monde, les Anglais s'y sont réfugiés avec les débris de leur marine et de leurs troupes. Ils veulent déposséder les habitants. Ceux-ci appellent la Confédération des Etats-Unis à leur secours.

Je vois deux armées sur le point d'en venir aux mains. L'une occupe les rives des mers qui ceignent le Nord du Nouveau-Monde ; l'autre s'avance par les lacs et les grandes plaines situées entre l'Union américaine et le Canada. De nombreux combats se livrent ; la guerre civile confond ses clameurs avec la guerre nationale. Les uns veulent se réunir à la république américaine ; c'est le plus grand nombre ; — les autres veulent rester sous la protection de l'Angleterre ; ce sont les fonctionnaires et propriétaires ; — une très-faible minorité se prononce pour l'indépendance.

Je vois les Anglais forcés de reculer. Je les vois qui se sauvent dans les Montagnes-Rocheuses ou remontent sur leurs vaisseaux fins voiliers. Par terre et par mer ils sont poursuivis. Ceux qui échappent s'embossent contre plusieurs points des côtes, s'emparent de quelques villes, les fortifient, s'y maintiennent, et plus tard les font prospérer par le commerce. Puis, les Anglais se mêlent insensible-

ment aux populations qui les entourent. Et enfin le Canada se réunit à la Confédération américaine.

..... Pendant la guerre européenne, les Etats-Unis s'empareront des Antilles et de Cuba ; ils se créeront un parti nombreux à Saint-Domingue, où ils exciteront des révolutions sanglantes.

Dans toute l'Amérique du Nord, la République des Etats-Unis ne reconnaîtra plus d'autre adversaire que la Russie. Entre les deux peuples, des frontières seront fixées diplomatiquement. Au Nord du Continent américain, le principe de liberté individuelle, représenté par la race anglo-saxonne, se trouvera en présence avec celui de solidarité humaine représenté par la race slave. Le contact de ces deux extrêmes nécessitera plus tard un nouvel accord.

Entre temps, l'Amérique du Sud est convulsée par des révolutions continuelles. La Liberté parcourt les Andes, appelant à la lutte les esclaves de toutes races qui mordent leurs freins rouillés et écument sous des tyrannies sanguinaires. Les républiques de Bolivar forment une alliance à laquelle viennent s'adjoindre, les uns après les autres, tous les Etats du Sud. Entre la Confédération du Nord et celle du Midi, entre la race anglo-saxonne et la race espagnole, de nombreuses communications s'établissent ensuite. Dans le nouveau continent, comme dans l'ancien, une famille intermédiaire met en rapport les deux races espagnole et slave. En Europe, c'est la famille allemande ; en Amérique, c'est la famille anglo-saxonne.

Prédiction touchant l'Asie.

En Asie, mêmes luttes nationales et civiles aboutissant, comme dans les autres mondes, à la position d'un problème ethnique.

Dès que les Anglais auront évacué l'empire des Indes, les Russes et Américains envahiront le territoire asiatique. Les premiers, alliés de la Perse, y arriveront par leurs possessions du Nord; les seconds, maîtres de la mer, y pénétreront par le Sud. — Des révolutions interminables agiteront la Chine. Les deux peuples envahisseurs chercheront à exercer une influence sur le résultat de ces révolutions. — Enfin, le Céleste Empire ne pourra plus se dérober à l'influence des autres nations. Le monde chinois servira d'intermédiaire en Asie aux deux races slave et anglo-saxonne.....

Ainsi se confondront les civilisations d'Europe et d'Asie. Du Gange à l'Obi, de l'Altaï à l'Himalaya, la vapeur entraînera des convois innombrables. Les grandes mers du Midi, les beaux fleuves sacrés des Indes seront battus par les roues de milliers de vaisseaux; l'Océan glacé sera conquis à la navigation.....

Vision touchant l'Océanie.

C'était le matin. — Parmi les nuages d'or qui sommeillent au-dessus des mers arctiques, j'étais porté par une gondole de feu. Près de moi se tenait l'Ange des révolutions qui, de son doigt divin, attirait mes regards sur le merveilleux spectacle étalé sous nos pieds.

Et comme mon admiration s'exhalait en paroles entrecoupées..... Parle nettement, me dit-il, en face des Cieux, de la Terre et des Eaux!

Et voici : je parlai d'une voix sonore comme un éclat de trompette. Et si je me souviens bien, voici ce que je dis :

Je vois la plaine sans bornes où se débattent les flots bruyants. L'Océan me paraît un bouclier d'or sur lequel un grand artiste aurait gravé les traits brûlants du soleil.

Par milliers les îles de corail sortent du sein des eaux. Et, différentes de nos pauvres femmes, les eaux enfantent dans l'allégresse !

Jamais soleil de printemps ne me parut aussi jeune que ce jeune soleil; jamais fière Andalouse ne réunit sous sa mantille traits de vierge et de mère plus parfaits que ceux de la jeune Océanie.

Amant fidèle, l'Océan presse sa fiancée dans ses bras verts, et baise avec respect ses pieds cambrés !

— Et me tournant vers l'Ange des Révolutions, je m'écriai : Grand ! trois fois Grand ! sois loué par les hommes, toi qui tires les mondes des abîmes sous-marins ! !

Et de ses mille voix l'Océan chantait avec moi ! Et de ses mille vagues il dansait, approuvant mes paroles ! !

Et je dis encore :

Voici : la mer sourit. Sur sa face de cristal je vois beaucoup de rides ; des vaisseaux innombrables la sillonnent ; les vagues bondissent autour et répètent les clameurs bronzées des canons.

Qu'ils sont agiles et bien parés tous ces navires ! Les cygnes ne sont ni plus brillants ni plus rapides ! Que de voiles et de pavillons au vent ! Que d'hommes balancés sur l'éternel abîme ! Que de chants variés dans l'immense harmonie !

Salut ! Océan, père de la vie, berceau de toutes ces îles qui dorment, paisibles, sur ton immensité !

— Et me tournant vers l'Ange des Révolutions, je m'écriai : Grand ! trois fois Grand ! Sois loué parmi les hommes, toi qui pousses des peuples vers les mondes nouveaux ! !

Et de ses mille voix l'Océan chantait avec moi ! Et de ses mille vagues il dansait, approuvant mes paroles ! !

Et je dis encore :

Sur la mer transparente le lourd vaisseau de haut-bord, le rapide vapeur aux nageoires de fer, la jonque chinoise et la légère pirogue du Polynésien se rencontrent. De tous les ports du monde, je vois les hommes accourir vers l'Océanie fortunée.

Nombreux sont les Anglais, héroïques spéculateurs; nombreux les Américains, leurs frères; nombreux les Hollandais, économes exploiteurs des mers du Sud; nombreux aussi les Chinois, objet d'étonnement pour les autres peuples. Je distingue aussi la planète de tes fils, ô malheureuse Erin! la prière d'amour de l'Allemand, le bavardage du Français, l'emphase de l'Espagnol... Le Suisse ne dit rien, mais n'en calcule pas moins.

La plupart sont arrachés par la misère au rivage natal, à la paix du foyer. Tremblants de convoitise, beaucoup se dégagent des étreintes de la femme aimée qui leur tend ses enfants comme un reproche amer. — Soif damnée que cette soif de l'or!

Ceux-ci sont téméraires, ceux-là désespérés; les uns calculent sur la chair des autres. Combien fuient les guerres et les révolutions européennes, de ceux qui les ont déchaînées comme de ceux qui les ont combattues! Combien laissent derrière eux le théâtre de leurs crimes, de leur mauvaise fortune ou de leurs souffrances! — Nuages des cieux, vous seuls recevez toutes ces confidences et les emportez loin de nous!

— Et me tournant vers l'Ange des Révolutions, je m'écriai : Grand! trois fois Grand! sois loué parmi les hommes, toi qui réunis vainqueurs et vaincus, assassins et victimes; toi qui ramasses, dans tes bras géants, peuples du Nord et du Midi, peuples du Couchant et de l'Aurore, et confonds dans un seul leurs ardents transports!!

Et de ses mille voix l'Océan chantait avec moi! Et de ses mille vagues il dansait, approuvant mes paroles!!

Et je dis encore :

Quel est ce ponton qui fend si péniblement la vague écumante? De son pont à sa cale il regorge de passagers. Tous sont pauvres, mais pleins d'espoir. Et vers l'azur des cieux leurs voix unies s'élèvent en accords virils!

Oui, le navire est vieux, mais jeunes ceux qui le montent, et plus jeunes encore leurs idées! Sur leur brave drapeau je lis cette flamboyante devise : Avenir! Et je salue leur drapeau, quelle que soit la disposition de ses couleurs sur sa hampe élancée!

Salut! proscrits, enfants et pères des peuples! mes frères socialistes, salut! salut!!

Ah! les flots sont moins barbares que les Européens! Ils s'abaisseront, dociles, sous la quille de votre embarcation délabrée; favorables, les vents enfleront vos voiles; et du plus haut des cieux, le Génie de la Nature secondera vos efforts!

Courage, frères! peu vous ont précédés, mais des nations entières vous suivront! Vous êtes la fleur, la sève de l'humanité, le plus pur de son sang! À vous sont les mondes vierges! Vous serez le ciment des nouveaux édifices, l'arc-en-ciel qui ralliera les hommes ennemis!

En avant! Votre mission est grande; elle vous donnera la victoire sur les tempêtes et les climats, et joyeux, vous passerez sur les abîmes. En avant!

— Et me tournant vers l'Ange des Révolutions, je m'écriai : Grand! trois fois Grand! sois loué parmi les hommes, toi qui sauves les justes des griffes de leurs persécuteurs, pour les glorifier!!

Et de ses mille voix l'Océan chantait avec moi! Et de ses mille vagues il dansait, approuvant mes paroles!!

Et je dis encore :

Ils se rapprochent les beaux navires! Aux embouchures

de la rivière Charmante et du fleuve des Cygnes, dans les golfes dorés et les lacs de cristal, ils abordent. Riant est l'archipel qui les reçoit, car les étoiles du firmament se mirent dans ses îles vertes, et ses plaines se fendent sous le fardeau des fruits, des moissons et des fleurs.

— Ah ! si j'avais le courage de revivre, Australie ! je voguerais vers toi. Mais l'Iniquité de ce monde m'a brisé. Oh ! pardonne, fiancée des forts, si je préfère à toi la Mort, la vieille décharnée, sans voix et sans pudeur !

Les voilà dans les ports, les beaux navires ! Ils piaffent sur leurs ancres comme des coursiers captifs. De leurs entrailles profondes les passagers sortent en se pressant.

Je vois débarquer le prêtre et le médecin, noirs comme les baies des plantes vénéneuses ; — le trafiquant et sa pacotille, présents funestes ; — le journaliste et l'avocat verbeux ; — le Juif et le professeur ; — la fille galante et la vieille qui l'accompagne ; — le prolétaire maigre ; — le paysan qui pleure sa chaumière ; — l'ingénieur et le mécanicien, menaçants pour la Nature vierge ; — l'imprimeur et le philosophe ; — le prince et le tribun frappés de bannissement.

— Et me tournant vers l'Ange des Révolutions, je m'écriai : Grand ! trois fois Grand ! toi qui peux faire le Bien avec les instruments du Mal ! Que les hommes te louent !

Et de ses mille voix l'Océan chantait avec moi. Et de ses mille vagues il dansait, approuvant mes paroles ! !

C'est alors qu'étendant sa droite vers la quatrième partie du monde, l'Ange des Révolutions me dit : Ecoute, fils de l'homme, et pèse mes paroles en ton esprit !

« A ma voix les mondes s'élèvent du fond des abîmes.

» Encore humide de l'eau des mers, l'Océanie résume les caractères de toutes les sociétés qui l'ont précédée. Là vivent à la fois : l'homme noir qui se prosterne devant un manitou; — le Mongol et le Malais cuivrés; — le Polynésien à la taille haute; le chrétien et le mahométan; — le civilisé qui vénère Mercure, et le socialiste qui ne reconnaît d'autre Dieu que lui-même.

— « Les mondes et les hommes enfants se ressemblent; ils contiennent les ébauches de tous les organes, les esquisses de toutes les fonctions qui les animeront plus tard. Et ces éléments inachevés exagèrent à l'envi leur puissance vitale pour développer l'être nouveau.

» C'est à dessein que je rassemble ainsi toutes les races et toutes les formes sociales produites jusqu'à ce jour par l'Humanité. Sur cette terre nouvelle je les ferai tomber serrées comme grêle, et comme des flocons de neige légère je les confondrai par le souffle des guerres et des révolutions.

» Vois! Les races se croisent, les langues s'altèrent, les fils ne reconnaissent plus les mères qui les ont apportés de si loin dans leurs flancs. La Force tend sa main rude à la Science dédaigneuse; la négresse ardente attire sur son sein le froid Européen. — L'amour folâtre n'a point de race; il déchire dans ses doigts roses les titres de noblesse des nations. —

» Entre mes mains, continue l'Ange, cette terre sera comme un van, et je ne laisserai pas reposer les hommes et les choses qui sont à sa surface.

» .....Jusqu'à ce que, de toutes ces races et de toutes ces langues sortent trois langues et trois nations nouvelles qui entraîneront toutes les autres dans la sphère de leur activité, étonneront le monde par leur puissance gigantesque et feront respecter leurs étendards partout.

» Car je suis, fils de l'homme, l'éternel Dieu vivant, le

Dieu du Mouvement et de la Révolution qui transforme sans cesse et les mondes et moi-même, et qui me dérobe ainsi aux hypocrites supplications dont les mortels poursuivent les autres dieux! »

.....Ainsi dit l'Ange. Et moi, pauvre diable de proscrit, j'écrivis ses paroles.

....Le nuage qui nous portait, l'Esprit et moi, s'éleva dans l'éther sublime, et de nouveau s'arrêta.

Le Soleil étendait ses rayons rouges sur la mer retentissante, comme un guerrier qui repose sur sa couche ses membres raidis de fatigue.

Dans le crépuscule du soir les mondes immenses m'apparurent.

Et je ne vis plus les frontières qui séparent les nations. Et je n'entendis plus qu'une immense harmonie formée de mille rumeurs diverses.

Les continents se tenaient embrassés. Sous la vapeur les monts avaient abaissé leurs cîmes. Les rivages des mers communiquaient par des vaisseaux si nombreux qu'il semblait que les hommes eussent construit un pont de bateaux sur l'Océan.

Libres et heureuses, les îles ne tenaient plus aux continents que comme les chaloupes aux grands navires qui les protègent contre les redoutables caprices de la mer.

Des aérostats traversaient les airs dans tous les sens, conduits par la main des enfants.

Et je vis un grand lac de sang alimenté par les veines de tous les hommes confondus.

Et les Cieux, la Terre et l'Eau célébraient à l'envi les glorieuses destinées de notre espèce!!

Oh! grande est l'Humanité, éternel l'Avenir, immenses les Mondes bercés dans l'Espace infini!...

Et bien petits nous sommes, Civilisés éphémères qui prétendons imposer des lois à l'Univers et des bornes au Temps!...

Mais qui donc êtes-vous, illustres monarques et profonds législateurs d'Occident, qui vous croyez les premières et les dernières des créatures vivant sous le Soleil?

Misère et pitié! Mais n'entendez-vous pas gronder l'abîme de feu qui vomit les révolutions parmi les hommes, l'abîme toujours ouvert, toujours affamé, toujours vengeur? Il engloutira vous et vos systèmes menteurs, et vos vanités de maîtres d'école. Car tout système est faux, et tout systématique, oppresseur!

Nous ne souffrirons plus de Gouvernement, de Mendicité, de Maîtrises. Qui que vous soyez : Césars, Jésuites, Communistes, Traditionnaires ou Phalanstériens, n'aspirez plus à nous conduire. L'homme est enfin sorti de l'école de l'Esclavage!

Derniers rhéteurs d'un monde à l'agonie, chefs de sectes, dorez la pilule du Privilége comme vous voudrez : nous la reconnaîtrons et personne ne nous la fera plus avaler. — Le Bourgeois, c'est l'Ennemi!

ÉPILOGUE.

« *Odi profanum vulgus.* »

I. Le feu de mon âme est apaisé! Ce travail est fini. Bon ou mauvais, il me convient : c'est tout ce qu'il m'en

faut. Plaira-t-il aux autres? je ne me suis jamais préoccupé de si peu de chose.

Car je n'ai point placé ma confiance dans les Civilisés non plus que dans les sentiments qui sortent de leur bouche. Les civilisés sont plus menteurs que le caméléon et plus traîtres que la vipère. Je n'ai foi que dans la Révolution.

Je ne ressemble pas aux journalistes qui mendient les faveurs du public et prétendent cependant lui donner des leçons!

Et qui n'ont pas même la liberté de dire de M. Bonaparte qu'il a le haut d'un jésuite et le bas d'un mulet! Et qui consentent à martyriser leur pensée jusqu'à ce qu'elle passe par le trou d'aiguille d'une pareille censure!

Cadavres! Mendiants! Meurts-de-faim!

Moi, je répète le cri de mon cœur aussi fidèlement que l'écho répète le hurlement de la tempête. S'il me fallait écrire sous la dictée d'un maître ou sous le regard d'un élève, je briserais plutôt cette plume. Et de ses morceaux brûlants, je marquerais au front les écrivains vendus!

II. Les Rrrévolutionnaires ont dit — non pas dans des termes scientifiques ou parlementaires — que j'étais atteint d'une monomanie d'orgueil. J'en suis convenu. Puissent les Rrrévolutionnaires être satisfaits!

Mais, par pitié pour eux, je leur annonce que dans les années qui vont suivre, leur hypocrisie verra s'élever des orgueils bien autrement monstrueux que le mien. Et que ces orgueils les marqueront au fer rouge! Que les Rrrévolutionnaires cherchent donc à s'y opposer avec la doctrine du dévouement et les primes du civisme!

Hélas! grands citoyens, il n'y a plus rien à faire contre l'esprit d'examen et de liberté. C'est à désespérer tous les pédagogues, démagogues, frères ignorantins et pères socia-

listes de ce siècle. Dans le monde désert de la République du Devoir, consolez-vous en chantant : *omnia vanitas !*

La Révolution socialiste, c'est l'Individu, c'est le Bonheur ! Et que pourrait donc faire une révolution pareille d'hommes enrégimentés comme vous l'êtes, et niant l'excellence de l'Intérêt, du Bien-Etre, de l'Orgueil et de la Liberté individuelle ?

Vous me montrez au doigt pour la franchise de mon audace. Dans dix ans, on m'accusera d'avoir été modeste.

III. A tout homme indécis, flâneur, timide, sans érudition, sans livres ni documents à sa portée, j'offre mon exemple :

J'ai vaincu l'indolence de mon esprit, j'ai mis une main d'acier sur les palpitations de mon cœur. J'ai appris et désappris tout ce que j'ai pu, comme j'ai pu, où j'ai pu. J'ai publié ma pensée par la seule force de mon caractère, ayant tout contre moi : mauvaise santé, position précaire, exil, hommes et choses. Je me suis raidi contre les difficultés amassées sur ma voie. Tous mes efforts ont été dirigés vers le but que je poursuivais. Mes ennemis étaient nombreux ; je les ai comptés et j'ai dit : je n'en aurai que plus de courage. Je souffrais : j'ai fait taire la douleur. J'ai déchiré la ceinture de deuil dont mes reins étaient entourés, et j'ai posé sur ma tête une couronne d'herbes parfumées. Mon cœur s'est relevé sous l'aiguillon du mépris, et ma main s'est raidie comme un levier. L'homme grandit en luttant. L'âme sauve le corps ! La Révolution soutient les affligés et les malades !

Prolétaire deshérité ! tu n'es pas excusable de ne pas dire ta pensée sur toutes choses, quand moi, j'ai pu le faire ! Courage ! L'homme de bonne volonté et de sens droit peut tout faire de rien ! De tout homme qui se dit ton maître, pédagogue ou démagogue, approche-toi sans

crainte, prolétaire! place ton épaule contre son épaule et tes yeux en face de ses yeux. Et tu verras s'il est beaucoup plus grand que toi, et s'il supporte longtemps le feu de ton regard!

IV. Mais on ne vous lira pas! Mais la voix du prophète est étouffée par le poing du despote aujourd'hui! Mais tous les partis vous sont hostiles, et les partis gouvernent l'opinion! Mais contre vous les haines sifflent comme des couleuvres! Entendez-les!!

Mais la France, amie du scandale, et le continent discuteur sont fermés aujourd'hui à toute libre pensée! Mais dans ce Londres immense, noir et dernier refuge de l'examen avide, si vous trouvez un imprimeur qui vous livre ses presses au prix de l'or, vous ne trouverez pas d'éditeur qui consente à étaler votre livre à la devanture de sa boutique, pas de journaliste qui assume la responsabilité d'en parler, même en mal; pas un acheteur! Et parmi ceux auxquels vous le donnerez, personne ne vous en remerciera, personne ne vous en parlera même; tous le liront, mais tous le cacheront; ce sujet sera banni du discours! Ne savez-vous pas que contre l'audace et la vérité s'est formée de tout temps la conspiration du silence? Ignorez-vous qu'il n'est permis à personne de marcher en dehors des trottoirs que suit la foule, et que tout le monde se boutonne jusqu'au cou pour ne pas laisser voir la place où bat son cœur?

V. Voilà ce qu'on croit m'apprendre, à moi qui ai plus souffert que tout autre depuis que je tiens une plume, à moi qui n'ai pu savoir l'opinion de mes amis les plus intimes même toutes les fois qu'il s'est agi de mes livres, à moi longtemps renié par ma famille pour ce travail *qui ne sert à rien*. Eh! qui donc saurait mieux que le

crime de la franchise ne se pardonne plus, et qu'en fait d'émulation, nous n'avons plus guère que celle des eunuques qui ne font rien et empêchent aux autres de faire?

Cependant je parlerai, et l'excommunication ne pourra rien contre moi. Cependant je me réjouirai fort de la mesquine envie des hommes de mon temps. S'ils ne sont pas encore assez fiers pour exalter leur propre valeur, ils rabaissent déjà celle des autres. Nous arrivons à l'affirmation de la Liberté individuelle par la négation de toute autorité.

C'est ainsi que l'humanité procède. Après moi, les auteurs n'auront même plus, pour se faire lire, la ressource du scandale. Les hommes prennent confiance en eux. Qui se douterait que j'étais le plus timide des étudiants de l'illustre université de Paris?

Allons! allons! Les cerveaux se remplissent d'ardentes étincelles. La fauvette chante dans la haie fleurie sans se préoccuper de l'aigle qui crie sur le mont Terrible. Chacun parle sa langue et suit sa voie!

VI. Je n'écris cependant pas sans espoir. Car je ne sache pas un homme qui agisse sans intérêt. Et le plus noble des intérêts, c'est, sans contredit, l'Espoir.

J'espère en la venue des Cosaques. Et, différant en cela de bien d'autres, je l'avoue. Il ne serait pas juste non plus que moi, qui annonçai l'invasion, je n'en retirasse aucun bénéfice.

Non! ces feuilles ne seront pas toujours ballotées dans le tourbillon des haines; elles ne seront pas éternellement déchirées par l'ongle sanglant de la Calomnie! Non! mon amour pour la vérité n'aura pas entièrement tourné contre moi!

J'entends la voix de l'Avenir, franche et pleine comme celle du chasseur, matinale et joyeuse comme le chant du

pinson. — Salut au soleil d'or sur la Sierra sombre ! Salut au jour naissant ! !

VII. Quand viendront les Cosaques, les beaux Slaves exempts de préjugés, ils liront mes livres et les feront lire à leurs enfants, et diront : Cet homme voyait clair ! Et l'Invasion détruira par le fer de sa lance les barrières intellectuelles qui séparaient les nations ; dans ses bras géants elle prendra tous les hommes et les poussera les uns contre les autres. Et l'Idée frémissante, indomptée, suivra les peuples en marche, les peuples libres d'épouvantements !

Pazienza ! La dernière heure des nuits est toujours la plus noire. Le bruit de la tempête est loin derrière moi. Le Printemps nous apporte dans les plis de sa robe la fraîcheur et le murmure des ruisseaux argentés. A l'Orient s'élève la fanfare des trompettes ; le canon gronde dans les monts sourcilleux ; le coursier d'Ukraine a bondi sous son cavalier qui chante : Salut au jour naissant ! !

VIII. Toute chose suit les lois de son développement. Une idée subit le temps de gestation nécessaire dans le cerveau qui la conçoit ; — elle naît à son heure. Emise trop tôt, elle viendrait au monde avortée ; émise trop tard, elle y viendrait asphyxiée, plantureuse. L'auteur, comme le lecteur, n'oublie rien, n'apprend rien qu'en méditant ; c'est par le travail qu'il recrée les choses à son image. La pensée qui m'arrive, je dois la faire mienne par la réflexion. La pensée que j'émets, les autres doivent la faire leur avant de la rejeter ou de l'admettre. L'auteur ne diffère du public que par la témérité qui lui fait découvrir une idée et par l'opiniâtreté qui la lui fait poursuivre. Bien maladroit celui qui ne saurait pas tailler dans l'ample manteau de l'audace le frac étroit du raisonneur !

L'oiseau de feu, le bel oiseau des monts qui se plaît dans

la neige, crie quand la foudre approche des Alpes ébranlées. Ainsi, moi, je crie *Hurrah!* quand les foules Cosaques s'apprêtent à déborder sur l'occident éperdu. Alors, je n'ai plus rien de l'homme que la voix; mes yeux et mes narines jettent du sang. HURRAH!!

IX. Maintenant que ce livre a paru, les événements vont suivre leur cours avec une rapidité, une précision terribles. Toutes les flèches atteindront au but, toutes les lances au cœur. Et le but, le cœur, c'est la Civilisation!

Mais il était nécessaire que ce nouveau Déluge fût annoncé d'une voix ferme et suivi par un doigt inflexible : moi seul pouvais traiter un pareil sujet. Il était nécessaire qu'aux autres scandales produits par cette plume que je tiens, j'ajoutasse celui-ci!

Je m'assure que mes contemporains ne considéreront plus les immenses événements qui les pressent d'un point de vue si misérable. Je m'assure qu'ils trembleront et s'humilieront sous la main toute-puissante de la Révolution. Ceux qui possèdent le Pouvoir sentiront dans leur cœur le découragement que donne le Remords. Ceux que la misère torture entendront dans leurs vaillantes poitrines les voix sœurs du Courage et de la Justice. Le martinet remplira les airs de ses cris d'épouvante; le passereau fixera sa demeure dans les palais! ALLELUIA!!

X. — ALLELUIA!

« The world shall be unkinged. »
(Le monde doit être démonarchisé.)
LOUIS-PHILIPPE Ier.

« Ce n'est pas un simple héros, c'est un TZAR qu'il lui faut pour époux. »
Chant populaire slave.

Les rois ressuscitent! Alleluia!!

Races de Romanoff, de Cobourg, de Hohenzollern, de

Cotha, de Hapsbourg, de Hanovre et de Savoie, et vous les Bourbons de tous royaumes! descellez vos tombeaux; accourez voir vos fils qui partent pour la guerre! Alleluia!!

A Pétersbourg, à Munich, à Londres, à Berlin, à Bruxelles, les portes des palais ont roulé sur leurs gonds, et les souverains se sont montrés aux regards des nations étonnées de les voir marcher! Alleluia!!

Depuis tantôt quarante ans, ils étaient morts. Mais aujourd'hui, la colère est montée sur leurs fronts blêmes; leurs yeux ternes sont rouges de sang. Ils vont à Vienne, la ville de sinistre augure où le glaive de Waterloo, sanglant encore, découpa sur la carte d'Europe des nationalités esclaves! Alleluia!!

Quand l'épervier plane au haut des cieux avant de fondre sur sa proie, les petits oiseaux remplissent l'air de leurs cris! Alleluia!!

Louez donc le Seigneur, peuples! revêtez vos habits de fête, jetez des fleurs et des jeunes filles sur le chemin des rois! Alleluia!!

Courez aux églises; suspendez-vous aux cloches; faites fumer les cierges et les encensoirs comme aux fêtes des reliques! Alleluia!!

Pavoisez vos maisons aux couleurs de l'Autriche: rouge, noir et jaune. Car rouge veut dire guerre; noir signifie mort, et jaune, ignoble débauche d'amour. Or, voici: la guerre va sortir de la maison d'Autriche; et plusieurs nations seront frappées de mort; et toutes les races se croiseront dans une épouvantable promiscuité! Alleluia!!

Voici le Printemps, la Pâques des peuples, l'heureuse saison où Jupiter enleva la belle fille d'Agénor! Alleluia!!

Les vaisseaux serpentent à travers les glaciers; dans la prairie l'herbe pousse; l'arbre pleure; les bourgeons du saule et du peuplier ont répandu leurs parfums! Alleluia!!

L'alouette chante au plus haut des cieux. Europe se prépare pour de nouvelles noces; elle frisonne comme la fiancée qui attend l'époux ! Alleluia !!

Et l'époux viendra le soir, harassé de fatigue et couvert de poussière; il fera résonner la chambre nuptiale du bruit de son armure ! Alleluia !!

Il posera son épée sur le sein de la belle Europe et dira : Tes peuples d'aujourd'hui passeront comme la neige, parce qu'ils sont le fruit d'autres amours. Et tu enfanteras dans la douleur ceux que je te donnerai, comme la terre que déchire le gazon qui grandit ! Alleluia !!

Car je suis fort. Il me faut tout ton amour et toute ta fécondité. Nos nuits de fiançailles seront courtes, car je me coucherai fort tard et je me lèverai de bonne heure : j'ai beaucoup de travail à faire ! Alleluia !!

Et la belle Europe serrera dans ses bras son royal époux couvert de sang. — Parce que les femmes aiment les hommes qui ont des enfants dans leurs reins ! Alleluia !!

Alleluia ! Louez donc le Seigneur, peuples ! et bondissez d'allégresse ! Et quand paraîtra dans l'aube du matin le Socialisme naissant, apportez les beaux fruits mûrs, le pain et le vin aux époux. Car leur nuit sera pénible : elle donnera le jour à une société ! Alleluia !!

Car la Révolution « donne une famille à celle qui était » stérile, la rendant joyeuse et mère de plusieurs enfants ! » Alleluia !!

.... Le lendemain de ces noces hideuses, les hommes se porteront en foule au devant des nouveaux mariés ! Alleluia !!

Et l'époux leur paraîtra fatigué, et la jeune femme joyeuse ! Alleluia !!

Et les hommes diront : En vérité, cette aimable femme épuisera promptement ce mari féroce ! Alleluia !!

Car cet homme est le plus mortel entre les mortels. Il

s'appelle le Tzar de toutes les Russies, et mille glaives le menacent! Alleluia!!

Tandis que cette femme est d'une essence immortelle. Elle s'appelle l'Europe, l'Humanité! Alleluia!!

.... Et quand l'époux barbare sera mort, les peuples se répandront sur la large route de la vie jonchée de fleurs, et chanteront : Humanité! reine féconde, reçois-nous sur ton sein et préside à nos destinées! Alleluia!!

XI. — DANS LA MORT.

« C'est ici le royaume de la Mort. »
BYRON.

J'aime le repos de la nuit après les fatigues du jour. J'aime la contemplation solitaire après les émotions des grandes épreuves.

Je me recueillerai sous le gazon de ma tombe comme dans un autre exil — un exil meilleur, plus tranquille, moins harcelé que celui d'aujourd'hui! —

Et chaque fois que je renaîtrai, j'aurai plus de vaillance et de force pour chercher le bonheur. — Le Bonheur que les Civilisés ne connaissent pas! —

Cette aspiration incessante, éternelle, infinie vers l'Avenir et l'Inconnu, ce n'est pas en vain qu'elle me sourit. Pourquoi l'homme penserait-t-il donc s'il ne devait jamais réaliser sa pensée?

Avec la terre noire, avec les vers soyeux et froids qui tamisent et renouvelle l'argile, mon âme ne sera pas!

A mesure que je vieillis, je m'attache davantage aux êtres plus jeunes. Mon âme cherche en eux une nouvelle demeure, je me sens attiré vers mes destinées futures. — L'âme des vieillards convoite le corps des enfants.

Il y a dans ces instincts imprescriptibles toute une sublime démonstration de la vie future et de l'alliance des âmes vieilles avec des corps nouveaux.

En quoi serait donc irrationnelle cette proposition que j'avance et qu'en son lieu je démontrerai : *à savoir,* que les âmes renaissent à l'instant où périt l'argile, et qu'elles s'unissent aux corps d'enfants qui viennent au monde ?

En sorte que l'homme se recrée de l'homme, dans sa pensée comme dans son corps ; en sorte qu'entre la vie sus-terraine et la vie sous-terraine s'établit un échange non interrompu ; en sorte que jusqu'ici nous n'avons eu conscience que de la moitié la plus courte et la plus mesquine de notre existence.

La vérité est là !

Chaque fois que je renaîtrai, je me rappellerai les jours fortunés de ma première jeunesse !

Alors que les fanfares du cor radoteur m'éveillaient sous le toit de quelque ferme isolée ; alors que je faisais reluire sous la laine les canons bronzés du fusil, et que je détachais les chiens ardents.

Oh ! que la nature me semblait belle avec ses brumes d'automne que déchirait le soleil ! L'air vif pénétrait jusqu'au fond de mes poumons avides, et mesurant du regard la vaste plaine, je m'élançais pour la parcourir avec le jour !

Ainsi chaque fois que je reviendrai sur la terre, le soleil de la vérité me semblera plus éclatant, les brouillards de l'injustice moins épais, la vie moins aride, le but plus rapproché, les hommes meilleurs, la terre plus riante et plus féconde.

L'Espoir est le bon génie de l'homme qui s'éveille.

J'aime mieux, une fois pour toutes, assigner un terme éloigné à la Révolution que de l'entendre annoncer chaque jour par les révolutionnaires *de profession* auxquels chaque jour apporte un nouveau démenti. Ainsi, je sais sur quoi compter, en quoi ne pas placer ma confiance.

La Révolution n'est pas mienne. Je ne veux pas la rapetisser à la durée de ma vie, à mon passage si rapide dans le temps, si peu noté dans l'espace. « Je ne suis pas » de ceux qui disent : après moi la fin du monde. J'aspire » de toute mon âme en l'éternelle et continue transforma» tion ; elle est prouvée. C'est pourquoi je suis passion» nellement révolutionnaire [1]. »

Quand je vois tout ce qui m'entoure hostile à la Liberté, à la Vérité, à la Justice ; quand je vois l'infinie Poésie et l'infini Bonheur délaissés pour des jouissances dégradantes et banales, alors, je l'avoue, j'éprouve une suprême joie à m'enfoncer dans les mystérieuses solitudes de la vie future.

Que les Rrrévolutionnaires *vigoureux* traitent d'utopies ces espérances d'outre-tombe ; elles supportent mieux la discussion scientifique que les hypothèses cancanières de leurs journaux quotidiens.

Quant à moi, je souffrirais mille morts si ces convictions m'étaient arrachées. Car je ne puis croire que la Révolution sociale accomplisse jamais son œuvre immense au milieu de nos sociétés décrépites, divisées par des intérêts et des partis menteurs, tout-puissants pour le mal.

Non ! je ne puis me figurer, comme les profonds politiques de la Démocratie, que la Révolution soit jamais enfantée par une fausse couche de madame Bonaparte, ou qu'elle pénètre en contrebande dans les murs de Paris avec les déclamations chauvines des proscrits de Londres.

Les profonds calculs diplomatiques du Bonapartisme et de la Démagogie n'ont jamais parlé ni à ma raison ni à mon cœur. Et l'enthousiasme simulé par l'intrigue n'a jamais fait naître en moi que tristesse et dégoût ?

Telles sont cependant les suprêmes espérances des nations civilisées : des despotismes sans forces, des opposi-

(1) Ernest Coeurderoy. — *Trois Lettres au journal l'Homme.*

tions sans principes, des Césars sans prestige, des Cicérons aux doucereuses paroles! Je puis me tromper, comme tout autre, dans mes espérances d'avenir. Mais, déception pour déception, je préfère garder ma grande foi dans la vie future!

XII. — UNE CONDAMNÉE.

De profondis!

Décadence! Dissolution! Mort! telle est la destinée prochaine des nations civilisées de l'Europe! Mort par défaut d'air, d'aliments, de sang et de forces: la plus inévitable des morts!

Que les nations bourgeoises en prennent leur parti; qu'elles tombent à genoux; qu'on leur coupe les cheveux et qu'on leur fasse la toilette des morts!

Que les soldats mènent deuil; qu'ils portent leurs fusils la crosse en l'air; que les tambours, couverts de crêpes, battent le roulement des morts!

Que les prêtres endossent les surplis noirs; qu'ils bénissent l'eau salée; qu'ils chantent les prières des morts!

Qu'on prépare des chars funéraires comme aux jours des grands fléaux; qu'on les attelle de chevaux noirs; qu'on les revête de linceuls parsemés de larmes; qu'on les couronne de sombres feuillages et de rameaux de cyprès aimés des morts!

Qu'on creuse des fosses communes; qu'on y jette le soufre, la chaux et l'eau chlorurée; qu'on y brûle les essences qui désinfectent l'air des émanations des morts!

Qu'on mande le confesseur; que l'exécuteur aiguise le coutelas d'acier; que les vieillards s'agenouillent et que les enfants s'enfuient comme aux agonies des morts!

Que les peuples vieillis placent leurs têtes sur le billot; qu'ils meurent plus courageusement qu'ils n'ont vécu; que

l'œuvre de la Fatalité s'accomplisse ; que les cieux et les astres soient obscurcis comme aux condamnations des morts !

Que les nations jeunes qui descendront du Nord recueillent les crânes de celles qu'elles ont exécutées ; qu'elles étudient leurs sciences et leurs pensées, tout ce qu'elles ont fait, tout ce qu'elles auraient pu faire. L'humanité ne progresse qu'en développant la tradition des morts !

Il faut que la Révolution s'accomplisse !

Il faut que la Société meure et renaisse !

Les Russes ont soif de sang !

XIII. — Sur ce livre achevé, malgré tous les obstacles, dans les angoisses et la maladie, j'appelle le concert de toutes les fureurs ;

Les interprétations verbeuses, les discussions irritées ; la coalition monstrueuse de tous les intérêts qu'enfante l'esprit de parti !

J'appelle la Médisance à la vue courte, l'aveugle Calomnie, les Insultes brutales et lâches dont tous les gouvernements, officiels ou disponibles, poursuivent les hommes libres !

J'appelle les imprécations de la foule imbécile. Et je vous admire, vous tous, mendiants de la littérature, faméliques du journalisme, aristarques de la rampe, petits-maîtres du feuilleton, qui suppliez le public de vous être favorable : je vous admire ! N'est-ce pas un Dieu mignon que vous adorez-là ?

Le Public ! Si j'étais sculpteur ou peintre, j'ôterais à tout le monde l'envie de le vénérer. Je lui ferais une bouche immense, capable d'engloutir toutes les vanités, une bouche que toutes humiliations ne rassasieront jamais, une bouche fendue jusqu'aux oreilles, une gueule, un antre, un gouffre où tout disparaît ! Je lui ferais une trogne

d'âne, des dents aiguës, une langue de serpent, de grands ongles noirs et pointus, un rire féroce sur une face hideuse, une face patibulaire, la face d'une portière critiquant un roman de Georges Sand !

Voilà le tableau que je ferais du Public. Et plus impérieux que Moïse, les verges du mépris à la main, je dirais aux Juifs de la littérature : Israël ! voilà ton Dieu ; et il n'y en a point d'autre ! Et tu te prosterneras devant lui et tu lui lècheras les pieds !

Mais vous ne connaissez donc pas, Messeigneurs du journalisme, ce Public que vous encensez ? Vous n'avez donc jamais découvert, au coin de votre fenêtre, son grand œil rouge, ivre de scandale ? Vous n'avez donc jamais été pressés par l'immonde cohue qui demande la tête des condamnés à mort ? Vous n'avez donc jamais vu cette fauve passer sa langue rouge sur ses lèvres desséchées ? Vous n'avez donc jamais respiré l'odeur chaude, nauséabonde, renversante qui s'échappe de la matière humaine foulée, tassée, suante ?

Non, vous n'aimez pas le Public ! Et personne ne l'aime, encore que tout le monde le redoute. Je vous demande, poètes nerveux ou incompris, hommes sans justice et sans cœur qui paradez dans les antichambres du pouvoir et dans les salons de la noblesse, je vous demande, au nom de votre Dieu, si jamais vous avez songé au sort d'un seul de ces prolétaires dont les dents claquent de faim et de froid, et qui sont aussi du Public, je pense ?

Ah ! que la Foule est niaise de se laisser toujours prendre aux voix pleureuses qui sollicitent ses aumônes ! Ainsi va le monde, cependant. Demandez-lui deux sous sur le pont des Arts, il vous appelle mendiant. Mettez-lui sur la gorge la gueule d'un canon de Décembre, il vous nomme empereur !

Quant à moi, je suis dans mon droit en faisant subir la

peine du talion à ce public immonde qui journellement m'insulte. J'ai sur lui l'avantage de la position, puisque je ne m'abaisse jamais à me défendre et que je suffis seul à attaquer tout le monde. En vérité, qu'on me prête toutes les imperfections, tous les vices et tous les défauts qu'on voudra, on ne m'en trouvera jamais autant que je puis en trouver à tous les autres. La partie est par trop inégale et mes adversaires auront déjà fini de glaner, que je n'aurai pas encore commencé ma moisson.

Oh! bien sot vraiment celui qui se fait l'esclave de la majorité quand il peut lui parler en maître! Quoi que tu dises de moi, Public, tout ce qui est et tout ce qui n'est pas, tout ce qu'on hurle et tout ce qu'on chuchotte, tout ce que tu exaltes et tout ce que tu condamnes, quoique tu dises de moi,... je me mets en dehors de ton jugement et je te défie! Etre insulté par tout le monde, c'est n'être insulté par personne et acquérir le droit de dire la vérité à tous. J'en suis là!

... Sur ce pauvre livre j'appelle l'anathème des grands journaux subventionnés, ces esclaves modernes plus misérables que l'esclave antique qui gardait du moins sa libre pensée dans les fers.

J'appelle la mauvaise foi, les attaques hypocrites et vulgaires des petites feuilles de la Démagogie qui vivotent sur le dénuement de la bourse et de la pensée de leurs chefs. La misère aigrit et rend injustes ceux que l'ambition torture.

XIII. — J'appelle enfin LA HAINE!

Les hommes de mon temps me l'ont inspirée par leur hypocrisie; qu'ils me la renvoient pour ma franchise. Je serai fier d'attirer leurs traits empoisonnés. Grêle pour grêle et douleurs pour douleurs! Je ne plierai pas: qu'on me brise!

Ma haine et mon amour sont de même origine ; leurs racines nerveuses s'élèvent de chaque fibre de mon cœur déchiré ! En moi toute haine suppose un amour, comme toute médaille, un revers ; toute négation, une affirmation; toute question, sa réponse. — Je hais infiniment parce que j'aime sans réserve !

La Révolution m'emporte vers des horizons lointains et terribles ; elle centuple la virtualité de mon être ; elle passe sur ma tête comme un souffle d'ouragan. — Et sur mes tempes qui battent je sens mes cheveux s'allonger comme autant de serpents !

En des années paisibles j'eusse traîné longtemps mes jours dans le cercle de famille. Mais en ces temps de déluge, il faut se mouvoir dans l'Humanité. Je vivrai plus ainsi. Eh ! qu'importe d'ailleurs la durée de la vie pour qui l'emploie sans épargne et sans calcul ! — Tout ce qui est, est immortel !

Je suis de ceux que les émotions font naître et mourir jeunes, de ceux qu'elles consument rapidement sur la terre et dans la tombe, dans le ciel et dans l'enfer !

Je ne saurais vivre indifférent pour les êtres qui m'entourent. Je les aime ou les hais, commandant ainsi leur amour ou leur haine. — Car le cœur de l'homme est un abîme avare qui ne rend jamais que ce qui lui est donné.

Dans ce monde d'iniquité, je ne puis rien aimer comme je m'en sens la force ; je suis contraint de haïr, hélas !

Et ma haine, c'est de l'amour encore ; l'amour de l'homme juste qui désespère, l'amour de l'homme libre forcé de vivre au milieu d'esclaves ; un amour non satisfait, immense, indéfini, généreux et général. — Amour qui brûle, amour qui tue !

Je suis l'amant de l'Avenir qui maudit le Présent. Je suis le citoyen de l'Humanité qui souffre en Civilisation.

Je mords et déchire de toute la force que donne à mes dents une indignation légitime!

Moi, je ne puis aimer la femme que j'achète, la famille qui me dénature, le propriétaire qui me repousse dans le chemin, le marchand qui me vole, le chef de parti qui m'exploite, le juge et le gouvernant qui me proscrivent, le bourreau qui.....

Je ne puis vivre sous le ciel qui abrite ce ramassis d'hommes; je n'ose point sourire aux étoiles brillantes qu'ils regardent peut-être; je souffre en respirant l'air qu'ils souillent!...

Je hais cette société fangeuse, ce saint Privilége qui crève de gras-fondu, cette orgie d'épiciers économes qui, mornes, bâilleurs, font mourir par milliers artisans et artistes!

Ce monde est mon cachot.. .. Mais je ne graverai point mon libre nom sur ses barreaux; je n'écrirai point mes rêves de poète sur ses murailles froides; je ne sourirai point à mes geôliers!

Car la haine que je leur porte, c'est mon amour à moi, mon saint amour, la fièvre brûlante qui court par mes artères, ma vie!..... Oh! quand donc viendront-ils, Humanité! tes grands jours d'allégresse? Quand te verrai-je, ô mère! briser ta couronne d'épines? Quand chanterai-je ta gloire dans les mondes heureux? Quand tresserai-je, de ces mains indignes, des couronnes de roses et de pervenches pour en ceindre tes reins? Alors, oui, j'aimerai!!!

... Jusque-là, je presserai de mon poing mes yeux gonflés de larmes, — car je ne veux point pleurer de douleur. Jusque-là, je n'aurai dans mon cœur ni pitié ni sympathie, car je ne veux pas m'attendrir sur des malheurs qui sont notre ouvrage. — Jusque-là, je verrai toujours, dans mes rêves, des crânes sanglants et des chairs meurtries par des mains comme les miennes. Et je maudirai

ces mains ! Et j'évoquerai sur les autres comme sur moi... LA HAINE !

LA HAINE à la voix creuse, aux grands yeux en deuil ! La belle veuve qui regrette ses amours passées, qui rêve de ses futures amours, et ne ressent que du mépris pour les fornications d'aujourd'hui ! !

La bourse bourgeoise prête peu ; la force humaine a des bornes. Il m'est impossible d'aller plus loin !

Cependant, il me reste encore bien des révélations à faire. Et j'ai foi dans mon courage que je les ferai bientôt. Oui, le feu de la fièvre et l'illusion des rêves me reviendront. Et je reprendrai cette plume brûlante tombée pour quelques jours de mes doigts refroidis.

Je dirai d'abord les causes politiques de l'impuissance de tous les gouvernements civilisés contre l'invasion russe. Jusqu'à présent je n'ai fait qu'exposer la décadence de nos sociétés.

Puis, je prouverai que les partis *démocratiques* de l'Occident ne peuvent pas accomplir la Révolution, et qu'ils ne le veulent pas.

Je ferai voir ensuite que, *fatalement,* les partis *officieux* se rallieront bientôt aux gouvernements, qui ne sont, après tout, que des partis *officiels*.

D'où je concluerai :

1° Que la RÉVOLUTION SOCIALISTE, ANTI-PROPRIÉTAIRE et ANTI-PRIVILÉGIÉE prochaine ne sera faite ni par les gouvernements ni par les partis civilisés.

2° Que l'INDIVIDU, conscient de ses droits et maître de sa personne, pourra seul renverser les uns et les autres, conserver l'Humanité en la faisant passer de Civilisation en Socialisme, utiliser enfin les richesses et découvertes des sociétés par un nouveau contrat.

Ce travail, que je publierai dès qu'il me sera possible, sera le complément de celui-ci. J'y développerai le rôle de la Liberté achevant l'œuvre de la Force. J'y montrerai l'homme socialiste libre et révolutionnaire *pour de bon*, reconstruisant au milieu de l'anarchie, pièce à pièce, l'édifice social démoli par des hordes esclaves et belliqueuses.

Ainsi, j'aurai posé les deux termes antinomiques du problème ethnique et socialiste européen ; d'une part, la Nation russe représentant la Force ; d'autre part, l'Individu socialiste représentant l'idée.

Et de même que je donne pour titre à ce livre-ci : HURRAH ! OU LA RÉVOLUTION PAR LES COSAQUES ! de même, je donnerai pour titre à l'autre : LES BRACONNIERS, OU LA RÉVOLUTION PAR L'INDIVIDU.

Et ce nouveau tableau tracé, je n'aurai rien fait encore que parcourir, haletant, une terrible phase de DÉMOLITION SOCIALE :

Que montrer à mes contemporains la Révolution à son aurore, dégageant son disque embrasé du milieu des nuages de sang rassemblés à l'horizon !

Plus tard, il me faudra leur faire voir l'astre splendide répandant sur les hommes heureux la gloire de ses rayons d'or.

Alors moi, l'anarchiste, j'entreprendrai de décrire la RECONSTRUCTION SOCIALISTE dont je n'ai rien dit encore.

Et j'espère prouver à tous qu'il est profitable de méditer longtemps sur des ruines, et que la négation audacieuse conduit toujours à l'Affirmation sûre.

..... Aurai-je le temps et la force de mettre mon dessein à exécution ? Je ne sais : sous la main de la Fatalité, je suis comme l'alouette sous l'œil cruel de l'autour !

Oh ! puissent m'être plus légères les autorités pater-

nelle et gouvernementale! Puissent les partis me laisser en repos! Puisse la santé, si prompte à la fuite, me reprendre sur ses ailes robustes, et de nouveau sourire aux efforts de mon courage!

..... Alors, je prédirai tous les événements à leur heure. Et, sous ma parole ardente, je les forcerai de naître, comme les anémones sous les rayons du soleil printanier!

Alors je romprai le sceau que la Douleur me contraint d'apposer sur le Livre terrible de l'Avenir! Et du fond de mon exil, calme comme dans la nuit du tombeau, j'écrirai sur chacune de mes pages redoutables les menaces et les promesses de l'Eternelle Révolution!!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.



